

ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



LE PUITS DE SAINTE CLAIRE

PIERRE NOZIÈRE

ILLUSTRATIONS DE CHRISTOPHER BRADBURY

Distribué par le
CERCLE DU BIBLIOPHILE

LE PUITS DE SAINTE CLAIRE

PROLOGUE

LE R.P. ADONE DONI

Ἤσκητο γὰρ τὰ φυσικὰ, καὶ τὰ ἠθικὰ, ἀλλὰ καὶ τὰ μαθηματικὰ, καὶ τοὺς ἐγκυκλίους λόγους, καὶ περὶ τεχνῶν πᾶσαν εἶχεν ἐμπειρίαν.

(*Laert.* IX, 37.)

J'ÉTAIS à Sienne au printemps. Occupé tout le jour à des recherches minutieuses dans les archives de la ville, j'allais me promener le soir, après souper, sur la route sauvage de Monte Oliveto où, dans le crépuscule, de grands bœufs blancs accouplés traînaient, comme au temps du vieil Évandre, un char rustique aux roues pleines. Les cloches de la ville sonnaient la mort tranquille du jour; et la pourpre du soir tombait avec une majesté mélancolique sur la chaîne basse des collines. Quand déjà les noirs escadrons des corneilles avaient gagné les remparts, seul dans le ciel d'opale, un épervier tournait, les ailes immobiles, au-dessus d'une yeuse isolée.

J'allais au-devant du silence, de la solitude et des douces épouvantes qui grandissaient devant moi. Insensiblement la marée de la nuit recouvrait la campagne. Le regard infini des étoiles clignait au ciel. Et, dans l'ombre, les mouches de feu faisaient palpiter sur les buissons leur lumière amoureuse.

Ces étincelles animées couvrent par les nuits de mai toute la campagne de Rome, de l'Ombrie et de la Toscane. Je les avais vues jadis sur la voie Appienne, autour du tombeau de Cæcilia Metella, où elles viennent danser depuis deux mille ans. Je les retrouvais sur la terre de

sainte Catherine et de la Pia de'Tolomei, aux portes de cette ville de Sienne, douloureuse et charmante. Tout le long de mon chemin, elles vibraient dans les herbes et dans les arbustes, se cherchant et, parfois, à l'appel du désir, traçant au-dessus de la route l'arc enflammé de leur vol.

Sur la voie blanche, dans ces nuits transparentes, la seule rencontre que je faisais était celle du R. P. Adone Doni, qui alors travaillait comme moi tout le jour dans l'ancienne académie *degli Intronati*. J'avais tout de suite aimé ce cordelier qui, blanchi dans l'étude, gardait l'humeur riante et facile d'un ignorant. Il causait volontiers. Je goûtais son parler suave, son beau langage, sa pensée docte et naïve, son air de vieux Silène purifié par les eaux baptismales, son instinct de mime accompli, le jeu de ses passions vives et fines, le génie étrange et charmant dont il était possédé. Assidu à la bibliothèque, il fréquentait aussi le marché, s'arrêtant de préférence devant les contadines, qui vendent des pommes d'or, et prêtant l'oreille à leurs libres propos. Il apprenait d'elles, disait-il, la belle langue toscane.

De sa vie, dont il se taisait, je savais seulement que, né à Viterbe d'une famille noble et misérable, il avait étudié les humanités et la théologie à Rome, était entré jeune chez les Franciscains d'Assise, où il travaillait aux archives, et avait eu des difficultés sur des matières de foi, avec ses supérieurs ecclésiastiques. Je crus m'apercevoir en effet qu'il inclinait aux opinions singulières. Il avait de la religion et de la science, mais non sans bizarreries. Il croyait en Dieu sur le témoignage de l'Écriture et selon la doctrine de l'Église, et il se moquait des simples philosophes qui y croient d'eux-mêmes, sans y être obligés. En cela il ne sortait pas de l'orthodoxie. C'est sur le diable qu'il professait des opinions singulières. Il pensait que le

diable était mauvais sans l'être absolument et que son imperfection naturelle l'empêcherait toujours d'atteindre à la perfection du mal. Il croyait apercevoir quelques signes de bonté dans les actions obscures de Satan, et, sans trop l'oser dire, il en augurait la rédemption finale de l'archange méditatif, après la consommation des siècles.

Ces étrangetés de pensée et d'humeur qui l'avaient séparé du monde et jeté dans la solitude étaient pour moi un sujet d'amusement. Il avait beaucoup d'esprit. Il lui manquait seulement le sens du commun et de l'ordinaire. Il vivait dans les images du passé et dans le songe de l'avenir. La notion du temps présent lui était absolument étrangère. Ses idées politiques procédaient à la fois de l'antique Sainte-Marie des Anges et des conciliabules révolutionnaires de Londres. C'était celles d'un socialiste chrétien. Il n'y était pas excessivement attaché. Il méprisait trop la raison humaine pour faire grand cas de la part qu'il en avait. Le gouvernement des États lui paraissait une énorme bouffonnerie dont il riait sans bruit, décemment, en homme de goût. Les juges civils et criminels l'étonnaient un peu. Il regardait les militaires avec une indulgence philosophique. Je ne tardai pas à découvrir en lui des contradictions flagrantes.

Il appelait de toute la charité de son cœur la paix universelle. Mais il avait du goût pour la guerre civile, et il tenait en haute estime ce Farinata degli Uberti, qui aima assez fortement sa ville de Florence pour l'amener par violence et par ruse et en rougissant l'Arbia du sang florentin, à vouloir et à penser ce qu'il voulait et pensait lui-même. Néanmoins, le R. P. Adone Doni était un doux rêveur. C'est sur l'autorité spirituelle du Saint-Siège qu'il comptait pour établir en ce monde le royaume de Dieu. Il pensait que le Paraclet conduisait les papes dans une

voie ignorée d'eux-mêmes. Aussi n'avait-il que des paroles respectueuses pour l'Agneau rugissant de Sinigaglia et pour l'Aigle concordataire de Carpineto. C'est de la sorte qu'il désignait communément Pie IX et Léon XIII.

Bien que le R. P. Adone Doni me fût d'un entretien particulièrement agréable, j'évitais, par respect de sa liberté et de la mienne, de lui rendre dans la ville des soins trop assidus. De son côté, il gardait à mon égard une exquise discrétion. Mais en nos promenades nous savions nous rencontrer comme d'aventure. A une demi-lieue de la porte Romaine la route se creuse entre deux plateaux mornes, que hérissent de tristes mélèzes. Sous le flanc argileux de la colline septentrionale, au bord de la route, un puits tari dresse son léger pavillon de fer. C'est là que, presque chaque soir, je trouvais le R. P. Adone Doni. Assis sur la margelle, les mains dans les manches de sa robe, il contemplait avec un paisible étonnement les choses de la nuit. Et l'ombre qui l'enveloppait laissait deviner encore dans ses yeux clairs et sur sa face camuse l'expression d'audace craintive et de grâce moqueuse qui y était profondément empreinte. Nous échangions d'abord des souhaits solennels de bonne santé, de paix et de contentement. Et je prenais place près de lui sur la vieille margelle de pierre qui portait encore quelques traces de sculptures. On y distinguait, au grand jour, une figure qui avait la tête plus grosse que le corps et représentait un ange, ainsi qu'il paraissait à ses ailes.

Le R. P. Adone Doni ne manquait point de me dire :

— Signore, soyez le bienvenu au puits de sainte Claire.

Je lui demandai un soir pour quelle raison ce puits portait le nom de la préférée de saint François. Il m'apprit que c'était à cause d'un petit miracle fort gracieux qui, par malheur, n'avait pas été admis dans le recueil des

Fioretti. Je le priai de vouloir bien me le conter. Ce qu'il fit en ces termes :

« Au temps où le pauvre de Jésus-Christ, François, fils de Bernardone, allait par les villes enseignant la simplicité sainte et l'amour, il visita Sienne, accompagné du frère Léon qu'il aimait. Mais les Siennois avaricieux et cruels, vrais fils de la Louve dont ils se vantaient d'avoir sucé le lait, ne firent point un bon accueil au saint qui leur conseillait de prendre dans leur maison deux dames parfaitement belles, la Pauvreté et l'Obéissance. Ils l'accablèrent d'outrages et de risées, et le chassèrent de la ville. Il en sortit la nuit par la porte Romaine. Le frère Léon qui marchait à son côté lui dit :

» — Les Siennois ont écrit sur les portes de leur cité : « Sienne vous ouvre son cœur, plus large que ses portes. » Et pourtant, frère François, ces hommes nous ont fermé leur cœur.

» Et François, fils de Bernardone, répondit :

» — La faute en est à moi, n'en doute point, frère Léon, petit agneau de Dieu. Je n'ai pas su frapper à la porte de ces cœurs avec assez de force et d'adresse. Et je suis bien au-dessous de ces hommes qui font danser un ours sur la place de la ville. Car ils attirent une nombreuse assemblée en montrant ce gros animal, et moi, qui montrais des dames d'une beauté céleste, je n'ai attiré personne. Frère Léon, je t'ordonne par la sainte obéissance de me dire : « Frère François, tu es un pauvre homme sans aucun mérite, disgracieux et vraiment nuisible. » Et, tandis que frère Léon différait d'obéir, le saint homme s'affligeait au dedans de lui-même. Le long de la route noire, il lui souvenait de la douce Assise où il avait laissé ses fils selon l'esprit et Claire, la fille de son âme. Il savait que Claire était exposée à de grandes tribulations pour

l'amour de la pauvreté sainte. Et il douta si sa fille bien aimée n'était pas malade de corps et d'âme et détournée des bons propos, dans la maison de saint Damien.

» Ces doutes l'accablaient d'un tel poids que, parvenu à ce point où la route se creuse entre les collines, il lui semblait que ses jambes s'enfonçaient à chaque pas dans la terre. Il se traîna jusqu'à ce puits, qui était alors dans sa belle nouveauté et plein d'une eau limpide, et il tomba sans force sur la margelle où nous sommes assis en ce moment. L'homme de Dieu demeura longtemps penché sur la bouche du puits. Après quoi, relevant la tête, il dit joyeusement au frère Léon :

» — Que crois-tu, frère Léon, agneau de Dieu, que j'ai vu dans ce puits?

Le frère Léon répondit :

» — Frère François, tu as vu dans ce puits la lune qui s'y mire.

» — Mon frère, reprit le saint de Dieu, ce n'est pas notre sœur la lune que j'ai vue dans ce puits, mais, par la grâce adorable du Seigneur, le vrai visage de sœur Claire, et si pur et si resplendissant d'une sainte allégresse que tous mes doutes ont été soudain dissipés et qu'il m'est devenu manifeste que notre sœur goûte à cette heure le plein contentement que Dieu accorde à ses préférées, en les comblant des trésors de la pauvreté.

» Ayant ainsi parlé, le bon saint François but dans le creux de sa main quelques gouttes d'eau et se releva fortifié.

» C'est pourquoi le nom de sainte Claire a été donné à ce puits. »

Tel fut le récit du R. P. Adone Doni.

Chaque soir, je retrouvais l'aimable cordelier assis sur

le rebord du puits mystique. Je prenais place à son côté, et il me disait quelque histoire de lui seul connue. Il en savait d'admirables. Il possédait mieux que personne les antiquités de son pays qui se ranimaient et se rajeunissaient dans sa tête comme dans une internelle et spirituelle Jouvence. De fraîches images s'échappaient abondamment de ses lèvres chenues. Tandis qu'il parlait, la lumière de la lune coulait sur sa barbe en ruisseau d'argent. Le grillon accompagnait du bruissement de ses élytres la voix du conteur, et parfois, aux sons de cette bouche, d'où sortait le plus doux des langages humains, répondait la plainte flûtée du crapaud, qui, de l'autre côté de la route, écoutait, amical et craintif.

Je quittai Sienne vers le milieu de juin. Depuis lors, je n'ai pas revu le R. P. Adone Doni, qui reste dans ma mémoire comme une figure de rêve. J'ai mis par écrit les contes qu'il me fit sur la route de Monte Oliveto. On les trouvera dans le présent livre. J'aurais voulu retenir, en les rédigeant, quelques restes de la grâce qu'ils avaient au Puits de sainte Claire.

A Alphonse Daudet

I

SAINT SATYRE

Consors paterni luminis,
Lux ipse lucis et dies,
Noctem canendo rumpimus:
Assiste postulantibus.

Aufer tenebras mentium;
Fuga catervas dæmonum;
Expelle somnolentiam,
Ne pigritantes obruat.
(*Breviarium romanum.*
Feria tertia; ad matutinum.)

FRA MINO s'était élevé par son humilité au-dessus de ses frères; et, jeune encore, il gouvernait sagement le monastère de Santa-Fiora. Il était pieux. Il se plaisait à prolonger ses méditations et ses prières; parfois il avait des extases. A l'exemple de saint François, son père spirituel, il composait des chansons en langue vulgaire sur l'amour parfait qui est l'amour de Dieu. Et ces ouvrages ne péchaient ni par la mesure ni par le sens, car il avait étudié les sept arts libéraux à l'Université de Bologne.

Or, un soir, comme il se promenait sous les arcades du cloître, il sentit son cœur s'emplir de trouble et de tristesse au souvenir d'une dame de Florence qu'il avait aimée lorsqu'il était dans la première fleur de la jeunesse, et que l'habit de saint François ne protégeait pas encore sa chair. Il pria Dieu de chasser cette image. Mais son cœur resta triste.

— Les cloches, pensa-t-il, disent comme les anges : AVE MARIA; mais leur voix s'éteint dans la brume du ciel. Sur la muraille de ce cloître, le maître dont s'honore Pérouse a peint merveilleusement les Maries contemplant avec un indicible amour le corps du Sauveur. Mais la nuit a voilé les larmes de leurs yeux et les sanglots muets de

leur bouche, et je ne peux pas pleurer avec elles. Ce puits, au milieu de la cour, tout à l'heure, était couvert de colombes qui venaient boire, mais elles se sont envolées sans avoir trouvé d'eau dans les creux de la margelle. Et voici, Seigneur, que mon âme se tait comme les cloches, s'obscurcit comme les Maries et se dessèche comme le puits. Pourquoi, Jésus mon Dieu, mon cœur est-il aride, ténébreux et muet quand vous êtes pour lui l'aurore, le chant des oiseaux et la source descendant des collines?

Il craignit de regagner sa cellule et, pensant que la prière dissiperait sa tristesse et calmerait son inquiétude, il entra par la porte basse du cloître dans l'église conventuelle. De muettes ténèbres emplissaient l'édifice, élevé plus de cent cinquante ans auparavant, sur les restes d'un temple romain, par le grand Margaritone. Fra Mino traversa la nef et alla s'agenouiller dans la chapelle du chevet, dédiée à San Michele, dont l'histoire était peinte sur la muraille. Mais la lueur sombre de la lampe suspendue à la voûte ne permettait pas de voir l'archange combattant le démon et pesant les âmes. Seulement, la lune envoyait par la fenêtre un rayon pâle sur le tombeau de saint Satyre, placé dans une arcade à la droite de l'autel. Ce tombeau, en forme de cuve, était plus ancien que l'église, et tout semblable aux sarcophages des païens, sinon que le signe de la Croix se voyait tracé trois fois sur les parois de marbre.

Fra Mino resta longtemps prosterné devant l'autel; mais il lui fut impossible de prier et, dans le milieu de la nuit, il sentit peser sur lui cette torpeur qui avait accablé les disciples de Jésus-Christ au jardin des Oliviers. Et, tandis qu'il demeurait étendu sans courage ni prudence, il vit comme une nuée blanche s'élever au-dessus du tombeau de saint Satyre et bientôt il reconnut que cette nuée était faite d'une multitude de nuées dont chacune était une

femme. Elles flottaient dans l'air obscur; à travers leurs légères tuniques brillaient leurs corps légers. Et fra Mino vit qu'il se trouvait parmi elles de jeunes hommes à pieds de bouc qui les poursuivaient. Leur nudité laissait paraître l'effroyable ardeur de leurs désirs. Cependant les nymphes fuyaient; sous leurs pas rapides naissaient des prés fleuris et des ruisseaux. Et chaque fois qu'un capripède étendait la main sur l'une d'elles et la croyait saisir, un saule s'élevait soudain pour cacher la nymphe dans son tronc creux comme une caverne, et le blond feuillage s'emplissait de murmures légers et de rires moqueurs.

Quand toutes les femmes se furent cachées sous les saules, les capripèdes, assis sur l'herbe soudaine, soufflèrent dans leurs flûtes de roseaux et en tirèrent des sons dont toute créature eût été troublée. Les nymphes charmées passaient la tête entre les branches et peu à peu, quittant leurs ombreuses retraites, s'approchaient, attirées par la flûte irrésistible. Alors les hommes-boucs se jetèrent sur elles avec une fureur sacrée. Dans les bras de l'insolent agresseur, les nymphes s'efforcèrent un moment encore de railler et de se moquer. Puis elles ne rirent plus. La tête renversée, les yeux noyés de joie et d'horreur, elles appelaient leur mère, ou criaient : « Je me meurs », ou gardaient un silence farouche.

Fra Mino voulut détourner la tête, mais il ne le put pas, et ses yeux restèrent ouverts malgré lui.

Cependant les nymphes, ayant noué leurs bras aux reins des capripèdes, mordaient, caressaient, irritaient leurs amants velus et, mêlées à eux, les enveloppaient, les baignaient de leur chair plus ondoyante et plus vive que l'eau du ruisseau qui, près d'elles, coulait sous les saules.

A cette vue, fra Mino tomba, d'esprit et d'intention, dans le péché. Il désira être un de ces démons à demi

hommes et à demi bêtes, et tenir sur sa poitrine, à leur manière, la dame de Florence qu'en la fleur de son âge il avait aimée, et qui était morte.

Mais déjà les hommes-boucs se dispersaient dans la campagne. Les uns recueillaient du miel au tronc des chênes, les autres taillaient des roseaux en forme de flûte, ou, bondissant l'un contre l'autre, entrechoquaient leurs fronts cornus. Et les corps inertes des nymphes, dépouilles charmantes de l'amour, jonchaient la prairie. Fra Mino gémissait sur la dalle; car le désir du péché avait été si vif en lui, que maintenant il en éprouvait la honte tout entière.

Tout à coup, une des nymphes couchées ayant, d'aventure, tourné le regard vers lui, s'écria :

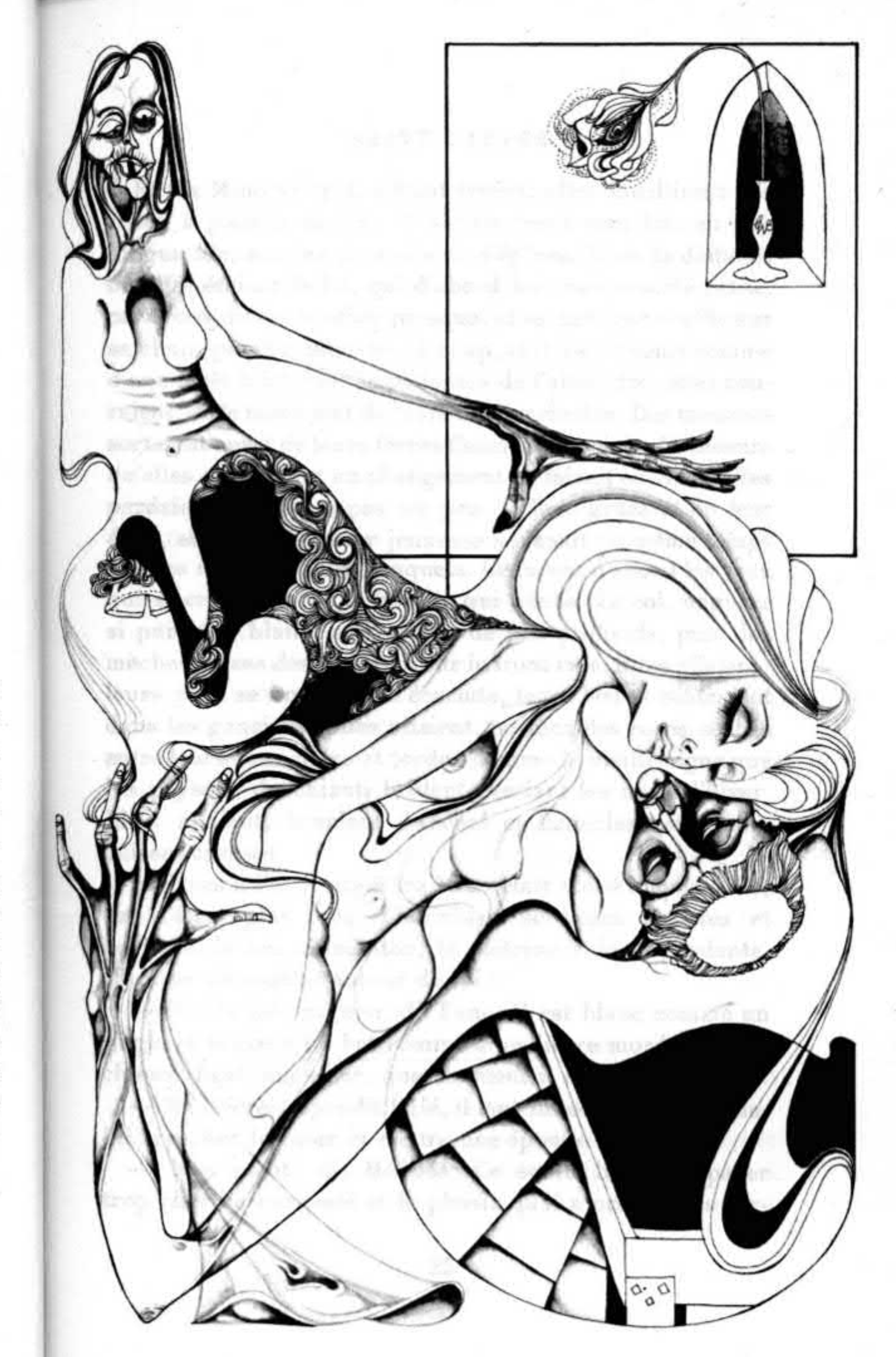
— Un homme! un homme!

Et, le montrant du doigt à ses compagnes :

— Voyez, mes sœurs, ce n'est point un chevrier. On ne voit pas près de lui sa flûte de roseaux. Je ne le reconnais pas non plus pour le maître d'un de ces domaines rustiques, dont le petit jardin suspendu au coteau, sur les vignes, est protégé par un Priape taillé dans un tronc de hêtre. Que fait-il parmi nous, s'il n'est ni chevrier, ni bouvier, ni jardinier? Il a l'air sombre et rude, et je ne lis point dans son regard l'amour des dieux et des déesses qui peuplent le grand ciel, les bois et les montagnes. Il porte un habit barbare. C'est peut-être un Scythe. Approchons de cet étranger, mes sœurs, et sachons de lui s'il n'est pas venu en ennemi pour troubler nos fontaines, abattre nos arbres, déchirer nos montagnes et révéler aux hommes cruels le mystère de nos asiles heureux. Viens avec moi, Mnaïs; venez, Églé, Néère et Mélibée.

— Allons! répondit Mnaïs, allons avec nos armes!

— Allons! s'écrièrent-elles toutes ensemble.



Et fra Mino vit que, s'étant levées, elles cueillirent des roses à pleines mains, et s'avancèrent vers lui, en une longue file, armées de roses et d'épines. Mais la distance où elles étaient de lui, qui d'abord lui avait semblé petite, car il croyait les toucher presque, et sentait leur souffle sur sa chair, parut croître tout à coup, et il les vit venir comme d'une forêt lointaine. Impatientes de l'atteindre, elles couraient, en le menaçant de leurs fleurs cruelles. Des menaces sortaient aussi de leurs lèvres fleuries. Et voici qu'à mesure qu'elles avançaient un changement se faisait en elles ; elles perdaient à chaque pas un peu de leur grâce et de leur éclat, et la fleur de leur jeunesse se fanait en même temps que les roses de leurs bouquets. Ce furent d'abord les yeux qui se creusèrent et la bouche qui tomba. Le col, naguère si pur et si blanc, se traversa de plis profonds, puis des mèches grises descendirent sur le front ridé. Elles allaient : leurs yeux se bordaient d'écarlate, leurs lèvres rentraient dans les gencives. Elles allaient, portant des roses sèches entre leurs bras noirs et tordus comme la vieille vigne que les paysans de Chianti brûlent pendant les nuits d'hiver. Elles allaient, branlant du chef et flageolant sur leurs cuisses creuses.

Arrivées à l'endroit où fra Mino était cloué d'épouvante, ce n'était plus que d'horribles sorcières chauves et barbues, le nez au menton, la poitrine vide et pendante. Elles se pressaient autour de lui :

— Oh ! le joli mignon, dit l'une. Il est blanc comme un linge, et le cœur lui bat comme à un lièvre mordu par les chiens. Églé, ma sœur, que convient-il d'en faire?

— Ma Néère, répondit Églé, il faut lui ouvrir la poitrine, lui arracher le cœur et mettre une éponge à la place.

— Non point ! dit Mélibée. Ce serait lui faire payer trop cher sa curiosité et le plaisir qu'il a pris à nous sur-

prendre. Il suffit pour cette fois de lui infliger une correction légère. Donnons-lui une bonne fessée.

Aussitôt, entourant le moine, les sœurs retroussèrent sa robe par-dessus sa tête et le frappèrent avec les poignées d'épines qui leur restaient dans les mains.

Le sang commençait à venir quand Néère leur fit signe de s'arrêter :

— Assez, dit-elle! c'est mon galant! J'ai vu tout à l'heure qu'il me regardait avec tendresse, je veux contenter ses désirs et me donner à lui sans plus attendre.

Elle sourit : une dent longue et noire, qui lui sortait de la bouche, lui chatouillait la narine. Elle murmurait :

— Viens, mon Adonis!

Puis, tout à coup, furieuse :

— Fi! Fi! ses sens sont engourdis. Sa froideur offense ma beauté. Il me méprise; mes compagnes, vengez-moi! Mnaïs, Églé, Mélibée, vengez votre sœur!

A cet appel, toutes, levant leur fouet épineux, châtièrent si rudement le malheureux fra Mino que son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Elles s'arrêtaient par moments pour tousser et cracher et recommençaient ensuite de plus belle à jouer des verges. Elles ne cessèrent qu'à bout de forces.

— J'espère, dit alors Néère, que la prochaine fois il ne me fera pas l'affront immérité dont je rougis encore. Laissons-lui la vie. Mais, s'il trahit le secret de nos jeux et de nos plaisirs, nous le ferons mourir. Au revoir, beau mignon!

Ayant dit, la vieille s'accroupit sur le religieux et l'inonda d'une eau infecte. Chaque sœur à son tour en fit autant, puis elles regagnèrent l'une après l'autre le tombeau de saint Satyre, où elles entrèrent par une petite fente du couvercle, laissant leur victime étendue dans un ruisseau d'une insupportable puanteur.

Quand la dernière eut disparu, le coq chanta. Fra Mino put enfin se relever de terre. Brisé de fatigue et de douleur, engourdi par le froid, tremblant de fièvre, à demi suffoqué par les exhalaisons d'un liquide empesté, il rajusta ses vêtements et se traîna jusqu'à sa cellule, à la pointe du jour.

A compter de cette nuit, fra Mino ne trouva plus de repos. Le souvenir de ce qu'il avait vu dans la chapelle de San Michele, sur le tombeau de saint Satyre, le troublait durant les offices et les exercices pieux. Il accompagnait en tremblant ses frères à l'église. Quand il lui fallait, suivant la règle, baiser le pavé du chœur, ses lèvres y rencontraient avec épouvante la trace des nymphes et il murmurait : « Mon Sauveur, ne m'entendez-vous pas vous dire ce que vous même avez dit à votre Père : Ne nous induisez pas en tentation? » Il avait pensé d'abord envoyer au seigneur évêque la relation de ce qu'il avait vu. Mais, ayant mûrement réfléchi, il se persuada qu'il valait mieux méditer à loisir ces événements extraordinaires et ne les publier qu'après en avoir fait une étude exacte. Il se trouva d'ailleurs que le seigneur évêque, allié aux guelfes de Pise contre les gibelins de Florence, guerroyait à cette heure d'une telle force qu'il n'avait de tout un mois débouclé sa cuirasse. C'est pourquoi, sans parler à personne, fra Mino fit de profondes recherches sur le tombeau de saint Satyre, et sur la chapelle où il était renfermé. Versé dans la connaissance des livres, il feuilleta les anciens et les nouveaux; mais il n'y trouva aucune lumière. Et les traités de magie, qu'il étudia, ne firent que redoubler son incertitude.

Un matin, comme il avait, à son ordinaire, travaillé toute la nuit, il voulut réjouir son cœur par une promenade dans la campagne. Il prit le sentier montueux qui, chemi-

nant parmi les vignes mariées aux ormeaux, va vers un bois de myrtes et d'oliviers, sacré jadis aux Romains. Les pieds dans l'herbe humide, le front rafraîchi par la rosée qui s'égouttait à la pointe des viornes, fra Mino marchait depuis longtemps dans la forêt, quand il découvrit une source sur laquelle les tamaris balançaient mollement leur feuillage léger et le duvet de leurs grappes roses. On voyait plus bas, entre les saules, dans la source élargie, les hérons immobiles. Les petits oiseaux chantaient aux rameaux des myrtes. Le parfum de la menthe mouillée s'élevait de terre; et dans l'herbe brillaient les fleurettes dont Notre Seigneur a dit que le roi Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'une d'elles. Fra Mino s'assit sur une pierre moussue et, louant Dieu, qui fit le ciel et la rosée, il médita les mystères cachés dans la nature.

Comme le souvenir de ce qu'il avait vu en la chapelle ne le quittait jamais, il demeura le front dans ses mains, recherchant pour la millième fois ce que signifiait ce songe : « Car, se disait-il, une telle apparition doit avoir un sens : elle doit même en avoir plusieurs, qu'il importe de découvrir, soit par illumination soudaine, soit en faisant une application exacte des règles de la scolastique. Et j'estime que, dans ce cas particulier, les poètes que j'ai étudiés à Bologne, tels qu'Horace le satirique et Stace, me devraient être aussi d'un grand secours, car beaucoup de vérités sont mêlées à leurs fables.

Ayant longtemps agité en lui-même ces pensées et d'autres plus subtiles encore, il leva les yeux et s'aperçut qu'il n'était pas seul. Adossé au tronc caverneux d'une yeuse antique, un vieillard regardait le ciel à travers le feuillage et souriait. A son front chenu pointaient des cornes émoussées. De sa face camuse pendait une barbe blanche, à travers laquelle on apercevait les glandes de son

cou. Un poil rude hérissait sa poitrine. Sur ses cuisses une laine épaisse traînait jusqu'à ses pieds fourchus. Il appuya sur ses lèvres une flûte de roseaux, dont il tira de faibles sons. Puis il chanta d'une voix à peine distincte :

Elle fuyait, rieuse,
Mordant aux raisins d'or.
Mais je sus bien l'atteindre,
Et mes dents écrasèrent
La grappe sur sa bouche.

Ayant vu et entendu ces choses, fra Mino fit le signe de la Croix. Mais le vieillard n'en fut point troublé, et il arrêta sur le moine un regard ingénu. Dans les rides profondes de son visage, ses yeux bleus et limpides brillaient comme l'eau d'une source entre l'écorce des chênes.

— Homme ou bête, s'écria Mino, je t'ordonne, au nom du Sauveur, de dire qui tu es.

— Mon fils, répondit le vieillard, je suis saint Satyre! Parle plus bas, de peur d'effrayer les oiseaux.

Fra Mino reprit d'une voix moins haute :

— Vieillard, puisque tu n'as pas fui devant le signe redoutable de la Croix, je ne puis penser que tu es un démon ou quelque esprit impur échappé de l'enfer. Mais si vraiment tu es, comme tu le dis, un homme, ou plutôt l'âme d'un homme sanctifié par les travaux d'une bonne vie et par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, explique-moi, je t'en prie, la merveille de tes cornes de bouc et de ces jambes laineuses, que termine un pied noir et fourchu.

A cette question, le vieillard leva le bras vers le ciel et dit :

— Mon fils, la nature des hommes, des animaux, des plantes et des pierres est le secret des dieux immortels,

et j'ignore autant que toi-même la cause de ces cornes dont mon front est orné et sur lesquelles les nymphes nouaient autrefois des guirlandes de fleurs. Je ne sais ce que font ces deux glandes suspendues à mon cou, ni pourquoi j'ai les pieds du bouc audacieux. Je puis t'apprendre seulement, mon fils, qu'il fut jadis dans ces bois des femmes ayant comme moi le front cornu et les cuisses laineuses. Mais leur poitrine était ronde et blanche. Leur ventre, leurs reins polis reluisaient. Jeune alors, le soleil aimait, sous le feuillage, à les cribler de ses flèches d'or. Elles étaient belles, mon fils. Hélas! elles ont disparu des bois jusqu'à la dernière. Mes pareils ont péri comme elles; et je reste aujourd'hui seul de ma race. Je suis bien vieux.

— Vieillard, fais-moi connaître ton âge, ton sang, ta patrie.

— Mon fils, je naquis de la Terre, bien avant que Jupiter eût détrôné Saturne, et mes yeux ont contemplé la nouveauté fleurie du monde. La race humaine n'était pas encore sortie de l'argile. Seules avec moi, les satyresses dansantes faisaient retentir le sol du choc rythmé de leur double sabot. Elles étaient plus grandes, plus robustes et plus belles que les nymphes et que les femmes; et leurs flancs plus larges recevaient abondamment la semence des premiers nés de la Terre.

» Sous le règne de Jupiter, les nymphes commencèrent d'habiter les fontaines, les bois et les montagnes. Les faunes, mêlés aux nymphes, formèrent des chœurs légers au fond des bois. Cependant je vivais heureux, mordant à souhait aux grappes de la vigne sauvage et aux lèvres des faunesses rieuses. Et je goûtais le dormir paisible dans les herbes épaisses. Je célébrais sur la flûte rustique Jupiter après Saturne, parce qu'il est en moi de louer les dieux, maîtres du monde.

» Hélas! et j'ai vieilli, car je ne suis qu'un dieu, et les siècles ont blanchi les crins de ma tête et de ma poitrine; ils ont éteint l'ardeur de mes reins. J'étais déjà tout appesanti par l'âge lorsque le grand Pan mourut et que Jupiter, subissant le sort qu'il avait infligé à Saturne, fut détrôné par le Galiléen. J'ai traîné depuis lors une vie si languissante, qu'il m'est arrivé de mourir et d'être mis dans un tombeau. Et véritablement je ne suis plus que l'ombre de moi-même. Si j'existe encore un peu, c'est parce que rien ne se perd, et qu'il n'est permis à personne de mourir tout à fait. La mort ne saurait être plus parfaite que la vie. Les êtres perdus dans l'océan des choses sont comme les flots que tu vois, ô mon enfant, se soulever et s'abaisser dans la mer Hadria. Elles n'ont ni commencement ni fin, elles naissent et périssent insensiblement. Insensiblement comme elles s'écoule mon âme. Un pâle souvenir des satyresses de l'âge d'or anime encore mes yeux, et sur mes lèvres les hymnes antiques volent sans bruit.

Il dit et se tut. Fra Mino regarda le vieillard et connut qu'il n'était qu'un fantôme.

— Que tu sois, lui dit-il, un capripède sans être un démon, c'est ce qui n'est pas tout à fait incroyable. Les créatures que Dieu forma pour n'avoir point de part à l'héritage d'Adam ne peuvent pas plus être damnées qu'elles ne peuvent être sauvées. Je ne crois pas que le centaure Chiron, qui fut sage plus qu'un homme, souffre, dans la gueule de Léviathan, les peines éternelles. Un voyageur, qui pénétra dans les limbes, dit l'avoir vu assis sur l'herbe et conversant avec Riphée, le plus juste des Troyens. Mais d'autres affirment que le saint Paradis a été ouvert à Riphée de Troie. Et le doute est permis à ce sujet. Cependant tu mentais, vieillard, quand tu m'as dit que tu étais un saint, toi qui n'es pas un homme.

Le capripède répondit :

— Mon fils, quand j'étais jeune, je ne mentais pas plus que les brebis dont je suçais le lait et que les boucs avec lesquels je cossais dans la joie de ma force et de ma beauté. Rien en ce temps ne mentait, et la toison des moutons n'avait pas encore appris à se revêtir de couleurs trompeuses; je n'ai point changé d'âme depuis lors. Vois, je suis nu comme aux jours dorés de Saturne. Et mon esprit n'a pas plus de voiles que mon corps. Je ne mens point. Et que trouves-tu d'extraordinaire, mon fils, à ce que je sois devenu un saint devant le Galiléen, sans être sorti de cette mère que les uns nomment Ève et les autres Pyrrha, et qu'il convient de vénérer sous ces deux noms? Saint Michel non plus n'est point né d'une femme. Je le connais et nous conversons parfois ensemble. Il me parle du temps où il était bouvier sur le mont Gargan...

Fra Mino interrompit le satyre :

— Je ne puis souffrir qu'on dise que saint Michel fut bouvier, pour avoir gardé les bœufs d'un homme nommé Gargan, de même que la montagne. Mais apprends-moi, vieillard, comment tu fus sanctifié.

— Écoute, répondit le capripède, et ta curiosité sera satisfaite.

» Quand des hommes venus de l'Orient annoncèrent dans la douce vallée de l'Arno que le Galiléen avait détrôné Jupiter, ils abattirent les chênes où les paysans suspendaient de petites déesses d'argile et des tablettes votives; ils plantèrent des croix sur les sources sacrées et défendirent aux bergers de porter dans les grottes des nymphes du vin, du lait, des gâteaux en offrande. Le peuple des faunes, des pans et des sylvains en fut justement offensé. Dans sa colère, il s'attaqua aux porteurs du nou-

veau dieu. Quand les apôtres dormaient, la nuit, sur leur lit de feuilles sèches, les nymphes venaient leur tirer la barbe, et les jeunes faunes, se glissant dans l'étable des hommes saints, arrachaient des poils à la queue de leur ânesse. En vain j'essayai de désarmer leur malice ingénue et de les exhorter à la soumission. « Mes enfants, leur disais-je, le temps des jeux faciles et des rires moqueurs est passé. » Les imprudents ne m'écoutèrent point. Il leur en arriva malheur.

» Mais moi, qui avais vu finir le règne de Saturne, je trouvais naturel et juste que Jupiter pérît à son tour. J'étais résigné à la chute des grands dieux. Je ne résistai pas aux messagers du Galiléen. Même je leur rendis de petits services. Connaissant mieux qu'eux les sentiers des bois, je cueillais des mûres et des prunelles que je déposais sur des feuilles au seuil de leur grotte. Je leur offrais aussi des œufs de pluvier. Et, s'ils bâtissaient une cabane, je leur portais sur mon dos du bois et des pierres. En retour, ils versèrent de l'eau sur mon front et me souhaitèrent la paix en Jésus-Christ.

» Je vivais avec eux et comme eux. Ceux qui les aimaient m'aimaient. Ainsi qu'on les honorait, on m'honora moi-même, et ma sainteté paraissait égale à la leur.

« Je t'ai dit, mon fils, que j'étais déjà bien vieux alors. Le soleil réchauffait à grand'peine mes membres engourdis. Je n'étais plus qu'un vieil arbre creux, ayant perdu sa couronne fraîche et chantante. Chaque retour de l'automne précipitait ma ruine. Un matin d'hiver, on me trouva étendu sans mouvement au bord du chemin.

» L'évêque, suivi de ses prêtres et de tout le peuple, célébra mes funérailles. Puis je fus mis dans un grand tombeau de marbre blanc, marqué trois fois du signe de

la croix et portant sur la paroi de devant le nom de SAINT SATYRE dans une guirlande de raisins.

» En ce temps-là, mon fils, les tombeaux bordaient les routes. Le mien fut placé à deux milles de la ville, sur le chemin de Florence. Un jeune platane grandit au-dessus et le couvrit de son ombre entremêlée de lumière, pleine de chants d'oiseaux, de murmures, de fraîcheur et de joie. Une fontaine, non loin, coulait sur un lit de cresson; les garçons et les filles venaient en riant s'y baigner ensemble. Ce lieu charmant était un lieu saint. Les jeunes mères y portaient leurs petits enfants et leur faisaient toucher le marbre du monument, afin qu'ils devinssent forts et bien formés de tous leurs membres. C'était la commune croyance du pays que les nouveau-nés qu'on présentait à ma sépulture devaient un jour l'emporter sur les autres en vigueur et en courage. C'est pourquoi on m'amenait la fleur de la gentille race toscane. Les paysans me conduisaient aussi leurs ânesses dans l'espoir de les rendre fécondes. Ma mémoire était vénérée. Chaque année, au retour du printemps, l'évêque venait, avec son clergé, prier sur mon corps, et je voyais poindre de loin, à travers l'herbe des prairies, la procession des croix et des cierges, le dais d'écarlate, les chants des psaumes. Il en était ainsi, mon fils, au temps du bon roi Bérenger.

» Cependant les satyres et les satyresses, les faunes et les nymphes traînaient une vie errante et misérable. Pour eux, plus d'autels de gazon, plus de guirlandes de fleurs, plus d'offrandes de lait, de farine et de miel. A peine si, de loin en loin, quelque chevrier déposait furtivement un petit fromage sur le seuil de la grotte sacrée, dont l'ouverture disparaissait sous la ronce et l'épine. Encore les lapins et les écureuils venaient-ils manger ces mets indigents. Les nymphes, habitantes des forêts et des antres

sombres, avaient été chassées de leurs demeures par les apôtres venus de l'Orient. Et, pour qu'elles n'y pussent revenir, les prêtres du Dieu galiléen versaient sur les arbres et sur les pierres une eau charmée, prononçaient des paroles magiques et dressaient des croix aux carrefours des forêts; car le Galiléen, mon fils, est savant dans l'art des incantations. Mieux que Saturne et que Jupiter il connaît la vertu des formules et des signes. Aussi les pauvres divinités rustiques ne trouvaient plus d'asile dans leurs bois sacrés. Le chœur des capripèdes velus, qui frappaient autrefois d'un pied sonore la terre maternelle, n'était plus qu'une nuée d'ombres pâles et muettes traînant au flanc des coteaux comme la brume du matin que le soleil dissipe.

» Battus, ainsi que d'un vent furieux, par la haine divine, ces spectres tourbillonnaient tout le jour dans la poussière des routes. La nuit leur était un peu moins ennemie. La nuit n'appartient pas tout entière au dieu galiléen. Il la partage avec les démons. Quand l'ombre descendait des collines, faunes et faunesses, nymphes et pans, venaient se blottir contre les tombeaux qui bordent les chemins, et là, sous le doux empire des puissances infernales, ils goûtaient un peu de repos. Aux autres tombes ils préféraient la mienne, comme celle de l'ancêtre vénérable. Bientôt ils se réunirent tous sous la partie de la corniche qui, regardant le Midi, n'avait point de mousse et demeurait toujours sèche. Leur peuple léger y volait fidèlement chaque soir comme les colombes au colombier. Ils y trouvaient place aisément, étant devenus tout petits et pareils à la balle légère qui s'échappe du van. Moi-même, sortant de ma chambre muette, je m'asseyais parfois au milieu d'eux à l'abri des tuiles de marbre et je leur chantais avec un faible

souffle de voix les jours de Saturne et de Jupiter; et il leur souvenait de la félicité passée. Aux regards de Diane, ils se donnaient entre eux l'image de leurs jeux antiques, et le voyageur attardé croyait voir les vapeurs des prairies imiter sous la lune les corps mêlés des amants. Aussi bien n'étaient-ils plus qu'une brume légère. Le froid leur faisait beaucoup de mal. Une nuit, comme la neige avait couvert la campagne, les nymphes Églé, Néère, Mnaïs et Mélibée se glissèrent par les fentes du marbre dans l'étroite et sombre chambre que j'habitais. Leurs compagnes en foule les y suivirent, et les faunes, se jetant à leur poursuite, les eurent bientôt rejointes. Ma maison fut leur maison. Nous n'en sortions guère, sinon pour aller au bois quand la nuit était belle. Encore avaient-ils hâte de rentrer au premier chant du coq. Car il faut t'apprendre, mon fils, que, seul de la race cornue, j'ai licence de paraître sur cette terre à la lumière du jour. C'est un privilège attaché à mon état de sainteté.

» Ma sépulture inspirait plus de vénération que jamais aux habitants des campagnes et, chaque jour, les jeunes mères me présentaient leurs nourrissons qu'elles soulevaient, nus, entre leurs bras. Lorsque les fils de saint François vinrent s'établir dans la contrée et firent bâtir un monastère au flanc de la colline, ils demandèrent au seigneur évêque qu'il leur permît de transporter et de garder mon tombeau dans l'église conventuelle. Cette faveur leur fut accordée, et je fus transféré en grande pompe dans la chapelle de San Michele, où je repose encore. Ma famille rustique y fut portée avec moi. C'était beaucoup d'honneur; mais j'avoue que je regrettai le grand chemin où je voyais passer à l'aube les paysannes portant sur leur tête une corbeille de raisins, de figues et

d'aubergines. Le temps n'a guère adouci mes regrets, et je voudrais être encore sous le platane de la voie Sacrée.

» Telle est ma vie, ajouta le vieux capripède. Elle coule riante, douce et cachée à travers tous les âges de la terre. Si quelque tristesse s'y mêle à la joie, c'est que les dieux l'ont voulu. O mon fils, louons les dieux, maîtres du monde!

Fra Mino demeura quelque temps songeur. Puis :

— Je comprends maintenant, dit-il, le sens de ce que j'ai vu, durant la nuit mauvaise, en la chapelle de San Michele. Pourtant un point reste obscur dans mon esprit. Dis-moi, vieillard, pourquoi ces nymphes, qui habitent avec toi et qui se livrent aux faunes, se sont changées en vieilles femmes dégoûtantes quand elles sont venues à moi.

— Hélas! mon fils, répondit saint Satyre, le temps n'épargne ni les hommes ni les dieux. Ceux-ci ne sont immortels que dans l'imagination des hommes éphémères. En réalité, ils sentent les atteintes de l'âge et penchent avec les siècles vers leur déclin irréparable. Les nymphes vieillissent comme les femmes. Il n'est point de rose qui ne devienne gratte-cul. Il n'est point de nymphe qui ne devienne sorcière. Puisque tu as contemplé les ébats de ma petite famille, tu as pu voir que le souvenir de leur jeunesse passée orne encore les nymphes et les faunes dans le moment d'aimer, et que leur ardeur ranimée ranime leur beauté. Mais les ruines des siècles reparaissent aussitôt après. Hélas! hélas! la race des nymphes est vieille et décrépite.

Fra Mino demanda encore :

— Vieillard, s'il est vrai que tu aies atteint à la béatitude par des voies mystérieuses, s'il est vrai, bien qu'absurde, que tu sois un saint, comment demeures-tu dans la tombe avec ces ombres qui ne savent point louer

Dieu et qui souillent de leurs impudicités la maison du Seigneur? Réponds, ô vieillard!

Mais le saint capripède, sans répondre, s'évanouit doucement dans l'air.

Assis sur la pierre moussue, au bord de la fontaine, fra Mino méditait le discours qu'il venait d'entendre, et il y trouvait, au milieu de ténèbres épaisses, des clartés merveilleuses.

— Ce saint Satyre, pensait-il, est comparable à la Sibylle qui, dans le temple des faux dieux, annonçait le Sauveur aux nations. La boue des mensonges antiques est encore attachée à la corne de ses pieds, mais son front se lève dans la lumière, et ses lèvres confessent la vérité.

Comme l'ombre des hêtres s'allongeait sur l'herbe du coteau, le moine se leva de dessus sa pierre et descendit l'étroit sentier qui conduisait au couvent des fils de saint François. Mais il n'osait regarder les fleurs dormant sur les eaux, parce qu'il y trouvait les images des nymphes. Il rentra dans sa cellule à l'heure où les cloches sonnaient l'*Ave Maria*. Elle était petite et blanche, meublée seulement d'un lit, d'un escabeau et d'un de ces hauts pupitres à l'usage des écrivains. Sur la muraille, un frère mendiant avait peint jadis, dans la manière de Giotto, les Maries au pied de la Croix. Sous cette peinture, une tablette de bois, sombre et luisante comme les poutres des pressoirs, portait des livres, dont les uns étaient sacrés et les autres profanes, car fra Mino étudiait les poètes antiques, afin de louer Dieu dans tous les ouvrages des hommes, et il bénissait Virgile pour avoir prophétisé la naissance du Sauveur, lorsque le Mantouan dit aux nations : *Jam redit et Virgo.*

Sur le rebord de la fenêtre, une tige de lys s'élançait

d'un vase de faïence grossière. Fra Mino se plaisait à lire le nom de la sainte Vierge écrit en poussière d'or dans la coupe des lys. La fenêtre, ouverte très haut, n'était pas large; mais l'on y voyait le ciel au-dessus des collines violettes.

S'étant enfermé dans ce doux tombeau de sa vie et de ses désirs, Mino s'assit devant l'étroit pupitre, surmonté d'une double tablette, où il avait coutume de se livrer aux études. Et là, trempant son roseau dans l'écritoire attachée au flanc du casier qui renfermait les feuilles de parchemin, les pinceaux, les tubes de couleurs et la poudre d'or, il pria, au nom du Seigneur, les mouches de ne point l'importuner, et il commença d'écrire la relation de tout ce qu'il avait vu et entendu dans la chapelle de San Michele, durant la nuit mauvaise, et ce jour même, dans le bois, au bord de la fontaine. Il traça d'abord ces lignes sur le parchemin :

Voici ce que Fra Mino, de l'ordre des Frères Mineurs, a vu et entendu, et qu'il rapporte pour l'instruction des fidèles. A la louange de Jésus-Christ et à la gloire du bienheureux petit pauvre du Christ, saint François. Amen.

Puis il rangea par écrit, sans rien omettre, ce qu'il avait observé des nymphes devenues sorcières et du vieillard cornu dont la voix murmurait dans la forêt comme un dernier soupir de la flûte antique et comme un prélude de la harpe sacrée. Tandis qu'il écrivait, les oiseaux chantaient; et la nuit vint lentement effacer les belles couleurs du jour. Le moine alluma sa lampe et continua d'écrire. A mesure qu'il rapportait les merveilles dont il avait eu connaissance, il en expliquait le sens littéral et le sens spirituel selon les règles de la scolastique. Et, comme on ceint de murailles et de tours les villes pour les rendre fortes, il soutenait ses arguments par des maximes tirées

de l'Écriture. Il conclut des révélations singulières qu'il avait reçues : premièrement, que Jésus-Christ est Seigneur de toutes les créatures, et qu'il est Dieu des Satyres et des Pans, aussi bien que des hommes. C'est pourquoi saint Jérôme vit dans le désert des centaures qui confessaient Jésus-Christ; secondement, que Dieu communiqua aux païens quelques lueurs de vérité, afin qu'ils pussent être sauvés. Aussi les sibylles, telles que la Cumane, l'Égyptienne et la Delphique, ont-elles fait paraître, dans les ténèbres de la gentilité, la Crèche, les Verges, le Sceptre de roseau, la Couronne d'épines et la Croix. Et, pour cette raison, saint Augustin a admis la sibylle Erythrée dans la cité de Dieu. Fra Mino rendit grâces à Dieu de lui avoir enseigné ces choses. Une grande joie inonda son cœur à la pensée que Virgile était parmi les élus. Et il écrivit avec allégresse au bas du dernier feuillet :

Voici l'apocalypse de frère Mino, le pauvre de Jésus-Christ. J'ai vu l'auréole des saints sur le front cornu du Satyre, en signe que Jésus-Christ a tiré des limbes les sages et les poètes de l'antiquité.

La nuit était déjà très avancée quand, ayant achevé sa tâche, fra Mino s'étendit sur son lit pour y prendre un peu de repos. Au moment qu'il commençait de sommeiller, une vieille femme entra par la fenêtre dans un rayon de lune. Il la reconnut pour la plus horrible des sorcières qu'il avait vues dans la chapelle de San Michele.

— Mon mignon, lui dit-elle, qu'as-tu fait aujourd'hui? Nous t'avions pourtant averti, moi et mes douces sœurs, de ne point révéler nos secrets. Car, si tu nous trahissais, nous te ferions mourir. Et j'en serais affligée, car je t'aime tendrement.

Elle le tint embrassé, l'appela son Adonis céleste et son petit âne blanc, et lui fit d'ardentes caresses.

Comme il la repoussait avec dégoût :

— Enfant, lui dit-elle, tu me dédaignes parce que mes yeux sont bordés de rouge, mes narines rongées par l'âcre et puante humeur qu'elles distillent, et mes gencives garnies d'une seule dent, mais noire et démesurée. Il est vrai que telle est aujourd'hui ta Néère. Mais si tu m'aimes, je redeviendrai, par toi et pour toi, ce que j'étais aux jours dorés de Saturne, quand ma jeunesse fleurissait dans la jeunesse fleurie du monde. C'est l'amour, ô mon jeune dieu, qui fait la beauté des choses. Pour me rendre belle, il ne te faut qu'un peu de courage. Allons, Mino, de la vigueur!

A ces paroles, accompagnées de gestes, fra Mino, abîmé d'épouvante et d'horreur, se sentit défaillir et glissa de son lit sur le pavé de la cellule. En tombant, il crut voir, entre ses paupières déjà à demi closes, une nymphe d'une forme parfaite, dont le corps nu coulait sur lui comme du lait répandu.

Il se réveilla au grand jour, tout brisé de sa chute. Les feuillets du parchemin qu'il avait noircis la veille couvraient le pupitre. Il les relut, les plia, les scella de son sceau, les mit sous sa robe, et, sans souci des menaces que les sorcières lui avaient faites par deux fois, il alla porter ces révélations au seigneur évêque dont le palais dressait ses créneaux au milieu de la ville. Il le trouva chaussant ses éperons dans la grande salle, au milieu de ses lansquenets. Car le pontife était alors en guerre avec les gibelins de Florence. Il demanda au moine quel sujet l'amenait, et, quand il en fut instruit, il l'invita à lui faire sur-le-champ lecture de sa relation. Fra Mino obéit. Le seigneur évêque écouta la lecture jusqu'au bout. Il n'avait point de clartés spéciales sur les apparitions; mais il était animé d'un zèle

ardent pour les intérêts de la foi. Sans tarder d'un jour ni se laisser détourner par les soins de sa guerre, il chargea douze illustres docteurs en théologie et droit canon d'examiner cette affaire, et les pressa d'apporter leurs conclusions. Après mûr examen et non sans avoir interrogé maintes fois fra Mino, les docteurs décidèrent qu'il convenait d'ouvrir le tombeau de saint Satyre en la chapelle de San Michele, et d'y faire des exorcismes extraordinaires. Sur les points de doctrine soulevés par fra Mino, ils ne se prononcèrent pas formellement, inclinant toutefois à tenir pour téméraires, frivoles et nouveaux les arguments du franciscain.

Conformément à l'avis des docteurs et sur l'ordre du seigneur évêque, le tombeau de saint Satyre fut ouvert. Il ne contenait qu'un peu de cendre sur laquelle les prêtres jetèrent de l'eau bénite. Il en sortit alors une vapeur blanche d'où s'échappaient de faibles gémissements.

La nuit qui suivit cette pieuse cérémonie, fra Mino rêva que les sorcières, penchées sur son lit, lui arrachaient le cœur. Il se leva au petit jour, tourmenté de douleurs aiguës et dévoré d'une soif ardente. Il se traîna jusqu'au puits du cloître, où buvaient les colombes. Mais, dès qu'il eut aspiré quelques gouttes d'eau qui remplissaient un creux de la margelle, il sentit son cœur se gonfler comme une éponge et murmurant : « Mon Dieu! » il mourut étouffé.

A Jules Lemaître

II

MESSER GUIDO CAVALCANTI

Guido di Messer Cavalcante de' Cavalcanti fu un de' migliori loici che avesse il mondo, et ottimo filosofo naturale... E percio che egli alquanto tenea della opinione degli Epicùri, si diceva tra la gente volgare che queste sue speculazioni eran solo in cercare se trovar si potesse che Iddio non fosse

(Il Decameron di Messer Giovanni Boccaccio, giornata sesta, novella IX.)

D. I. M.
NON. FVI. ME
MINI. NON. SVM
NON. CVRO. DO
NNIA. ITALIA. AN
NORVM. XX. HIC
QVIESCO

(*Cippe de Donnia Italia,* d'après la lecture de M. Jean-François-Bladé.)

MESSER GUIDO CAVALCANTI était, dans sa vingtième année, le plus agréable et le mieux fait de tous les gentilshommes florentins. Sous ses longs cheveux noirs qui, s'échappant de son bonnet, tombaient en boucles azurées sur son front, ses prunelles d'or jetaient les rayons d'une lumière éblouissante. Il avait les bras d'Hercule avec des mains de nymphe. Ses épaules étaient larges, et sa taille était fine et souple. Il excellait à monter les chevaux difficiles ainsi qu'à manier les armes pesantes, et il était sans rival au jeu de bague. Lorsqu'il traversait les rues de la ville pour entendre la messe, soit à San Giovanni, soit à San Michele, ou qu'il se promenait, au bord de l'Arno, dans les prairies, teintes de fleurs comme une belle peinture, si des dames de quelque gentillesse, allant de compagnie, le rencontraient sur leur passage, elles ne manquaient point de se dire l'une à l'autre en rougissant : « Voici messer Guido, le fils du seigneur Cavalcante de'Cavalcanti. Vraiment c'est un beau saint Georges ! » Et l'on conte que Madonna Gemma, femme de Sandro Bujamonte, envoya un jour sa nourrice vers lui pour lui faire savoir qu'elle l'aimait de toute son âme et qu'elle en pensait mourir. Il était pareillement très recherché dans les compagnies que formaient alors les jeunes seigneurs de Florence, qui s'y

fêtaient entre eux, soupaient, jouaient, chassaient ensemble et s'aimaient parfois jusqu'à porter les uns et les autres des vêtements tout semblables. Mais il évitait également la société des dames et les assemblées des jeunes hommes, et son humeur fière et sauvage ne se plaisait qu'à la solitude.

Il demeurait souvent enfermé tout le jour dans sa chambre et s'allait promener tout seul sous les yeuses du chemin d'Ema à l'heure où les premières étoiles tremblent dans le ciel pâle. S'il se rencontrait par hasard avec des cavaliers de son âge, il ne riait point et ne prononçait que peu de paroles. Encore n'étaient-elles pas toujours intelligibles. Cette allure étrange et ces discours ambigus affligeaient ses compagnons. Messer Betto Bruneleschi en était contristé plus que tout autre, car il aimait chèrement messer Guido et il n'avait pas de plus ardent désir que de l'attirer dans la confrérie où s'étaient réunis les plus riches et les plus beaux gentilshommes de Florence, et dont il était lui-même l'honneur et la joie. Car on tenait messer Betto Bruneleschi pour une fine fleur de chevalerie et pour le plus habile cavalier de toute la Toscane, après messer Guido.

Un jour que celui-ci entrait sous le porche de Santa-Maria Novella, où les moines de l'ordre de Saint-Dominique gardaient alors nombre de livres apportés par des Grecs, messer Betto, qui passait en ce moment sur la place, appela vivement son ami :

— Hé! mon Guido, lui cria-t-il, où donc allez-vous, en ce clair jour qui vous invite, ce me semble, à chasser à l'oiseau sur les collines, plutôt qu'à vous cacher dans l'ombre de ce cloître? Faites-moi la grâce de venir dans ma maison d'Arezzo, où je vous jouerai de la flûte, pour le plaisir de vous voir sourire.

— Grand merci! répondit messer Guido, sans daigner tourner la tête. Je vais voir ma dame.

Et il entra dans l'église qu'il traversa d'un pas rapide, aussi peu soucieux du saint Sacrement exposé sur l'autel, que de messer Betto, planté dehors sur son cheval et demeuré stupide de ce qu'il venait d'entendre; il pénétra par une porte basse dans le cloître, en longea le mur et parvint dans la librairie où fra Sisto peignait des figures d'anges. Là, ayant donné le salut au bon frère, il tira d'un grand coffre à pantures un des livres nouvellement venus de Constantinople, le posa sur un pupitre et commença de le feuilleter. C'était un traité de l'Amour, composé en langue grecque par le divin Platon. Il soupira; ses mains tremblèrent, ses yeux se remplirent de larmes.

— Hélas! murmura-t-il, sous ces signes obscurs est la lumière, et je ne la vois pas!

Il se parlait à lui-même de la sorte, parce que la connaissance de la langue grecque était alors tout à fait perdue en Occident. Après avoir gémi longtemps, il prit le livre et, l'ayant baisé, il le déposa dans le coffre de fer comme une belle morte dans son cercueil. Puis il demanda au bon fra Sisto le manuscrit des harangues de Cicéron, qu'il lut jusqu'à ce que les ombres du soir, baignant les cyprès du jardin, eussent étendu sur les pages du livre leurs ailes de chauve-souris. Car il faut savoir que messer Guido Cavalcanti cherchait la vérité dans les écrits des anciens et tentait les voies ardues par lesquelles l'homme se rend immortel. Dévoré du noble désir de trouver, il mettait en canzones les doctrines des anciens sages sur l'Amour qui conduit à la Vertu.

A quelques jours de là, messer Betto Bruneleschi vint le visiter dans sa maison, sur la promenade des Adimari, à

l'heure matinale où l'alouette chante dans les blés. Il le trouva encore au lit. Après l'avoir embrassé, il lui dit tendrement :

— Mien Guido, Guido mien, tirez-moi de peine. Vous m'avez dit, la semaine passée, que vous alliez visiter votre dame dans l'église et le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle. Depuis lors, je retourne ces paroles dans ma tête, sans qu'il me soit possible d'en découvrir la signification. Je n'aurai de repos que quand vous me les aurez expliquées. Je vous supplie de me les faire entendre, autant du moins que votre discrétion vous le permettra, puisqu'il s'agit d'une dame.

Messer Guido se mit à rire. Accoudé à son oreiller, il regarda messer Betto dans les yeux.

— Ami, lui dit-il, la dame dont je vous ai parlé a plus d'un logis. Le jour où vous me vîtes l'allant visiter, je la trouvai dans la librairie de Santa-Maria-Novella. Et je n'entendis, par malheur, que la moitié de son discours, car elle me parla dans les deux langues qui coulent comme du miel de ses lèvres adorables: elle me tint d'abord un discours dans la langue des Grecs, que je ne pus comprendre, puis elle me harangua dans le parler des Latins avec une merveilleuse sagesse. Et je fus si content de son entretien, que je la veux épouser.

— C'est pour le moins, dit messer Betto, une nièce de l'empereur de Constantinople, ou sa fille naturelle... Comment la nommez-vous?

— S'il faut, répondit messer Guido, lui donner un nom d'amour, comme tout poète en donne à l'aimée, je la nommerai Diotime, en mémoire de Diotime de Mégare, qui montra le chemin aux amants de la Vertu. Mais elle se nomme publiquement la Philosophie, et c'est la plus excellente épouse que l'on puisse trouver. Je n'en veux point

d'autre, et je jure les dieux que je lui serai fidèle jusqu'à la mort, qui met fin à la connaissance.

En entendant ce propos, messer Betto se frappa le front.

— Par Bacchus, dit-il, je n'avais pas deviné l'énigme! Vous êtes, ami Guido, le plus subtil esprit qui ait jamais brillé sous le lys rouge de Florence. Je vous loue de prendre pour épouse une si haute dame. Il naîtra sûrement de cette union une nombreuse lignée de canzones, de sonnets et de ballades. Je vous promets de baptiser ces jolis enfants au son de ma flûte, avec force dragées et devises galantes. Je me réjouis d'autant plus de ces noces spirituelles qu'elles ne vous empêcheront point, le temps venu, d'épouser, selon la chair, quelque honnête dame de la ville.

— Ne le croyez point, répondit messer Guido. Ceux-là qui célèbrent les noces de l'intelligence doivent laisser le mariage au vulgaire profane, qui comprend les grands seigneurs, les marchands et les artisans. Si vous aviez fréquenté comme moi ma Diotime, vous sauriez, ami Betto, qu'elle distingue deux sortes d'hommes, les uns qui, féconds seulement par le corps, ne s'efforcent qu'à cette grossière immortalité que procure la génération des enfants; les autres, dont l'âme conçoit et engendre ce qu'il convient à l'âme de produire, c'est-à-dire le Beau et le Bien. Ma Diotime a voulu que je fusse de ceux-ci, et je n'imiterai point, contre son gré, les brutes prolifiques.

Messer Betto Bruneleschi n'approuvait point cette résolution. Il représenta à son ami qu'il fallait dans la vie se faire divers états appropriés aux différents âges, qu'après le temps des plaisirs venait celui de l'ambition, et qu'il convenait, au déclin de la jeunesse, de contracter alliance dans une riche et noble famille, par laquelle on eût accès aux grandes charges de la République, telles que prieur

des arts et de la liberté, capitaine du peuple ou gonfalonier de justice.

Mais, voyant que son ami accueillait ces conseils en retroussant la lèvre avec dégoût, comme à l'approche d'une médecine amère, il n'en dit pas plus sur ce sujet, de peur de le fâcher et jugeant sage de s'en remettre au temps dont la force change les cœurs et vient à bout des plus fermes résolutions.

— Gentil Guido, fit-il gaiement, ta dame te permet-elle du moins de prendre du plaisir avec de jolies filles, et de te mêler à nos amusements?

— Pour cela, répondit messer Guido, elle n'en a pas plus de souci que des rencontres que ce petit chien, que tu vois dormant au pied de mon lit, peut faire dans la rue. Et, dans le fait, ce sont des choses indifférentes, à la condition de n'y donner soi-même aucun prix.

Messer Betto quitta la place, un peu piqué de ces dédains. Il gardait à son ami la plus vive tendresse, mais il ne crut pas devoir le prier trop instamment aux fêtes et aux jeux qu'il donna pendant tout l'hiver avec une merveilleuse libéralité. Cependant les gentilshommes de sa compagnie ressentaient impatiemment l'injure que leur faisait le fils du seigneur Cavalcante de' Cavalcanti en refusant de frayer avec eux. Ils commencèrent à le railler sur ses études et ses lectures, disant qu'à force de se nourrir ainsi de parchemin, comme les moines et les rats, il finirait par ressembler aux uns et aux autres, qu'on ne lui verrait plus qu'un museau pointu et trois grands poils de barbe sous une capuce noire, et que Madonna Gemma elle-même s'écrierait à ce spectacle : « O Vénus, ma patronne! en quel état les livres ont mis mon beau saint Georges! Il n'est plus bon qu'à tenir, au lieu de lance, un roseau pour écrire. » Ils l'appelaient contemplateur des demoiselles

araignées et petit trousse-jupes de madame Philosophia. Encore ne s'en tenaient-ils pas à ces railleries légères. Ils donnaient à entendre qu'il était trop savant pour rester bon chrétien, qu'il s'adonnait aux sciences magiques et conversait avec les démons.

— On ne se cache comme il fait, disaient-ils, que pour tenir assemblée avec les diables et les diablesses afin d'en obtenir de l'or au prix d'impudicités dégoûtantes.

Enfin ils l'accusaient de donner dans cette cabale d'Épicure qui avait naguère séduit un empereur à Naples et un pape dans Rome et qui menaçait de changer les peuples de la chrétienté en un troupeau de pourceaux indifférents à Dieu et à l'âme immortelle. « Il sera bien avancé, concluaient-ils, quand, à force d'étudier, il ne croira plus en la Sainte Trinité! » Ce bruit qu'ils semaient était le plus redoutable et il pouvait en arriver malheur à messer Guido.

Messer Guido Cavalcanti savait bien qu'on le raillait dans les compagnies de l'attachement qu'il avait aux choses éternelles. C'est pourquoi il fuyait les vivants et cherchait les morts.

En ce temps-là, l'église de San Giovanni était entourée de tombeaux romains. Messer Guido y venait bien souvent à l'*Ave Maria* et il y méditait encore dans le silence de la nuit. Il croyait, sur la foi des chroniques, que ce beau San Giovanni avait été un temple païen avant d'être une église chrétienne, et cette pensée plaisait à son âme amoureuse des mystères antiques. Il était surtout charmé par la vue de ces tombes sur lesquelles le signe de la croix n'avait point été tracé, mais qui portaient des inscriptions latines et qu'ornaient des figures d'hommes et de dieux. C'étaient de longues cuves de marbre blanc, et sur les parois de ces cuves on reconnaissait des banquets, des

chasses, la mort d'Adonis, le combat des Lapithes et des Centaures, la chasteté d'Hippolyte, les Amazones. Messer Guido lisait curieusement les inscriptions et cherchait le sens de ces fables. Une des tombes l'occupait plus que toutes les autres, parce qu'il y voyait deux Amours tenant chacun un flambeau, et il était curieux de connaître la nature de ces deux Amours. Or, une nuit qu'il y songeait plus obstinément que de coutume, une ombre s'éleva au-dessus du couvercle de ce tombeau, et c'était une ombre lumineuse; on eût dit la lune qu'on voit ou qu'on croit voir dans un nuage. Elle prit peu à peu la forme d'une belle vierge et parla d'une voix plus douce que le chant des roseaux agités par le vent :

« — Moi, celle qui dort dans ce tombeau, dit-elle, j'ai nom Julia Læta. Je perdis la lumière pendant le festin de mes noces, à l'âge de seize ans, trois mois et neuf jours. Depuis lors, suis-je ou ne suis-je pas? Je ne sais. N'interroge point les morts, étranger, car ils ne voient rien, et une nuit épaisse les environne. On dit que ceux-là qui connurent les joies cruelles de Vénus errent dans une épaisse forêt de myrtes. Pour moi, qui mourus vierge, je dors un sommeil sans rêves. On a gravé deux Amours sur la pierre de mon sépulcre. L'un donne aux humains la lumière du jour; l'autre la vient éteindre à jamais dans leurs tendres yeux. Ils ont même visage et sourient tous deux, parce que le naître et le mourir sont deux frères jumeaux et que tout est joie aux dieux immortels. J'ai dit. »

La voix se tut comme le murmure des feuilles quand cesse le vent. L'ombre claire s'effaça aux lueurs de l'aube qui blanchissait les collines; les tombeaux de San Giovanni redevinrent muets et pâles dans l'air matinal. Et messer Guido songea :

— La vérité que je pressentais m'est apparue. N'est-il pas écrit au livre dont se servent les prêtres : « Les morts ne te loueront point, Seigneur? » Les morts n'ont point de connaissance, et le divin Épicure fut sage d'affranchir les vivants des vaines terreurs de la vie future.

Une troupe de cavaliers qui passait sur la place rompit brusquement la paix de ses méditations. C'était Messer Betto Bruneleschi et sa compagnie qui s'en allaient chasser les grues dans le ruisseau de Peretola.

— Hé! dit l'un d'eux, qui avait nom Bocca, voici Messer Guido le philosophe, qui nous méprise pour notre honnêteté, notre gentillesse et notre joyeuse vie. Il a l'air transi.

— Ce n'est pas sans raison, répliqua Messer Dore, qui passait pour facétieux. Sa dame la lune, que durant la nuit il baise tendrement, s'en est allée dormir derrière les collines avec quelque berger. Il en est dévoré de jalousie. Voyez comme il est jaune!

Ils poussèrent leurs chevaux entre les tombes et se tinrent en cercle autour de Messer Guido.

— Ami Dore, reprit Messer Bocca, madame la lune est trop ronde et claire pour un si noir galant. Si vous voulez connaître ses dames, elles sont ici. Il va les trouver dans leur lit où il risque d'être piqué moins par les puces que par les scorpions.

— Fi! fi! le vilain nécroman! dit en se signant Messer Giordano, voilà où conduit le savoir! On renie Dieu et l'on fornique dans les cimetières païens.

Appuyé au mur de l'église, Messer Guido laissait dire les cavaliers. Quand il jugea qu'ils avaient vidé sur lui toute la mousse de leurs cervelles légères :

— Seigneurs cavaliers, fit-il en souriant, vous êtes chez vous. Je suis votre hôte et la courtoisie m'oblige à recevoir vos offenses sans y répondre.

Ayant dit, il sauta par-dessus les tombes et se retira tranquillement. Ils se regardèrent l'un l'autre, stupéfaits. Puis, éclatant de rire, ils donnèrent de l'éperon à leurs chevaux. Pendant qu'ils galopaient sur le chemin de Peretola, Messer Bocca dit à Messer Betto :

— Vous ne douterez plus que ce Guido ne soit devenu fou. Il nous a dit que nous étions chez nous dans le cimetière. Et pour tenir un tel propos il faut être hors de raison.

— Il est vrai, répondit Messer Betto, que je ne conçois pas ce qu'il a voulu nous faire entendre en parlant de la sorte. Mais il a coutume de s'exprimer obscurément, par subtiles paraboles. Il nous a jeté là un os qu'il faudrait ouvrir pour en trouver la moelle.

— Pardieu! s'écria Messer Giordano, je donne à mon chien cet os et le païen qui l'a jeté.

Ils atteignirent bientôt le ruisseau de Peretola, d'où l'on voit les grues s'élever en troupes à la pointe du jour. Pendant la chasse, qui fut abondante, Messer Betto Bruneleschi ne cessait de se remémorer les paroles de Guido. Et, à force d'y songer, il en découvrit le sens. Il appela à grands cris Messer Bocca :

— Messer Bocca, venez çà! Je devine à présent ce que Messer Guido nous voulait faire entendre. Il nous a dit que nous étions chez nous, dans un cimetière, parce que les ignorants sont semblables aux morts qui, selon la doctrine épicurienne, n'ont point de connaissance.

Messer Bocca répondit, en haussant les épaules, qu'il s'entendait à faire voler mieux que personne un sacre de Flandres, à jouer du couteau avec ses ennemis et à culbuter

une fille, et que c'était là des connaissances suffisantes pour sa condition.

Messer Guido Cavalcanti continua quelques années encore à étudier la science d'amour. Il renferma ses pensées dans des canzones, qu'il n'est pas permis à tous d'expliquer, et il en fit un livre qui fut porté, ceint de lauriers, dans des triomphes. Puis, comme les âmes les plus pures ne sont point sans alliage de passions terrestres, comme la vie nous emporte les uns et les autres dans son cours sinueux et troublé, il advint qu'au tournant de la jeunesse Messer Guido fut séduit par les grandeurs de la chair et par les puissances de ce monde. Il épousa, dans un dessein ambitieux, la fille du seigneur Farinata degli Uberti, celui-là qui jadis avait rougi l'Arbia du sang des Florentins. Il se jeta dans les querelles des citoyens avec l'ardente fierté de son âme. Et il prit pour dames madame Mandetta et madame Giovanna qui représentaient l'une les Albigeois, l'autre les Gibelins. C'était le temps où Messer Dante Alighieri était prieur des Arts et de la Liberté. La ville se trouva partagée en deux camps ennemis, celui des Blancs et celui des Noirs. Un jour que les principaux citoyens étaient réunis sur la place des Frescobaldi, les Blancs d'un côté, les Noirs de l'autre, pour assister aux obsèques d'une noble dame, les docteurs et les chevaliers siégeaient, selon la coutume, sur des bancs élevés et devant eux les jeunes gens étaient assis par terre, sur des nattes de jonc. Un de ceux-là s'étant levé pour ajuster son manteau, ceux qui se trouvaient vis-à-vis de lui crurent qu'il les menaçait. Ils se levèrent à leur tour et mirent l'épée à la main. Tout le monde dégaina et les parents de la morte eurent grand'peine à séparer les combattants.

Depuis lors, Florence fut non plus une ville joyeuse du

travail de ses artisans, mais une forêt pleine de loups qui se dévoraient entre eux. Messer Guido prit part à ses fureurs. Il devint sombre, inquiet et farouche. Chaque jour, il échangeait des coups d'épée avec les Noirs dans ces rues de Florence où jadis il avait médité sur la nature de l'âme. Après avoir senti plus d'une fois sur sa chair le poignard des assassins, il fut exilé avec sa faction et confiné en la ville empestée de Sarzana. Six mois, il y languit dans la fièvre et dans la haine. Et, quand les Blancs furent rappelés, il revint mourant dans sa ville.

En l'an 1300, le troisième jour après l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie, il eut la force de se traîner jusqu'à son beau San Giovanni. Accablé de fatigue et de douleur, il se coucha sur la tombe de Julia Læta, qui lui avait jadis révélé les mystères ignorés des profanes. C'était l'heure où les cloches tintent dans l'air tout frémissant des adieux du soleil. Messer Betto Bruneleschi, qui, revenant de sa maison des champs, passait sur la place, vit, au milieu des tombeaux, deux yeux de gerfaut allumés dans un visage décharné, et, reconnaissant l'ami de sa jeunesse, il fut saisi de surprise et de pitié.

Il s'approcha de lui, l'embrassa comme aux jours passés, et lui dit en soupirant :

— Mon Guido, mon Guido, quel feu t'a donc ainsi consumé? Tu brûlas ta vie dans la science d'abord, et puis dans les affaires publiques. Je t'en prie, éteins un peu l'ardeur de ton âme; ami, ménageons-nous et, comme dit Riccardo, le forgeron, faisons feu qui dure.

Mais Guido Cavalcanti se mit la main sur les lèvres.

— Chut! fit-il, chut! ne parlez point, ami Betto. J'attends ma dame, celle par qui je vais être consolé de tant de vaines amours qui dans ce monde m'ont trahi et que j'ai trahies. Il est également cruel et vain de penser et d'agir.

Cela je le sais. Le mal n'est pas tant de vivre, car je vois que tu te portes bien, ami Betto, et que beaucoup d'autres se portent de même. Le mal n'est pas de vivre, mais de savoir qu'on vit. Le mal est de connaître et de vouloir. Heureusement qu'il est un remède à cela. Ne parlons plus : j'attends la dame envers qui je n'eus jamais de tort, car jamais je n'ai douté qu'elle ne fût douce et fidèle, et j'ai connu par méditation combien le dormir sur son sein est paisible et sûr. On a conté bien des fables sur son lit et ses demeures. Mais je n'ai point cru les mensonges des ignorants. Aussi vient-elle à moi comme l'amie à l'ami, le front ceint de fleurs et les lèvres riantes.

Ayant dit, il se tut et tomba mort sur la tombe antique. Son corps fut inhumé sans grands honneurs dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle.

A Louis Ganderax

III

LUCIFER

E si compiacque tanto Spinello di farlo orribile e contrafatto, che si dice (tanto puó alcuna fiata l'immaginazione) che la detta figura da lui dipinta gli apparve in sogno, domandandolo dove egli l'avesse veduta si brutta...
(Vite de' più eccellenti pittori,... da M. Giorgio Vasari. — Vita di Spinello.)

LE TAFI, peintre et mosaïste florentin, avait grand'peur des diables, surtout en ces heures de la nuit où il est donné aux puissances du mal de prévaloir dans les ténèbres. Et les craintes du Tafi n'étaient point sans raison, car les démons avaient alors sujet de haïr les peintres, qui leur arrachaient plus d'âmes avec un seul tableau que ne le savait faire un bon petit frère en trente sermons. En effet, le moine, pour inspirer aux fidèles une terreur salutaire, leur décrivait de son mieux le jour de colère qui doit réduire le siècle en poudre, au témoignage de David et de la Sibylle. Il grossissait sa voix et soufflait dans ses mains pour imiter la trompette de l'Ange. Mais autant en emportait le vent. Tandis qu'une peinture étalée sur le mur d'une chapelle ou d'un cloître, représentant Jésus-Christ assis pour juger les vivants et les morts, parlait sans cesse aux regards des pécheurs et corrigeait par les yeux ceux qui avaient péché par les yeux ou autrement. C'était le temps où des maîtres habiles figuraient à Santa-Croce de Florence et au Campo-Santo de Pise les mystères de la justice divine. Ces ouvrages étaient tracés suivant la relation en rime que Dante Alighieri, homme très savant en théologie et en droit canon, fit autrefois de son voyage à l'enfer, au purgatoire et au paradis, où, par

les mérites extraordinaires de sa dame, il pénétra vivant. Aussi, tout, dans ces peintures, était-il instructif et véritable, et l'on peut dire qu'on tire moins de profit à lire une chronique très ample qu'à contempler de telles images. Et les maîtres florentins prenaient soin de peindre, à l'ombre des bois d'orangers, sur l'herbe émaillée de fleurs, des dames et des cavaliers que la Mort guettait avec sa faux, tandis qu'ils devisaient d'amour au son des luths et des violes. Rien n'était plus propre à convertir ces pécheurs charnels qui boivent l'oubli de Dieu sur les lèvres des femmes. Pour l'amendement des avares, le peintre représentait au naturel les diables versant de l'or fondu dans la bouche de l'évêque ou de l'abbesse qui lui avait commandé quelque travail et l'avait mal payé. C'est pourquoi les démons étaient alors ennemis des peintres, et spécialement des peintres de Florence qui l'emportaient sur tous les autres par la subtilité de l'esprit. Ils leurs reprochaient surtout de les représenter sous un aspect hideux, avec des têtes d'oiseau ou de poisson, des corps de serpent et des ailes de chauve-souris. Leur ressentiment sera rendu manifeste par l'histoire de Spinello.

Spinello Spinelli, d'Arezzo, était issu d'une noble famille d'exilés florentins. La gentillesse de son esprit égalait celle de sa naissance. Car il fut le plus habile peintre de son temps. Il accomplit de grands travaux à Florence. Les Pisans lui demandèrent d'orner, après Giotto, les murs de ce saint cloître où les morts reposent sous des roses dans une terre apportée de Jérusalem. Or, ayant longtemps travaillé dans les villes et gagné beaucoup d'argent, il voulut revoir la bonne cité d'Arezzo, sa mère. Les Arétins n'avaient pas oublié que Spinello, dans sa jeunesse, inscrit à la confrérie de Sainte-Marie de la Miséricorde, avait, lors de la peste de l'an 1383, visité les malades et enseveli les morts. Ils lui savaient gré d'avoir, par ses

ouvrages, répandu la gloire d'Arezzo sur toute la Toscane. C'est pourquoi ils le reçurent avec de grands honneurs. Encore plein de force en son vieil âge, il se chargea de grandes tâches dans sa ville. Sa femme lui disait :

— Tu es riche. Prends du repos, et laisse aux jeunes gens le soin de peindre à ta place. Le repos est sage au déclin de l'âge. Il convient d'achever la vie dans un calme doux et pieux. C'est tenter Dieu que d'élever sans cesse les œuvres profanes comme des Babel. Spinello, si tu t'obstines dans tes enduits et tes couleurs, tu y perdras la paix de l'esprit.

Ainsi parlait cette bonne femme. Mais il ne l'écoutait pas. Il ne songeait qu'à accroître son bien et sa renommée. Loin de se reposer, il fit prix avec les fabriciens de Sant' Agnolo pour une histoire de saint Michel qui devait couvrir tout le chœur de l'église et renfermer une infinité de personnages. Il se jeta dans cette entreprise avec une merveilleuse ardeur. Relisant les endroits de l'Écriture dont il se devait inspirer, il en étudiait profondément chaque ligne et chaque mot. Non content de dessiner tout le jour dans son atelier, il travaillait au lit et à table. Et le soir, en se promenant au pied de la colline où s'élève Arezzo, fière de ses murs et de ses tours, il méditait encore. Et l'on peut dire que l'histoire de l'Archange était toute peinte dans son cerveau quand il commença d'en esquisser les sujets, au crayon rouge, sur l'enduit du mur. Il eut bientôt fait de tracer ces contours; puis il se mit à peindre au-dessus du maître-autel la scène qui devait paraître avec plus d'éclat que les autres. Car il convenait d'y glorifier le chef des milices célestes de la victoire qu'il remporta avant le commencement des temps. Spinello représenta donc saint Michel combattant dans les airs le serpent à sept têtes et dix cornes, et il se plut à figurer, dans la partie inférieure

du tableau, le prince des démons, Lucifer, sous l'apparence d'un monstre épouvantable. Les figures naissaient d'elles-mêmes sous sa main. Et il réussit au delà de ce qu'il espérait : la face de Lucifer était si hideuse qu'on ne pouvait échapper à la puissance de sa laideur. Cette face poursuivit le peintre dans la rue et l'accompagna jusqu'à son logis.

La nuit étant venue, Spinello se coucha dans son lit au côté de sa femme et dormit. Pendant son sommeil, il vit un ange aussi beau que saint Michel, mais noir. Cet ange lui dit :

— Spinello, je suis Lucifer. Où donc m'avais-tu vu, pour me peindre comme tu fis, sous un aspect ignominieux?

Le vieux peintre lui répondit en tremblant qu'il ne l'avait jamais vu de ses yeux, n'étant point allé vif en enfer, ainsi que Dante Alighieri; mais qu'en le figurant comme il avait fait, il voulait exprimer en traits sensibles la laideur du péché.

Lucifer haussa les épaules, et l'on eût dit la colline de San Geminiano tout à coup soulevée :

— Spinello, dit-il, veux-tu me faire le plaisir de raisonner un peu avec moi? Je suis assez bon logicien; Celui que tu pries le sait.

Ne recevant pas de réponse, Lucifer poursuivit en ces termes :

— Spinello, tu as lu les livres qui me font connaître. Tu sais mon aventure et comment je sortis du ciel pour devenir le prince du monde. Illustre entreprise, et qui serait unique si les géants n'avaient pareillement attaqué le dieu Jupiter, comme tu l'as vu, Spinello, sur une tombe antique où cette guerre est sculptée dans le marbre.

— Il est vrai, dit Spinello, j'ai vu ce tombeau en forme de cuve, à Santa Reparata de Florence. C'est un bel ouvrage des Romains.

— Pourtant, répliqua Lucifer en souriant, les géants n'y sont point en forme de grenouilles ni de caméléons.

— Aussi bien, dit le peintre, n'avaient-ils pas attaqué le vrai Dieu, mais seulement une idole des païens. Cela est considérable. Le fait est certain, Lucifer, que vous avez levé l'étendard de la révolte contre le roi véritable de la terre et du ciel.

— Je n'en disconviens pas, répondit Lucifer. De combien de sortes de péchés me charges-tu pour cela?

— On peut bien vous en donner sept, répondit le peintre, et tous capitaux.

— Sept! dit l'Ange des Ténèbres, le nombre est théologique. Tout va par sept dans mon histoire qui est étroitement mêlée à celle de l'Autre. Spinello, tu me tiens pour orgueilleux, colère et envieux. Je consens à l'être, à condition que tu reconnaisses que la gloire seule me fit envie. Me tiens-tu pour avare? J'y consens encore. L'avarice est une vertu pour les princes. Quant à la gourmandise et à la luxure, si tu m'en fais un grief, je ne m'en fâcherai pas. Reste la paresse.

En prononçant ce mot, Lucifer croisa ses bras sur sa cuirasse et, secouant sa tête sombre, agita sa chevelure enflammée :

— Spinello, penses-tu vraiment que je sois paresseux? Me crois-tu lâche, Spinello? Estimes-tu que, dans ma révolte, j'ai manqué de courage? Non. Il était donc juste de me peindre sous les traits d'un audacieux, avec un fier visage. On ne doit faire tort à personne, pas même au diable. Ne vois-tu pas que tu offenses Celui que tu pries, quand tu lui donnes pour adversaire un monstrueux crapaud? Spinello, tu es bien ignorant pour ton âge. J'ai grande envie de te tirer les oreilles comme à un mauvais écolier.

A cette menace et voyant déjà le bras de Lucifer étendu sur lui, Spinello porta la main à sa tête et se mit à hurler d'épouvante.

Sa bonne femme, réveillée en sursaut, lui demanda quel mal il avait. Il lui répondit, en claquant des dents, qu'il venait de voir Lucifer et qu'il avait tremblé pour ses oreilles.

— Je te l'avais bien dit, lui répondit cette bonne femme, que toutes ces figures que tu t'entêtes à peindre sur les murs finiraient par te rendre fou.

— Je ne suis pas fou, dit le peintre. Je l'ai vu; et il est beau, quoique triste et fier. Dès demain j'effacerai la figure horrible que j'ai peinte et je mettrai à la place celle que j'ai vue en songe. Car il ne faut pas faire tort même au diable.

— Tu ferais bien de dormir, répliqua la femme. Tu tiens des discours insensés et peu chrétiens.

Spinello essaya de se lever, mais il n'en eut point la force et il retomba, sans connaissance, sur l'oreiller. Il languit encore quelques jours dans la fièvre, et puis mourut.

A Mademoiselle Mary Finaly

IV

LES PAINS NOIRS

Tu tibi divitias stolidissime congeris amplas
Negasque micam pauperi :
Advenit ecce dies qua saevis ignibus ardens
Rogabis aquae guttulam.

(Navis stultifere, 1507, f° xix.)

En ce temps-là, Nicolas Nerli était banquier dans la noble ville de Florence. Quand sonnait tierce, il était assis à son pupitre, et quand sonnait none, il y était assis encore, et il y faisait tout le jour des chiffres sur ses tablettes. Il prêtait de l'argent à l'Empereur et au Pape. Et, s'il n'en prêtait pas au diable, c'est qu'il craignait de faire de mauvaises affaires avec celui qu'on nomme le Malin, et qui abonde en ruses. Nicolas Nerli était audacieux et défiant. Il avait acquis de grandes richesses et dépouillé beaucoup de gens. C'est pourquoi il était honoré dans la ville de Florence. Il habitait un palais où la lumière que Dieu créa n'entrait que par des fenêtres étroites; et c'était prudence, car le logis du riche doit être comme une citadelle, et ceux qui possèdent de grands biens font sagement de défendre par force ce qu'ils ont acquis par ruse.

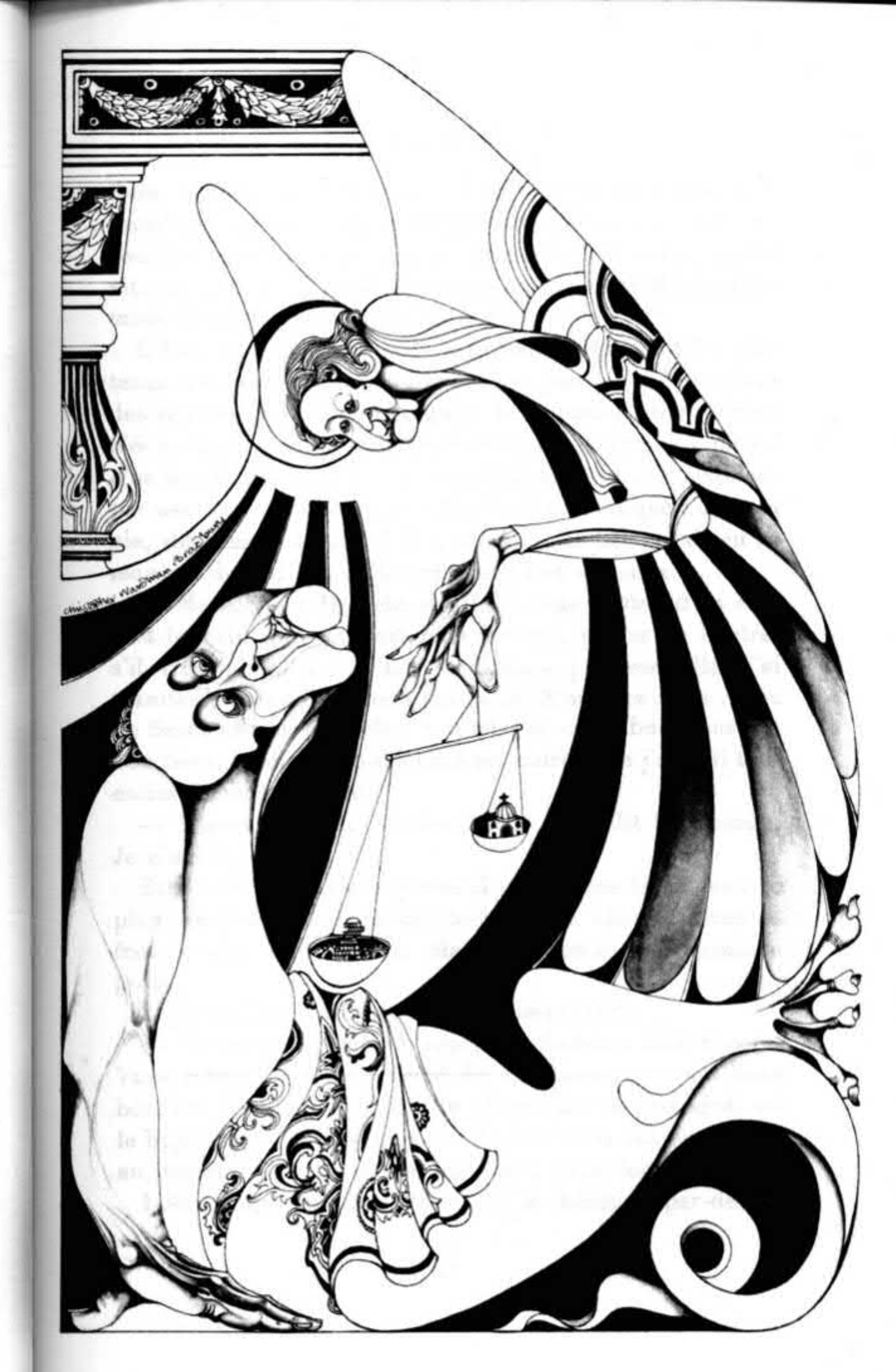
Donc, le palais de Nicolas Nerli était muni de grilles et de chaînes. Au dedans, les murs étaient peints par d'habiles ouvriers qui y avaient représenté les Vertus sous l'apparence de femmes, les patriarches, les prophètes et les rois d'Israël. Des tapisseries, tendues dans les chambres, offraient aux yeux les histoires d'Alexandre et de Tristan, telles qu'elles sont contées dans les romans.

Nicolas Nerli faisait éclater sa richesse, dans la ville, par des fondations pieuses. Il avait élevé hors les murs un hôpital dont la frise, sculptée et peinte, représentait les actions les plus honorables de sa vie; en reconnaissance des sommes d'argent qu'il avait données pour l'achèvement de Sainte-Marie-Nouvelle, son portrait était suspendu dans le chœur de cette église. On l'y voyait agenouillé, les mains jointes, au pied de la très sainte Vierge. Et il était reconnaissable à son bonnet de laine rouge, à sa huque fourrée, à son visage noyé de graisse jaune et à ses petits yeux vifs. Sa bonne femme, Mona Bismantova, l'air honnête et triste, et telle qu'on ne pensait pas que personne eût jamais pris d'elle quelque plaisir, se tenait de l'autre côté de la Vierge, dans l'humble attitude de la prière. Cet homme était un des premiers citoyens de la République; comme il n'avait jamais parlé contre les lois, et parce qu'il n'avait point souci des pauvres ni de ceux que les puissants du jour condamnent à l'amende et à l'exil, rien n'avait diminué dans l'opinion des magistrats l'estime qu'il s'était acquise à leurs yeux par sa grande richesse.

Rentrant, un soir d'hiver, plus tard que de coutume dans son palais, il fut entouré, au seuil de sa porte, par une troupe de mendiants à demi nus qui tendaient la main.

Il les écarta par de dures paroles. Mais la faim les rendait farouches et hardis comme des loups. Ils se formèrent en cercle autour de lui et lui demandèrent du pain d'une voix plaintive et rauque. Il se baissait déjà pour ramasser des pierres et les leur jeter, quand il vit venir un de ses serviteurs qui portait sur sa tête une corbeille de pains noirs, destinés aux hommes de l'écurie, de la cuisine et des jardins.

Il fit signe au panetier d'approcher et, puisant à pleines mains dans la corbeille, il jeta les pains aux misérables.



Puis, rentré en sa maison, il se coucha et s'endormit. Dans son sommeil, il fut frappé d'apoplexie et mourut si soudainement qu'il se croyait encore dans son lit quand il vit, en un lieu « muet de toute lumière », saint Michel illuminé d'une clarté sortie de son corps.

L'Archange, ses balances à la main, chargeait les plateaux. Reconnaissant dans le côté le plus lourd les joyaux des veuves qu'il gardait en gage, la multitude de rognures d'écus qu'il avait indûment retenues, et certaines pièces d'or très belles, que lui seul possédait, les ayant acquises par usure ou par fraude, Nicolas Nerli connut que c'était sa vie, désormais accomplie, que saint Michel pesait en ce moment devant lui. Il devint attentif et soucieux.

— Messer san Michele, dit-il, si vous mettez d'un côté tout le gain que j'ai fait dans ma vie, placez de l'autre, s'il vous plaît, les belles fondations par lesquelles j'ai manifesté magnifiquement ma piété. N'oubliez ni le dôme de Sainte-Marie-Nouvelle, auquel j'ai contribué pour un bon tiers, ni mon hôpital hors les murs, que j'ai bâti tout entier de mes deniers.

— N'ayez crainte, Nicolas Nerli, répondit l'Archange. Je n'oublierai rien.

Et de ses mains glorieuses il posa dans le plateau le plus léger le dôme de Sainte-Marie et l'hôpital avec sa frise sculptée et peinte. Mais le plateau ne s'abaissa point.

Le banquier en conçut une vive inquiétude.

— Messer saint Michel, reprit-il, cherchez bien encore. Vous n'avez mis de ce côté de la balance ni mon beau bénitier de Saint-Jean, ni la chaire de Saint-André, où le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ est représenté au naturel. C'est un ouvrage qui m'a coûté fort cher.

L'Archange mit la chaire et le bénitier par-dessus

l'hôpital dans le plateau qui ne descendit point. Nicolas Nerli commença de sentir son front inondé d'une sueur froide.

— Messer Archange, demanda-t-il, êtes-vous sûr que vos balances sont justes?

Saint Michel répondit en souriant que, pour n'être point sur le modèle des balances dont usent les lombards de Paris et les changeurs de Venise, elles ne manquaient nullement d'exactitude.

— Quoi! soupira Nicolas Nerli tout blême, ce dôme, cette chaire, cette cuve, cet hôpital avec tous ses lits, ne pèsent donc pas plus qu'un fétu de paille, qu'un duvet d'oiseau!

— Vous le voyez, Nicolas, dit l'Archange, et jusqu'ici le poids de vos iniquités l'emporte de beaucoup sur le faix léger de vos bonnes œuvres.

— Je vais donc aller en enfer, dit le Florentin.

Et ses dents claquaient d'épouvante.

— Patience, Nicolas Nerli, reprit le peseur céleste, patience! nous n'avons pas fini. Il nous reste ceci.

Et le bienheureux Michel prit les pains noirs que le riche avait jetés la veille aux pauvres. Il les mit dans le plateau des bonnes œuvres qui descendit soudain, tandis que l'autre remontait, et les deux plateaux restèrent de niveau. Le fléau ne penchait plus ni à droite ni à gauche et l'aiguille marquait l'égalité parfaite des deux poids.

Le banquier n'en croyait pas ses yeux.

Le glorieux Archange lui dit :

— Tu le vois, Nicolas Nerli, tu n'es bon ni pour le ciel ni pour l'enfer. Va! retourne à Florence! multiplie dans ta ville ces pains que tu as donnés de ta main, la nuit, sans que personne ne te vît; et tu seras sauvé. Car ce n'est pas assez que le ciel s'ouvre au larron qui se

repentit et à la prostituée qui pleura. La miséricorde de Dieu est infinie : elle sauvera même un riche. Sois celui-là. Multiplie les pains dont tu vois le poids dans mes balances. Va!

Nicolas Nerli se réveilla dans son lit. Il résolut de suivre le conseil de l'Archange et de multiplier le pain des pauvres pour entrer dans le royaume des cieux.

Pendant les trois années qu'il passa sur la terre après sa première mort, il fut pitoyable aux malheureux et grand aumônier.

A Eugène Müntz

V

LE JOYEUX BUFFALMACCO

Buonamico di Cristofano, detto Buffalmacco, pittore Fiorentino, il qual fu discepolo d'Andrea Tafi, e come uomo burlevole celebrato da Messer Giovanni Boccaccio nel suo Decamerone, fu come si sa carissimo compagno di Bruno e di Calandrino, pittori ancor essi faceti e piacevoli, e, come si puó vedere nell' opere sue sparse per tutta Toscana, di assai buon giudizio nell'arte sua del dipignere.

(Vite de' più eccellenti pittori,... da M. Giorgio Vasari. — Vita di Buonamico Buffalmacco.)

I

Les Blattes

En sa première jeunesse, Buonamico Cristofani, Florentin, surnommé Buffalmacco pour son humeur joyeuse, fit son apprentissage dans l'atelier d'Andrea Tafi, peintre et mosaïste. Or le Tafi était un maître habile. Étant allé à Venise alors qu'Apollonius revêtait de mosaïques les murs de San Marco, il avait surpris par ruse des secrets que les Grecs gardaient soigneusement. De retour dans sa ville, il se rendit si fameux dans l'art de composer des tableaux par l'assemblage d'une infinité de petits carrés de verre diversement colorés, qu'il ne pouvait suffire aux demandes qu'on lui faisait de ces sortes d'ouvrages et que, chaque jour, depuis matines jusqu'à vêpres, il était occupé dans quelque église, sur un échafaud, à représenter le Christ mort ou le Christ dans sa gloire, les patriarches, les prophètes ou l'histoire de Job ou celle de Noé. Et, comme il était jaloux aussi de peindre à la fresque, avec des couleurs broyées, dans la manière des Grecs, qui était alors la seule connue, il ne prenait jamais de repos et n'en donnait jamais à ses apprentis. Il avait coutume de leur dire :

— Ceux-là qui comme moi possèdent de beaux secrets et excellent dans leur art doivent avoir sans cesse l'esprit et le bras tendus à leurs entreprises, afin de gagner beau-

coup d'argent et de laisser une longue mémoire. Et, si je ne m'épargne point la peine, tout vieux et cassé que je suis, vous devez travailler à me servir de toutes vos forces, qui sont neuves, pleines et entières.

Et, pour que ses couleurs, ses pâtes de verre et ses enduits fussent préparés dès la pointe du jour, il obligeait ces jeunes garçons à se lever au milieu de la nuit. Or, rien n'était plus pénible à Buffalmacco, qui avait coutume de souper longuement, et se plaisait à courir les rues à l'heure où tous les chats sont gris. Il se couchait tard et dormait de bon cœur, ayant, après tout, la conscience tranquille. Aussi, quand la voix aigre du Tafi le réveillait dans son premier somme, il se retournait sur l'oreiller et faisait la sourde oreille. Mais le maître ne se lassait point d'appeler. Au besoin, il entrait dans la chambre de l'apprenti et avait bientôt fait de tirer les couvertures et de verser le pot à eau sur la tête du dormeur.

Buffalmacco, rechignant et à demi chaussé, s'en allait broyer les couleurs dans l'atelier noir et froid, et il songeait, tout en broyant et maugréant, aux moyens d'éviter à l'avenir une si cruelle disgrâce. Il chercha longtemps sans rien trouver d'utile ni de bon, mais son esprit n'était point stérile : il y germa, une fois, à la pointe du matin, une idée profitable.

Pour la mettre à exécution, Buffalmacco attendit le départ du maître. Dès qu'il fit jour, le Tafi, selon sa coutume, mit dans la poche de sa robe le flacon de vin de Chianti et les trois œufs durs qui composaient son déjeuner ordinaire, et, ayant recommandé aux élèves de faire fondre les verres d'après les règles, et de prendre toute la peine possible, il s'en alla travailler dans cette église de San Giovanni qui est merveilleusement belle et construite par un artifice admirable dans la manière des anciens. Il y

exécutait alors des mosaïques représentant les Anges, les Archanges, les Chérubins, les Séraphins, les Puissances, les Trônes et les Dominations; les principales actions de Dieu, depuis la création de la lumière jusqu'au déluge; l'histoire de Joseph et de ses douze frères, l'histoire de Jésus-Christ depuis le moment où il fut conçu dans le ventre de sa mère jusqu'à son ascension au ciel, et la vie de Saint-Jean-Baptiste. Comme il se donnait beaucoup de mal pour incruster les pâtes dans le ciment et pour les assembler artistement, il attendait de ce grand ouvrage et de cette multitude de figures profit et gloire. Donc, sitôt que le maître fut parti, Buffalmacco se hâta de préparer l'entreprise qu'il avait conçue. Il descendit dans la cave qui, communiquant avec celle d'un boulanger, était pleine de blattes attirées là par l'odeur des sacs de farine. On sait que les blattes ou escarbots pullulent dans les boulangeries, dans les hôtelleries et dans les moulins. Ce sont des insectes plats et puants, qui traînent gauchement sur de longues pattes velues leur carapace[1] jaunâtre.

Au temps des guerres qui ensanglantaient l'Arbia et nourrissaient les oliviers du sang des gentilshommes, ces insectes dégoûtants avaient deux noms dans la Toscane : les Florentins les appelaient des siennois et les Siennois les appelaient des florentins[2].

Le bon Buffalmacco sourit en les voyant cheminer comme, dans une joute enchantée, les écus minuscules d'une foule de chevaliers nains.

— Oh! oh! se dit-il, ce sont des hannetons tristes. Ils n'aimaient point le printemps et Jupiter les a punis de leur

[1] Il faudrait dire leurs élytres. Carapace est un terme impropre, tout à fait impropre. Il s'agit ici de la blatte orientale, répandue dans l'Europe entière.
[2] On les appelle en Russie des Prussiens, en Prusse des Russes. En France, des cafards.

apathie. Il les a condamnés à ramper dans l'ombre sous le poids de leurs ailes inutiles, enseignant par là aux hommes à jouir de la vie dans la saison des amours.

Ainsi Buffalmacco se parlait à lui-même, car il était enclin, comme le reste des humains, à retrouver dans la nature le symbole de ses passions et de ses sentiments, qui étaient de boire, de se divertir avec des femmes de bien et de dormir son content dans un lit chaud en hiver et frais en été.

Mais, comme il n'était pas descendu dans la cave pour y méditer sur les devises et les emblèmes, il accomplit bientôt ses desseins. Il prit deux douzaines de ces blattes, sans égard pour le sexe ni pour l'âge, et les mit dans un sac qu'il avait apporté. Puis il alla cacher le sac sous son lit, et rentra dans l'atelier où ses camarades Bruno et Calandrino peignaient, sur les dessins du maître, le bon saint François recevant les stigmates, et devisaient des moyens d'endormir la jalousie de Memmi le savetier, dont la femme était belle et accommodante.

Buffalmacco, qui n'était pas moins habile, tant s'en faut, que ses deux camarades, monta à l'échelle et se mit à peindre les ailes du crucifix séraphique qui descendit du ciel pour faire au Bienheureux les cinq plaies amoureuses. Il eut soin de nuer le céleste plumage des plus fines teintes de l'arc-en-ciel. Cet ouvrage l'occupa tout le jour et, quand le vieux Tafi revint de San Giovanni, il ne put s'empêcher de donner quelques louanges à son élève. Il lui en coûta, car l'âge et la richesse l'avaient rendu maussade et méprisant.

— Mes fils, dit-il aux apprentis, ces ailes sont colorées avec assez d'éclat. Et Buffalmacco parviendrait très avant dans l'art de la peinture, s'il s'y appliquait plus obstinément. Mais il songe trop à faire la débauche. On ne vient

à bout des grandes entreprises que par un labeur opiniâtre. Et Calandrino, que voici, deviendrait, par son application, votre maître à tous, s'il n'était point un imbécile.

C'est de la sorte que le Tafi enseignait ses élèves avec une juste sévérité. Ayant parlé selon son cœur, il s'en alla souper, dans la cuisine, d'un petit poisson salé; puis il monta dans sa chambre, se coucha dans son lit et ne tarda pas à ronfler. Cependant Buffalmacco fit son tour accoutumé dans tous les lieux de la ville où l'on trouve du vin pour peu d'argent et des filles à meilleur compte encore. Après quoi il regagna son logis une demi-heure environ avant le moment où le Tafi avait l'habitude de se réveiller. Il tira le sac de dessous son lit, prit les blattes une à une et leur attacha sur le dos, au moyen d'une aiguille courte et fine, une petite chandelle de cire. A mesure qu'il allumait les chandelles, il lâchait les blattes dans la chambre. Ces bêtes sont assez stupides pour ne point sentir la douleur, ou du moins pour n'en point être étonnées. Elles se mirent à cheminer sur le plancher, d'un pas que la surprise et quelque vague crainte rendait un peu plus rapide que de coutume. Et bientôt elles se mirent à décrire des cercles, non parce que cette figure, comme dit Platon, est parfaite, mais par l'effet de l'instinct qui pousse les insectes à tourner en rond, pour échapper à tout danger inconnu. Buffalmacco, de son lit où il s'était jeté, les regardait faire et s'applaudissait de son artifice. Et vraiment rien n'était merveilleux comme ces feux imitant en petit l'harmonie des sphères, telle qu'elle est représentée par Aristote et par ses commentateurs. On ne voyait point les blattes, mais seulement les lumières qu'elles portaient, et qui semblait des lumières vivantes. Au moment où ces lumières formaient dans l'obscurité de la chambre plus de cycles et d'épicycles que Ptolémée et les Arabes n'en observèrent jamais en

suivant la marche des planètes, la voix du Tafi s'éleva, aigrie par la pituite et par la colère.

— Buffalmacco! Buffalmacco! criait le bonhomme, en toussant et crachant, réveille-toi, Buffalmacco! Debout, drôle! Dans moins d'une heure, il fera grand jour. Il faut que les puces de ton lit soient faites comme des Vénus pour que tu tardes tant à les quitter. Debout, fainéant! Si tu ne te lèves tout de suite, je vais te tirer hors des draps par les cheveux et les oreilles.

C'était ainsi que le maître appelait chaque nuit son élève, dans le grand zèle qu'il avait pour la peinture et la mosaïque. Ne recevant pas de réponse, il chaussa ses chausses sans prendre le temps d'y entrer au-dessus du genou et il s'en alla cahin-caha à la chambre de l'apprenti. C'est ce qu'attendait le bon Buffalmacco. Au bruit que faisaient dans l'escalier les pas du vieux maître, l'apprenti tourna le nez contre le mur et feignit de dormir profondément. Et le Tafi criait sur les montées :

— Holà! holà! le beau dormeur, je saurai vous tirer de vos rêves, quand bien même vous songeriez présentement que les onze mille Vierges se coulent dans votre lit pour vous prier de les rendre savantes.

Ce disant, le Tafi poussa rudement la porte de la chambre.

Mais, voyant des feux qui couraient tout le long du plancher, il resta coi sur le palier et se mit à trembler de tous ses membres.

— Ce sont des diables, pensa-t-il, il n'en faut point douter. Ce sont des diables et de malins esprits. Ils cheminent avec quelque idée de la mathématique, en quoi il m'apparaît que leur puissance est grande. Les démons sont portés à haïr les peintres qui les représentent sous une forme hideuse, au rebours des anges que nous figurons dans la

gloire, ceints de l'auréole et soulevant leurs ailes éblouissantes. Ce malheureux garçon est entouré de diables et j'en compte mille, pour le moins, autour de son grabat. C'est, sans doute, qu'il aura fâché Lucifer lui-même, dont il fit quelque affreux portrait. Il n'est que trop probable que ces dix mille diablotins vont sauter sur lui et l'emporter tout vif en enfer. C'est sûrement la fin qui l'attend. Hélas! j'ai moi-même représenté, en mosaïque ou autrement, les diables sous une très vilaine apparence et ils ont quelque raison de m'en vouloir.

Cette pensée redoubla sa peur et, remontant ses chausses, il n'osa affronter les cent mille follets qu'il avait vus circulant avec des corps de feu, et descendit l'escalier de toute la vitesse de ses vieilles jambes. Buffalmacco riait sous ses draps. Il dormit cette fois jusqu'au jour, et depuis lors le maître n'osa plus l'aller réveiller.

II

L'Ascension du Tafi

Andrea Tafi, Florentin, ayant été choisi pour décorer de mosaïques la coupole de San Giovanni, menait en perfection ce grand ouvrage. Et toutes les figures étaient traitées dans la manière grecque, dont le Tafi avait pris connaissance durant son séjour à Venise, où il avait vu des ouvriers occupés à décorer les murailles de San Marco. Même il avait amené de cette ville à Florence un Grec nommé Apollonius qui savait de beaux secrets pour peindre avec des pierres. Cet Apollonius était un habile homme et bien subtil. Il connaissait les mesures qu'il convient de donner aux diverses parties du corps humain et les matières qu'il faut employer pour composer le meilleur ciment.

Craignant que ce Grec ne portât son savoir et son adresse chez quelque autre peintre de la ville, Andrea Tafi ne le quittait ni jour ni nuit. Il l'emmenait chaque matin à San Giovanni, et il le ramenait chaque soir dans sa propre maison, devant San Michele, et il l'y faisait coucher avec ses deux apprentis, Bruno et Buffalmacco, dans une chambre séparée seulement par une cloison de la chambre où il couchait lui-même. Et, comme il s'en fallait d'un demi-pied que cette cloison ne montât jusqu'aux poutres du plancher, on entendait dans une des pièces tout ce qui se disait dans l'autre.

Or le Tafi était un homme de bonnes mœurs et pieux. Il ne ressemblait point à ces peintres qui, au sortir des églises où ils ont représenté Dieu créant le monde et Jésus dans les bras de sa bienheureuse Mère, vont dans les maisons de débauche jouer aux dés, sonner de la trompe, boire du vin et caresser des filles. Il s'était toujours contenté de sa bonne femme, bien qu'elle n'eût pas été faite et formée par le Créateur de toutes choses de manière à donner grand plaisir aux hommes. Car elle était très sèche et très aigre personne. Et après que Dieu l'eût tirée de ce monde pour la recevoir dans son sein, selon sa miséricorde, Andrea Tafi ne prit pas d'autre femme par mariage ni autrement. Mais il garda la continence qui convenait à son vieil âge, lui épargnait les dépenses et les soucis et plaisait au Seigneur qui récompense dans l'autre monde les privations qu'on se donne en celui-ci. Andrea Tafi était chaste, sobre et de bon propos.

Il faisait exactement ses oraisons et, couché dans son lit, il ne s'endormait jamais sans avoir invoqué la sainte Vierge en la manière que voici :

— Sainte Vierge, mère de Dieu, qui par vos mérites avez été tirée toute vive au ciel, tendez-moi votre main pleine de grâces, afin de me hausser jusqu'au saint paradis où vous êtes assise dans une chaise d'or.

Et cette invocation, le Tafi ne la marmottait pas entre les dents qui lui restaient. Mais il la prononçait d'une grosse voix et bien forte, estimant que c'est le ton, comme on dit, qui fait la chanson et qu'il faut crier si l'on veut être entendu. Et il est de fait que l'oraison de maître Andrea Tafi était entendu chaque soir du Grec Apollonius et des deux jeunes Florentins qui couchaient dans la pièce voisine. Or, il se trouvait qu'Apollonius était d'humeur

facétieuse, et tout semblable en cela à Bruno et à Buffalmacco. Et tous trois avaient grande démangeaison de jouer quelque tour au maître qui se montrait homme juste et craignant Dieu, mais avaricieux et dur. C'est pourquoi il advint qu'une certaine nuit, ayant ouï le bonhomme adresser à la sainte Vierge sa prière accoutumée, les trois compagnons se mirent à rire sous leurs couvertures et à se moquer grandement. Et, dès qu'ils l'entendirent ronfler, ils se demandèrent l'un à l'autre, à voix basse, quelle moquerie ils pourraient bien lui faire. Sachant la grande peur que le vieillard avait du diable, Apollonius proposa d'aller, habillé de rouge, cornu et masqué, le tirer par les pieds hors de son lit. Mais le bon Buffalmacco leur parla comme il suit :

— Ayons soin de nous munir demain d'une bonne corde et d'une poulie, et je vous promets de vous donner, la nuit prochaine, un divertissement agréable.

Apollonius et Bruno étaient curieux de savoir à quoi serviraient la poulie et la corde, mais Buffalmacco ne voulut point le dire. Ils promirent toutefois de lui procurer sûrement ce qu'il demandait. Car ils savaient qu'il avait l'esprit le plus joyeux du monde et le plus fertile en inventions plaisantes, pour quoi on l'appelait Buffalmacco. Et, de vrai, il savait de bons tours, dont on a fait, depuis, des contes.

Les trois amis, n'ayant plus rien qui les tînt éveillés, s'endormirent sous la lune qui, regardant à la lucarne, tournait la fine pointe de ses cornes du côté du vieux Tafi. Leur sommeil ne cessa qu'au petit jour, quand le maître frappa rudement du poing la cloison et cria, toussant et crachant à sa coutume :

— Debout, maître Apollonius! Debout, les deux apprentis! Voici le jour. Phébus a soufflé les chandelles

célestes! Hâtez-vous! Le temps est court et l'ouvrage est long.

Et déjà il menaçait Bruno et Buffalmacco d'aller les réveiller avec un seau d'eau froide. Et il leur disait en se moquant :

— Votre lit vous est cher. La dame de Barbanique se trouve-t-elle dedans que vous avez tant de peine à le quitter?

Cependant il passait ses chausses et sa vieille huque. Après quoi, il sortit de sa chambre et trouva sur le palier les compagnons tout habillés et chargés de leurs outils.

Ce matin-là, dans le beau San Giovanni, sur la charpente qui montait jusqu'à la corniche, l'ouvrage fut d'abord mené de bon cœur. Depuis huit jours, le maître s'efforçait de bien exprimer aux yeux, selon les règles de l'art, le baptême de Jésus-Christ. Et il avait commencé de mettre des poissons dans les eaux du Jourdain. Apollonius préparait le ciment avec du bitume et de la paille hachée, en prononçant des paroles que lui seul savait; Bruno et Buffalmacco choisissaient les pierres qu'il convenait d'employer et le Tafi les disposait conformément au modèle tracé sur une ardoise qu'il tenait devant lui. Mais, dans le moment que le maître était le plus occupé à cet ouvrage, les trois compagnons descendirent lestement l'échelle et sortirent de l'église. Bruno alla quérir hors les murs, dans la maison de Calendrin, une poulie qui servait à monter le blé au grenier. Dans le même temps, Apollonius courait à Ripoli chez la vieille femme d'un juge à laquelle il avait promis un philtre pour attirer les amoureux, et, comme il lui fit croire que le chanvre était nécessaire pour composer le philtre, elle prit la bonne corde du puits et la lui donna.

Les deux amis s'en furent ensuite à la maison du Tafi où ils trouvèrent Buffalmacco qui s'occupa tout de suite de

fixer solidement la poulie à la maîtresse poutre de la charpente, au-dessus de la cloison qui séparait la chambre du maître de celle des apprentis. Puis, ayant fait passer sur la poulie la corde du puits de la matrone, il en laissa pendre un bout dans ladite chambre et il s'en fut dans la chambre du Tafi attacher à l'autre bout de la corde le lit par les quatre coins. Il eut soin que la corde fût cachée sous les courtines, en sorte qu'on ne pût s'apercevoir de rien. Et, quand cela fut fait, les trois compagnons retournèrent à San Giovanni.

Le maître, qui, dans l'ardeur du travail, avait à peine remarqué leur absence, leur dit tout joyeux :

— Voyez que ces poissons brillent de diverses couleurs et particulièrement d'or, de pourpre et d'azur, comme il convient à la race des monstres qui peuplent l'océan et les fleuves, et dont l'éclat n'est si merveilleux que parce qu'ils furent soumis les premiers à l'empire de la déesse Vénus, ainsi qu'il est expliqué dans la fable.

Le maître discourait en cette manière pleine de gentillesse et de bonne doctrine. Car il était un homme de savoir et d'esprit, bien que d'humeur noire et très âcre, surtout quand sa pensée se tendait vers le gain. Et il disait encore :

— N'est-ce pas un bel état et bien digne de louanges que celui de peintre, par lequel on acquiert des richesses en ce monde et la félicité dans l'autre? Car il est certain que Notre-Seigneur Jésus-Christ recevra avec reconnaissance, dans son saint paradis, les ouvriers qui, comme moi, firent son portrait véritable.

Et le Tafi se réjouissait d'accomplir ce grand ouvrage de mosaïque dont plusieurs parties se voient encore aujourd'hui. Et, quand la nuit vint effacer dans l'église les formes et les couleurs, il abandonna à regret le fleuve

Jourdain et regagna sa maison. Il soupa à la cuisine de deux tomates et d'un peu de fromage, monta dans sa chambre, se déshabilla sans chandelle et se mit au lit.

Dès qu'il y fut étendu, il fit à la sainte Vierge sa prière accoutumée :

— Sainte Vierge, mère de Dieu, qui par vos mérites avez été tirée toute vive au ciel, tendez-moi vos mains pleines de grâces, afin de me hausser jusqu'au saint paradis!

C'est le moment qu'attendaient dans la chambre voisine les trois compagnons.

Ils saisirent le chanvre qui pendait de la poulie le long de la cloison, et le bonhomme avait à peine fini sa prière que, sur un signe de Buffalmacco, ils tirèrent la corde si vigoureusement que le lit qui y était attaché commença de s'élever. Maître Andrea, se sentant hissé sans voir par quel moyen, se mit dans la tête que c'était la sainte Vierge qui exauçait son vœu et l'attirait au ciel. Il eut grand'peur et se mit à crier d'une voix tremblante :

— Arrêtez, arrêtez, Madame! Je n'ai pas demandé que ce fût tout de suite.

Et comme, par l'effet de la corde qui glissait sur la poulie, le lit montait encore, le vieillard se mit à supplier la Vierge Marie très lamentablement :

— Bonne dame, ne tirez point ainsi! Holà! Lâchez, lâchez, vous dis-je!

Mais elle ne semblait point l'ouïr. De quoi il se fâcha très fort et cria :

— Il faut que vous soyez sourde ou plutôt que vous ayez une tête de bois. Lâchez, *Sporca Madonna!...*

Voyant qu'il quittait tout de bon le plancher de la chambre, sa frayeur s'accrut, et, s'adressant à Jésus, il le supplia de faire entendre raison à sa sainte Mère. Il n'était

que temps, disait-il, qu'elle renonçât à cette malencontreuse assomption. Pécheur, fils de pécheur qu'il était, il ne pouvait monter au ciel avant d'avoir parfait le fleuve Jourdain, ses flots et ses poissons, et le reste de l'histoire de Notre-Seigneur. Cependant le ciel du lit touchait presque aux poutres de la charpente. Et le Tafi criait :

— Jésus, si vous laissez faire votre sainte Mère un moment de plus, le toit de cette maison, qui m'a coûté fort cher, sera crevé sûrement. Car je vois bien que je vais passer au travers. Arrêtez! arrêtez! J'entends craquer les tuiles.

Buffalmacco s'aperçut qu'à ce moment la voix du maître s'étranglait tout à fait dans sa gorge, il ordonna à ses compagnons de lâcher la corde, ce qu'ils firent, et fut cause que le lit, précipité du haut en bas de la chambre, s'abîma sur le plancher, à grand fracas, les pieds rompus, les ais disjoints; du coup, les colonnes s'écroulèrent, et le ciel, avec les courtines et les rideaux, s'abattit sur maître Andrea qui, pensant étouffer, hurlait comme un diable. Et, l'âme étonnée d'un si rude choc, il doutait s'il était retombé dans sa chambre ou précipité dans l'enfer.

Alors les trois apprentis accoururent à lui, comme réveillés par le bruit. En voyant les ruines du lit au milieu d'une épaisse poussière, ils feignirent la surprise, et, au lieu de secourir le maître, ils lui demandèrent si c'était le diable qui avait fait ces ravages. Mais il soupirait :

— Je n'en puis plus; tirez-moi de là; je me meurs!

Ils l'ôtèrent enfin des débris sous lesquels il était près de rendre l'âme et l'assirent adossé au mur. Il souffla, toussa, cracha et dit :

— Mes enfants, sans l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui m'a repoussé à terre avec une force extrême dont vous voyez les effets, je serais présentement dans ce

cercle du ciel nommé cristallin et premier mobile. Sa sainte Mère ne voulait rien entendre. Dans ma chute, j'ai perdu trois dents qui, sans être bien entières, me rendaient encore service. Je sens de plus une douleur insupportable au côté droit et dans le bras qui tient les pinceaux.

— Maître, dit Apollonius, il faut que vous ayez quelque blessure intérieure et très maligne. J'ai éprouvé à Constantinople, dans les séditions, que les plaies du dedans sont plus funestes que celles du dehors. Mais ne craignez rien, je vais charmer les vôtres par des paroles magiques.

— Gardez-vous-en bien! répondit le vieillard. Ce serait pécher. Mais approchez tous trois et rendez-moi le service, s'il vous plaît, de me frotter le corps aux endroits où j'ai le plus de mal.

Ils firent ce qu'il demandait et ne le quittèrent qu'après lui avoir tout usé la peau du dos et des reins.

Les bons garçons allèrent tout aussitôt semer cette histoire par la ville. En sorte que, le lendemain, il n'y avait homme, femme ni enfant dans Florence qui pût voir maître Andrea Tafi sans lui éclater de rire au nez. Or, un matin que Buffalmacco passait sur le Corso, Messer Guido, le fils du seigneur Cavalcanti, qui allait au marais chasser les grues, arrêta son cheval, appela l'apprenti et lui jeta sa bourse, en lui disant :

— Voilà, gentil Buffalmacco, pour boire à la santé d'Épicure et de ses disciples.

Il faut savoir que Messer Guido était de la secte des épicuriens et qu'il prenait soin de rassembler des arguments contre l'existence de Dieu. Il avait coutume de dire que la mort des hommes est du tout semblable à celle des animaux.

— Buffalmacco, ajouta le jeune seigneur, si je t'ai donné cette bourse, c'est pour te payer de l'expérience

très belle, ample et profitable que tu fis en envoyant au ciel le vieux Tafi, lequel, voyant sa carcasse prendre le chemin de l'empyrée, commença de crier comme un cochon qu'on saigne. Par quoi je discerne qu'il ne s'assurait point en la promesse des joies célestes qui, aussi bien, sont peu certaines. Comme les nourrices font des contes aux enfants, on a semé des discours touchant l'immortalité des mortels. Le vulgaire croit qu'il croit ces discours, mais il ne les croit pas véritablement. Les coups de la réalité dispersent les mensonges des poètes. Il n'est de sûr que cette triste vie. Horatius Flaccus est de ce sentiment quand il dit : *Serus in cœlum.*

III

Le Maître

Ayant appris l'art de préparer et d'employer les enduits et les couleurs, ainsi que le secret de peindre des figures dans la bonne manière de Cimabué et de Giotto, le jeune Buonamico Cristofani, Florentin, surnommé Buffalmacco, abandonna l'atelier de son maître Andrea Tafi et alla s'établir dans le quartier des foulons, tout contre la maison de Tête-d'Oie. Or, en ce temps-là, comme des dames jalouses de porter des robes brodées de fleurs, les villes d'Italie mettaient leur orgueil à couvrir de peintures leurs églises et leurs cloîtres. Florence se montrait libérale et magnifique entre toutes ces villes, et c'était là, pour un peintre, qu'il était bon de vivre. Buffalmacco savait donner à ses figures le mouvement et l'expression; et, bien qu'il restât fort au-dessous du divin Giotto pour la beauté du dessin, il plaisait par la riante abondance de ses inventions. Aussi reçut-il bientôt des commandes en assez grand nombre. Il ne tenait qu'à lui d'acquérir promptement des richesses et de la gloire. Mais son plus grand souci était de se divertir en compagnie de Bruno di Giovanni et de Nello, et de dissiper avec eux, en débauches, tout l'argent qu'il gagnait.

Or, l'abbesse des dames de Faenza, établies à Florence, résolut, en ce temps-là, de faire orner de fresques l'église

du monastère. Ayant appris qu'il se trouvait dans le quartier des foulons et des cardeurs un peintre habile, appelé Buffalmacco, elle lui envoya son intendant afin de s'entendre avec lui au sujet de ces peintures. Le maître, ayant accepté le prix qu'on lui offrait, entreprit l'ouvrage. Il fit élever un échafaud dans l'église du monastère, et, sur l'enduit encore frais, commença de peindre, avec une merveilleuse vigueur, l'histoire de Jésus-Christ. Il représenta tout d'abord, à la droite de l'autel, le massacre des Saints-Innocents, et réussit à exprimer si vivement la douleur et la rage des mères, s'efforçant en vain d'arracher leurs chers petits aux bourreaux, qu'il semblait que le mur chantât comme les fidèles à l'office : « *Cur, crudelis Herodes?...* » Attirées par la curiosité, les nonnes venaient, deux ou trois ensemble, voir travailler le maître. Devant ces mères désolées et ces enfants meurtris, elles ne pouvaient se défendre de crier et de pleurer. Buffalmacco avait représenté un nourrisson, couché dans ses langes, qui souriait en suçant son pouce, entre les jambes d'un soldat. Les nonnes demandaient grâce pour celui-là.

— Épargnez-le, disaient-elles au peintre. Prenez garde que quelqu'un de ces hommes ne le voie et ne le tue!

Le bon Buffalmacco répondait :

— Pour l'amour de vous, chères sœurs, je le défendrai de mon mieux. Mais ces bourreaux sont emportés d'une telle fureur, qu'il sera difficile de les arrêter.

Quand elles disaient : « Ce petit enfant est si mignon!... » il leur offrait d'en faire à chacune un plus mignon encore.

— Grand merci! répondaient-elles en riant.

L'abbesse vint à son tour s'assurer de ses yeux que l'ouvrage était bien conduit. C'était une dame de grande naissance, nommée Usimbalda. Elle était sévère, hautaine

et vigilante. Voyant un homme qui travaillait sans manteau ni chaperon, et n'ayant, comme les artisans, que sa chemise et ses chausses, elle le prit pour quelque apprenti et dédaigna de lui adresser la parole. Cinq ou six fois elle revint à la chapelle, sans y trouver jamais que celui qu'elle croyait bon seulement à broyer les couleurs. A la fin, elle lui en témoigna son déplaisir.

— Mon garçon, lui dit-elle, priez de ma part votre maître de venir travailler lui-même aux peintures que je lui ai commandées. J'entends qu'elles soient de sa main, et non de celle d'un apprenti.

Buffalmacco, loin de se faire connaître, prit l'air et le ton d'un pauvre ouvrier, et répondit humblement à madame Usimbalda qu'il voyait bien qu'il n'était pas fait pour inspirer de la confiance à une si noble dame, et que son devoir était de lui obéir.

— Je rapporterai, ajouta-t-il, vos paroles à mon maître, et il ne manquera pas de se rendre aux ordres de madame l'abbesse.

Sur cette assurance, madame Usimbalda sortit. Buffalmacco, dès qu'il se vit seul, disposa sur l'échafaud, à l'endroit même où il travaillait, deux escabeaux, avec une cruche par-dessus. Puis, tirant du coin où il les avait rangés son manteau et son chapeau qui, d'aventure, se trouvaient en assez bon état, il en vêtit le mannequin improvisé; de plus, il emmancha un pinceau dans le bec de la cruche, qui regardait la muraille. Cela fait, et s'étant assuré que cette machine avait assez l'air d'un homme occupé à peindre, il décampa lestement, résolu à ne plus reparaître avant la fin de l'aventure.

Le lendemain, les nonnes firent aux peintures leur visite coutumière. Mais, trouvant à la place du joyeux compagnon, un gentilhomme fort roide et qui semblait peu dis-

posé à parler et à rire, elles eurent peur et prirent la fuite.

Madame Usimbalda, s'étant rendue à son tour à l'église, se réjouit, tout au contraire, de voir le maître au lieu de l'apprenti.

Elle lui fit de grandes recommandations et l'exhorta, durant un bon quart d'heure, à peindre des figures chastes, nobles et expressives, avant de s'apercevoir qu'elle parlait à une cruche.

Sa méprise eût duré plus longtemps encore, si, impatientée de ne point recevoir de réponse, elle n'eût d'en bas tiré le maître par son manteau et culbuté de la sorte cruche, escabeau, chaperon et pinceau. Elle se mit d'abord fort en colère. Puis, comme elle ne manquait pas d'intelligence, elle comprit qu'on avait voulu lui faire entendre qu'il ne faut pas juger l'artiste à l'habit. Elle envoya son intendant chercher Buffalmacco, et le pria d'achever lui-même l'ouvrage commencé.

Il s'en tira très habilement. Les connaisseurs admiraient particulièrement dans ces fresques Jésus en croix, les trois Maries pleurant, Judas pendu à un arbre et un homme qui se mouche. Par malheur, ces peintures ont été détruites avec l'église du couvent des dames de Faenza.

IV

Le Peintre

Également fameux par son humeur facétieuse et par son habileté à peindre des figures dans les églises et dans les cloîtres, Buonamico, surnommé Buffalmacco, n'était plus jeune quand il fut appelé de Florence dans la ville d'Arezzo par le seigneur évêque qui lui demanda d'orner de peintures les salles de l'évêché. Buffalmacco se chargea de ce travail, et, sitôt que les murailles furent enduites de stuc, il commença de peindre l'adoration des Mages.

En peu de jours, il acheva de représenter le roi Melchior, monté sur un cheval blanc. On eût dit qu'il vivait. La housse de son cheval était d'écarlate et semée de pierres précieuses.

Or, tandis qu'il travaillait, le singe du seigneur évêque le regardait faire et ne le quittait pas des yeux. Que le peintre maniât les tubes, mélangeât les couleurs, battît les œufs ou mît avec le pinceau les touches sur l'enduit encore frais, l'animal ne perdait pas un de ses mouvements. C'était un macaque apporté de Barbarie au doge de Venise sur une galère de la République. Le doge en fit don à l'évêque d'Arezzo qui remercia ce magnifique seigneur en lui rappelant à propos que les navires du roi Salomon avaient pareillement ramené du pays d'Ophir

des singes et des paons, ainsi qu'il est dit au troisième Livre des Rois (X, 22). Et le seigneur Guido (c'était le nom de l'évêque) n'estimait rien dans son palais plus précieux que ce macaque.

Il le laissait libre d'errer dans les salles et dans les jardins où l'animal ne cessait point de faire quelque malice. Un dimanche, en l'absence du peintre, il grimpa sur l'échafaud, prit les tubes, mélangea les couleurs à sa fantaisie, cassa tous les œufs qu'il trouva et commença de promener le pinceau sur le mur, ainsi qu'il avait vu faire. Il travailla sur le roi Melchior et sur le cheval et n'eut de cesse qu'après avoir tout repeint de sa main.

Le lendemain matin, Buffalmacco, trouvant ses couleurs bouleversées et son ouvrage gâté, en ressentit de la douleur et de la colère. Il se persuada que quelque peintre arétin, jaloux de son mérite, lui avait joué ce tour, et il alla s'en plaindre à l'évêque. Le seigneur Guido le pressa de se remettre à l'œuvre et de rétablir promptement ce qui avait été détruit de façon si mystérieuse. Il lui promit qu'à l'avenir deux soldats seraient de garde jour et nuit devant les fresques, prêts à percer de leur lance quiconque approcherait. Sur cette promesse, Buffalmacco consentit à reprendre son travail et deux soldats furent mis en faction près de lui. Un soir, comme il venait de sortir, sa journée faite, ces soldats virent le singe du seigneur évêque sauter si lestement à sa place sur l'échafaud, et saisir en telle hâte les tubes et les brosses, qu'ils n'eurent point le temps de l'en empêcher. Ils appelèrent à grands cris le maître qui rentra dans la salle à temps pour voir le macaque repeindre une seconde fois, avec une merveilleuse ardeur, le roi Melchior et le cheval blanc et la housse d'écarlate. A cette vue, il lui prit envie à la fois de rire et de pleurer.

Il alla trouver l'évêque et lui dit :

— Seigneur évêque, vous aimez ma façon de peindre; mais votre magot en aime une autre. Il n'était pas besoin de me faire appeler, puisque vous aviez un maître chez vous. Peut-être manquait-il d'expérience. Mais maintenant qu'il n'a plus rien à apprendre, je n'ai que faire ici, et je retourne à Florence.

Ayant ainsi parlé, le bon Buffalmacco regagna son auberge, fort dépité. Il soupa sans appétit et s'alla coucher tristement.

Le singe du seigneur évêque lui apparut en rêve, non point en manière de demi-homme, tel qu'il était réellement, mais haut comme la montagne de San Geminiano, et du bout de sa queue retroussée chatouillant la lune. Assis sur un bois d'oliviers, parmi les fermes et les pressoirs, entre ses jambes un chemin étroit courait le long des vignes joyeuses. Or, ce chemin était couvert d'une multitude de pèlerins, qui, marchant à la file, passaient l'un après l'autre devant le peintre. Et Buffalmacco reconnut les victimes innombrables de sa joyeuse humeur.

Il vit d'abord le vieux maître Andrea Tafi, de qui il avait appris comment on s'honore par la pratique des arts, et qu'il avait en retour maintes fois blazonné, lui faisant prendre pour démons de l'enfer des cierges piqués sur le dos d'une douzaine de grosses blattes, et le hissant dans son lit jusqu'aux solives du plancher, d'une telle manière que le bonhomme se crut élevé au ciel et eut grand'peur.

Il vit Tête-d'Oie, le cardeur de laine, et sa femme si vaillante à filer. C'est dans la marmite de cette bonne femme que Buffalmacco jetait de grosses poignées de sel par une fente du mur, en sorte que Tête-d'Oie, chaque jour, crachait son potage et battait sa femme.

Il vit maître Simon de Villa, le médecin de Bologne, reconnaissable à son bonnet doctoral, celui-là même qu'il avait fait tomber dans la fosse aux ordures, près des Dames de Ripoli. Le docteur y gâta sa belle robe de velours, mais personne ne le plaignit, car, au mépris de sa femme, laide mais chrétienne, il avait voulu coucher avec la Schinchimure du prêtre Jean, qui a des cornes entre les fesses. Le bon Buffalmacco avait fait croire à maître Simon de Villa qu'il le pourrait mener de nuit au Sabbat, où lui-même, en joyeuse compagnie, faisait l'amour avec la reine de France, qui lui donnait, pour sa peine, du vin et des épices. Le docteur accepta l'invitation, espérant recevoir un pareil traitement. Et Buffalmacco ayant revêtu une peau de bête et mis un de ces masques cornus qu'on porte aux fêtes, se donna à maître Simon pour un diable chargé de le conduire au Sabbat. Il le prit sur ses épaules et le mena jusqu'au bord d'un fossé plein d'immondices, où il le lança la tête la première.

Buffalmacco vit ensuite Calendrin à qui il avait persuadé qu'on trouve dans la plaine de Mugnone la pierre nommée Eliotropie, qui a la vertu de rendre invisible quiconque en porte une sur soi. Il le mena à Mugnone en compagnie de Bruno di Giovanni, et, lorsque Calendrin eut ramassé un assez grand nombre de pierres, Buffalmacco feignit de ne plus le voir et il s'écria : « Ce rustre nous a faussé compagnie; si je le rattrape, je lui jetterai ce pavé au derrière! » Et il adressa le pavé précisément où il venait de dire, sans que Calendrin eût sujet de se plaindre, puisqu'il était invisible. Ce Calendrin n'avait point d'esprit, et Buffalmacco abusa de sa simplicité jusqu'à lui faire croire qu'il était gros d'un enfant, et il en coûta à Calendrin, pour sa délivrance, une paire de chapons.

Buffalmacco vit ensuite le paysan pour qui il avait peint

la Sainte-Vierge avec l'enfant Jésus, qu'il métamorphosa en ourson.

Il vit encore l'abbesse des religieuses de Faenza qui l'avait chargé d'orner de peintures les murailles de l'église conventuelle et à qui il jura sa foi qu'il fallait mettre de bon vin dans les couleurs, si l'on voulait que la chair des personnages parût bien fleurie. L'abbesse lui donna pour tous les saints et les saintes de ses tableaux le vin réservé aux évêques, et il le but, s'en tenant au vermillon pour aviver le ton des chairs. C'est cette même dame abbesse à qui il fit croire qu'un broc couvert d'un manteau est un maître peintre, ainsi qu'il a été rapporté ci-dessus.

Buffalmacco vit encore une longue file de gens qu'il avait blazonnés, raillés, dupés et bernés. Et derrière eux venait, avec sa crosse, sa mitre et sa chape, le grand saint Herculan, qu'il avait plaisamment représenté sur la place de Pérouse, ceint d'une couronne de goujons.

Et tous en passant félicitaient le singe qui les avait vengés, et le monstre, ouvrant une gueule plus large que la porte de l'enfer, éclatait de rire.

Pour la première fois de sa vie, Buffalmacco avait passé une mauvaise nuit.

A Hugues Rebell

VI

LA DAME DE VÉRONE

Puella autem moriens dixit : « Satanas, trado tibi corpus meum cum anima mea ». (Quadragesimale opus declamatum Parisiis in ecclesia S[ti] ***Johannis in Gravia per venerabilem patrem Sacræ Scripturæ interpretem eximium Oliverium Maillardi. 1511.)***

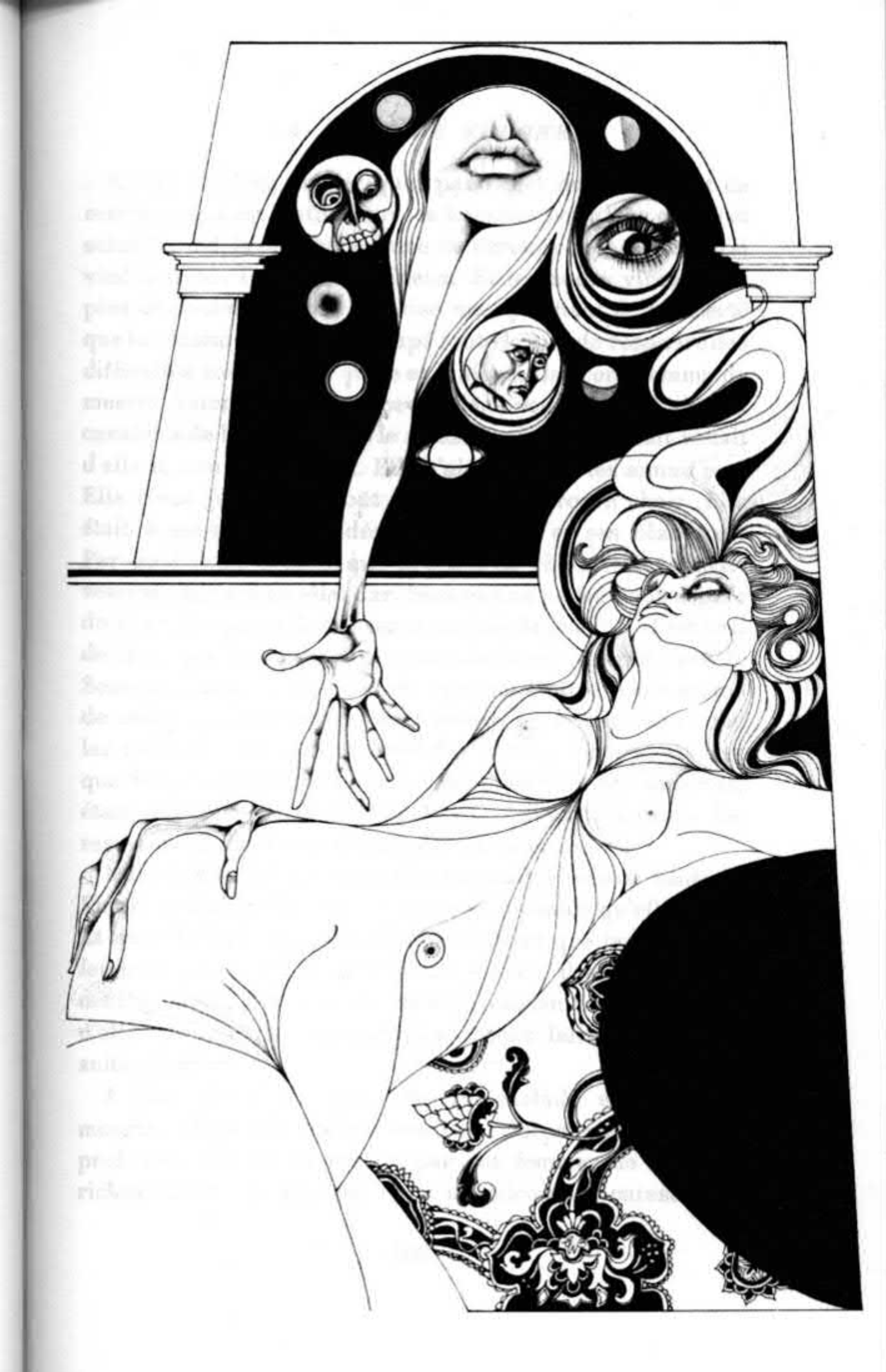
CECI *fut trouvé, par le R. P. Adone Doni, dans les archives du couvent de Santa Croce, à Vérone.*

Madame Eletta de Vérone était si merveilleusement belle et bien faite, que les clercs de la ville, qui avaient connaissance de l'histoire et de la fable, appelaient madame sa mère des noms de Latone, de Léda et de Sémélé, donnant ainsi à entendre qu'ils croyaient que son fruit avait été formé en elle par un dieu Jupiter, plutôt que par quelque homme mortel, comme étaient le mari et les amants de ladite dame. Mais les plus sages, notamment fra Battista, qui fut avant moi gardien du couvent de Santa Croce, estimaient qu'une telle beauté de chair relevait de l'opération du diable, qui est artiste, au sens où l'entendait Néron, empereur des Romains, quand il disait en mourant : « Quel artiste périt! » Et l'on ne peut douter que l'ennemi de Dieu, Satan, qui est habile à travailler les métaux, n'excelle aussi dans l'œuvre de chair. Moi qui vous parle, ayant une assez grande connaissance du monde, j'ai vu maintes fois des cloches et des images d'hommes fabriquées par l'ennemi du genre humain. L'artifice en est admirable. J'eus pareillement connaissance d'enfants que le diable fit à des femmes, mais sur ce sujet ma langue est liée par le secret de la confession. Je

me bornerai donc à dire qu'on semait d'étranges discours sur la naissance de madame Eletta. Je vis cette dame pour la première fois sur la place de Vérone, le saint vendredi de l'an 1320, alors qu'elle venait d'accomplir sa quatorzième année. Et je l'ai revue depuis sur les promenades et dans les églises où fréquentent les dames. Elle était semblable à une peinture faite par un très bon ouvrier.

Elle avait des cheveux d'or crespelé, le front blanc, les yeux d'une couleur qui ne se voit qu'en la pierre précieuse nommée aigue-marine, les joues roses, le nez droit et fin. Sa bouche imitait l'arc de l'Amour et blessait en souriant; et le menton était aussi riant que la bouche. Tout le corps de madame Eletta était fait à souhait pour le plaisir des amants. Ses seins n'étaient point très gros; mais ils gonflaient la chemisette de deux pleines et bien douces rondeurs jumelles. Tant à cause de mon caractère sacré que parce que je ne l'ai vue que voilée et couverte de ses habits de ville, je ne vous décrirai pas les autres parties de son corps, qui toutes annonçaient leur excellence à travers les tissus qui les couvraient. Je vous dirai seulement que, se trouvant à sa place accoutumée dans l'église de San Zenone, elle ne pouvait faire un mouvement soit pour se lever, soit pour s'agenouiller, ou se prosterner le front contre la dalle, comme il se doit faire au moment de l'élévation du sacré corps de Jésus-Christ, sans aussitôt inspirer aux hommes qui la voyaient un ardent désir de la tenir serrée contre eux.

Or, madame Eletta vint à épouser, vers l'âge de quinze ans, messer Antonio Torlota, avocat, qui était très savant homme, de bonne renommée et riche, mais déjà en son vieil âge, et si épais et difforme, qu'en le voyant portant ses écritures en un grand sac de cuir, on ne savait quel sac traînait l'autre.



C'était pitié de penser que, par l'effet du sacrement de mariage, qui est institué sur les hommes pour leur gloire et salut éternel, la plus belle dame de Vérone couchât avec un si vieil homme, infirme et ruineux. Et les sages virent avec plus de douleur que de surprise que, profitant de la liberté que lui laissait son mari, occupé toute la nuit de résoudre des difficultés touchant le juste et l'injuste, la jeune femme de messer Antonio Torlota recevait dans son lit les plus beaux cavaliers de la ville. Mais le plaisir qu'elle y prenait venait d'elle et non point d'eux. Elle s'aimait et ne les aimait pas. Elle n'eut jamais de goût que pour sa propre chair. Elle était à soi-même son désir, son envie et ses blandices. Par quoi il me semble que le péché de chair était excessivement aggravé en elle. Car, bien que ce péché nous sépare de Dieu, ce qui en fait assez concevoir la gravité, il est vrai de dire que les pécheurs charnels sont regardés par le Souverain Juge, en ce monde et dans l'autre, avec moins de colère que les avares, les traîtres, les homicides et que les méchants qui ont trafiqué des choses saintes, en tant que les désirs mauvais que forment les hommes sensuels, étant d'autrui, non d'eux-mêmes, laissent paraître les restes avilis de l'amour véritable et de la charité.

Mais rien de tel ne se montrait aux adultères de madame Eletta, qui, dans toutes ses amours, n'aimait qu'elle seule. Et en cela elle était plus séparée de Dieu que tant d'autres femmes qui ne résistèrent point à leurs désirs. Mais ces désirs étaient d'autrui. Et ceux de madame Eletta étaient d'elle. Ce que j'en dis est pour mieux faire entendre la suite du récit.

A l'âge de vingt ans, elle fut malade et se sentit mourir. Alors elle pleura son beau corps avec une pitié profonde. Elle se fit revêtir par ses femmes de ses plus riches atours, se regarda dans un miroir, se caressa des

deux mains la poitrine et les hanches, afin de jouir une dernière fois de ses propres charmes. Et, ne consentant point à ce que ce corps adoré d'elle fût mangé des vers dans la terre humide, elle dit en expirant, avec un grand soupir de foi et d'espérance :

— Satan, bien-aimé Satan, prends mon âme et mon corps; Satan, mon doux Satan, écoute ma prière : prends mon corps avec mon âme.

Elle fut portée à San Zenone, selon la coutume, à visage découvert; et, de mémoire d'homme, l'on n'avait point vu de morte si belle. Pendant que les prêtres chantaient autour d'elle l'office des trépassés, elle semblait pâmée au bras d'un invisible amant. Après la cérémonie, le cercueil de madame Eletta, soigneusement scellé, fut mis en terre sainte, parmi les tombeaux qui entouraient l'église de San Zenone, et dont quelques-uns sont des sarcophages antiques. Mais, le lendemain matin, la terre qu'on avait jetée sur la morte avait été enlevée, et l'on vit le cercueil ouvert et vide.

A J.-H. Rosny

VII

L'HUMAINE TRAGÉDIE

Πᾶς δ'ὀδυνηρὸς βίος ἀνθρώπων,
κοὐκ ἔστι πόνων ἀνάπαυσις,
ἄλλο τι τοῦ ζῆν φίλτερον, ἀλλ' ὁ
σκότος ἀμπίσχων κρύπτει νεφέλαις.
(Eurip. Hipp. v. 190 *et seq.)*

I

Fra Giovanni

En ce temps-là, celui qui, né d'un homme, était vrai fils de Dieu, et qui avait pris pour sa dame celle à qui pas plus qu'à la Mort nul n'ouvre la porte en souriant, le pauvre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, saint François, était monté au ciel. La terre, qu'il avait parfumée de ses vertus, gardait son corps nu et la semence de ses paroles. Ses fils spirituels se multipliaient parmi les peuples, car la bénédiction d'Abraham était sur eux.

Les rois et les reines ceignaient le cordon du pauvre de Jésus-Christ. Les hommes en foule cherchaient dans l'oubli de soi-même et du monde le vrai contentement. Et, fuyant la joie, ils la trouvaient.

L'ordre de Saint-François s'étendait sur toute la chrétienté; les maisons des pauvres du Seigneur couvraient l'Italie, l'Espagne, les Gaules et les Allemagnes. Et une maison très sainte s'élevait dans la ville de Viterbe. Fra Giovanni y professait la pauvreté. Il vivait humble et méprisé, et son âme était un jardin clos.

Il eut, par révélation, la connaissance des vérités qui échappent aux hommes habiles et prudents. Et, bien qu'il fût ignorant et simple, il savait ce que ne savent point les docteurs du siècle.

Il savait que le soin des richesses rend les hommes méchants et misérables, et que, naissant pauvres et nus, ils seraient heureux s'ils vivaient tels qu'ils naquirent.

Il était pauvre avec allégresse. Il se délectait dans l'obéissance. Et, renonçant à former des desseins, il goûtait le pain du cœur. Car le poids des actions humaines est inique, et nous sommes des arbres qui portent des fruits empoisonnés. Il craignait d'agir, car l'effort est douloureux et vain. Il craignait de penser, car la pensée est mauvaise.

Il était humble, sachant que l'homme n'a rien en propre dont il se puisse glorifier, et que la superbe endurcit les âmes. Et il savait encore que ceux qui n'ont, pour tout bien, que les richesses de l'esprit, s'ils en font gloire, s'abaissent par cet endroit jusqu'aux puissants de ce monde.

Et fra Giovanni passait en humilité tous les moines de la maison de Viterbe. Le gardien du couvent, le saint frère Silvestre, était moins bon que lui, parce que le maître est moins bon que le serviteur, la mère moins innocente que le petit enfant.

Voyant que fra Giovanni avait coutume de se dépouiller de sa robe pour en vêtir les membres souffrants de Jésus-Christ, le gardien lui défendit, au nom de la sainte obéissance, de donner ses vêtements aux pauvres. Or, le jour que cette défense lui avait été faite, Giovanni alla, selon sa coutume, prier dans le bois qui couvre les pentes du Cunino. On était en hiver. La neige tombait et les loups descendaient dans les villages.

Fra Giovanni, agenouillé au pied d'un chêne, parla à Dieu comme un ami à un ami et le supplia d'avoir pitié des orphelins, des veuves et des prisonniers; pitié du maître du champ que pressent rudement les usuriers

lombards; pitié des daims et des biches de la forêt poursuivis par les chasseurs, du lièvre et de l'oiseau pris au piège. Et il fut ravi en extase, et il vit une main dans le ciel.

Quand le soleil eut glissé derrière la montagne, l'homme de Dieu se leva et prit le chemin du couvent. Il rencontra, sur la route blanche et muette, un pauvre qui lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu.

— Hélas! lui répondit-il, je n'ai rien que ma robe et le gardien m'a défendu de la couper pour en donner la moitié. Je ne puis donc la partager avec vous. Mais, si vous m'aimez, mon fils, vous me la déroberez tout entière.

Ayant entendu ces paroles, le pauvre dépouilla le moine de sa robe.

Et fra Giovanni s'en alla nu sous la neige qui tombait, et il entra dans la ville. Comme il traversait la place, n'ayant qu'un linge autour des reins, les enfants, qui jouaient et couraient, se moquèrent de lui. Pour lui faire injure, ils lui montraient le poing en passant le pouce entre l'index et le doigt du milieu, et ils lui jetaient de la neige mêlée de boue et de cailloux.

Il y avait sur la place publique des pièces de bois destinées à la charpente d'une maison. Une de ces pièces de bois était placée en travers sur les autres. Deux enfants vinrent se poser chacun à un bout de cette poutre et ils se balancèrent. Ces deux enfants étaient de ceux qui avaient raillé le saint et lui avaient jeté des pierres.

Il s'approcha d'eux en souriant, et il leur dit :

— Chers petits, me permettez-vous de partager votre jeu?

Et, s'étant assis à l'un des bouts de la poutre, il se balança avec les enfants.

Et des citoyens qui vinrent à passer dirent :

— En vérité, cet homme est hors de raison.

Mais, après que les cloches eurent sonné l'*Ave Maria*, fra Giovanni se balançait encore. Et il advint que des prêtres de Rome, venus à Viterbe pour visiter les Frères mendiants, dont le renom était grand dans le monde, passèrent sur la place publique. Et, ayant ouï les enfants qui criaient : « Voici le petit frère Giovanni », ces prêtres s'approchèrent du moine et le saluèrent très honorablement. Mais le saint homme ne leur rendit point le salut, et, faisant comme s'il ne les voyait pas, il continua de se balancer sur la poutre branlante. Et les prêtres se dirent entre eux :

— Laissons cet homme. Il est tout à fait stupide.

Alors fra Giovanni se réjouit, et son cœur fut inondé de délices. Car ces choses, il les accomplissait par humilité et pour l'amour de Dieu. Et il mettait sa joie dans l'opprobre comme l'avare renferme son or dans un coffre de cèdre, armé d'une triple serrure.

A la nuit, il alla frapper à la porte du couvent. Et, ayant été admis au dedans, il parut nu, sanglant et souillé de fange. Il sourit et dit :

— Un voleur bienfaisant m'a pris ma robe et des enfants m'ont jugé digne de jouer avec eux.

Mais les frères s'indignaient qu'il eût osé traverser la ville en un état si peu honorable.

— Il ne craint point, disaient-ils, d'exposer aux risées et à la honte le saint ordre de Saint-François. Il mérite un châtiment très rude.

Le Général, averti qu'un grand scandale désolait le saint Ordre, assembla tous les frères du chapitre et fit mettre fra Giovanni à genoux au milieu d'eux. Le visage tout enflammé de colère, il le réprimanda d'une voix rude.

Puis il consulta l'assemblée sur la peine qu'il convenait d'infliger au coupable.

Les uns voulaient qu'il fût mis en prison ou suspendu dans une cage au clocher de l'église. Les autres étaient d'avis qu'on l'enchaînât comme un fou.

Et fra Giovanni leur disait, tout joyeux :

— Vous avez bien raison, mes frères : je mérite ces châtiments, et de plus grands encore. Je ne suis bon qu'à perdre vainement tous les biens de Dieu et de mon Ordre.

Et le frère Marcien, qui était d'une grande sévérité dans ses mœurs et dans ses maximes, s'écria :

— N'entendez-vous point qu'il parle comme un hypocrite et que cette voix mielleuse sort d'un sépulcre blanchi?

Et fra Giovanni dit encore :

— Frère Marcien, je suis capable de toutes les infamies, si Dieu ne me vient en aide.

Cependant le Général méditait la conduite singulière de fra Giovanni, et il priait l'Esprit Saint de l'inspirer dans le jugement qu'il allait rendre. Et, à mesure qu'il priait, sa colère se changeait en admiration. Il avait connu saint François, du temps que cet ange, né d'une femme, était de passage sur la terre, et l'exemple du préféré de Jésus l'avait instruit dans la beauté spirituelle.

C'est pourquoi la lumière se fit dans son âme et il discerna dans les œuvres de fra Giovanni une céleste simplicité.

— Mes frères, dit-il, loin de blâmer notre frère, admirons la grâce qu'il reçoit abondamment. En vérité, il est meilleur que nous. Ce qu'il a fait, il l'a fait à l'imitation de Jésus-Christ, qui laissait venir à lui les petits enfants et qui souffrit que les bourreaux le dépouillassent de ses vêtements.

Et il parla de la sorte au frère agenouillé :

— Mon frère, voici la pénitence que je vous impose : Au nom de la sainte obéissance, je vous ordonne d'aller dans la campagne et, quand vous rencontrerez un pauvre, de le prier de vous dépouiller de votre tunique. Et, quand il vous aura laissé nu, vous rentrerez dans la ville et vous jouerez sur la place publique avec les enfants

Ayant ainsi parlé, le Général descendit de sa chaire et, relevant fra Giovanni, il s'agenouilla devant lui et lui baisa les pieds. Puis, se tournant vers les moines assemblés, il leur dit :

— En vérité, mes frères, cet homme est le jouet de Dieu.

II

La Lampe

En ce temps-là, fra Giovanni connut que les biens de ce monde viennent de Dieu, et qu'ils doivent être la part des pauvres, qui sont les préférés de Jésus-Christ.

Les chrétiens célébraient la naissance du Sauveur; et fra Giovanni était venu dans la ville d'Assise. Cette ville est sur une montagne. Et de cette montagne s'est levé le Soleil de charité.

Or, l'avant-veille de Noël, fra Giovanni priait agenouillé devant l'autel sous lequel saint François repose dans une auge de pierre. Et il méditait, songeant que saint François était né dans une étable, comme Jésus. Et, tandis qu'il méditait, le sacristain vint lui demander de vouloir bien garder l'église, pendant le temps qu'il souperait. L'église et l'autel étaient chargés d'ornements précieux. L'or et l'argent y abondaient, parce que les fils de saint François étaient déchus de la pauvreté première. Et ils avaient reçu les présents des reines.

Fra Giovanni répondit au sacristain :

— Mon frère, allez prendre votre repas. Et je garderai l'église au gré de Notre-Seigneur.

Et, ayant ainsi parlé, il continua sa méditation. Et, tandis qu'il était seul, en prière, une pauvre femme vint

dans l'église et lui demanda l'aumône pour l'amour de Dieu.

— Je n'ai rien, répondit le saint homme; mais l'autel est chargé d'ornements, et je vais voir si je ne pourrais pas vous en donner quelque chose.

Une lampe d'or pendait au-dessus de l'autel, toute garnie de sonnettes d'argent. Et, considérant cette lampe, il se dit à lui-même :

— Voici des sonnettes qui ne sont que de vains ornements. La véritable parure de cet autel, c'est le corps de saint François qui repose nu sous la dalle avec une pierre pour oreiller.

Et, tirant son couteau de sa poche, il détacha les sonnettes l'une après l'autre et les donna à la pauvre femme.

Et, quand le sacristain, ayant pris son repas, revint dans l'église, fra Giovanni, le saint de Dieu, lui dit :

— Mon frère, ne vous inquiétez pas au sujet des sonnettes qui se trouvaient à la lampe. Je les ai données à une pauvre femme qui en avait besoin.

Et fra Giovanni avait agi de la sorte parce qu'il savait par révélation que toutes les choses en ce monde, appartenant à Dieu, appartiennent aux pauvres.

Et il fut blâmé sur la terre par les hommes attachés aux richesses. Mais il fut trouvé louable aux regards de la bonté divine.

III

Le Docteur séraphique

Fra Giovanni n'était point avancé dans la connaissance des lettres, et il se réjouissait de son ignorance comme d'une source abondante d'humiliations.

Mais, ayant vu, dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges, plusieurs docteurs en théologie méditer sur les perfections de la Très-Sainte-Trinité et sur les mystères de la Passion, il douta s'ils n'avaient pas plus que lui l'amour de Dieu, par l'effet d'une plus grande connaissance.

Il fut contristé dans son âme, et, pour la première fois, il tomba dans la tristesse. Et ce sentiment était contraire à son état. Car la joie est la part des pauvres.

Il résolut de porter son inquiétude au général de l'Ordre, afin de s'en délivrer comme d'un fardeau inique. Or, Giovanni di Fidanza était alors général de l'Ordre.

Dans les langes, il avait reçu de saint François le nom de Bonaventure. Il avait étudié la théologie à l'Université de Paris. Et il excellait dans la science de l'amour, qui est la science de Dieu. Il connaissait les quatre degrés qui élèvent la créature au Créateur, et il méditait le mystère des six ailes des chérubins. C'est pourquoi il était nommé le docteur séraphique.

Et il savait que la science est vaine sans l'amour. Fra Giovanni l'alla trouver tandis qu'il se promenait dans le jardin, sur la terrasse qui domine la ville.

Ce jour était un dimanche. Et les artisans de la ville et les paysans qui travaillent aux vignes gravissaient, au pied de la terrasse, la rue montueuse qui conduit à l'Église.

Et fra Giovanni, voyant frère Bonaventure dans le jardin, au milieu des lys, s'approcha de lui et dit :

— Frère Bonaventure, ôtez de mon esprit le doute qui me tourmente et répondez-moi. Un ignorant peut-il aimer Dieu avec autant d'amour qu'un savant?

Et frère Bonaventure répondit :

— Je vous le dis en vérité, fra Giovanni : une pauvre vieille femme peut égaler et surpasser en l'amour de Dieu tous les docteurs en théologie. Et, comme la seule excellence de l'homme est dans l'amour, je vous le dis encore, mon frère : telle femme très ignorante sera élevée dans le ciel au-dessus des docteurs.

Fra Giovanni, en entendant ces paroles, fut comblé de joie. Et, se penchant sur le mur bas du jardin, il regarda avec amour les passants. Et il cria de toute sa voix :

— Femmes pauvres, simples et ignorantes, vous serez placées dans le ciel bien au-dessus de frère Bonaventure.

Et le docteur séraphique, au discours du bon frère, sourit parmi les lys du jardin.

IV

Le Pain sur la Pierre

PARCE que le bon saint François avait dit à ses fils : « Allez, et mendiez votre pain de porte en porte », fra Giovanni fut, un jour, envoyé dans une certaine ville. Ayant franchi le châtelet, il alla par les rues mendier son pain de porte en porte, selon la règle, pour l'amour de Dieu.

Mais les gens de cette ville étaient plus avares que les Lucquois et plus durs que les Pérugins. Les boulangers et les tanneurs qui jouaient aux dés devant leur boutique repoussèrent avec de dures paroles le pauvre de Jésus-Christ. Et les jeunes femmes, tenant leur nouveau-né dans leurs bras, détournaient la tête. Et, comme le bon frère, qui se réjouissait dans l'opprobre, souriait aux refus et aux injures :

— Il se moque, disaient les habitants de la ville. C'est un insensé, ou plutôt un fainéant et un ivrogne. Il a bu trop de vin. Ce serait pécher que de lui donner seulement une mie du pain de notre huche.

Et le bon frère leur répondait :

— Vous avez raison, mes amis; je ne mérite point de vous faire pitié, et je ne suis pas digne de partager la nourriture de vos chiens et de vos cochons.

Les enfants, qui, dans ce moment, sortaient de l'école, entendirent ces propos; ils poursuivirent le saint homme en criant :

— Au fou! au fou!

Et ils lui jetèrent de la boue et des pierres.

Et fra Giovanni s'en alla dans la campagne. La ville était assise au penchant d'une colline, et elle était entourée de vignes et d'oliviers.

Il descendit par un chemin creux et, voyant à ses côtés les grappes mûres de la vigne qui pendaient aux branches des ormeaux, il étendit le bras, et bénit les raisins. Il bénit aussi les oliviers et les mûriers et tout le blé de la plaine. Cependant il avait faim et soif; et il se délectait dans la soif et la faim.

Au bout d'un chemin, il vit un bois de lauriers. C'était la coutume des frères mendiants d'aller prier dans les bois, parmi les pauvres animaux à qui les hommes cruels font la chasse. C'est pourquoi fra Giovanni entra dans le bois et chemina sur le bord d'un ruisseau clair et chantant. Et il vit une pierre plate au bord de ce ruisseau.

A ce moment, un jeune homme d'une beauté merveilleuse, vêtu d'une robe blanche, posa un pain sur la pierre et s'en alla.

Et fra Giovanni, s'étant agenouillé, pria, disant :

— Que vous êtes bon, mon Dieu, de faire servir votre pauvre par la main d'un de vos anges! O pauvreté bénie! O très magnifique et très riche pauvreté!

Et il mangea le pain de l'ange et but l'eau de la fontaine. Et il fut fortifié dans son corps et dans son âme. Et une main invisible écrivit sur les murs de la ville : « Malheur aux riches! »

V

La Table sous le Figuier

A L'EXEMPLE de saint François, son père bien-aimé, fra Giovanni allait dans l'hôpital de Viterbe soigner les lépreux. Il leur donnait à boire et lavait leurs plaies.

Et, s'ils blasphémaient, il leur disait : « Vous êtes les préférés de Jésus-Christ. » Et il y avait des lépreux très humbles qu'il assemblait dans une chambre et avec lesquels il se réjouissait comme une mère au milieu de ses enfants.

Mais les murs de l'hôpital étaient épais, et le jour n'entrait que par des fenêtres étroites et hautes. Et, dans cet air malin, les lépreux avaient peine à vivre. Et fra Giovanni vit que l'un d'eux, nommé Lucide, qui était d'une grande patience, dépérissait dans l'air mauvais.

Fra Giovanni aimait Lucide et il lui disait :

— Mon frère, vous êtes Lucide, et il n'est pas de pierre plus pure que votre cœur, aux yeux de Dieu.

Et, s'apercevant que Lucide souffrait plus que les autres de l'odeur pernicieuse qu'on respirait dans l'hôtellerie, il lui dit un jour :

— Ami Lucide, chère brebis du Seigneur, tandis qu'on respire ici la peste, nous buvons, dans les jardins de Sainte-Marie-des-Anges, le parfum des cytises. Venez avec

moi dans la maison des petits frères. Vous y verrez et vous y goûterez le beau ciel, et vous serez soulagé.

En parlant de la sorte, il prit le lépreux par le bras, le couvrit de son manteau et le conduisit à Sainte-Marie-des-Anges.

Arrivé à la porte du couvent, il appela le frère portier avec des cris joyeux :

— Ouvrez, dit-il, ouvrez à l'ami que je vous amène. Il se nomme Lucide et il est bien nommé, car c'est une perle de patience.

Le portier ouvrit la porte. Mais, quand il vit entre les bras de fra Giovanni un homme dont le visage livide et comme muet était couvert d'écailles, il reconnut un lépreux. Et, tout épouvanté, il courut avertir le frère gardien. Ce gardien se nommait Andrea de Padoue, et il menait une vie très sainte. Pourtant, quand il apprit que fra Giovanni amenait un lépreux au couvent de Sainte-Marie-des-Anges, il fut irrité. Il vint à lui, le visage enflammé de colère, et lui dit :

— Restez dehors avec cet homme. Vous êtes insensé d'exposer ainsi vos frères à la contagion.

Fra Giovanni, sans rien répondre, baissa la tête. Toute joie s'était effacée de son visage. Et Lucide, voyant sa peine :

— Mon frère, lui dit-il, je suis affligé de ce que vous êtes contristé à cause de moi.

Et fra Giovanni baisa le lépreux sur la joue.

Puis il dit au gardien :

— Mon père, me permettrez-vous de me tenir dehors auprès de cet homme et de partager mon repas avec lui?

Le gardien répondit :

— Faites à votre volonté, puisque vous vous mettez au-dessus de la sainte obéissance.

Et, ayant dit, il rentra dans la maison.

Il y avait devant la porte du couvent un banc de pierre sous un figuier. Sur ce banc, fra Giovanni posa son écuelle. Et, tandis qu'il soupait avec le lépreux, le gardien se fit ouvrir la porte. Il vint se placer sous le figuier, et dit :

— Fra Giovanni, pardonnez-moi de vous avoir offensé. Je viens partager votre repas.

VI

La Tentation

ALORS Satan s'assit sur le penchant d'une colline et il regarda les maisons des Frères. Il était noir et beau, semblable à un jeune Égyptien. Et il songea dans son cœur :

— Parce que je suis l'Adversaire et parce que je suis l'Autre, je tenterai ces moines, et je leur dirai ce que tait Celui qui leur est ami. Et j'affligerai ces religieux en leur disant la vérité et je les contristerai en prononçant des discours raisonnables. J'enfoncerai la pensée comme une épée dans leurs reins. Et, quand ils sauront la vérité, ils seront malheureux. Car il n'y a de joie que dans l'illusion, et la paix ne se trouve que dans l'ignorance. Et, parce que je suis le maître de ceux qui étudient la nature des plantes et des animaux, la vertu des pierres, les secrets du feu, le cours des astres et l'influence des planètes, les hommes m'ont nommé le Prince des Ténèbres. Et ils m'appellent le Malin parce que fut construit par moi le cordeau au moyen duquel Ulpien redressa la loi. Et mon Royaume est de ce monde. Or, je tenterai ces moines, et je leur ferai connaître que leurs œuvres sont mauvaises et que l'arbre de leur charité porte des fruits amers. Et je les tenterai sans haine et sans amour.

Ainsi parla Satan dans son cœur. Cependant, comme les ombres du soir s'allongeaient au pied des collines, et comme fumaient les toits des chaumières, le saint homme Giovanni sortit du bois où il avait coutume de prier, et il suivit le chemin de Sainte-Marie-des-Anges en disant :

— Ma maison est la maison de délices, parce qu'elle est la maison de pauvreté.

Et, ayant vu fra Giovanni qui cheminait, Satan songea :

— Celui-ci est de ceux que je tenterai.

Et il releva son manteau noir sur sa tête et il alla, par le chemin bordé de térébinthes, au devant du saint homme.

Et il s'était rendu semblable à une veuve voilée. Quand il eut rejoint fra Giovanni, il prit une voix mielleuse pour lui demander l'aumône, disant :

— Donnez-moi l'aumône pour l'amour de Celui qui vous est ami, et que je ne suis pas digne de nommer.

Et fra Giovanni répondit :

— Il se trouve que j'ai sur moi une petite tasse d'argent qu'un seigneur du pays m'a donnée pour qu'elle fût fondue et employée à l'autel de Sainte-Marie-des-Anges. Vous pouvez la prendre, madame; j'irai demain prier le bon seigneur de m'en remettre une autre du même poids pour la sainte Vierge. Ainsi ses désirs seront accomplis et, de plus, vous aurez reçu l'aumône pour l'amour de Dieu.

Satan prit la tasse et dit :

— Bon frère, permettez à une pauvre veuve de baiser votre main. La main qui donne est douce et parfumée.

Fra Giovanni répondit :

— Madame, gardez-vous bien de me baiser la main. Éloignez-vous au contraire sans retard. Car, autant qu'il me semble, vous êtes belle de visage, bien que noire comme le roi mage qui porta la myrrhe. Et il ne convient

pas que je vous voie davantage. Car tout est péril au solitaire. Ainsi donc, souffrez que je vous quitte, en vous recommandant à Dieu. Et pardonnez-moi si j'ai manqué de politesse à votre égard. Car le bon saint François avait coutume de dire : « La courtoisie sera la parure de mes fils, comme les fleurs ornent les collines. »

Mais Satan dit encore :

— Mon bon père, enseignez-moi du moins une hôtellerie où je puisse passer honnêtement la nuit.

Fra Giovanni répondit :

— Allez, madame, dans la maison de Saint-Damien, chez les pauvres dames de Notre-Seigneur. Celle qui vous recevra est Claire, et c'est un clair miroir de pureté, et elle est la duchesse de Pauvreté.

Et Satan dit encore :

— Mon père, je suis une femme adultère et je me suis donnée à beaucoup d'hommes.

Et fra Giovanni lui dit :

— Madame, si je vous croyais chargée des péchés que vous dites, je vous demanderais comme un grand honneur la permission de vous baiser les pieds, car je vaux bien moins que vous, et vos crimes sont petits au regard des miens. Pourtant, j'ai reçu des grâces plus grandes que celles qui vous ont été accordées. Car, alors que saint François et ses douze disciples étaient encore sur la terre, j'ai vécu avec des anges.

Et Satan répliqua :

— Mon père, quand je vous ai demandé l'aumône pour l'amour de Celui qui vous aime, je formais dans mon cœur un dessein mauvais. Et je veux vous en instruire. Je vais mendiant par les chemins sous un voile de veuve, afin de recueillir une somme d'argent que je destine à un homme de Pérouse qui jouit de mon corps, et qui s'est engagé, s'il

recevait cette somme, à tuer par surprise un chevalier que je hais, parce que, m'étant offerte à lui, il m'a méprisée. Or, cette somme était imparfaite. Mais le poids de votre tasse d'argent l'a complétée. Et l'aumône que vous m'avez faite sera le prix du sang. Vous avez vendu le juste. Car ce chevalier est chaste, sobre et pieux, et je le hais pour cela. Et c'est vous qui aurez causé sa mort. Vous avez mis un poids d'argent dans le plateau du crime.

En entendant ce discours, le bon fra Giovanni pleura. Et, se retirant à l'écart, il se mit à genoux dans un buisson d'épines et il pria le Seigneur, disant :

— Seigneur, faites que ce crime ne retombe ni sur cette femme ni sur moi, ni sur aucune de vos créatures, mais qu'il soit porté sous vos pieds percés de clous et qu'il soit lavé dans votre sang précieux. Laissez tomber sur moi et sur ma sœur du grand chemin une goutte d'hysope, et nous serons purifiés, et nous passerons la neige en blancheur.

Cependant l'Adversaire s'éloigna, songeant :

— Je n'ai pu tenter cet homme, à cause de son extrême simplicité.

VII

Le Docteur Subtil

SATAN revint s'asseoir sur la montagne qui, regardant Viterbe, rit sous sa couronne d'oliviers. Et il dit en son cœur :

— Je tenterai cet homme.

Il formait ce dessein en son esprit, parce qu'il avait vu fra Giovanni qui, ceint d'une corde et un sac sur l'épaule, traversait la prairie, se rendant à la ville pour y mendier son pain, selon la règle.

Et Satan prit l'apparence d'un saint évêque, et il descendit dans la prairie. Une mitre étincelante chargeait sa tête, et les pierres de cette mitre jetaient des flammes véritables. Sa chape était couverte de figures brodées et peintes telles qu'aucun artisan au monde n'en aurait pu faire de pareilles.

Il y était représenté lui-même, dans la soie et l'or, sous les apparences d'un saint Georges et d'un saint Sébastien et aussi sous les apparences de la vierge Catherine et de l'impératrice Hélène. La beauté de ces visages répandait le trouble et la tristesse. Et cette chape était d'un artifice merveilleux. Rien d'aussi riche ne se voit dans les trésors des églises.

Ainsi, portant la mitre et la chape, et pareil en majesté à cet Ambroise dont Milan s'honore, Satan cheminait, appuyé sur sa crosse, dans la prairie en fleur.

Et, s'approchant du saint homme, il lui dit :

— La paix soit avec vous!

Mais il ne dit point quelle était cette paix. Et fra Giovanni crut que c'était la paix du Seigneur.

Il songea :

— Cet évêque, qui me donne le salut de paix, fut sans doute en son vivant un saint pontife et un martyr inébranlable dans sa constance. C'est pourquoi Jésus-Christ a changé aux mains de son confesseur la crosse de bois en crosse d'or. Aujourd'hui ce saint est puissant dans le ciel: Et voici qu'après sa mort bienheureuse, il se promène dans la prairie peinte de fleurs et brodée de perles de rosée.

Ainsi pensa le saint homme Giovanni, et il ne s'étonna point. Et, ayant salué Satan avec une grande révérence, il lui dit :

— Seigneur, vous êtes miséricordieux d'apparaître à un pauvre homme tel que moi. Mais cette prairie est si belle qu'il n'est pas surprenant que les saints du paradis s'y promènent. Elle est peinte de fleurs et brodée de perles de rosée, et c'est un ouvrage aimable du Seigneur.

Et Satan lui dit :

— Ce n'est point la prairie, c'est ton cœur que je viens regarder; et c'est pour te parler que je suis descendu de la montagne. J'ai, pendant les siècles, grandement disputé dans l'Église. Sur les assemblées des docteurs ma voix grondait comme la foudre, ma pensée luisait comme l'éclair. Je suis très savant, et l'on me nomme le docteur Subtil. J'ai disputé avec les anges. Et je veux disputer avec toi.

Fra Giovanni répondit :

— Comment le pauvre petit homme que je suis pourrait-il disputer avec le docteur Subtil? Je ne sais rien, et telle est ma stupidité, que je ne puis retenir dans ma tête que les chansons en langue vulgaire, quand on y a planté des rimes pour aider la mémoire, comme dans : *Faites, Jésus, clair miroir, Que mon cœur ne soit pas noir*; ou dans : *Sainte Marie, Vierge fleurie*.

Et Satan répondit :

— Fra Giovanni, les dames de Venise s'amusent à montrer leur adresse en faisant entrer un grand nombre de pièces d'ivoire dans une boîte de cèdre qui semblait d'abord trop petite pour les contenir. C'est ainsi que j'introduirai dans ta tête des idées qu'on ne croyait pas qu'elle pût recevoir. Et je te remplirai d'une sagesse nouvelle. Je te montrerai que, pensant marcher dans la droite voie, tu erres comme un homme ivre, et que tu pousses la charrue sans souci d'aligner les sillons.

Fra Giovanni s'humilia, disant :

— Il est vrai que je ne suis qu'un insensé et que je ne fais rien que de mal.

Et Satan lui dit :

— Que penses-tu de la pauvreté?

Le saint homme répondit :

— Je pense que c'est une perle précieuse.

Et Satan répliqua :

— Tu prétends que la pauvreté est un grand bien, et tu ôtes aux pauvres une part de ce grand bien en leur faisant l'aumône.

Et fra Giovanni songea et dit :

— L'aumône que je fais, je la fais à Notre-Seigneur Jésus-Christ dont la pauvreté ne peut être diminuée. Car elle est infinie, et elle sort de lui comme une source inépuisable, et il la répand sur ses préférés. Et ceux-là seront

toujours pauvres, selon la promesse du fils de Dieu. En donnant aux pauvres, je ne donne point aux hommes, mais à Dieu, comme les citoyens payent l'impôt au podestat, et l'impôt est pour la ville qui, par l'argent qu'elle en reçoit, pourvoit à ses besoins. Et ce que je donne est afin de paver la cité de Dieu. Il est vain d'être pauvre de fait, si l'on n'est pauvre par l'esprit. Car la véritable pauvreté est esprit. La robe de bure, le cordon, les sandales, la besace et l'écuelle de bois n'en sont que les images mémorables. La pauvreté que j'aime est spirituelle et je lui dis : « Ma Dame », parce qu'elle est une idée, et que toute beauté est en cette idée.

Satan sourit et répliqua :

— Fra Giovanni, tes maximes sont celles d'un sage de la Grèce, nommé Diogène, qui enseignait aux universités, du temps où guerroyait Alexandre de Macédoine.

Et Satan dit encore :

— Est-il vrai que tu méprises les biens de ce monde?

Et fra Giovanni répondit :

— Je les méprise.

Et Satan lui dit :

— Vois que tu méprises en même temps les hommes laborieux qui, les produisant, accomplissent ainsi l'ordre qui a été donné à Adam, ton père, lorsqu'il lui a été dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Puisque le travail est bon, le fruit du travail est bon. Pourtant tu ne travailles pas et tu n'as pas souci du travail des autres. Mais tu reçois l'aumône et tu la donnes, au mépris de la loi imposée à Adam et à sa semence dans les siècles.

— Hélas! soupira le frère Giovanni, je suis chargé de crimes et l'homme du monde le plus scélérat et le plus inepte tout ensemble. Aussi ne me regardez point, et lisez au Livre. Notre Seigneur a dit : « Les lys des champs ne

travaillent ni ne filent. » Et il a dit encore : « Marie a la bonne part qui ne lui sera pas ôtée. »

Alors Satan leva la main, comme qui dispute et s'apprête à faire sur ses doigts le compte de ses arguments. Et il dit :

— Giovanni, ce qui a été écrit d'un sens, tu le lis de l'autre et, étudiant ton livre, tu sembles moins un docteur au pupitre qu'un âne au râtelier. Je vais donc te reprendre comme le maître reprend l'écolier. Il a été dit que les lys des champs n'ont point besoin de filer, parce qu'ils sont beaux, et que la beauté est une vertu. Et il est dit encore que Marie n'a pas à faire le ménage, puisqu'elle fait l'amour avec celui qui la visite. Mais toi qui n'es pas beau et qui ne t'instruis pas, comme Marie, dans les choses de l'amour, tu traînes tristement par les chemins une vie ignominieuse.

Giovanni répondit :

— Seigneur, comme un peintre habile représente sur une étroite tablette de bois une ville entière avec ses maisons, ses tours et ses murailles, de même vous avez peint en peu de mots mon âme et mon visage, avec une merveilleuse exactitude. Et je suis tout à fait ce que vous dites. Mais, si je suivais parfaitement la règle établie par saint François, l'ange du Seigneur, et si je pratiquais la pauvreté spirituelle, je serais le lys des champs et j'aurais la part de Marie.

Et Satan l'interrompit et dit :

— Tu prétends aimer les pauvres. Mais tu préfères le riche et ses richesses, et tu adores Celui qui possède et donne des trésors.

Et Giovanni répondit :

— Celui que j'aime possède, non les biens du corps, mais ceux de l'esprit.

Et Satan répliqua :

— Tous les biens sont de chair et se goûtent par la chair. Et cela, Épicure l'a enseigné et Horace le satirique l'a mis dans ses chants.

Ayant écouté ce discours, le saint homme Giovanni soupira :

— Seigneur, je ne vous entends point.

Satan haussa les épaules et dit :

— Mes paroles sont exactes et littérales et cet homme ne les entend pas. Et j'ai disputé avec Augustin et Jérôme, avec Grégoire et celui qu'on a surnommé Bouche-d'Or. Et ceux-là m'entendaient moins encore. Les misérables hommes marchent à tâtons dans les ténèbres, et l'Erreur élève sur leurs têtes son dais immense. Les simples et les savants sont le jouet de l'éternel mensonge.

Et Satan dit encore au saint homme Giovanni :

— As-tu le bonheur? Si tu as le bonheur, je ne prévaudrai pas contre toi. Car l'homme ne pense que dans la douleur, et il ne médite que dans la tristesse. Et, tourmenté de craintes et de désirs, anxieux, il s'agite dans son lit et déchire son oreiller de mensonges. Pourquoi tenter cet homme? Il est heureux.

Mais frère Giovanni soupira :

— Seigneur, je suis moins heureux depuis que je vous écoute. Et vos discours me troublent.

En entendant ces paroles, Satan rejeta son bâton pastoral, sa mitre et sa chape. Et il parut nu. Il était noir et plus beau que le plus beau des anges.

Il sourit avec douceur, et dit au saint homme :

— Rassure-toi, mon ami. Je suis le mauvais esprit.

VIII

Le Charbon ardent

Or, le frère Giovanni était simple de cœur et d'esprit, et sa langue était liée; il ne savait pas parler aux hommes.

Mais, un jour qu'il priait selon sa coutume au pied d'une yeuse antique, un ange du Seigneur lui apparut et le salua, disant :

— Je te salue parce que je suis celui qui visite les simples et qui annonce les mystères aux vierges.

Et l'ange tenait dans sa main un charbon ardent. Il posa le charbon sur les lèvres du saint. Et il parla encore et dit :

— Par ce feu, tes lèvres resteront pures et elles seront ardentes. Et la brûlure que j'ai faite y demeurera. Ta langue sera déliée et tu parleras aux hommes. Car il faut que les hommes entendent la parole de vie et qu'ils sachent qu'ils ne seront sauvés que par la simplicité du cœur. C'est pourquoi le Seigneur a délié la langue du simple.

Et l'ange retourna au ciel. Et le saint homme Giovanni fut saisi d'épouvante. Il pria et dit :

— Mon Dieu, le trouble de mon cœur est si grand que je ne sens pas sur ma lèvre la douceur du feu qu'y a mis votre ange.

» Vous voulez me châtier, Seigneur, puisque vous m'envoyez parler aux hommes qui ne m'entendront point. Je serai odieux à tous, et vos prêtres eux-mêmes diront : « Il blasphème! »

» Car votre raison est contraire à la raison des hommes. Mais que votre volonté soit accomplie.

Et, s'étant levé, il alla vers la ville.

IX

La Maison d'Innocence

Ce jour-là, fra Giovanni était sorti du couvent à l'heure matinale où les oiseaux s'éveillent en chantant. Et il allait à la ville. Et il songeait :

— Je vais à la ville pour y mendier mon pain et pour donner du pain à ceux qui mendient; et je donnerai ce que j'aurai reçu, et je recevrai ce que j'aurai donné. Car il est bon de demander et de recevoir pour l'amour de Dieu. Et celui qui reçoit est le frère de celui qui donne. Et il ne faut pas regarder si l'on est l'un ou l'autre de ces deux frères, parce que le don n'est rien et que tout est dans la charité.

» Celui qui reçoit, s'il a la charité, est l'égal de celui qui donne. Mais celui qui vend est l'ennemi de celui qui achète, et le vendeur contraint l'acheteur à lui être ennemi. Et en cela est la racine du mal qui empoisonne les villes, comme le venin du serpent est dans sa queue. Et il faut qu'une dame mette le pied sur la queue du serpent. Cette dame est la Pauvreté. Elle a déjà visité dans sa tour le roi Louis de France. Mais elle n'est point entrée chez les Florentins, parce qu'elle est chaste et qu'elle ne veut point mettre le pied dans un mauvais lieu. Or, la boutique du changeur est un mauvais lieu. Les banquiers et les changeurs y commettent le plus grand des péchés. Les prosti-

tuées pèchent dans les bouges, mais leur péché est moins grand que celui des banquiers et de quiconque s'enrichit par la banque ou par le négoce.

» En vérité, les banquiers et les changeurs n'entreront point dans le royaume des cieux, ni les boulangers, ni les droguistes, ni ceux qui exercent l'art de la laine dont s'enorgueillit la ville de la Fleur. Parce qu'ils donnent un prix à l'or et qu'ils assignent un cours au change, ils dressent des idoles à la face des hommes. Et, disant : « L'or a une valeur », ils mentent. Car l'or est plus vil que les feuilles sèches qui, dans le vent d'automne, tournoient et bruissent au pied des térébinthes. Et il n'y a de précieux que le travail de l'homme, lorsque Dieu le regarde.

Or, tandis qu'il méditait de la sorte, fra Giovanni vit que la montagne était ouverte et que des hommes en tiraient des pierres. Et l'un des carriers demeurait couché sur la route, vêtu d'un lambeau d'étoffe grossière; son corps avait reçu les morsures cuisantes du froid et du chaud. Les os de ses épaules et de sa poitrine étaient comme à nu sur sa chair exténuée. Et une grande désolation coulait du creux noir de ses yeux.

Fra Giovanni s'approcha de lui, disant :

— La paix soit avec vous!

Mais le carrier ne répondit rien; il ne détourna pas la tête. Et fra Giovanni, croyant qu'il ne l'avait point entendu, dit encore :

— La paix soit avec vous!

Et il prononça les mêmes paroles une troisième fois.

Alors le carrier le regarda avec fureur et lui dit :

— Je n'aurai de paix qu'à ma mort. Va-t'en, maudite corneille dont les souhaits m'annoncent un bien trompeur! Va crailler à de plus simples que moi! Moi, je sais que

la condition du carrier est tout entière malheureuse, et qu'il n'y a point de soulagement à sa misère. J'arrache des pierres depuis le matin jusqu'au soir, et, pour prix de mon travail, je reçois un morceau de pain noir. Et quand mes bras seront moins forts que les pierres de la montagne, quand mon corps sera tout usé, je mourrai de faim.

— Mon frère, dit le saint homme Giovanni, il n'est point juste que vous arrachiez beaucoup de pierres et ne receviez que peu de pain.

Le carrier se dressa debout :

— Moine, que vois-tu là-haut sur la colline?

— Mon frère, je vois les murs de la ville.

— Et plus haut?

— Je vois les toits des maisons qui dominent les remparts.

— Et plus haut?

— Les cimes des pins, les dômes des églises et les campaniles.

— Et plus haut encore?

— Je vois une tour qui domine toutes les autres. Des créneaux la couronnent. C'est la tour du Podestat.

— Moine, que vois-tu sur les créneaux de cette tour?

— Mon frère, sur les créneaux de cette tour, je ne vois rien que le ciel.

— Moi, dit le carrier, je vois sur cette tour une figure hideuse et géante qui brandit une massue, et sur cette massue je vois écrit : INIQUITÉ. Et l'Iniquité est élevée au-dessus des citoyens sur la tour des magistrats et des lois.

Et fra Giovanni répondit :

— Ce que l'un voit, l'autre ne le voit pas, et il est possible que cette figure que vous dites soit placée sur la tour

du Podestat, dans la ville de Viterbe. Mais n'est-il pas un remède aux maux dont vous souffrez, mon frère? Le bon saint François a laissé sur la terre une telle fontaine de consolation que tous les hommes s'y peuvent rafraîchir.

Et le carrier parla de la sorte :

— Des hommes ont dit : « Cette montagne est à nous. » Et ces hommes sont mes maîtres, et c'est pour eux que je tire la pierre. Et ils jouissent du fruit de mon travail.

Fra Giovanni soupira :

— Il faut que des hommes soient fous pour croire qu'ils possèdent une montagne.

Le carrier répliqua :

— Ils ne sont point fous. Et les lois de la ville leur garantissent cette possession. Les citoyens leur paient les pierres que j'ai tirées. Et ce sont des marbres d'un grand prix.

Et fra Giovanni dit :

— Il faudrait changer les lois de la ville et les mœurs des citoyens. Saint François, l'ange du Seigneur, a donné l'exemple et montré la voie. Quand il résolut, sur l'ordre de Dieu, de relever l'église ruinée de Saint-Damien, il n'alla pas trouver le maître de la carrière. Et il ne dit point : « Apportez-moi les marbres les plus beaux et je vous donnerai de l'or en échange. » Car celui-là. qu'on nommait le fils de Bernardone et qui était vrai fils de Dieu, savait que l'homme qui vend est l'ennemi de l'homme qui achète, et que l'art du négoce est plus malfaisant, s'il est possible, que l'art de la guerre. Aussi ne s'adressa-t-il point aux maîtres maçons ni à aucun de ceux qui donnent du marbre, du bois et du plomb pour de l'argent. Mais il alla dans la montagne et il prit sa charge de bois et de pierres et il la porta lui-même au lieu consacré à la mémoire du bienheureux Damien. Il posa lui-même les

pierres à l'aide du cordeau, pour former les murs. Et il fit le ciment pour lier les pierres entre elles. Ce fut une humble et grossière enceinte. Ce fut l'œuvre d'un faible bras. Mais qui la contemple avec les yeux de l'âme y reconnaît la pensée d'un ange. Car le mortier de ce mur n'est point pétri du sang des malheureux; car cette maison de Saint-Damien ne fut point élevée avec les trente deniers qui ont payé le sang du Juste et qui, rejetés par l'Iscariote, vont depuis lors, de main en main, par le monde, payer toute injustice et toute cruauté.

» Car, seule entre toutes, cette maison est fondée sur l'innocence, établie sur l'amour, assise sur la charité, et seule entre toutes elle est la maison de Dieu.

» Et je vous le dis en vérité, ouvrier mon frère, en faisant ces choses, le pauvre de Jésus-Christ a donné au monde l'exemple de la justice, et sa folie paraîtra un jour sagesse. Car tout sur la terre est à Dieu, et nous sommes les enfants de Dieu, et les parts des enfants doivent être égales. C'est-à-dire que chacun doit prendre ce qu'il lui faut. Et, parce que les grands ne demandent point de bouillie, ni les petits ne boivent pas de vin, la part de chacun ne sera point la même, mais chacun aura la part convenable.

» Et le travail sera joyeux quand il ne sera pas payé. Et c'est l'or inique qui seul fait l'inégalité des partages. Lorsque chacun ira chercher sa pierre dans la montagne et la portera sur son dos à la ville, la pierre sera légère et ce sera la pierre d'allégresse. Et nous bâtirons la maison joyeuse. Et nous élèverons la cité nouvelle. Et il n'y aura ni pauvres ni riches, mais tous se diront pauvres, parce qu'ils voudront porter un nom qui les honore.

Ainsi parla le doux fra Giovanni, et le carrier misérable songea :

— Cet homme vêtu d'un linceul et ceint d'une corde a dit des choses nouvelles. Je ne verrai pas la fin de mes misères et je vais mourir de fatigue et de faim. Mais je mourrai heureux, car mes yeux, avant de s'éteindre, auront vu l'aube du jour de justice.

X

Les Amis du Bien

Or, il y avait en ce temps-là, dans la ville très illustre de Viterbe, une confrérie formée de soixante vieillards. Et ces vieillards comptaient parmi les principaux de la ville, ils amassaient les honneurs et les richesses et professaient la vertu. Il se trouvait parmi eux un gonfalonier de la République, des docteurs en l'un et l'autre droit, des juges, des marchands, des changeurs d'une éclatante piété, et quelques vieux condottieres affaiblis par l'âge.

Parce qu'ils s'étaient assemblés pour exciter les citoyens au bien, se rendant témoignage, ils se nommaient les Amis du bien. Ce titre était inscrit sur la bannière de la confrérie, et ils étaient d'accord pour persuader aux pauvres de faire le bien, afin qu'aucun changement ne survînt dans la ville.

Ils avaient coutume de s'assembler le dernier jour de chaque mois, au palais du Podestat, pour connaître entre eux ce qui s'était fait de bien pendant le mois dans la ville. Et aux pauvres qui avaient fait le bien ils donnaient des pièces d'argent.

Or, en ce jour, les Amis du bien tenaient leur assemblée. Il y avait au fond de la salle une estrade recouverte de velours et sur cette estrade s'élevait un dais magnifique,

supporté par quatre figures sculptées et peintes. Ces figures étaient la Justice, la Tempérance, la Force et la Chasteté. Les principaux de la confrérie siégeaient sous ce dais. Le doyen prit place au milieu d'eux dans une chaise d'or, qui était à peine inférieure en richesse à ce trône que naguère le disciple de saint François vit préparé dans le ciel pour le pauvre du Seigneur. Ce siège avait été présenté au doyen, pour qu'en lui fût honoré tout le bien accompli dans la ville.

Et, quand les membres de la confrérie furent rangés dans l'ordre convenable, le doyen se leva pour parler. Il félicita les servantes qui avaient servi leur maître sans recevoir de salaire, et il célébra les vieillards qui, n'ayant point de pain, n'en demandaient pas.

Et il dit :

— Ceux-là ont bien agi. Et nous les récompenserons; car il importe que le bien soit récompensé, et il nous appartient d'en payer le prix, étant les premiers et les meilleurs de la cité.

Après qu'il eut parlé, la foule du peuple qui se tenait debout au pied de l'estrade battit des mains.

Mais, quand ils eurent fini d'applaudir, fra Giovanni parla du milieu de la troupe misérable et demanda à haute voix :

— Qu'est-ce que le bien ?

Alors il se fit une grande rumeur dans l'assemblée. Le doyen s'écria :

— Qui donc a parlé ?

Et un homme roux qui s'était mêlé aux pauvres répondit :

— C'est un moine nommé Giovanni, qui est l'opprobre de son couvent. Il va nu par les rues, portant ses habits sur sa tête, et il se livre à toutes sortes d'extravagances.

Un boulanger dit ensuite :

— C'est un fou et un méchant ! Il mendie son pain aux portes des boulangers.

Plusieurs entre les assistants, jetant de grandes clameurs, tirèrent le frère Giovanni par sa robe et, tandis qu'ils s'efforçaient de le pousser dehors, d'autres, plus impatients, lançaient des escabeaux et les rompaient sur la tête du saint homme. Mais le doyen se leva sous le dais et dit :

— Laissez en repos cet homme, afin qu'il m'entende et soit confondu. Il demande ce que c'est que le bien, parce que le bien n'est pas en lui et qu'il est dénué de vertu. Et moi je lui réponds : « La connaissance du bien est au dedans des hommes vertueux. Et les bons citoyens portent en eux le respect des lois. Ils approuvent ce qui a été fait dans la ville pour assurer à chacun la jouissance des richesses acquises. Ils soutiennent l'ordre établi et s'arment pour le défendre. Car le devoir des pauvres est de défendre le bien des riches. Et c'est ainsi que se maintient l'union des citoyens. Et cela est le bien. Et le riche se fait apporter par un serviteur une corbeille pleine de pains qu'il distribue aux pauvres et cela encore est le bien. » Voilà ce qu'il convenait d'apprendre à cet homme ignorant et grossier.

Ayant parlé de cette manière, le doyen s'assit et la foule des pauvres fit entendre un murmure favorable. Mais fra Giovanni, étant monté sur un des escabeaux qu'on lui avait jetés à la tête avec l'opprobre et l'injure, parla à tous et dit :

— Entendez les paroles salutaires ! Le bien n'est point dans l'homme. Et l'homme, par lui-même, ne sait point ce qui lui est bon. Car il ignore sa nature et sa destinée. Et ce qu'il estime bon peut lui être mauvais. Ce qu'il croit utile peut lui être nuisible. Et il est incapable de choisir

les choses convenables, parce qu'il ne connaît pas ses besoins, et qu'il est semblable au petit enfant qui, assis dans la prairie, suce comme du lait le suc de la belladone. Et il ne sait point que la belladone est un poison; mais sa mère le sait. C'est pourquoi le bien est de faire la volonté de Dieu.

» Il ne faut point dire : « J'enseigne le bien, et le » bien est d'obéir aux lois de la ville. » Car ces lois ne sont point de Dieu; mais elles sont de l'homme et elles participent de sa malice et de son imbécillité. Elles ressemblent aux règles que les enfants établissent sur la place de Viterbe, quand ils jouent à la balle. Le bien n'est pas dans les coutumes ni dans les lois. Mais il est en Dieu et dans l'accomplissement de la volonté de Dieu sur la terre. Ce n'est ni par les légistes ni par les magistrats que la volonté de Dieu s'accomplit sur la terre.

» Car les puissants de ce monde font leur volonté, et cette volonté est contraire à la volonté de Dieu. Mais ceux qui ont dépouillé la superbe et qui savent qu'il n'y a point de bien en eux, ceux-là reçoivent de grands dons, et Dieu lui-même s'égoutte en eux comme le miel au creux des chênes.

» Et il faut que nous soyons le chêne plein de miel et de rosée. Les humbles, les simples et les ignorants connaissent Dieu. Et c'est par eux que Dieu régnera sur la terre. Le salut n'est pas dans la vigueur des lois et dans le nombre des soldats. Il est dans la pauvreté et dans l'humilité.

» Ne dites plus : « Le bien est en moi et j'enseigne le » bien. » Dites au contraire : « Le bien est en Dieu. » Assez longtemps les hommes se sont endurcis dans leur propre sagesse. Assez longtemps ils ont mis le Lion et la Louve en emblème sur les portes de leurs villes. Leur sagesse et leur prudence ont produit l'esclavage, les guerres et le

meurtre de beaucoup d'innocents. C'est pourquoi vous devez vous remettre à la conduite de Dieu, comme l'aveugle se fait conduire par son chien. Et ne craignez point de fermer les yeux de votre esprit et de perdre la raison, car la raison vous a rendus malheureux et méchants. Et par elle vous êtes devenus semblables à cet homme qui, ayant deviné les secrets de la Bête accroupie dans la caverne, s'enorgueillit et, se croyant sage, tua son père et épousa sa mère.

» Dieu n'était point avec lui. Il est avec les humbles et les simples. Sachez ne point vouloir, et il mettra sa volonté en vous. Ne cherchez point à deviner les énigmes de la Bête. Soyez ignorants, et vous ne craindrez plus d'errer. Il n'y a que les sages qui se trompent.

Fra Giovanni ayant ainsi parlé, le doyen se leva et dit :

— Ce méchant m'a offensé, je lui remets volontiers cette offense. Mais il a parlé contre les lois de Viterbe, et il convient qu'il soit puni.

Et fra Giovanni fut conduit devant les juges qui le firent charger de chaînes et l'envoyèrent dans la prison de la ville.

XI

La douce Révolte

Le saint homme Giovanni fut enchaîné à un gros pilier au milieu du caveau sur lequel passait la rivière.

Deux hommes étaient plongés avec lui dans les ténèbres gluantes. Tous deux avaient connu et proclamé l'injustice des lois. L'un voulait abattre la République par la force. Il avait commis des meurtres exemplaires, et il méditait de purifier la ville par le fer et le feu. L'autre espérait changer les cœurs : il avait tenu des discours persuasifs. Inventeur de lois sages, il comptait sur la beauté de son génie et sur l'innocence de ses mœurs pour les imposer à ses concitoyens. Et tous deux avaient été condamnés également.

Quand ils surent que le saint homme était enchaîné avec eux pour avoir parlé contre les lois de la ville, ils le félicitèrent. Et celui qui avait inventé des lois sages lui dit :

— Frère, si jamais nous sommes remis en liberté, puisque tu penses comme moi, tu m'aideras à persuader aux citoyens qu'ils doivent établir au-dessus d'eux l'empire des lois justes.

Mais le saint homme Giovanni lui répondit :

— Qu'importe que la justice soit dans les lois, si elle n'est point dans les cœurs ? Et, si les cœurs sont injurieux, de quoi servira que l'équité règne dans la loi ?

» Ne dites point : « Nous établirons des lois justes, et » nous rendrons à chacun ce qui lui est dû. » Car nul n'est juste, et nous ne savons pas ce qui convient aux hommes. Nous ignorons également ce qui leur est bon et ce qui leur est mauvais. Et, chaque fois que les princes du peuple et les chefs de la République ont aimé la justice, ils ont fait périr beaucoup d'hommes.

» Ne donnez point le compas et le niveau à l'arpenteur mauvais. Car, avec des instruments justes, il fera des partages injustes. Et il dira : « Voyez, je porte sur moi le » niveau, la règle et l'équerre, et je suis un bon arpenteur. » Tant que les hommes demeureront avares et cruels, ils rendront cruelles les lois les plus douces et ils dépouilleront leurs frères avec des paroles d'amour. C'est pourquoi il est vain de leur révéler les paroles d'amour et les lois de douceur.

» N'opposez pas les lois aux lois, et ne dressez point des tables de marbre ou d'airain en face des hommes. Car tout ce qui est écrit sur les tables de la loi est écrit en lettres de sang.

Ainsi parla le saint homme. Et le prisonnier qui avait commis des meurtres exemplaires et préparé la ruine salutaire de la cité approuva et dit :

— Compagnon, tu as bien parlé. Sache donc que je n'opposerai pas la loi à la loi, la règle droite à la règle tortue, mais que je veux détruire la loi par la violence et contraindre les citoyens à vivre ensuite dans une bienheureuse liberté. Et sache encore que j'ai tué des juges et des gens d'armes, et que j'ai commis des crimes bienveillants.

Ayant entendu ces paroles, l'homme du Seigneur se leva, étendit ses bras chargés de chaînes dans l'ombre maligne et s'écria :

— Malheur aux violents ! car la violence enfante la violence. Celui qui agit comme toi ensemence la terre de haines et de colères, et ses enfants se déchireront les pieds aux ronces du chemin et les serpents les mordront au talon.

» Malheur à toi ! car tu as versé le sang du juge inique et du soldat brutal, et te voilà devenu semblable au soldat et au juge. Et comme eux tu portes aux mains la tache ineffaçable.

» Insensé qui dit : « Nous ferons le mal à notre tour et » notre cœur sera soulagé. Nous serons injustes, et ce » sera le commencement de la justice. » Le mal est dans le désir. Ne désirez rien et vous n'aurez point de mal. L'injustice n'est mauvaise qu'aux injustes. Je n'en souffrirai point si je suis juste. L'iniquité est une épée dont la poignée déchire la main qui la tient. Sa pointe ne fait point de blessure au cœur de l'homme simple et bon.

» Pour lui, rien n'est dangereux s'il ne craint rien. Tout souffrir, c'est ne souffrir de rien. Soyez bons et l'univers entier sera bon. Car l'univers servira d'instrument à votre bonté et vos persécuteurs travailleront à vous rendre meilleur et plus beau.

» Vous aimez la vie, et cet attachement est au cœur de tout homme. Aimez donc la souffrance. Car vivre, c'est souffrir. N'enviez point vos maîtres cruels. Plaignez les commandants des milices. Ayez pitié des publicains et des juges. Les plus fiers d'entre eux ont connu les pointes de la douleur et les affres de la mort. Soyez plus heureux, puisque vous êtes innocents. Que pour vous la douleur perde son aiguillon et la mort ses affres.

» Soyez en Dieu, et dites-vous : « Tout est bien en lui. » Gardez-vous de vouloir même le bonheur public avec trop de force et d'âpreté, de peur qu'il ne se glisse quelque cruauté dans votre vouloir. Mais que votre désir de charité

universelle prenne la ferveur d'une prière et la douceur d'une espérance.

» Elle sera belle, la table où tout le monde recevra sa part équitable et où les convives laveront les pieds les uns aux autres. Mais ne dites point : « Je dresserai par violence » cette table dans les rues de la ville et sur les places » publiques. » Car ce n'est point le couteau à la main que vous devez convier vos frères au banquet de la justice et de la mansuétude. Il faut que la table se dresse d'elle-même sur le Champ de Mars par la vertu de la grâce et de la bonne volonté.

» Et ce sera un miracle. Or, sachez bien que les miracles ne s'accomplissent que par la foi et par l'amour. Si vous désobéissez à vos maîtres, que ce soit par amour. Ne les enchaînez point et ne les tuez point. Mais dites-leur : « Je ne tuerai point mes frères et je ne les enchaînerai » point. » Endurez, souffrez, acceptez, veuillez ce que Dieu veut, et votre volonté sera faite sur la terre comme au ciel. Ce qui semble mauvais est mauvais, et ce qui semble bon est bon. Le mal véritable est dans l'effort et le mécontentement. Ne nous efforçons point et soyons contents; ne frappons point les méchants, de peur de nous rendre semblables à eux.

» Si nous avons le bonheur d'être pauvres de fait, ne nous rendons point riches par l'esprit et attachés de cœur aux biens qui rendent injustes et malheureux. Souffrons la persécution avec douceur et soyons ces vases de dilection qui changent en baume le fiel qu'on y verse.

XII

Paroles d'Amour

Or les juges firent paraître devant eux le saint homme Giovanni, enchaîné à celui qui avait jeté le feu grégeois dans le palais des Prieurs. Et ils dirent au saint homme :

— Tu es avec le criminel puisque tu n'es pas avec nous. Car quiconque n'est pas avec les bons est avec les méchants.

Et le saint homme leur répondit :

— Il n'y a ni bons ni méchants parmi les hommes. Mais tous sont malheureux. Et ceux que n'affligent ni la faim ni la honte, la richesse et la puissance les tourmentent. Il n'est point donné à celui qui naît de la femme d'échapper aux misères, et le fils de la femme est semblable au malade qui se retourne dans son lit sans trouver le repos, parce qu'il ne veut pas se coucher sur la croix de Jésus, la tête dans les épines, et qu'il ne se réjouit point dans la souffrance. Pourtant, c'est dans la souffrance qu'est la joie. Et ceux qui aiment le savent.

» Je suis avec l'amour et cet homme est avec la haine. C'est pourquoi nous ne nous rencontrerons jamais. Et je lui dis : « Mon frère, tu as mal fait, et ton crime » est grand. » Et je parle ainsi parce que la charité et l'amour me pressent. Mais vous condamnez ce criminel

au nom de la justice. Et, en invoquant la justice, vous jurez en vain. Car il n'y a point de justice parmi les hommes.

» Nous sommes tous des criminels. Et quand vous dites : « La vie des peuples est en nous », vous mentez. Et vous êtes le cercueil qui dit : « Je suis le berceau. » La vie des peuples est dans les moissons des campagnes qui jaunissent sous le regard du Seigneur. Elle est dans les vignes suspendues aux ormeaux, et dans le sourire et les larmes dont le ciel baigne les fruits des arbres, aux clos des vergers. Elle n'est pas dans les lois, qui sont faites par les riches et les puissants pour la conservation de la puissance et de la richesse.

» Vous oubliez que vous êtes nés pauvres et nus. Et Celui-là qui vint dans la crèche de Bethléem est venu sans profit pour vous. Et il faut qu'il renaisse pauvre et qu'il soit crucifié une seconde fois pour votre salut.

» Le violent s'est servi des armes que vous avez forgées. Et il est comparable aux guerriers que vous honorez parce qu'ils ont détruit des villes. Ce qui est défendu par la force sera attaqué par la forcc. Et, si vous savez lire le livre que vous avez écrit, vous y verrez ce que je dis. Car vous avez mis dans votre livre que le droit des gens est le droit de guerre. Et vous avez glorifié la violence, en rendant des honneurs aux conquérants et en élevant sur vos places publiques des statues à eux et à leur cheval.

» Et vous avez dit : « Il y a une bonne violence et une » mauvaise violence. Et cela est le droit des gens, et cela » est la loi. » Mais, quand ces hommes vous auront mis hors la loi, ils seront la loi comme vous êtes devenus la loi quand vous avez renversé le tyran qui était la loi avant vous.

» Or, sachez-le bien, il n'y a de droit véritable que dans le renoncement au droit. Il n'y a de loi sainte que dans l'amour. Il n'y a de justice que dans la charité. Ce n'est point par la force qu'il convient de résister à la force, car la lutte aguerrit les combattants et le sort des batailles est douteux. Mais, si l'on oppose la douceur à la violence, celle-ci, ne trouvant pas d'appui sur son adversaire, tombe d'elle-même.

» Il est dit par les savants, dans les bestiaires, que la licorne qui porte au front une épée flamboyante transperce le chasseur dans sa chemise de fer, et s'agenouille aux pieds d'une pucelle. Soyez doux, faites-vous une âme simple, ayez le cœur pur, et vous ne craindrez rien.

» Ne mettez point votre confiance dans l'épée des condottieres, car la pierre du berger a percé le front du géant. Mais fortifiez-vous dans l'amour, et aimez ceux qui vous haïssent. La haine qu'on ne rend pas est de moitié diminuée. Et la part qui demeure languit, veuve, et meurt. Dépouillez-vous afin qu'on ne vous dépouille pas. Aimez vos ennemis pour qu'ils ne vous soient plus ennemis. Pardonnez afin qu'on vous pardonne. Ne dites point : « La douceur nuit aux pasteurs des peuples. » Car vous n'en savez rien. Les pasteurs des peuples n'en ont point encore essayé. Ils prétendent que par la rigueur ils ont diminué le mal. Mais le mal est grand parmi les hommes et l'on ne voit pas qu'il diminue.

» J'ai dit aux uns : « Ne soyez point oppresseurs. » J'ai dit aux autres : « Ne vous révoltez pas. » Et ni les uns ni les autres ne m'ont écouté. Et ils m'ont jeté la pierre avec la risée. Parce que j'étais avec tous, chacun m'a dit : « Tu n'es pas avec moi. »

» J'ai dit : « Je suis l'ami des misérables. » Et vous n'avez

pas cru que j'étais votre ami, parce que, dans votre orgueil, vous ne savez point que vous êtes misérables. Pourtant la misère du maître est plus cruelle que celle de l'esclave. Mais, quand je vous plaignais tendrement, vous avez cru que je raillais. Et les opprimés ont pensé que j'étais du parti des oppresseurs. Et ils ont dit : « Il n'a » point de pitié. » Mais ma part est dans l'amour et non pas dans la haine. C'est pourquoi vous me méprisez. Et, parce que j'annonce la paix sur la terre, vous me tenez pour insensé. Il vous semble que mes discours vont dans tous les sens, comme les pas d'un homme ivre. Et il est vrai que je traverse vos camps comme ces joueurs de harpe qui, la veille des batailles, vont jouer devant les tentes. Et les soldats disent, en les écoutant : « Ce sont de pauvres » innocents qui vont jouant des airs que nous avons » entendus dans nos montagnes. » Je suis ce harpiste qui passe au milieu des armées. A voir où conduit la sagesse humaine, je veux bien être fou ; et je remercie Dieu de m'avoir donné la harpe et non point l'épée.

XIII

La Vérité

Le saint homme Giovanni demeurait en geôle bien étroite, et il était attaché par des chaînes à des anneaux scellés dans le mur. Mais son âme restait libre, et les tourments n'avaient pas ébranlé sa constance. Et il se promettait de ne point trahir sa foi, mais d'être le témoin et le martyr de la Vérité, afin de mourir en Dieu. Et il se disait : « La Vérité m'accompagnera au gibet. Elle me regardera et elle pleurera. Elle dira : Je pleure parce que c'est pour moi que cet homme meurt. »

Et, comme le saint homme menait ainsi dans la solitude le colloque de ses pensées, un cavalier entra dans la prison, sans que les portes se fussent ouvertes. Il était vêtu d'un manteau rouge et portait à la main une lanterne allumée.

Fra Giovanni lui dit :

— Quel est ton nom, subtil seigneur qui traverses les murailles ?

Et le cavalier répondit :

— Frère, à quoi bon te dire les noms qu'on me donne? J'aurai pour toi celui que tu me donneras. Sache que je viens à toi secourable et bienveillant, et qu'ayant connu que tu aimes chèrement la Vérité je t'apporte une parole touchant cette Vérité que tu as prise pour dame et pour compagne.

Et fra Giovanni commença de rendre grâces au visiteur. Mais celui-ci l'arrêta :

— Je t'avertis, lui dit-il, que cette parole te semblera d'abord vaine et méprisable, car il en est d'elle comme d'une petite clé, que l'imprudent rejette sans en faire usage.

» Mais l'homme avisé l'essaye à plusieurs serrures, et s'aperçoit enfin qu'elle ouvre un coffre plein d'or et de pierres précieuses.

» Donc je te dirai : « Fra Giovanni, puisque tu as voulu
» d'aventure prendre la Vérité pour dame et amie, il t'im-
» porte grandement de savoir d'elle tout ce que savoir se
» peut. Or, apprends qu'elle est BLANCHE. Et par son appa-
» rence, que je te fais connaître, tu découvriras sa nature,
» ce qui te sera fort utile pour t'accointer d'elle et l'em-
» brasser avec toutes sortes de mignardises, à la façon
» d'un ami caressant son amie. Tiens donc pour certain,
» bon frère, qu'elle est BLANCHE. »

Ayant ouï ces paroles, le saint homme Giovanni répondit :

— Messer Subtil, le sens de votre discours n'est pas si difficile à deviner que vous avez paru le craindre. Et mon esprit, bien que naturellement épais et dur, a été traversé tout de suite par la fine pointe de l'allégorie. Vous dites que la Vérité est blanche pour représenter la parfaite pureté qui est en elle et faire paraître clairement que c'est une dame immaculée. Et je me la représente telle que vous dites, passant en blancheur les lys des jardins et la neige qui couvre, durant l'hiver, les cimes de l'Alverne.

Mais le visiteur secoua la tête et dit :

— Fra Giovanni, ce n'est point là le sens de mes paroles et tu n'as pas cassé l'os pour en tirer la moelle. Je t'ai enseigné que la Vérité est blanche et non pas qu'elle est

pure. Et il est d'un petit entendement de croire qu'elle est pure.

Affligé de ce qu'il venait d'entendre, le saint homme Giovanni répondit :

— De même que la lune, lorsque la terre lui cache le soleil, est obscurcie par l'ombre épaisse de ce monde où fut consommé le crime d'Ève, semblablement, messer Subtil, vous avez recouvert une parole claire sous une obscure parole. Et voici que vous errez dans les ténèbres. Car la Vérité est pure, venant de Dieu, source de toute pureté.

Et le Contradicteur répondit :

— Fra Giovanni, soyez meilleur physicien, et reconnaissez que la pureté est une qualité inconcevable. Ainsi faisaient, dit-on, les bergers arcadiens qui nommaient dieux purs les dieux qu'ils ne connaissaient pas.

Alors le bon fra Giovanni soupira et dit :

— Messer, vos paroles sont obscures et enveloppées de tristesse. Parfois, dans mon sommeil, des anges m'ont visité. Je ne comprenais pas non plus leurs paroles. Mais le mystère de leur pensée était joyeux.

Et le visiteur subtil reprit :

— Fra Giovanni, argumentons tous deux selon les règles.

Et le saint homme répondit :

— Je ne peux pas argumenter avec vous. Je ne m'en sens ni le désir ni la force.

— Il faut donc, répliqua le Subtil, que je trouve un autre contradicteur.

Et tout aussitôt, dressant le doigt indicateur de sa main gauche, il fit, avec sa droite, d'un bout de son manteau, un bonnet rouge à ce doigt; puis, le tenant levé devant son nez :

— Voici, dit-il, un doigt de ma main que j'ai fait docteur et avec qui je disputerai doctement. C'est un platonicien, si ce n'est Platon lui-même.

» Messer Platon, qu'est-ce que le pur? Je vous entends, messer Platon. Vous affirmez que la connaissance est pure quand elle est privée de tout ce qui se voit, s'ouït, se touche et généralement s'éprouve. Vous m'accordez, d'un signe de votre bonnet, que la vérité sera vérité pure aux mêmes conditions. C'est-à-dire, moyennant qu'on la rende muette, aveugle, sourde, cul-de-jatte, paralytique, percluse de tous ses membres. Et je reconnais volontiers qu'en cet état, elle échappera aux illusions qui se jouent des hommes, et ne courra pas le guilledou. Vous êtes un grand railleur, messer Platon, et vous vous êtes beaucoup moqué du monde. Quittez votre bonnet.

Et le Contradicteur, ayant rabattu le pan de son manteau, adressa de nouveau la parole au saint homme Giovanni :

— Ami, ces sophistes ne savaient ce que c'est que la Vérité. Mais moi, qui suis physicien et grand observateur des curiosités naturelles, tu peux m'en croire si je te dis qu'elle est blanche, ou plutôt qu'elle est le blanc.

» D'où il ne faut pas induire, t'ai-je dit, qu'elle est pure. Crois-tu que madame Eletta, de Vérone, qui avait les cuisses comme du lait, les eût pour cela abstraites du reste de l'univers, retranchées dans l'invisible et dans l'intangible, qui est le pur, selon la doctrine platonicienne? Ce serait une excessive erreur.

— Je ne connais point cette dame Eletta, dit le saint homme Giovanni.

— Elle s'est donnée toute vive, dit le Contradicteur, à deux papes, à soixante cardinaux, à quatorze princes, à dix-huit marchands, à la reine de Chypre, à trois Turcs,

à quatre juifs, au singe du seigneur évêque d'Arezzo, à un hermaphrodite et au diable. Mais nous nous éloignons de notre sujet, qui est de trouver le propre caractère de la Vérité.

» Or, si ce caractère, comme je viens de l'établir contre Platon lui-même, ne peut être la pureté, il est croyable que c'est l'impureté, laquelle impureté est la condition nécessaire de tout ce qui existe. Car nous venons de voir que le pur n'a ni vie ni connaissance. Et tu as suffisamment éprouvé, j'imagine, que la vie et tout ce qui s'y rapporte se trouve composé, mélangé, divers, tendant à croître ou à diminuer, instable, soluble, corruptible, et non pur.

— Docteur, répondit Giovanni, vos raisons ne valent rien, puisque Dieu, qui est tout pur, existe.

Et le docteur Subtil répliqua :

— Si tu lisais mieux tes livres, mon fils, tu verrais qu'il y est dit de Celui que tu viens de nommer, non point : « Il existe », mais : « Il est ». Or exister et être n'est point une même chose, mais ce sont deux choses contraires. Tu vis, et ne dis-tu pas toi-même : « Je ne suis rien; je suis » comme si je n'étais pas? » Et tu ne dis pas : « Je suis » celui qui est. » Parce que vivre c'est à tout moment cesser d'être. Et tu dis aussi : « Je suis plein d'impuretés », parce que tu n'es pas une chose unique, mais un mélange de choses qui s'agitent et se combattent.

— Voici que vous parlez sagement, répondit le saint homme, et je connais à vos discours que vous êtes très avancé, messer Subtil, dans les sciences tant divines qu'humaines. Car il est vrai que Dieu est celui qui est.

— Par le corps de Bacchus, reprit l'autre, il est parfaitement et universellement. Pour quoi nous sommes dispensés de le chercher en quelque lieu, assurés qu'il ne se rencontre ni plus ni moins en une place qu'en toute autre et

qu'on ne trouverait pas une seule paire de vieux housseaux qui n'en contînt sa juste part.

— Cela est admirable et certain, répondit Giovanni. Mais il convient d'ajouter qu'il est plus spécialement dans les saintes espèces, par l'effet de la transsubstantiation.

— Voire, dit le docteur, il y est mangeable. Observe encore, mon fils, qu'il est rond dans une pomme, allongé dans une aubergine, tranchant dans un couteau et sonore dans une flûte. Il a toutes les qualités des substances. Il a aussi toutes les propriétés des figures. Il est aigu et il est obtus, puisqu'il est à la fois tous les triangles possibles; ses rayons sont égaux et inégaux, puisqu'il est le cercle et l'ellipse, et il est encore l'hyperbole, qui est une figure indescriptible.

Tandis que le saint homme Giovanni méditait ces vérités sublimes, il entendit le docteur Subtil qui éclatait de rire. Alors il lui demanda :

— Pourquoi ris-tu?

— Je ris, dit le docteur, en songeant qu'on a découvert en moi certaines contrariétés et contradictions, et qu'on me les a reprochées amèrement. Il est vrai que j'en ai plusieurs. Mais l'on ne voit pas que, si je les avais toutes, je serais semblable à l'Autre.

Et le saint homme demanda :

— De quel autre parles-tu?

Et le Contradicteur répondit :

— Si tu savais de qui je parle, tu saurais qui je suis. Et mes meilleures paroles, tu ne les entendrais pas volontiers, parce qu'on m'a beaucoup nui. Au contraire, si tu ignores qui je suis, je te serai très utile. Je te ferai connaître que les hommes sont extrêmement sensibles aux sons qui se forment sur les lèvres, et qu'ils se font tuer

pour des mots qui n'ont point de sens, comme il se voit par l'exemple des martyrs, et par ton propre exemple, ô Giovanni, qui te réjouis d'être étranglé et puis brûlé au chant des sept psaumes, sur la place de Viterbe, pour ce mot de Vérité auquel il te serait impossible de trouver une signification raisonnable.

» Et certes tu fouillerais tous les coins et recoins de ton obscure cervelle, et tu remuerais toutes les toiles d'araignée et toute la vieille ferraille qui s'y trouvent, sans jamais découvrir le crochet qui ouvre ce mot et en tire le sens. Et sans moi, mon pauvre ami, tu te serais fait pendre et puis brûler pour trois syllabes que ni toi ni tes juges n'entendez, en sorte qu'on n'aurait jamais su qui mépriser le plus, des bourreaux ou de la victime.

» Sache donc que la Vérité, ta dame bien-aimée, est faite d'éléments où se rencontrent l'humide et le sec, le dur et le mou, le froid et son contraire, et qu'il en est de cette dame comme des dames charnelles en qui le tendre et le chaud n'est pas répandu également sur tout le corps.

Fra Giovanni doutait dans sa simplicité si ce discours était bien honnête. Le Contradicteur lut dans la pensée du saint homme. Et il le rassura, disant :

— Ce sont là des connaissances que l'on acquiert à l'école. Je suis théologien.

Il se leva et dit encore :

— J'ai regret de te quitter, ami. Mais je ne puis durer plus longtemps près de toi. Car j'ai beaucoup de contradictions à porter aux hommes. Et je ne puis goûter de repos ni jour ni nuit. Il faut que j'aille sans cesse d'un lieu à un autre, posant ma lanterne tantôt sur le pupitre du clerc, tantôt sur le chevet de l'homme souffrant qui veille.

Ayant dit, il s'en alla comme il était venu. Et le saint homme Giovanni se demanda : « Pourquoi ce docteur a-t-il

dit que la vérité est blanche? » Et, couché sur la paille, il remuait cette idée dans sa tête. Son corps participait de l'inquiétude de son âme et se retournait de côté et d'autre sans trouver le repos.

XIV

Le Songe

C'est pourquoi, demeuré seul dans la geôle, il pria le Seigneur, disant :

— Mon Seigneur, votre bonté est infinie à mon endroit et votre prédilection manifeste, puisque vous avez voulu que je fusse couché sur un tas de fumier, comme Job et Lazare, que tant vous aimâtes. Et vous m'avez donné de connaître que la paille immonde est au juste un doux oreiller. O vous, cher fils de Dieu, qui descendîtes aux enfers, bénissez le repos de votre serviteur couché dans la fosse obscure. Et, puisque les hommes m'ont privé d'air et de lumière, parce que je confessais la vérité, daignez m'éclairer des lueurs de l'aube éternelle et me nourrir des flammes de votre amour, ô vivante Vérité, Seigneur, mon Dieu!

Ainsi le saint homme Giovanni priait des lèvres. Mais il lui souvenait en son cœur des discours du Contradicteur. Et il était troublé jusques au fond de l'âme. Et dans le trouble et l'angoisse il s'endormit.

Et, parce que la pensée du Contradicteur pesait sur son sommeil, il ne s'endormit pas comme le petit enfant couché sur le sein de sa mère. Et son dormir ne fut point de rire et de lait. Et il eut un songe. Et il vit en rêve une roue immense qui de vives couleurs brillait.

Et elle ressemblait à ces roses de lumière qui fleurissent au portail des églises, par l'art des ouvriers tudesques, et qui font paraître dans le verre limpide l'histoire de la Vierge Marie et la gloire des prophètes. Mais de ces roses le Toscan ignore l'artifice.

Et cette roue était grande, lucide et claire mille fois plus que la mieux ouvrée de toutes ces roses qui furent divisées au compas et peintes au pinceau dans les pays d'Allemagne. Et l'empereur Charles n'en vit pas une pareille le jour de son sacre.

Celui seul contempla de ses yeux mortels une roue plus splendide, qui, conduit par une dame, entra vêtu de chair au Saint Paradis. Et cette rose semblait faite de lumière et elle était vivante. A la bien regarder, on s'apercevait qu'elle était formée d'une multitude de figures animées, et que des hommes de tout âge et de tout état, en foule pressée, composaient le moyeu, les bras et la jante. Ces hommes étant vêtus selon leur condition, on reconnaissait aisément le pape, l'empereur, les rois et les reines, les évêques, les barons, les chevaliers, les dames, les écuyers, les clercs, les bourgeois, les marchands, les procureurs, les apothicaires, les laboureurs, les ribaudes, les maures et les juifs. Et, parce que tous les habitants de la terre paraissaient sur cette roue, on y voyait les satyres et les cyclopes, les pygmées et les centaures que l'Afrique nourrit dans ses sables brûlants, et les hommes que rencontra Marco Polo le voyageur, lesquels naissent sans tête, avec un visage au-dessous du nombril.

Et des lèvres de chacun de ces hommes sortait une banderole portant une devise. Or chaque devise était d'une couleur qui ne paraissait sur aucune autre, et, dans le nombre incalculable des devises, on n'en eût pas rencontré deux de la même apparence. Mais les unes étaient trem-

pées dans la pourpre, les autres teintes des lueurs du ciel et de la mer, ou du clair des astres. Il y en avait qui verdoyaient comme l'herbe. Plusieurs étaient très pâles, plusieurs très sombres. En sorte que le regard retrouvait sur ces devises toutes les couleurs dont l'univers est peint.

Le saint homme Giovanni commença de les lire.

Et, par ce moyen, il connut les pensées diverses des hommes. Et, ayant lu assez avant, il s'aperçut que ces devises étaient variées par le sens des mots autant que par la couleur des lettres, et que les sentences s'opposaient entre elles de telle sorte qu'il n'en était pas une seule qui ne contredît toutes les autres.

Mais il vit aussi que cette contrariété, qui existait dans la tête et le corps des maximes, ne subsistait pas dans leur queue, et que toutes s'accordaient par le bas très exactement, et qu'elles allaient à leur terme de la même manière, car chacune finissait par ces mots : TELLE EST LA VÉRITÉ.

Et il se dit en lui-même :

— Ces devises sont semblables aux fleurs que les jeunes hommes et les demoiselles cueillent dans les prairies de l'Arno, pour les lier en bouquets. Car ces fleurs s'assemblent facilement par les queues, tandis que les têtes s'écartent et disputent d'éclat entre elles. Et il en est de même des opinions de ces gens terrestres.

Et le saint homme trouva dans les devises une multitude de contrariétés touchant l'origine de la souveraineté, les sources de la connaissance, les plaisirs et les peines, les choses qui sont permises et celles qui ne le sont pas. Et il y découvrit aussi de grandes difficultés relativement à la figure de la terre et à la divinité de N.-S. Jésus-Christ, à cause des hérétiques, des arabes, des juifs, des monstres de l'Afrique et des épicuriens, qui, sur la roue étincelante, paraissaient, une banderole aux lèvres.

Et chaque sentence se terminait par ces mots : TELLE EST LA VÉRITÉ. Et le saint homme Giovanni s'émerveilla de contempler tant de vérités diversement colorées. Il en voyait de rouges, de bleues, de vertes, de jaunes, et il n'en voyait pas de blanche. Non pas même celle que proclamait le pape, à savoir : « La Pierre a remis à Pierre les couronnes de la terre ». Car cette devise était tout empourprée et comme sanglante.

Et le saint homme soupira :

— Je ne rencontrerai donc pas sur la roue universelle la Vérité blanche et pure, l'albe et candide Vérité que je cherche.

Et il appela la Vérité, disant avec des larmes :

— Vérité pour qui je meurs, parais aux regards de ton martyr !

Et, comme il gémissait de la sorte, la roue vivante se mit à tourner, et les devises, en se mélangeant, cessèrent d'être distinctes, et il se forma sur le grand disque des cercles de toutes couleurs, et ces cercles étaient plus grands à mesure qu'ils s'éloignaient du centre.

Et, le mouvement devenu plus rapide, ces cercles s'effacèrent les uns après les autres; les plus grands disparurent les premiers, par l'effet de la vitesse qui était plus forte vers la jante. Mais, quand la roue devint si agile à tourner que l'œil, ne pouvant apercevoir le mouvement, la jugeait inerte, les moindres cercles s'évanouirent comme l'étoile du matin, quand le soleil pâlit les collines d'Assise.

Alors la roue parut toute blanche. Et elle passait en éclat l'astre limpide où le Florentin vit dans la rosée Béatrice. Et l'on eût dit qu'un ange, ayant essuyé la perle éternelle pour en ôter les taches, l'avait posée sur la terre, tant la roue ressemblait à la lune qui, au plus haut du ciel, brille un peu voilée par la gaze des nuées légères.



Car alors aucune figure d'homme portant des fagots ni aucun signe n'est marqué sur sa face d'opale. Et, de même, il n'y avait nulle tache sur la roue lumineuse.

Et le saint homme Giovanni ouït une voix qui lui disait :

— Contemple la Vérité blanche que tu désirais connaître. Et sache qu'elle est faite de toutes les vérités contraires, en même façon que de toutes les couleurs est composé le blanc. Et cela, les enfants de Viterbe le savent, pour avoir fait tourner sur l'aire du marché des toupies bariolées. Mais les docteurs de Bologne n'ont point deviné les raisons de cette apparence. Or en chacune de ces devises était une part de la Vérité, et de toutes se forme la devise véritable.

— Hélas ! répondit le saint homme, comment la pourrai-je lire? Mes yeux sont éblouis.

Et la voix reprit :

— Il est vrai qu'on n'y voit que du feu. Cette devise par nuls caractères latins, arabes ou grecs, par nuls signes magiques ne sera jamais exprimée, et il n'est point de main qui puisse la tracer en signes de flamme sur les murs des palais.

» Ami, ne t'obstine pas à lire ce qui n'est pas écrit. Sache seulement que tout ce qu'un homme a pensé ou cru dans sa vie brève est une parcelle de cette infinie Vérité ; et que, de même qu'il entre beaucoup d'ordure dans ce qu'on appelle monde, c'est-à-dire arrangement, ordre, propreté, de même les maximes des méchants et des fous, qui sont le commun des hommes, participent en quelque chose de l'universelle Vérité, laquelle est absolue, permanente et divine. Ce qui me fait craindre pour elle qu'elle n'existe pas.

Et, ayant poussé un grand éclat de rire, la voix se tut.

Et le saint homme vit s'allonger un pied chaussé de chausses rouges qui, à travers la chaussure, semblait

fourchu et en forme de pied de bouc, mais beaucoup plus grand. Et ce pied frappa la roue lumineuse sur le rebord de la jante si rudement, qu'il en jaillit des étincelles comme d'un fer battu par le marteau du forgeron et que la machine bondit pour retomber au loin, fracassée. Cependant l'air s'emplit d'un rire si aigu que le saint homme s'éveilla.

Et, dans l'ombre livide de la prison, il songea tristement :

— Je n'espère plus connaître la Vérité, si, comme il vient de m'être manifeste, elle ne se montre que dans les contradictions et les contrariétés, et comment oserai-je être par ma mort le témoin et le martyr de ce qu'il faut croire, après que le spectacle de la roue universelle m'a fait paraître que tout mensonge est une parcelle de la Vérité parfaite et inconnaissable? Pourquoi, mon Dieu! avez-vous permis que je visse ces choses, et qu'il me fût révélé avant mon dernier sommeil que la Vérité est partout et qu'elle n'est nulle part?

Et, la tête dans les mains, le saint homme pleura.

XV

Le Jugement

Fra Giovanni fut conduit devant les magistrats de la République pour être jugé selon la loi de Viterbe. Et l'un des magistrats dit aux gardes :

— Otez-lui ses chaînes. Car tout accusé doit paraître librement devant nous.

Et Giovanni songea :

— Pourquoi le juge prononce-t-il des paroles obliques?

Et le premier des magistrats commença d'interroger le saint homme. Il lui dit :

— Giovanni, homme mauvais, ayant été mis en prison par l'auguste clémence des lois, tu as parlé contre ces lois. Et tu as ourdi avec des méchants, enchaînés dans le même cachot que toi, un complot contre l'ordre établi dans la ville.

Le saint homme Giovanni répondit :

— J'ai parlé pour la justice et pour la vérité. Si les lois de la ville sont conformes à la justice et à la vérité, je n'ai pas parlé contre elles. J'ai prononcé des paroles d'amour. J'ai dit :

» Ne tentez pas de détruire la force par la force. Soyez pacifiques au milieu des guerres, afin que l'esprit de Dieu se pose en vous comme le petit oiseau sur la cime d'un

peuplier, dans la vallée recouverte par l'eau du torrent. J'ai dit : « Soyez doux aux violents. »

Et le juge cria avec colère :

— Parle ! apprends-nous qui sont les violents.

Et le saint homme dit :

— Vous voulez traire la vache qui a donné tout son lait et apprendre de moi plus que je ne sais.

Mais le juge imposa silence au saint homme, et il dit :

— Ta langue a lancé la flèche du discours, et le trait visait les princes de la République. Mais il est tombé plus bas, et s'est retourné contre toi.

Et le saint homme dit :

— Vous me jugez, non sur mes actes et mes paroles, qui sont manifestes, mais sur mes intentions qui ne sont visibles qu'à Dieu.

Et le juge répondit :

— Si nous ne voyions pas l'invisible et si nous n'étions pas des dieux sur la terre, comment nous serait-il possible de juger des hommes ? Ne sais-tu pas qu'il vient d'être fait une loi dans Viterbe, qui poursuit jusqu'aux pensées les plus secrètes ? Car la police des villes se parfait sans cesse, et le sage Ulpien, qui tenait la règle et l'équerre au temps de César, serait surpris lui-même, s'il voyait nos équerres et nos règles meilleures.

Et le juge dit encore :

— Giovanni, tu as conspiré dans ta prison contre la chose publique.

Mais le saint homme nia d'avoir conspiré contre la chose de Viterbe. Alors le juge dit :

— Le geôlier en a témoigné.

Et le saint homme demanda :

— De quel poids sera mon témoignage dans un plateau, quand celui du geôlier est dans l'autre ?

Le juge répondit :

— Dans la balance, le tien sera trouvé léger.

C'est pourquoi le saint homme garda le silence.

Et le juge dit :

— Tout à l'heure, tu parlais, et tes paroles prouvaient ta perfidie. Et voici que tu te tais, et ton silence est l'aveu de ton crime, et tu as avoué deux fois que tu es coupable.

Et celui des magistrats qu'on nommait l'Accusateur se leva et dit :

— L'insigne ville de Viterbe parle par ma voix, et ma voix sera grave et calme, parce qu'elle est la voix publique. Et vous croirez entendre parler une statue de bronze, car je n'accuse pas avec mon cœur et mes entrailles, mais avec les tables d'airain sur lesquelles la loi est écrite.

Et aussitôt il commença de s'agiter et de prononcer des paroles violentes. Et il récita l'argument d'un drame, à l'imitation de Sénèque le tragédien. Et ce drame était plein de crimes commis par le saint homme Giovanni. Et l'Accusateur jouait successivement tous les personnages de la tragédie. Il imitait les plaintes des victimes et la voix de Giovanni, afin de mieux frapper les âmes. Et l'on croyait entendre et voir Giovanni lui-même, saoul de haine et de crime. Et l'Accusateur s'arracha les cheveux, déchira sa robe et tomba accablé sur son siège auguste.

Et celui des juges qui avait interrogé l'accusé prit de nouveau la parole et dit :

— Il convient qu'un citoyen défende cet homme. Car nul, d'après la loi de Viterbe, ne peut être condamné avant d'avoir été défendu.

Alors un avocat de Viterbe monta sur un escabeau et parla en ces termes :

— Si ce moine a dit et fait ce qui lui est reproché, il est très méchant. Mais on n'a pas la preuve qu'il ait parlé

et agi de la manière qu'on croit. Et, bons seigneurs, en eût-on la preuve, il conviendrait de considérer encore l'extrême simplicité de cet homme et la faiblesse de son entendement. Il était, sur la place publique, la risée des enfants. C'est un ignorant. Il a fait beaucoup d'extravagances; je le crois, pour ma part, dénué de raison. Ce qu'il dit vaut autant que rien, et il ne sait rien faire. Je crois qu'il a fréquenté de mauvaises sociétés. Il répète ce qu'il a entendu sans le comprendre. Il est trop stupide pour être puni. Cherchez ceux qui l'ont endoctriné. Ce sont les coupables. Il y a beaucoup d'incertitudes en cette affaire, et le sage a dit : « Dans le doute, abstiens-toi. »

Ayant parlé, l'avocat descendit de son escabeau. Et frère Giovanni reçut sa sentence de mort. Et il lui fut dit qu'il serait pendu sur la place où les paysannes viennent vendre des fruits et les enfants jouer aux osselets.

Et un très insigne docteur en droit, qui se trouvait parmi les juges, se leva et dit :

— Giovanni, il te convient de souscrire à la sentence qui te condamne, car, prononcée au nom de la ville, elle est prononcée par toi-même, en tant que partie de la ville. Et tu y as une part honorable, comme citoyen, et je te prouverai que tu dois être content d'être étranglé par justice.

» En effet, le contentement du tout comprend et renferme le contentement des parties, et, puisque tu es une partie, infime à la vérité et misérable, de la noble ville de Viterbe, ta condamnation qui contente la communauté doit te contenter toi-même.

» Et je te démontrerai encore que tu dois estimer ton arrêt de mort aimable et décent. Car il n'y a rien d'utile et de convenable comme le droit, qui est la juste mesure

des choses et il doit te plaire qu'on t'ait fait cette bonne mesure. D'après les règles établies par César Justinien, tu as reçu ton dû. Et ta condamnation est juste, par là plaisante et bonne. Mais, serait-elle injuste et entachée et contaminée d'ignorance et d'iniquité (ce qu'à Dieu ne plaise), il te conviendrait encore de l'approuver.

» Car une sentence injuste, quand elle est prononcée dans les formes de la justice, participe de la vertu de ces formes et demeure par elles auguste, efficace et de grande vertu. Ce qu'il y a de mauvais en elle est transitoire et de peu de conséquence, et n'affecte que le particulier, tandis que ce qu'elle a de bon, elle le tient de la fixité et permanence de l'institution de justice et, par là, elle satisfait le général. En raison de quoi, Papinien proclame qu'il vaut mieux juger faussement que de ne point juger du tout, car les hommes sans justice sont autant que bêtes en forêts, tandis que, par justice, se manifeste leur noblesse et dignité, ainsi qu'il se voit par l'exemple des juges de l'Aréopage, qui étaient en singulier honneur chez les Athéniens. Or, comme il est nécessaire et profitable de juger, et qu'il n'est pas possible de juger sans faute ni erreur, il s'ensuit que l'erreur et la faute sont comprises dans l'excellence de la justice et participent de cette excellence. Par quoi, si tu croyais ta sentence inique, tu devrais te complaire dans cette iniquité, en tant qu'alliée et amalgamée à l'équité, de même que l'étain et le cuivre sont mêlés, pour composer le bronze qui est un métal précieux et employé à de très nobles usages, de la manière que dit Pline en ses histoires.

Le docteur énuméra ensuite les commodités et avantages de l'expiation qui lave la faute, comme les servantes lavent chaque samedi le parvis des maisons. Et il représenta au saint homme quel bienfait c'était pour lui d'être

condamné à mort par l'auguste volonté de la république de Viterbe qui lui avait donné des juges et un défenseur. Et, quand le docteur se tut, à bout de paroles, fra Giovanni fut remis aux fers et reconduit en prison.

XVI

Le Prince du Monde

Or, le matin du jour marqué pour son supplice, le saint homme Giovanni dormait profondément. Et le docteur Subtil, ayant ouvert la porte du cachot, tira le dormeur par la manche et cria :

— Holà ! fils de la femme, éveille-toi ! Jà le jour ouvre ses prunelles grises. L'alouette chante, et les vapeurs du matin caressent le flanc des monts. On voit glisser sur les coteaux les nuées souples et blanches aux reflets de rose, qui sont les flancs, les ventres et les fesses des nymphes immortelles, filles divines des eaux et du ciel, ondoyant troupeau des vierges matinales, que le vieillard Océanus mène par les montagnes et qui reçoivent dans leurs bras frais, sur un lit d'hyacinthes et d'anémones, les dieux maîtres du monde, et les bergers aimés des déesses. Car il est des bergers que leurs mères firent beaux et dignes du lit des nymphes, habitantes des sources et des bocages.

» Et moi-même, qui ai beaucoup étudié les curiosités naturelles, voyant tout à l'heure ces nuées se couler voluptueusement au ventre du coteau, j'en concevais des désirs, dont je ne sais rien, sinon qu'ils naissaient vers mes lombes, et que, ainsi qu'Hercule enfant, ils montraient leur force dès le berceau. Et ces désirs n'étaient point que de vapeurs rosées et de nuées légères : ils me représen-

taient précisément une fille nommée Mona Libetta, que j'ai connue en passant à Castro, dans une auberge où elle était servante et toute au bon plaisir des muletiers et des soldats.

» Et l'image que je me faisais de Mona Libetta, ce matin, en cheminant sur les rampes de la colline, était merveilleusement embellie par la douceur du souvenir et le regret de l'absence, et elle était parée de toutes les illusions, qui, naissant en l'endroit des lombes que je t'ai dit, répandent ensuite leur feu parfumé dans toute l'âme du corps, et la pénètrent d'ardeurs languissantes et de souffrances délicieuses.

» Car il faut que tu saches, ô Giovanni, qu'à la voir tranquillement et d'un œil froid, cette fille n'était pas bien différente de toutes celles qui, dans les campagnes d'Ombrie et des Romagnes, vont au pré traire les vaches. Elle avait des yeux noirs, lents et farouches, le visage brun, la bouche grande, la poitrine lourde, le ventre jaune et le devant des jambes, à partir du genou, hérissé de poils. Elle riait ordinairement d'un rire épais; mais, dans le plaisir, sa face devenait sombre et comme étonnée par la présence d'un dieu. C'est là ce qui m'avait attaché à elle, et j'ai beaucoup médité depuis sur la nature de cet attachement, car je suis docteur et habile à chercher les raisons des choses.

» Et j'ai découvert que la force qui m'attirait vers cette Mona Libetta, servante d'auberge à Castro, était la même qui gouverne les astres dans le ciel et qu'il n'y a qu'une force au monde, qui est l'amour, laquelle est aussi la haine, comme il paraît par l'exemple de cette Mona Libetta qui fut beaucoup baisée, et battue tout autant.

» Et il me souvient qu'un palefrenier du pape, lequel était son meilleur ami, la frappa si rudement, une nuit,

dans le grenier où il couchait avec elle, qu'il l'y laissa pour morte. Et il s'en alla criant par les rues que des vampires avaient étranglé la fille. Ce sont des sujets qu'il faut méditer si l'on veut se faire quelque idée de la bonne physique et de la philosophie naturelle.

Ainsi parla le docteur Subtil. Et le saint homme Giovanni, se dressant sur sa couche de fumier, répondit :

— Docteur, sont-ce là les discours qu'il convient de tenir à un homme qui va être pendu tout à l'heure? Je doute, en t'écoutant, si tes paroles sont d'un homme de bien et d'un insigne théologien, ou si elles ne viennent pas plutôt d'un songe envoyé par l'ange des ténèbres.

Et le docteur Subtil répondit :

— Qui te parle d'être pendu? Sache, Giovanni, que je suis venu ici, dès la fine pointe du jour, pour te délivrer et t'aider à fuir. Vois : j'ai revêtu l'habit d'un geôlier; la porte de la prison est ouverte. Viens, hâte-toi!

Et le saint homme, s'étant levé, répondit :

— Docteur, prenez garde à ce que vous dites. J'ai fait le sacrifice de ma vie. Et j'avoue qu'il m'en a coûté. Si, croyant sur votre parole que je suis rendu à la vie, on me mène au lieu de justice, il me faudra faire un second sacrifice plus douloureux que le premier, et souffrir deux morts. Et je vous avoue que mon envie du martyre s'en est allée, et que le désir m'est venu de respirer le jour sous les pins de la montagne.

Le docteur Subtil répliqua :

— Il se trouve que j'avais dessein de te mener sous les pins qui sonnent au vent avec la douceur triste de la flûte. Nous déjeunerons sur la pente moussue qui regarde la ville. Viens! Pourquoi tardes-tu?

Et le saint homme dit :

— Avant de partir avec vous, je voudrais bien savoir

qui vous êtes. Je suis déchu de ma première constance. Mon courage n'est plus qu'un brin de paille sur l'aire dévastée de ma vertu. Mais il me reste la foi au fils de Dieu et, pour sauver mon corps, je ne voudrais pas perdre mon âme.

— Vraiment, dit le docteur Subtil, tu crois que j'ai envie de ton âme! Est-elle donc si belle demoiselle et gentille dame pour que tu aies peur que je te la prenne ? Garde-la, mon ami, je n'en ferais rien.

Le saint homme n'était pas rassuré par ces discours qui n'exhalaient point une pieuse odeur. Mais, comme il avait grande envie d'être libre, il n'en chercha pas davantage, suivit le docteur et franchit avec lui le guichet de la prison.

Et seulement quand il fut dehors, il demanda :

— Qui es-tu, toi qui envoies des songes aux hommes et qui délivres les prisonniers? Tu as la beauté d'une femme et la force d'un homme, et je t'admire, et je ne peux pas t'aimer.

Et le docteur Subtil répondit :

— Tu m'aimeras dès que je t'aurai fait du mal. Les hommes ne peuvent aimer que ceux qui les font souffrir. Et il n'y a d'amour que dans la douleur.

Et, parlant de la sorte, ils sortirent de la ville et prirent les sentiers de la montagne. Et, quand ils eurent longtemps cheminé, ils virent à l'orée du bois une maison couverte de tuiles rouges. Devant la maison, du côté de la plaine, s'étendait une terrasse plantée d'arbres fruitiers et bordée de vignes.

Ils s'assirent dans la cour sous un cep aux feuilles dorées par l'automne et d'où pendaient des grappes de raisin. Et là une jeune fille leur servit du lait, du miel et des gâteaux de maïs.

Alors le docteur Subtil allongeant le bras cueillit une pomme vermeille, y mordit et la donna au saint homme. Et Giovanni mangea et but; et sa barbe était toute blanche de lait et ses yeux riaient en regardant le ciel, qui les emplissait d'azur et de joie. Et la jeune fille sourit.

Et le docteur Subtil dit :

— Regarde cette enfant; elle est bien plus jolie que Mona Libetta.

Et le saint homme, ivre de lait et de miel, joyeux dans la lumière du jour, chanta des chansons que sa mère chantait quand elle le portait dans ses bras. C'étaient des chansons de bergers et de bergères, et l'on y parlait d'amour. Et, comme la jeune fille écoutait sur le seuil de la porte, le saint homme se leva, courut tout chancelant vers elle, la prit dans ses bras et lui donna sur les joues des baisers pleins de lait, de rire et de joie.

Et, le docteur Subtil ayant payé l'écot, les deux voyageurs s'en allèrent vers la plaine.

Comme ils marchaient le long des saules argentés qui bordent la rivière, le saint homme dit :

— Asseyons-nous. Car voici que je suis las.

Et ils s'assirent sous un saule, et ils voyaient les iris recourber leurs lames sur le rivage et les mouches éclatantes voler sur les eaux. Mais Giovanni ne riait plus, et son visage était triste.

Et le docteur Subtil lui demanda :

— Pourquoi es-tu soucieux?

Et Giovanni lui répondit :

— J'ai senti par toi la caresse des choses vivantes, et je suis troublé dans mon cœur. J'ai goûté le lait et le miel. J'ai vu la servante au seuil de la maison et j'ai connu qu'elle était belle. Et l'inquiétude est dans mon âme et dans ma chair.

» Quel chemin j'ai fait depuis le moment que je t'ai

connu! Te souvient-il du bois d'yeuses où je t'ai vu pour la première fois? Car je te reconnais.

» C'est toi qui m'as visité dans mon ermitage et qui m'apparus avec des yeux de femme qui brillaient sous un voile léger, tandis que ta bouche délicieuse m'enseignait des difficultés sur le Bien. C'est toi encore qui te montras à moi dans la prairie sous ta chape d'or, tel qu'un Ambroise ou qu'un Augustin. Je ne connaissais pas alors le mal de penser. Et tu m'as donné la pensée. Et tu as mis la superbe comme un charbon de feu sur mes lèvres. Et j'ai médité. Mais, dans la roide nouveauté de l'esprit et dans la jeunesse encore rude de l'intelligence, je ne doutais pas. Et tu es venu encore à moi et tu m'as donné l'incertitude et tu m'as fait boire le doute comme du vin. Voici qu'aujourd'hui je goûte par toi l'illusion délicieuse des choses et que l'âme des bois et des ruisseaux, du ciel et de la terre et des formes animées, entre dans ma poitrine.

» Et je suis malheureux parce que je t'ai suivi, Prince des hommes!

Et Giovanni contempla son compagnon, beau comme le jour et la nuit. Et il lui dit :

— C'est par toi que je souffre, et je t'aime. Je t'aime parce que tu es ma misère et mon orgueil, ma joie et ma douleur, la splendeur et la cruauté des choses, parce que tu es le désir et la pensée, et parce que tu m'as rendu semblable à toi. Car ta promesse dans le Jardin, à l'aube des jours, n'était pas vaine, et j'ai goûté le fruit de la science, ô Satan!

Giovanni dit encore :

— Je sais, je vois, je sens, je veux, je souffre. Et je t'aime pour tout le mal que tu m'as fait. Je t'aime parce que tu m'as perdu.

Et, se penchant sur l'épaule de l'ange, l'homme pleura.

A Félix Jeantet

VIII

LE MYSTÈRE DU SANG

La bocca sua non diceva se non Jesù e Catarina, e cosi dicende ricevetti el capo nelle mani mie, fermando l'occhio nella Divina Bontà e dicendo : Io voglio...

(*Le lettere di S. Caterina da Siena.* — XCVII, Gigli e Burlamacchi.)

La ville de Sienne était comme le malade qui cherche en vain une bonne place sur son lit et croit, en se retournant, tromper la douleur. Elle avait plusieurs fois changé le gouvernement de la république, qui passa des consuls aux assemblées des bourgeois et qui, confié d'abord aux nobles, fut exercé ensuite par les changeurs, les drapiers, les apothicaires, les fourreurs, les marchands de soie et toutes gens adonnés aux arts supérieurs. Mais ces bourgeois s'étant montrés faibles et cupides, le peuple les chassa à leur tour et donna le pouvoir aux petits artisans. En l'an 1368ᵉ de la glorieuse Incarnation du fils de Dieu, la seigneurie fut composée de quatorze magistrats choisis parmi les bonnetiers, les bouchers, les serruriers, les cordonniers et les maçons, qui formèrent un grand conseil appelé le Mont des Réformateurs. C'étaient des plébéiens rudes comme la Louve de bronze, emblème de leur Ville, qu'ils aimaient d'un amour filial et terrible. Mais le peuple, qui les avait établis sur la république, avait laissé subsister au-dessous d'eux les Douze, qui étaient de la classe des banquiers et des riches marchands. Ceux-ci conspiraient avec les nobles, à l'instigation de l'empereur, pour vendre la Ville au pape.

Le césar allemand était l'âme du complot; il promettait ses lansquenets pour en assurer le succès. Sa hâte était grande que l'affaire fût faite, comptant qu'avec le prix de la vente il pourrait retirer la couronne de Charlemagne, engagée pour seize cent vingt florins chez les banquiers de Florence.

Cependant, ceux du Mont des Réformateurs, qui composaient la Seigneurie, tenaient ferme la baguette du commandement et veillaient au salut de la République. Ces artisans, magistrats d'un peuple libre, avaient interdit à l'empereur, entré dans leurs murs, le pain, l'eau, le sel et le feu; ils l'avaient chassé gémissant et tremblant, et ils condamnaient les conspirateurs à la peine capitale. Gardiens de la ville fondée par l'antique Rémus, ils imitaient la sévérité des premiers consuls de Rome. Mais leur ville, vêtue d'or et de soie, glissait entre leurs mains comme une courtisane lascive et perfide. Et l'inquiétude les rendait impitoyables.

En l'année 1370, ils apprirent qu'un gentilhomme de Pérouse, ser Niccola Tuldo, avait été envoyé par le pape pour engager les Siennois à livrer, de concert avec César, la ville au Saint Père. Ce seigneur était dans la fleur de la jeunesse et de la beauté et il avait appris au milieu des dames cet art de plaire et de séduire qu'il exerçait maintenant dans le palais des Salembeni et dans les boutiques des changeurs. Et, bien qu'il eût l'âme légère et l'esprit vain, il gagnait à la cause du pape force bourgeois et quelques artisans. Instruits de ses intrigues, les magistrats du Mont des Réformateurs le firent amener devant leur sérénissime conseil, et, l'ayant interrogé sous le gonfalon de la République, où l'on voit un lion qui s'élance,

ils le déclarèrent convaincu d'attentat contre la liberté de la ville.

Il n'avait répondu qu'avec un riant dédain à ces cordonniers et à ces bouchers. Quand il entendit prononcer son arrêt de mort, il tomba dans un étonnement profond, et on le mena comme endormi dans la prison. Mais aussitôt qu'il y fut enfermé, s'éveillant de sa stupeur, il regretta la vie avec toute l'ardeur d'un sang jeune et d'une âme impétueuse; les images de ses voluptés, armes, femmes, chevaux, se pressaient devant ses yeux, et, à la pensée qu'il n'en jouirait plus jamais, il fut transporté d'un si furieux désespoir qu'il frappa des poings et du front les murs de son cachot et qu'il poussa des hurlements tels qu'on les entendait tout à l'entour jusque dans les maisons des bourgeois et dans les échoppes des drapiers. Le geôlier accouru à ses cris le trouva tout couvert de sang et d'écume.

Ser Niccola Tuldo ne cessa pas de hurler de rage pendant trois jours et trois nuits.

On en fit un rapport au Mont des Réformateurs. Les membres de la sérénissime Seigneurie, ayant expédié les affaires pressées, examinèrent le cas du malheureux condamné.

Leone Rancati, briquetier de son état, dit :

— Cet homme doit payer de sa tête son crime envers la république de Sienne; et personne ne peut le racheter de cette dette, sans usurper les droits sacrés de la cité, notre mère. Il faut qu'il meure. Mais son âme est à Dieu qui l'a créé, et il ne convient pas que, par notre faute, il meure dans le désespoir et dans le péché. Assurons donc son salut éternel par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

Matteino Renzano, le boulanger, qui était renommé pour sa sagesse, se leva à son tour et dit :

— Tu as bien parlé, Leone Rancati. C'est pourquoi il convient d'envoyer au condamné Catherine, la fille du foulon.

Cet avis fut approuvé par toute la Seigneurie qui résolut d'inviter Catherine à visiter Niccola Tuldo dans sa prison.

En ce temps-là, Catherine, fille de Giacomo, le foulon, parfumait de ses vertus la cité de Sienne. Elle habitait une cellule dans la maison de son père et portait l'habit des Sœurs de la Pénitence. Elle ceignait sous sa robe de laine blanche une chaîne de fer, et se flagellait chaque jour une heure. Puis, montrant ses bras couverts de plaies, elle disait : « Voilà mes roses! » Elle cultivait dans sa chambre des lys et des violettes, dont elle faisait des guirlandes pour les autels de la Vierge et des Saints. Et pendant ce temps elle chantait des hymnes en langue vulgaire à la louange de Jésus et de Marie. En ces tristes années où la ville de Sienne était une hôtellerie de douleur et une maison de joie, Catherine visitait les prisonniers, et elle disait aux prostituées : « Mes sœurs, que je voudrais vous cacher dans les plaies amoureuses du Sauveur ! » Et une vierge si pure, enflammée d'une telle charité, n'avait pu éclore et fleurir qu'à Sienne, qui, sous ses souillures et parmi ses crimes, restait la cité de la sainte Vierge.

Avertie par les magistrats, Catherine se rendit à la prison publique le matin du jour où ser Niccola Tuldo devait mourir. Elle le trouva étendu sur le pavé du cachot, blasphémant à grands cris. Là, soulevant le voile blanc que le bienheureux Dominique lui-même, descendu du Paradis, avait posé sur son front, elle découvrit au prisonnier un visage d'une beauté céleste. Comme il la regardait, étonné, elle se pencha sur lui pour essuyer l'écume qui lui souillait la bouche.

Ser Niccola Tuldo, tournant sur elle des yeux encore farouches, lui dit :

— Va-t'en ! Je te hais, parce que tu es de Sienne, qui me tue. Oh! Sienne, vraie louve, qui enfonce ses crocs vils dans la gorge d'un noble homme de Pérouse ! O louve! ô lice immonde et sauvage!

Catherine lui répondit :

— Mon frère, qu'est-ce qu'une ville, et que sont toutes les cités de la terre, auprès de la cité de Dieu et des anges? Je suis Catherine, et je viens te convier aux noces éternelles.

La douceur de cette voix et la clarté de ce visage répandirent tout à coup la paix et la lumière dans l'âme de Niccola Tuldo.

Il lui souvint de ses jours d'innocence, et il pleura comme un enfant.

Le soleil, levé sur les Apennins, blanchissait la prison de ses premiers rayons. Catherine dit :

— Voici l'aube! Debout pour les noces éternelles, mon frère, debout !

Et, le soulevant, elle l'entraîna dans la chapelle, où fra Cattaneo l'entendit en confession.

Ser Niccola Tuldo assista ensuite dévotement à la sainte messe et reçut le corps de Jésus. Puis il se tourna vers Catherine et lui dit :

— Reste avec moi; ne m'abandonne pas, et je serai bien, et je mourrai content.

Les cloches se mirent à sonner, annonçant l'exécution du criminel.

Catherine répondit :

— Mon doux frère, je t'attendrai au lieu de la justice.

Alors, ser Niccola Tuldo sourit et dit, comme ravi :

— Quoi! La Douceur de mon âme m'attendra au lieu saint de la justice !

Catherine songea et pria, disant :

— Mon Dieu, vous lui avez envoyé une grande lumière, puisqu'il appelle saint le lieu de la justice.

Ser Niccola dit encore :

— Oui, j'irai fort et joyeux. Il me tarde, comme si j'avais mille années à attendre, d'être là où je vous retrouverai.

— Aux noces, aux noces éternelles! répéta Catherine en sortant de la prison.

On servit au condamné un peu de pain et de vin; on lui donna un manteau noir; puis il fut mené à travers les voies montueuses, au son des trompettes, entre les gardes de la ville, sous le gonfalon de la République. Les rues étaient pleines de curieux et les femmes soulevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur montrer celui qui allait mourir.

Cependant Niccola Tuldo songeait à Catherine, et ses lèvres, longtemps amères, s'entr'ouvraient doucement comme pour baiser l'image de la sainte.

Après avoir monté quelque temps la rude chaussée de briques, le cortège atteignit une des hauteurs qui dominent la ville et le condamné vit tout à coup, de ses yeux qui allaient bientôt s'éteindre, les toits, les dômes, les clochers, les tours de Sienne, et au loin les murs qui suivaient la pente des collines. A cette vue, il lui souvint de sa ville natale, de la riante Pérouse, ceinte de jardins, où les eaux vives chantent parmi les fruits et les fleurs. Il revit la terrasse qui domine la vallée du Trasimène où le regard boit le jour avec délices.

Et le regret de la vie déchira de nouveau son cœur.

Il soupira :

— O ma ville! O maison paternelle!



Puis la pensée de Catherine rentra dans son âme et la remplit jusqu'aux bords d'allégresse et de paix.

Enfin on parvint à la place du marché où, chaque samedi, les paysannes de Camiano et de Granayola étalent les citrons, les raisins, les figues et les pommes d'or et jettent aux ménagères de joyeux appels mêlés de propos salés. C'est là que l'échafaud était dressé. Ser Niccola Tuldo y vit Catherine qui priait à genoux, la tête sur le billot. Il gravit les degrés avec une joie impatiente.

Catherine, à sa venue, se leva et se tourna vers lui de l'air de l'épouse réunie à l'époux; elle voulut elle-même lui découvrir le col et placer son ami sur le billot comme sur un lit nuptial.

Puis elle s'agenouilla près de lui. Quand il eut dit trois fois avec ferveur : « Jésus, Catherine! » le bourreau abattit son épée, et la vierge reçut dans ses mains la tête coupée.

Alors, il lui sembla que tout le sang de la victime se répandait en elle, et remplissait ses veines d'un flot doux comme le lait encore chaud; une odeur délicieuse fit battre ses narines; dans ses yeux noyés passaient des ombres d'anges. Étonnée et ravie, elle tomba mollement dans l'abîme des délices célestes.

Deux femmes du tiers ordre de Saint-Dominique, qui se tenaient au pied de l'échafaud, la voyant étendue sans mouvement, s'empressèrent de la relever et de la soutenir. La sainte, revenant à elle, leur dit :

— J'ai vu le ciel!

Comme une de ces femmes s'apprêtait à laver avec une éponge le sang qui couvrait la robe de la vierge, Catherine l'arrêta vivement :

— Non, dit-elle, ne m'ôtez pas ce sang; ne me prenez point ma pourpre et mes parfums!

A Henri Lavedan

IX

LA CAUTION

..... Par cest ymage
Te doing en pleige Jhesu-Crist
Qui tout fist, ainsi est escript :
Il te pleige tout ton avoir ;
Ne peuz nulz si bon pleige avoir.

(*Miracles de Notre-Dame par personnages*, publ. par G. Paris et U. Robert.)

De tous les marchands de Venise, Fabio Mutinelli était le plus exact à tenir ses engagements. Il se montrait libéral et magnifique en toute occasion et surtout à l'endroit des dames et des gens d'église. L'élégante probité de ses mœurs était célébrée dans toute la République, et l'on admirait à San Zanipolo un autel d'or qu'il avait offert à sainte Catherine pour l'amour de la belle Catherine Manini, femme du sénateur Alesso Cornaro. Comme il était très riche, il avait beaucoup d'amis, à qui il donnait des fêtes et qu'il obligeait de sa bourse. Mais il fit de grandes pertes dans la guerre contre les Génois et dans les troubles de Naples. Il advint aussi que trente de ses navires furent capturés par les Uscoques ou périrent dans la mer. Le pape, à qui il avait prêté de grosses sommes d'argent, refusa d'en rien rendre. En sorte que le magnifique Fabio fut dépouillé en peu de temps de toutes ses richesses. Ayant vendu son palais et sa vaisselle pour payer ce qu'il devait, il se trouva dénué de tout. Mais, habile, courageux, très entendu au négoce et dans la vigueur de l'âge, il ne songeait qu'à relever ses affaires. Il fit beaucoup de calculs dans sa tête et estima que cinq cents ducats lui étaient nécessaires pour reprendre la mer et tenter de nouvelles

entreprises dont il augurait un succès heureux et certain. Il demanda au seigneur Alesso Bontura, qui était le plus riche citoyen de la République, de vouloir bien lui prêter ces cinq cents ducats. Mais le bon seigneur, estimant que, si l'audace procure les grands biens, la prudence seule les conserve, refusa d'exposer une si grosse somme au péril de la mer et de la fortune. Fabio s'adressa ensuite au seigneur Andrea Morosini, qu'il avait autrefois obligé de toutes les manières.

— Très aimé Fabio, lui répondit Andrea, à d'autres qu'à vous je prêterais volontiers cette somme. Je n'ai point d'attachement pour les pièces d'or et me conforme, sur ce point, aux maximes d'Horace le satirique. Mais votre amitié m'est chère, Fabio Mutinelli, et je risquerais de la perdre en vous prêtant de l'argent. Car, le plus souvent, le commerce du cœur va mal entre débiteur et créancier. J'en ai vu trop d'exemples.

Sur cette parole, le seigneur Andrea fit mine d'embrasser tendrement le marchand et lui ferma la porte au nez.

Le lendemain, Fabio alla chez les banquiers lombards et florentins. Mais aucun ne consentit à lui prêter seulement vingt ducats sans caution. Il courut tout le jour de comptoir en comptoir. Partout on lui répondait :

— Seigneur Fabio, nous vous connaissons pour le marchand le plus probe de la ville, et c'est à regret que nous vous refusons ce que vous demandez. Mais la bonne conduite des affaires l'exige.

Le soir, comme il regagnait tristement sa maison, la courtisane Zanetta, qui se baignait alors dans le canal, se suspendit à la gondole et regarda Fabio amoureusement. Du temps de sa richesse, il l'avait fait venir une nuit dans son palais et l'avait traitée avec bienveillance, car il était d'humeur riante et gracieuse.

— Doux seigneur Fabio, lui dit-elle, je sais vos malheurs; ils sont l'entretien de toute la ville. Écoutez-moi : je ne suis pas riche, mais j'ai quelques joyaux au fond d'un petit coffre. Si vous les acceptez de votre servante, gentil Fabio, je croirai que Dieu et la Vierge m'aiment.

Et il était vrai que, dans la nouveauté de l'âge et la fine fleur de sa beauté, la Zanetta était pauvre. Fabio lui répondit :

— Gracieuse Zanetta, il y a plus de noblesse dans le bouge où tu habites que dans tous les palais de Venise.

Trois jours encore Fabio visita les banques et les fondaks sans trouver personne qui voulût lui prêter de l'argent. Et partout il recevait une mauvaise réponse et entendait des discours qui revenaient à celui-ci :

— Vous avez eu grand tort de vendre votre vaisselle pour payer vos dettes. On prête à un homme endetté, on ne prête pas à un homme dépouillé de meubles et de vaisselle.

Le cinquième jour, il poussa, de désespoir, jusqu'à la Corte delle Galli, qu'on nomme aussi le Ghetto et qui est le quartier des juifs.

Qui sait, se disait-il, si je n'obtiendrai pas d'un circoncis ce que des chrétiens m'ont refusé?

Il s'achemina donc entre les rues San Geremia et San Girolamo, dans un canal étroit et puant, dont chaque nuit, sur l'ordre du Sénat, l'entrée était barrée par des chaînes. Et, dans l'embarras de savoir à quel usurier il s'adresserait d'abord, il lui souvint d'avoir ouï parler d'un israélite nommé Eliézer, fils d'Eliézer Maimonide, qu'on disait grandement riche et d'un esprit merveilleusement subtil. Donc, s'étant enquis de la maison de ce juif Eliézer, il y arrêta sa gondole. On voyait sur la porte une image du

chandelier à sept branches, que le circoncis avait fait sculpter comme un signe d'espérance, en vue des jours promis où le Temple renaîtrait de ses cendres.

Le marchand entra dans une salle éclairée par une lampe de cuivre dont les douze mèches fumaient. Le juif Eliézer s'y tenait assis devant ses balances. Les fenêtres de sa maison étaient murées parce qu'il était infidèle.

Fabio Mutinelli lui parla de cette manière :

— Eliézer, je t'ai plusieurs fois traité de chien et de païen renié. Il m'est arrivé, quand j'étais plus jeune et dans toute la fougue de l'âge, de jeter des pierres et de la boue aux gens qui passaient le long du Canal, une rouelle jaune cousue sur l'épaule, en sorte que j'ai pu atteindre quelqu'un des tiens et toi-même. Je te le dis, non pour te faire affront, mais par loyauté, dans le même moment que je viens te demander de me rendre un grand service.

Le juif leva tout droit en l'air son bras sec et noueux comme un cep de vigne :

— Fabio Mutinelli, le Père qui est au ciel nous jugera l'un et l'autre. Quel service viens-tu me demander ?

— Prête-moi cinq cents ducats pour une année.

— On ne prête pas sans caution. Tu l'as sans doute appris des tiens. Quelle est ta caution ?

— Il faut que tu saches, Eliézer, qu'il ne me reste pas un denier, pas une tasse d'or, pas un gobelet d'argent. Il ne me reste non plus un ami. Tous ont refusé de me rendre le service que je te demande. Je n'ai au monde que mon honneur de marchand et ma foi de chrétien. Je t'offre pour caution la sainte Vierge Marie et son divin Fils.

A cette réponse, le juif, inclinant la tête comme qui médite et pense, caressa durant quelques instants sa longue barbe blanche. Puis :

— Fabio Mutinelli, mène-moi vers ta caution. Car il

convient que le prêteur soit mis en présence de la caution qui lui est offerte.

— Tel est ton droit, répondit le marchand. Lève-toi et viens.

Et il mena Eliézer à l'église dell'Orto, près de l'endroit dit le champ des Maures. Là, montrant la Madone qui, debout sur l'autel, le front ceint d'une couronne de pierreries, les épaules couvertes d'un manteau brodé d'or, tenait entre ses bras l'enfant Jésus paré comme sa mère, le marchand dit au juif :

— Voilà ma caution.

Eliézer ayant regardé tour à tour, d'un œil subtil, le marchand chrétien, la Madone et l'Enfant, inclina la tête et dit qu'il acceptait la caution. Il ramena Fabio dans sa maison et lui remit cinq cents ducats bien pésés :

— Ceci est à toi pour une année. Si dans un an, jour pour jour, tu ne m'as pas rendu la somme avec les intérêts au taux fixé par la loi de Venise et la coutume des Lombards, imagine toi-même, Fabio Mutinelli, ce que je penserai du marchand chrétien et de sa caution.

Fabio, sans perdre de temps, acheta des vaisseaux et les chargea de sel et de diverses autres marchandises qu'il vendit dans les villes de l'Adriatique à grand bénéfice. Puis, avec un nouveau chargement, il fit voile pour Constantinople où il acheta des tapis, des parfums, des plumes de paon, de l'ivoire et de l'ébène, qu'il fit échanger par ses commis, sur la côte de Dalmatie, contre des bois de construction qui, d'avance, lui étaient achetés par les Vénitiens. Par ce moyen, il décupla en six mois la somme qu'il avait reçue.

Mais un jour qu'il se divertissait en barque, sur le Bosphore, avec des femmes grecques, s'étant éloigné de

la terre, il fut pris par des pirates et mené captif en Égypte. Par bonheur, son or et ses marchandises étaient en sûreté. Les pirates le vendirent à un seigneur sarrasin qui, lui ayant fait mettre les fers aux pieds, l'envoya cultiver le blé, qui est très beau dans cette contrée. Fabio offrit à son maître de payer une grosse rançon, mais la fille du seigneur sarrasin, qui l'aimait et voulait l'amener à ce qu'elle désirait, dissuada son père de le délivrer à aucun prix. N'attendant plus son salut que de lui-même, il lima ses fers avec les instruments qu'on lui donnait pour cultiver les champs, s'enfuit, gagna le Nil et se jeta dans une barque. Il atteignit ainsi la mer qui était proche, y fut errant plusieurs jours, et, au moment de mourir de faim et de soif, fut recueilli par un navire espagnol qui allait à Gênes. Mais, après huit jours de navigation, ce navire fut assailli par une tempête qui le rejeta sur la côte de Dalmatie. Près d'y aborder, il se brisa sur un écueil. Tout l'équipage fut noyé, et Fabio, soutenu par une cage à poulet, gagna à grand'peine le rivage. Il y tomba inanimé et fut recueilli par une veuve assez belle, nommée Loreta, dont la maison se trouvait sur la côte. Cette dame l'y fit transporter, le coucha dans sa propre chambre, le veilla, lui donna tous ses soins.

Quand il revint à lui, il sentit le parfum des myrtes et des roses et vit de sa fenêtre un jardin qui descendait en étages jusqu'à la mer. Madame Loreta, debout à son chevet, prit sa viole et en joua tendrement.

Fabio, dans sa reconnaissance et son ravissement, lui baisa mille fois les mains. Il lui rendit grâce et lui fit entendre qu'il était moins touché d'avoir recouvré la vie que de la devoir à une si belle personne.

Il se leva et alla se promener avec elle dans le jardin et, s'étant assis dans un bosquet de myrtes, il attira à

soi la jeune veuve et lui marqua sa reconnaissance par mille caresses.

Il la trouva sensible à ses soins et passa près d'elle quelques heures dans le ravissement; après quoi il devint soucieux et demanda à son hôtesse en quel mois et précisément en quel jour du mois ils se trouvaient.

Et, quand elle le lui eut dit, il commença de gémir et de se lamenter, en songeant qu'il s'en fallait de vingt-quatre heures qu'une année entière ne se fût accomplie depuis le jour qu'il avait reçu les cinq cents ducats du juif Eliézer. L'idée de manquer à sa promesse et d'exposer sa caution aux reproches du circoncis lui était intolérable. Madame Loreta lui ayant demandé la cause de son désespoir, il la lui fit connaître. Et, comme elle était d'une grande piété et très dévote à la sainte Mère de Dieu, elle s'affligea avec lui. La difficulté n'était pas de trouver les cinq cents ducats. Il y avait dans la ville voisine un banquier qui gardait depuis six mois une pareille somme à la disposition de Fabio. Mais aller de la côte de Dalmatie à Venise en vingt-quatre heures, sur une mer démontée et par des vents contraires, il n'y fallait pas songer.

— Ayons d'abord la somme, dit Fabio.

Et, quand un serviteur de son hôtesse la lui eut apportée, le noble marchand fit amener une barque tout proche le rivage; il y mit les sacs contenant les ducats, puis il alla querir dans l'oratoire de Madame Loreta une image de la Vierge avec l'enfant Jésus, qui était de bois de cèdre, et bien vénérable. Il la posa dans la nacelle, près du gouvernail, et lui dit :

— Madame, vous êtes ma caution. Il faut que le juif Eliézer soit payé demain. Il y va de mon honneur et du vôtre, Madame, et du bon renom de Votre Fils. Ce qu'un pécheur mortel, comme je suis, ne peut faire, vous l'accomplirez

sûrement, pure Étoile de la mer, vous dont le sein nourrit Celui qui marchait sur les eaux. Portez cet argent au juif Eliézer, dans le Ghetto de Venise, afin que les circoncis ne disent pas que vous êtes une mauvaise caution.

Et, ayant mis la barque à flot, il ôta son chapeau et dit bien doucement :

— Adieu, Madame!

La barque prit le large. Longtemps le marchand et la veuve la suivirent des yeux. La nuit tombait; un sillage de lumière était tracé sur la mer apaisée.

Or, le lendemain, Eliézer, ayant ouvert sa porte, vit dans l'étroit canal du Ghetto une barque chargée de sacs et montée par une petite figure de bois noir, toute resplendissante des clartés de l'aube. La barque s'arrêta devant la maison où était sculpté le chandelier à sept branches. Le juif reconnut la Vierge Marie avec l'enfant Jésus, caution du marchand chrétien.

A Henry Gauthier-Villars

X

HISTOIRE DE DOÑA MARIA D'AVALOS ET DE DON FABRICIO, DUC D'ANDRIA

..... Done Marie d'Avalos, l'une des belles princesses du païs, mariée avec le prince de Venouse, laquelle s'estant enamourachée du comte d'Andriane, l'un des beaux princes du païs aussy, et s'estans tous deux concertez à la jouissance et le mary l'ayant descouverte... les fit tous deux massacrer par gens appostez; si que le lendemain on trouva ces deux belles moictiez et créatures exposées et tendues sur le pavé devant la porte de la maison, toutes mortes et froides, à la veue de tous les passants, qui les larmoyoient et plaignoyent de leur misérable estat.

(Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme. *Recueil des dames, seconde partie.*)

IL y eut de grandes fêtes à Naples quand le prince de Venosa, qui était riche et puissant seigneur, épousa doña Maria, de l'illustre maison d'Avalos. Douze chars, traînés par des chevaux recouverts d'écailles, de plumes ou de fourrures, de manière à figurer dragons, griffons, lions, lynx, panthères, licornes, promenaient dans la ville des hommes et des femmes nus, dorés tout en plein, qui représentaient les divinités de l'Olympe, descendues sur la terre pour célébrer les noces vénosiennes. On voyait dans un de ces chars un jeune garçon ailé qui foulait aux pieds trois vieilles d'une laideur dégoûtante. Une tablette élevée au-dessus du char portait cette devise : L'AMOUR VAINQUEUR DES PARQUES. Et il fallait entendre par là que les deux époux goûteraient l'un près de l'autre un long âge de bonheur. Mais cet amour plus fort que les destins était un faux présage. Deux ans après son mariage, un jour qu'elle allait chasser à l'oiseau, doña Maria d'Avalos vit le duc d'Andria, qui était beau et bien fait, et l'aima. Honnête, bien née, soucieuse de sa gloire et dans cette première jeunesse où les femmes n'ont pas encore d'audace à contenter leurs désirs, elle n'envoya pas une entremetteuse vers le gentilhomme pour lui assigner un rendez-vous dans l'église ou chez elle. Elle ne laissa point paraître ses

sentiments et attendit que sa bonne étoile lui ramenât celui qui, dans moins d'un clin d'œil, lui était devenu plus cher que le jour. Son attente fut courte. Car le duc d'Andria, qui l'avait trouvée belle, alla tout de suite faire sa cour au prince de Venosa. S'étant rencontré seul dans le palais avec doña Maria, il lui demanda d'une manière bien douce et bien forte ce qu'elle était disposée et résolue à lui accorder. Sans retard, elle le mena dans sa chambre et ne lui refusa rien de ce qu'il voulait d'elle. Et, quand il lui rendit grâces d'avoir cédé à son désir, elle lui répondit :

— Monseigneur, ce désir était mien plus qu'il n'était vôtre. Et c'est moi qui ai voulu que nous fussions aux bras l'un de l'autre, comme nous sommes maintenant, dans ce lit où je vous ferai bonne chère tant qu'il vous plaira d'y venir.

Et, depuis ce jour, doña Maria d'Avalos reçut dans sa chambre le duc d'Andria toutes les fois qu'elle le put faire, ce qui arriva très souvent, car le prince de Venosa allait beaucoup à la chasse et passait parfois des semaines entières à se divertir avec des amis dans quelqu'une des maisons qu'il avait à la campagne.

Tout le temps que doña Maria demeurait couchée avec son ami, sa nourrice Lucia se tenait à la porte et faisait le guet, disant son rosaire et tremblant sans cesse que le prince ne revînt contre toute attente.

C'était un seigneur très redouté pour son humeur jalouse et violente. Ses ennemis lui reprochaient sa ruse et sa cruauté. Ils l'appelaient mâtin de renard et de louve, et deux fois bête puante. Mais ses amis le louaient de garder un fidèle ressouvenir du droit et du tort qu'on lui faisait et de ne pas savoir supporter patiemment une injure.

Il y avait trois mois pleins que les deux amants jouissaient l'un de l'autre et contentaient leur envie sans trouble

ni crainte, lorsqu'un matin la nourrice alla trouver doña Maria dans sa chambre et lui dit :

— Écoute, petite perle chérie; mes paroles ne seront pas de fleurs ni de dragées, mais d'une affaire grave et terrible. Monseigneur le prince de Venosa a reçu quelque mauvais avis sur toi et sur le duc d'Andria. Je l'ai vu tout à l'heure dans la cour comme il montait à cheval. Il mordait sa moustache, ce qui en lui est mauvais signe. Il parlait à deux hommes qui n'ont pas l'air de mener une vie honnête; j'ai entendu seulement qu'il leur disait : « Voyez sans être vus. » Telles étaient les recommandations que leur faisait le noble prince. Le malheur est qu'il se tut à ma vue. Ma belle petite perle, aussi vrai que Dieu est dans le Saint-Sacrement, si le prince te trouve avec le seigneur duc d'Andria, il vous tuera tous deux, et tu seras morte. Et moi, qu'est-ce que je deviendrai?

La nourrice parla et supplia longtemps encore. Mais doña Maria d'Avalos la renvoya sans lui faire de réponse.

Comme on était au printemps, elle alla se promener ce jour-là dans la campagne avec des dames de la ville. Et, tout en suivant une route bordée d'épines fleuries, l'une de ces dames lui dit :

— Doña Maria, il arrive que les chiens s'attachent aux pas des voyageurs. Or, nous sommes suivies par un grand chien noir et blanc.

Et la princesse, ayant tourné la tête, reconnut un moine dominicain qui venait chaque jour s'étendre à l'ombre dans la cour du palais Venosa, et qui, l'hiver, se chauffait à la cuisine.

Cependant la nourrice, voyant que sa maîtresse ne tenait nul compte de ses avis, courut avertir le duc d'Andria. Ce gentilhomme avait raison de craindre, de son côté, que le

secret de ses belles amours ne fût malheureusement découvert. Se voyant suivi la veille au soir par deux ruffians armés d'espingoles, il avait tué l'un d'un coup d'épée. L'autre avait pris la fuite. Le duc d'Andria ne doutait plus maintenant que ces deux bandits ne lui eussent été dépêchés par le prince de Venosa.

— Lucia, dit-il à la nourrice, je dois grandement craindre le danger, quand il menace avec moi madame Maria d'Avalos. Dis-lui que, bien qu'il m'en coûte, je ne retournerai pas dans sa chambre avant que les soupçons du prince soient endormis.

La nourrice rapporta le soir même ces paroles à doña Maria qui les entendit avec impatience, en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

Avisée de ce que le prince était en ce moment dehors, elle ordonna à sa nourrice d'aller chercher tout de suite le duc d'Andria et de le lui amener dans sa chambre. Dès qu'il y fut, elle lui dit :

— Monseigneur, un jour passé loin de vous m'est le plus cruel des supplices. J'aurai le courage de mourir. Je n'ai pas le courage de supporter votre absence. Il ne fallait pas m'aimer si vous n'en aviez pas la force. Il ne fallait pas m'aimer si vous préfériez à mon amour quelque chose au monde, fût-ce mon honneur et ma vie. Choisissez ou de continuer à me voir chaque jour, ou de ne plus me voir jamais.

Il répondit :

— Donc, madame, à la bonne heure, puisqu'il ne peut plus y avoir pour nous de male heure! Aussi bien je vous aime comme vous voulez, et plus que votre propre vie.

Et ce jour-là, qui était un jeudi, ils demeurèrent longtemps embrassés l'un contre l'autre. Rien n'advint de

notable jusqu'au lundi de la semaine suivante, auquel jour, après le dîner de midi, le prince avertit sa femme qu'il allait avec une suite assez nombreuse à Rome où il était mandé par le pape qui était son parent. Et, de fait, une vingtaine de chevaux attendaient tout sellés dans la cour. Donc le prince baisa la main à sa femme comme il avait coutume de le faire quand il prenait congé d'elle pour un temps un peu long. Puis, quand il fut à cheval, il se retourna vers elle pour lui dire :

— Dieu vous garde, doña Maria!

Et il sortit avec sa suite. Dès qu'elle jugea que cette troupe était hors les murs, la princesse donna l'ordre à sa nourrice d'appeler le duc d'Andria. La vieille femme la supplia de différer une réunion dont il pouvait mal advenir.

— Ma colombe, lui dit-elle à genoux et les mains jointes, ne reçois pas aujourd'hui le duc d'Andria! J'ai entendu toute la nuit les domestiques du prince aiguiser des armes. Écoute encore, ma petite fleur : le bon frère qui vient recevoir à la cuisine son pain quotidien a renversé tout à l'heure une salière avec sa manche. Donne un peu de repos à ton galant, ma mignonne. Tu n'en auras que plus de plaisir à le revoir après, et il ne t'en aimera que mieux.

Mais doña Maria d'Avalos répondit :

— Nourrice, s'il n'est pas ici dans un quart d'heure, je te renvoie chez tes frères dans la montagne.

Et, quand le duc d'Andria fut près d'elle, elle l'accola avec une joie ardente.

— Monseigneur, lui dit-elle, le jour nous sera bon et la nuit meilleure. Je vous garde jusqu'à l'aube.

Et, tout aussitôt, ils se donnèrent des baisers et se firent des caresses. Puis, ayant ôté leurs habits, ils se mirent au lit et se tinrent embrassés si longuement que le soir les trouva encore serrés l'un contre l'autre. Alors, comme

ils avaient grand'faim, doña Maria tira de son coffre de mariage un pâté de géline, des confitures sèches et un flacon de vin qu'elle avait eu soin d'y mettre. Après qu'ils eurent mangé et bu à leur gré, en faisant toutes sortes de mignardises, la lune se leva et vint si amie à la fenêtre, qu'ils voulurent lui souhaiter la bienvenue. Ils se mirent au balcon, et là, respirant la fraîcheur du ciel et la douceur de la nuit, ils regardaient voler dans les buissons noirs les mouches de feu. Tout se taisait hors la crécelle des insectes dans l'herbe. Puis un bruit de pas traversa la rue, et doña Maria reconnut le moine mendiant qui hantait la cuisine et les cours du palais et qu'elle avait rencontré un jour dans le chemin fleuri où elle se promenait en compagnie de deux dames. Elle ferma doucement la fenêtre et se remit au lit avec son ami. Il y avait une heure que, couchés et s'embrassant, ils murmuraient les plus douces choses qui jamais eussent été inspirées par Amour à Naples et dans tout le monde, quand ils ouïrent tout à coup un bruit de pas et d'armes qui montait par l'escalier; en même temps ils virent une lueur rouge aux fentes de la porte. Et ils entendirent la voix de la nourrice qui criait : « Jésus Maria! je suis morte! » Le duc d'Andria se dressa debout, sauta sur son épée et dit :

— Venez, doña Maria! Il faut sauter par la fenêtre.

Mais, étant allé au balcon et s'étant penché dehors, il vit que la rue était gardée et toute hérissée de piques.

Alors il revint auprès de doña Maria, qui lui dit :

— C'est fini de tout! Mais je ne regrette rien de ce que j'ai fait, mon cher seigneur.

Il répondit :

— A la bonne heure!

Et il se hâta de passer ses chausses.

Cependant la porte tremblait des grands coups qui y étaient frappés du dehors et les ais commençaient à se disjoindre.

Il dit encore :

— Je voudrais savoir qui nous a trahis et vendus.

Dans le moment qu'il cherchait ses souliers, le vantail céda et une troupe d'hommes portant armes et torches se jeta dans la chambre. Le prince de Venosa était parmi eux et criait :

— Sus au galant! Tuez! tuez!

Le duc s'alla mettre devant le lit où était doña Maria et fit face à trois hommes qui l'assaillirent (il y avait en tout six hommes amenés par le prince, et tous étaient de ses familiers ou de ses serviteurs). Bien qu'aveuglé par la lumière des torches, le duc d'Andria réussit à parer plusieurs coups, et il en porta lui-même d'assez roides. Mais, s'étant embarrassé le pied dans la vaisselle qui gisait sur le carreau avec les restes du pâté et des confitures, il tomba à la renverse. Se trouvant sur le dos, une épée à la gorge, il saisit l'épée de la main gauche; l'homme, en la retirant, lui coupa trois doigts, et l'épée se trouva faussée. Et, comme le duc d'Andria avançait les épaules pour se relever, un de ses agresseurs lui porta sur la tête un coup qui fit sauter les os du crâne. Alors les six hommes se jetèrent sur lui et l'achevèrent avec tant de précipitation qu'ils se blessèrent les uns les autres.

Quand ce fut fait, le prince de Venosa leur commanda de se tenir en repos; et, marchant sur doña Maria d'Avalos, qui jusque-là était demeurée au bord du lit, il la poussa de la pointe de son épée jusqu'au coin de la muraille où était le coffre de mariage. Et, l'y tenant rencoignée, il lui dit :

— *Puttana!*

Honteuse d'être nue, elle voulut tirer à elle une couverture qui pendait hors du lit.

Mais il l'en empêcha par un coup de pointe dont elle eut le flanc éraflé.

Alors, adossée au mur, elle se voila avec ses bras et ses mains, et elle attendit.

Il ne cessait de crier :

— *Puttaccia!*

Et, comme il ne la tuait pas, elle eut peur.

Il s'en aperçut et lui dit avec joie :

— Tu as peur!

Mais, lui montrant du doigt le corps inanimé du duc d'Andria, elle répondit :

— Imbécile! que veux-tu que je craigne maintenant?

Et, pour n'avoir plus l'air effrayé, elle chercha à se rappeler un air de chanson qu'elle avait souvent chanté jeune fille, et elle se mit à le siffler entre les dents.

Le prince, furieux de voir qu'elle le bravait, la piqua au ventre en criant :

— Ah! *Sporca puttaccia!*

Elle s'arrêta de chanter et dit :

— Monsieur, il y a deux ans que je ne suis allée à confesse.

A cette parole, le prince de Venosa songea que, si elle mourait damnée, elle pourrait revenir la nuit et le tirer en enfer avec elle. Il lui demanda :

— Ne voulez-vous pas un confesseur?

Elle réfléchit un moment, puis secouant la tête :

— C'est inutile. Je ne peux pas sauver mon âme. Je ne me repens pas. Je ne peux pas, je ne veux pas me repentir. Je l'aime! Je l'aime! Laissez-moi mourir dans ses bras.

Brusquement, elle écarta l'épée, se jeta d'un bond sur le corps sanglant du duc d'Andria et le tint embrassé.

En la voyant ainsi, le prince de Venosa perdit la patience qu'il avait jusque-là gardée de ne la tuer qu'après l'avoir fait souffrir. Il lui traversa le corps de sa lame. Elle cria : « Jésus! » roula sur elle-même, se dressa debout et, après une petite secousse de tous les membres, s'abattit, morte.

Il la frappa plusieurs fois encore au ventre et à la poitrine. Puis il dit aux serviteurs :

— Jetez ces deux charognes au pied de l'escalier d'honneur et ouvrez toute grande la porte du palais, afin qu'on sache la vengeance en même temps que l'affront.

Il ordonna que le cadavre de l'amant fût dépouillé comme l'autre.

Les serviteurs firent ce qui leur était commandé. Et tout le jour les corps du duc d'Andria et de doña Maria demeurèrent nus au bas des degrés. Les passants s'approchèrent pour les voir. Et, la nouvelle du meurtre s'étant répandue par la ville, une foule de curieux se pressaient devant le palais. Quelques-uns disaient : « Voilà qui est bien fait! » D'autres, en plus grand nombre, à la vue d'un spectacle si lamentable, étaient pris de pitié. Mais ils n'osaient plaindre les victimes du prince, de peur d'être maltraités par les valets armés qui gardaient les cadavres. De jeunes hommes recherchaient sur le corps de la princesse les restes de la beauté qui avait causé sa perte, et les enfants se donnaient entre eux des explications sur ce qu'ils voyaient.

Doña Maria était étendue sur le dos. Les lèvres s'étant retirées, elle montrait les dents et avait l'air de rire. Ses yeux étaient grands ouverts et tout blancs. On lui voyait six blessures, trois au ventre, qui était très enflé, deux à la poitrine, une au cou. Celle-là avait saigné abondamment et les chiens venaient la lécher.

A la tombée de la nuit, le prince ordonna de mettre, comme aux jours de fête, des torches de résine dans les anneaux de bronze scellés aux murs du palais, et de faire de grands feux dans la cour, afin qu'on pût voir les criminels. A minuit, une veuve pieuse apporta des draps qu'elle étendit sur les corps. Mais, par ordre du prince, ces draps furent aussitôt arrachés.

L'ambassadeur d'Espagne, ayant appris l'indigne traitement infligé à une dame de la maison espagnole d'Avalos, vint lui-même prier instamment le prince de Venosa de cesser des outrages qui offensaient la mémoire du duc de Pescaire, oncle de doña Maria, et indignaient dans leur tombeau tant de grands capitaines dont cette dame était issue. Mais il se retira sans avoir rien obtenu. Il écrivit à ce sujet à Sa Majesté catholique. Les corps restèrent honteusement exposés. Vers la fin de la nuit, comme il ne venait plus de curieux, les valets se retirèrent.

Un moine dominicain, qui s'était tenu tout le jour devant la porte, se glissa dans l'escalier à la lueur fumeuse des torches de résine qui s'éteignaient, rampa jusqu'aux degrés où gisait doña Maria d'Avalos, se jeta sur le cadavre et le viola.

A Armand Genest

XI

BONAPARTE A SAN MINIATO

Quand, simple citoyen, soldat d'un peuple libre,
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers...

MARIE-JOSEPH CHÉNIER (*la Promenade*).

Napoléon, après son expédition de Livourne, se rendant à Florence, coucha à San Miniato chez un vieil abbé Buonaparte... » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, par le comte de Las Cases, réimpression de 1823-1824, t. Ier, page 149.)

« Je fus sur le soir à San Miniato. J'y avais un vieux chanoine de parent... » (*Mémoires du docteur F. Antommarchi, sur les derniers moments de Napoléon, 1825, t. Ier, page 155.*)

APRÈS avoir occupé Livourne et fermé ce port aux navires anglais, le général Bonaparte alla voir à Florence le grand-duc de Toscane, Ferdinand, qui, seul entre tous les princes de l'Europe, avait tenu de bonne foi ses engagements envers la République. En témoignage d'estime et de confiance, il vint sans escorte avec son état-major. On lui montra les armes des Buonaparte sculptées sur la porte d'une vieille maison. Il savait qu'une branche de sa famille avait jadis fructifié à Florence et qu'il en restait encore un dernier rejeton. C'était un chanoine de San Miniato, âgé de quatre-vingts ans. Malgré les soins dont il était pressé, il avait à cœur de lui rendre visite. Les sentiments naturels étaient très forts en Napoléon Bonaparte.

La veille de son départ, dans la soirée, il se rendit avec quelques-uns de ses officiers à San Miniato, dont la colline, couronnée de murailles et de tours, s'élève à une demi-lieue au sud de Florence.

Le vieux chanoine Buonaparte accueillit avec une noble aménité son jeune parent et les Français dont il était accompagné.

C'était Berthier, Junot, l'ordonnateur en chef Chauvet et le lieutenant Thézard. Il leur offrit un souper à l'italienne

auquel ne manquaient ni les grues de Peretola, ni le petit cochon de lait parfumé d'aromates, ni les meilleurs vins de Toscane, de Naples et de Sicile. Lui-même, il but au bonheur de leurs armes. Républicains comme Brutus, ils burent à la patrie et à la liberté. Leur hôte leur fit raison. Puis, se tournant vers le général qu'il avait placé à sa droite :

— Mon neveu, lui dit-il, n'êtes-vous pas curieux de regarder l'arbre généalogique peint sur le mur de cette salle? Vous y verriez sans déplaisir que nous descendons des Cadolinges lombards qui, du xe au xiie siècle, s'honorèrent par leur fidélité aux empereurs allemands et d'où sortirent, avant l'an 1100, les Buonaparte de Trévise et les Buonaparte de Florence, ces derniers de beaucoup les plus illustres.

Les officiers commençaient à chuchoter et à rire. L'ordonnateur Chauvet demandait tout bas à Berthier si le général républicain se trouvait flatté d'avoir dans sa lignée des esclaves asservis à l'aigle bicéphale. Et le lieutenant Thézard était prêt à jurer que le général devait le jour à de bons sans-culottes. Cependant le chanoine Buonaparte vantait abondamment l'excellence de sa maison.

— Apprenez, mon neveu, dit-il enfin, que nos ancêtres florentins méritaient leur nom. Ils furent du *bon parti* et défendirent constamment l'Église.

A ces mots, que le bonhomme avait prononcés d'une voix haute et claire, le général, jusque-là distrait, écoutant à peine, releva sa tête pâle et maigre, taillée sur l'antique, et de la pointe étincelante de son regard il cloua la parole sur les lèvres du vieillard.

— Mon oncle, dit-il, laissons ces niaiseries et ne disputons pas aux rats de votre grenier des parchemins moisis.

Et il ajouta d'une voix de bronze :

— Ma seule noblesse est dans mes actions. Elle date du 13 vendémiaire an IV, quand j'ai foudroyé sur les marches de Saint-Roch les sections royalistes.

» Buvons à la République! La République, c'est la flèche d'Évandre qui ne retombe pas et se change en étoile.

Les officiers répondirent par une acclamation enthousiaste. Berthier lui-même se sentit à ce moment républicain et patriote.

Junot s'écria que Bonaparte n'avait pas besoin d'aïeux, et qu'il lui suffisait d'avoir été fait caporal par ses soldats à Lodi.

On but des vins qui avaient le goût sec de la pierre à fusil et l'odeur de la poudre. On en but beaucoup. Le lieutenant Thézard était désormais hors d'état de cacher sa pensée. Fier des blessures et des baisers dont il avait été couvert dans cette campagne héroïque et joyeuse, il annonça sans détour au bon chanoine que, sur les pas de Bonaparte, les Français feraient le tour du monde, renversant partout les trônes et les autels, faisant des enfants aux filles et crevant le ventre aux fanatiques.

Le vieux prêtre, toujours souriant, répondit qu'il abandonnait volontiers à leur belle furie, non point les jeunes filles qu'il leur recommandait au contraire de ménager, mais les fanatiques, grands ennemis de la sainte Église.

Junot lui promit de traiter favorablement les religieuses, dont il avait à se louer, leur ayant trouvé le cœur tendre et la peau blanche.

L'ordonnateur Chauvet soutint qu'il fallait apprécier l'influence du cloître sur le teint des filles. Il avait de la philosophie.

— De Gênes à Milan, dit-il, nous avons beaucoup mordu

à ce fruit défendu. On se croit sans préjugés; pourtant une jolie gorge semble plus jolie sous la guimpe. Je ne reconnais point les vœux monastiques, et j'avoue que j'attache un prix particulier à la cuisse d'une nonne. O contradictions du cœur humain!

— Fi! fi! dit Berthier; peut-on prendre plaisir à troubler la raison et les sens de ces malheureuses victimes du fanatisme? N'est-il donc pas en Italie des femmes de la bonne société à qui vous puissiez offrir vos vœux dans les fêtes, sous le manteau vénitien, si favorable aux intrigues? Est-ce pour rien que Pietra Grua Mariani, madame Lambert, madame Monti, madame Gherardi de Brescia sont belles et galantes?

En nommant ces dames italiennes, il songeait à la princesse Visconti qui, n'ayant pu séduire Bonaparte, s'était donnée à son chef d'état-major et l'aimait avec une mollesse fougueuse, avec une astucieuse sensualité dont le faible Berthier était troublé pour la vie.

— Moi, dit le lieutenant Thézard, je n'oublierai jamais une petite vendeuse de pastèques qui, sur les degrés du dôme...

Le général, impatienté, se leva. A peine leur restait-il trois heures pour le sommeil. Ils devaient partir le lendemain au petit jour.

— Mon parent, ne vous mettez point en peine pour nous coucher, dit-il au chanoine. Nous sommes des soldats. Il nous suffit d'une botte de paille.

Mais l'excellent hôte avait fait dresser des lits. Sa maison, nue et sans ornements, était vaste. Il conduisit les Français, l'un après l'autre, dans les chambres qui leur étaient destinées et leur souhaita une bonne nuit.

Seul dans sa chambre, Bonaparte jeta son habit, son épée, et griffonna au crayon un billet à Joséphine, vingt

lignes illisibles, où criait son âme violente et calculée. Puis, ayant plié le papier, il chassa l'image de cette femme brusquement, comme on pousse un tiroir. Il déploya un plan de Mantoue, et choisit le point sur lequel il réunirait ses feux.

Il était tout entier à ses calculs quand il entendit frapper à sa porte. Il crut que c'était Berthier. C'était le chanoine qui venait lui demander un moment d'entretien. Il portait sous son bras deux ou trois cahiers recouverts de parchemin. Le général regarda ces paperasses d'un air un peu narquois. Il ne doutait point que ce ne fût la généalogie des Buonaparte, et il y voyait la source d'une conversation inépuisable. Pourtant il ne laissa paraître aucune impatience. Il n'était maussade ou colère que lorsqu'il le voulait expressément. Or, il n'avait aucune envie de déplaire à son bon parent; il désirait au contraire lui être agréable. Et, de plus, il n'était pas fâché de connaître toute la noblesse de sa race, maintenant que ses officiers jacobins n'étaient plus là pour s'en moquer ou pour en prendre ombrage. Il pria le chanoine de s'asseoir.

Celui-ci prit un siège, posa ses registres sur la table et dit :

— Mon neveu, j'avais commencé, pendant le souper, à vous parler des Buonaparte de Florence; mais j'ai compris, au regard que vous m'avez adressé, que ce n'était pas le lieu de s'étendre sur ce sujet. Je me suis tu, réservant pour ce moment-ci l'essentiel. Je vous prie, mon parent, de m'écouter avec attention.

» La branche toscane de notre famille produisit des hommes excellents, parmi lesquels il convient de nommer Jacopo di Buonaparte qui, témoin du sac de Rome en 1527, fit une relation de cet événement, et Niccolo, auteur d'une

comédie intitulée la *Vedova*, qu'on vanta comme l'ouvrage d'un autre Térence. Pourtant, ce n'est point de ces deux illustres ancêtres que je veux vous entretenir, mais bien d'un troisième qui les éclipse autant en gloire que le soleil efface les étoiles. Apprenez que notre famille compte un bienheureux parmi ses membres, fra Bonaventura, disciple réformé de saint François, qui, l'an 1593, mourut en odeur de sainteté.

Le vieillard s'inclina en prononçant ce nom. Puis il reprit avec une chaleur qu'on n'eût attendue ni de son âge ni de ses mœurs indulgentes :

— Fra Bonaventura! Ah! mon parent, c'est à lui, c'est à ce bon père que vous devez le succès de vos armes. Il était près de vous, n'en doutez point, quand vous foudroyâtes, comme vous l'avez dit à souper, les ennemis de votre parti sur les marches de San Rocco. Ce capucin vous a conduit au milieu des batailles. Soyez assuré que, sans lui, vous n'auriez eu de bonheur ni à Montenotte, ni à Millesimo, ni à Lodi. Les marques de sa protection sont trop éclatantes pour ne pas les voir, et je reconnais dans vos succès un miracle du bon fra Bonaventura. Mais ce qu'il importe que vous sachiez, mon parent, c'est que le saint homme avait ses desseins quand, vous donnant l'avantage sur Beaulieu lui-même, il vous mena de victoire en victoire jusque dans cette antique demeure où vous reposez, cette nuit, sous la bénédiction d'un vieillard. Et je suis précisément ici pour vous révéler ses intentions. Fra Bonaventura voulait que vous fussiez instruit de ses mérites, que vous connussiez ses jeûnes, ses austérités, les silences d'une année entière auxquels il se condamnait. Il voulait vous faire toucher son cilice et sa corde, et ses genoux si durcis aux degrés de l'autel, qu'il marchait tordu comme un Z. C'est à cet effet qu'il vous a amené en Italie, où il vous ménageait

l'occasion de lui rendre service pour service. Car, sachez-le, mon parent, si ce capucin vous a beaucoup aidé, de votre côté, vous pouvez lui être grandement utile.

A ces mots, le chanoine posa la main sur les gros cahiers qui chargeaient la table et respira longuement.

Bonaparte attendit sans rien dire la suite de ce discours qui l'amusait. Il n'y avait pas d'homme plus facile à distraire.

Ayant soufflé, le vieillard reprit la parole :

— Oui, mon parent, vous pouvez être grandement utile au bon fra Bonaventura, et, dans sa position, il a besoin de vous. Béatifié depuis de longues années, il attend encore d'être mis au calendrier. Il languit, le bon fra Bonaventura. Et que puis-je, moi, pauvre chanoine de San Miniato, pour lui procurer l'honneur qui lui est dû? Son inscription exige des dépenses qui passent ma fortune et les ressources de l'évêché! Pauvre chanoine! Pauvre évêché! Pauvre duché de Toscane! Pauvre Italie! Vous, mon parent, demandez au pape qu'il reconnaisse fra Bonaventura. Il vous l'accordera. Sa Sainteté, par égard pour vous, ne refusera pas de mettre un saint de plus au calendrier. Un grand honneur en rejaillira sur vous et sur votre famille, et la protection du bon capucin ne vous fera jamais défaut. Ignorez-vous le bonheur d'avoir un saint dans sa famille?

Et le chanoine, montrant les cahiers de parchemin, pressa le général de les emporter dans sa valise. Ils contenaient le mémoire sur la canonisation du bienheureux frère Bonaventure avec pièces à l'appui.

— Promettez-moi, ajouta-t-il, que vous vous occuperez de cette affaire, la plus grande qui puisse vous intéresser.

Bonaparte contint son envie de rire.

— Je suis mal placé, dit-il, pour entreprendre un procès en canonisation. Vous n'ignorez pas que la République française poursuit auprès de la cour de Rome les réparations dues pour le meurtre de l'ambassadeur Bassville, lâchement égorgé.

Le chanoine se récria :

— Corpo di Bacco! la cour de Rome fera des excuses, mon parent; elle accordera toutes les réparations et notre capucin sera mis au calendrier.

— Les négociations ne sont pas près d'aboutir, répliqua le général républicain. Il faut encore que la curie romaine reconnaisse la constitution civile du clergé français et qu'elle brise de ses mains l'Inquisition, qui blesse l'humanité et usurpe sur le droit des États.

Le vieillard sourit :

— Mio caro figliuolo Napoleone, le pape sait qu'il faut donner et recevoir. Il cède à propos. Il vous attend. Il est durable et pacifique.

Bonaparte demeura songeur, comme si des idées nouvelles venaient se ranger dans sa tête puissante. Puis tout à coup :

— Vous ne connaissez pas l'esprit du siècle. On est fort irréligieux en France. L'impiété y est enracinée. Vous ignorez le progrès des idées de Montesquieu, de Raynal et de Rousseau. Le culte est aboli. On a perdu le respect. Vous l'avez bien vu aux propos scandaleux tenus par mes officiers à votre table.

Le bon chanoine secoua la tête :

— Oh! ces aimables jeunes gens, ils sont légers, dissipés, étourdis! Cela leur passera. Dans dix ans, ils courront moins les filles et ils iront à la messe. Le carnaval est de peu de jours, et celui même de votre Révolution française ne durera pas longtemps. L'Église est éternelle.

Bonaparte avoua qu'il était lui-même trop peu religieux pour se mêler d'une affaire tout ecclésiastique.

Alors le chanoine le regarda dans les yeux et lui dit :

— Mon enfant, je connais les hommes. Je vous devine : vous n'êtes pas philosophe. Occupez-vous du bienheureux père Bonaventura. Il vous rendra le bien que vous lui aurez fait. Quant à moi, je suis trop vieux pour voir le succès de cette grande affaire. Je vais bientôt mourir. La sachant dans vos mains, je mourrai tranquille. Et surtout n'oubliez pas, mon parent, que toute puissance vient de Dieu par l'intermédiaire de ses prêtres.

Il se mit debout, leva les bras pour bénir son jeune parent et se retira.

Resté seul, Bonaparte feuilleta le volumineux mémoire, à la clarté fumeuse de la chandelle; il songeait à la puissance de l'Église et il se disait que l'institution de la papauté était plus durable que la constitution de l'an III.

On frappa à la porte. C'était Berthier qui venait avertir le général que tout était prêt pour le départ!

PIERRE NOZIÈRE

LIVRE PREMIER

Enfance

I

L'Histoire Sainte et le Jardin des Plantes

La première idée que je reçus de l'univers me vint de ma vieille Bible en estampes. C'était une suite de figures du XVIIe siècle, où le Paradis terrestre avait la fraîcheur abondante d'un paysage de Hollande. On y voyait des chevaux brabançons, des lapins, de petits cochons, des poules, des moutons à grosse queue. Ève promenait parmi les animaux de la création sa beauté flamande. Mais c'étaient là des trésors perdus. J'aimais mieux les chevaux.

Le septième feuillet (je le vois encore) représentait l'arche de Noé au moment où l'on embarque les couples de bêtes. L'arche de Noé était, dans ma Bible, une sorte de longue caravelle surmontée d'un château de bois, avec un toit en double pente. Elle ressemblait exactement à une arche de Noé qu'on m'avait donnée pour mes étrennes et qui exhalait une bonne odeur de résine. Et cela m'était une grande preuve de la vérité des Écritures.

Je ne me lassais ni du Paradis ni du Déluge. Je prenais aussi plaisir à voir Samson enlevant les portes de Gaza. Cette ville de Gaza, avec ses tours, ses clochers, sa rivière, et les bouquets de bois qui l'environnaient, était charmante. Samson s'en allait, une porte sous chaque bras. Il m'intéressait beaucoup. C'était mon ami. Sur ce point comme sur bien d'autres, je n'ai pas changé. Je l'aime encore. Il

était très fort, très simple, il n'avait pas l'ombre de méchanceté, il fut le premier des romantiques, et non certes le moins sincère.

J'avoue que je démêlais mal, dans ma vieille Bible, la suite des événements, et que je me perdais dans les guerres des Philistins et des Amalécites. Ce que j'admirais le plus en ces peuples, c'étaient leurs coiffures, dont la diversité m'étonne encore. On y voyait des casques, des couronnes, des chapeaux, des bonnets et des turbans merveilleux. Je n'oublierai de ma vie la coiffure que Joseph portait en Égypte. C'était bien un turban, si vous voulez, et même un large turban, mais il était surmonté d'un bonnet pointu, et il s'en échappait une aigrette avec deux plumes d'autruche, et c'était une coiffure considérable.

Le Nouveau-Testament avait, dans ma vieille Bible, un charme plus intime, et je garde un souvenir délicieux du potager dans lequel Jésus apparaissait à Madeleine. « Et elle pensoit, dit le texte, que ce fust le maistre du jardin. » Enfin, dans les sept œuvres de la miséricorde, Jésus-Christ, qui était le pauvre, le prisonnier et le pèlerin, voyait venir à lui une dame parée, comme Anne d'Autriche, d'une grande collerette de point de Venise. Un cavalier, coiffé d'un feutre à plumes, le poing sur la hanche, cape au dos, chaussé galamment de bottes en entonnoir, du perron d'un château aux murs de brique, faisait signe à un petit page, portant une buire et un gobelet d'argent, de verser du vin au pauvre, ceint de l'auréole. Que cela était aimable, mystérieux et familier! Et comme Jésus-Christ, dans un cabinet de verdure, au pied d'un pavillon bâti du temps du roi Henri, sous notre ciel humide et fin, semblait plus près des hommes, et plus mêlé aux choses de ce monde!

Chaque soir, sous la lampe, je feuilletais ma vieille Bible, et le sommeil, ce sommeil délicieux de l'enfance,

invincible comme le désir, m'emportait dans ses ombres tièdes, l'âme toute pleine encore d'images sacrées. Et les patriarches, les apôtres, les dames en collerette de guipure, prolongeaient dans mes rêves leur vie surnaturelle. Ma Bible était devenue pour moi la réalité la plus sensible, et je m'efforçais d'y conformer l'univers.

L'univers ne s'étendait pas, pour moi, beaucoup au delà du quai Malaquais, où j'avais commencé de respirer le jour, comme dit cette tendre vierge d'Albe. Et je respirais avec délices le jour qui baigne cette région d'élégance et de gloire, les Tuileries, le Louvre, le Palais Mazarin. Parvenu à l'âge de cinq ans, je n'avais pas encore beaucoup exploré les parties de l'univers situées par-delà le Louvre, sur la rive droite de la Seine. La rive opposée m'était mieux connue puisque je l'habitais. J'avais suivi la rue des Petits-Augustins jusqu'au bout, et je pensais bien que c'était le bout du monde.

La rue des Petits-Augustins s'appelle aujourd'hui rue Bonaparte. Au temps qu'elle était au bout du monde, j'avais vu que, de ce côté, les bords de l'abîme étaient gardés par un sanglier monstrueux et par quatre géants de pierre, assis en longues robes, un livre à la main, dans un pavillon, sur une grande cuve pleine d'eau, au milieu d'une plaine bordée d'arbres, près d'une immense église. Vous ne me comprenez pas? vous ne savez plus ce que je veux dire?... Hélas! après une vie d'opprobre, le pauvre sanglier de la maison Bailli est mort depuis longtemps. Les générations nouvelles ne l'ont point vu subir, captif, les outrages des écoliers. Elles ne l'ont point vu couché, l'œil à demi clos, dans une résignation douloureuse. A l'angle de la rue Bonaparte, où il était logé dans une remise peinte en jaune et ornée de fresques représentant des voitures de déménagement attelées de percherons gris pommelé, s'élève

maintenant une maison à cinq étages. Et quand je passe devant la fontaine de la place Saint-Sulpice, les quatre géants de pierre ne m'inspirent plus de terreurs mystérieuses. Je sais, comme tout le monde, leurs noms, leur génie et leur histoire : ils s'appellent Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon.

A l'occident aussi, j'avais touché les confins de l'univers... Les hauteurs bouleversées de Chaillot, la colline du Trocadéro, sauvage alors, fleurie de bouillons blancs et parfumée de menthe, c'était véritablement le bout du monde, les bords de l'abîme où l'on aperçoit l'homme nu qui n'a qu'une jambe, et qui marche en sautant, l'homme poisson et l'homme sans tête qui porte un visage sur la poitrine. Aux abords du pont qui, de ce côté, fermait l'univers, les quais étaient mornes, gris, poudreux. Point de fiacres, quelques promeneurs à peine. Çà et là, accoudés au parapet, de petits soldats qui taillaient une baguette et regardaient couler l'eau. Au pied du cavalier romain qui occupe l'angle droit du Champ de Mars, une vieille, accroupie au parapet, vendait des chaussons aux pommes et du coco. Le coco était dans une carafe coiffée d'un citron. La poussière et le silence passaient sur ces choses. Maintenant le pont d'Iéna relie entre eux des quartiers neufs. Il a perdu l'aspect morne et désolé qu'il avait dans mon enfance. La poussière que le vent soulève sur la chaussée n'est plus la poussière d'autrefois. Le cavalier romain voit de nouvelles figures et de nouvelles mœurs. Il ne s'en attriste pas : il est de pierre.

Mais ce que j'aimais et connaissais le mieux, c'étaient les berges de la Seine; ma vieille bonne Nanette m'y menait promener tous les jours. J'y retrouvais l'arche de Noé de ma Bible en estampes. Car je ne doutais guère que ce ne fût le bateau de la Samaritaine, avec son pal-

mier d'où sortait merveilleusement une fumée mince et noire. Cela se concevait : comme il n'y avait plus de déluge, on avait fait de l'arche un établissement de bains.

Du côté du levant, j'avais visité le Jardin des Plantes et remonté la Seine jusqu'au pont d'Austerlitz. Là était la limite. Les plus hardis explorateurs de la nature finissent par trouver le point au delà duquel ils ne peuvent plus avancer. Il m'avait été impossible d'aller plus loin que le pont d'Austerlitz. Mes jambes étaient petites et celles de ma bonne Nanette étaient vieilles; et malgré ma curiosité et la sienne, car nous aimions tous deux les belles promenades, il nous avait toujours fallu nous arrêter sur un banc, sous un arbre, en vue du pont, au regard d'une marchande de gâteaux de Nanterre. Nanette n'était guère plus grande que moi. Et c'était une sainte femme en robe d'indienne à ramages, avec un bonnet à tuyaux. Je crois que la représentation qu'elle se faisait du monde était aussi naïve que celle que je m'en formais à son côté. Nous causions ensemble très facilement. Il est vrai qu'elle ne m'écoutait jamais. Mais il n'était pas nécessaire qu'elle m'écoutât. Et ce qu'elle me répondait était toujours à propos. Nous nous aimions tendrement l'un l'autre.

Tandis qu'assise sur le banc elle songeait avec douceur à des choses obscures et familières, je creusais la terre avec ma pelle au pied d'un arbre, ou bien encore je regardais le pont qui terminait pour moi le monde connu.

Qu'y avait-il au delà? Comme les savants, j'en étais réduit aux conjectures. Mais il se présentait à mon esprit une hypothèse si raisonnable que je la tenais pour une certitude : c'est qu'au delà du pont d'Austerlitz s'étendaient les contrées merveilleuses de la Bible. Il y avait sur la rive droite un coteau que je reconnaissais pour

l'avoir vu dans mes estampes, dominant les bains de Bethsabée.

Au delà je plaçais la Terre-Sainte et la Mer Morte; je pensais que, si on pouvait aller plus loin, on apercevrait Dieu le père en robe bleue, sa barbe blanche emportée par le vent, et Jésus marchant sur les eaux, et peut-être le préféré de mon cœur, Joseph, qui pouvait bien vivre encore, car il était très jeune quand il fut vendu par ses frères.

J'étais fortifié dans ces idées par la considération que le Jardin des Plantes n'était autre chose que le Paradis terrestre un peu vieilli, mais, en somme, pas beaucoup changé. De cela, je doutais encore moins que du reste; j'avais des preuves. J'avais vu le Paradis terrestre dans ma Bible, et ma mère m'avait dit : « Le Paradis terrestre était un jardin très agréable, avec de beaux arbres et tous les animaux de la création. » Or, le Jardin des Plantes, c'était tout à fait le Paradis terrestre de ma Bible et de ma mère, seulement, on avait mis des grillages autour des bêtes, par suite du progrès des arts et à cause de l'innocence perdue. Et l'Ange qui tenait l'épée flamboyante avait été remplacé, à l'entrée, par un soldat en pantalon rouge.

Je me flattais d'avoir fait là une découverte assez importante. Je la tenais secrète. Je ne la confiai pas même à mon père, que j'interrogeais pourtant à toute minute sur l'origine, les causes et les fins des choses tant visibles qu'invisibles. Mais, sur l'identification du Paradis terrestre au Jardin des Plantes, j'étais muet.

Il y avait plusieurs raisons à mon silence. D'abord, à cinq ans, on éprouve de grandes difficultés à expliquer certaines choses. C'est la faute des grandes personnes, qui comprennent très mal ce que veulent dire les petits

enfants. Puis j'étais content de posséder seul la vérité. J'en prenais avantage sur le monde. J'avais aussi le sentiment que, si j'en disais quelque chose, on se moquerait de moi, on rirait, et que ma belle idée en serait détruite, ce dont j'eusse été très fâché. Disons tout, je sentais, d'instinct, qu'elle était fragile. Et peut-être même que, au fond de l'âme et dans le secret de ma conscience obscure, je la jugeais hardie, téméraire, fallacieuse et coupable. Cela est très complexe. Mais on ne saurait imaginer toutes les complications de la pensée dans une tête de cinq ans.

Nos promenades au Jardin des Plantes, c'est le dernier souvenir que j'aie gardé de ma bonne Nanette qui était si vieille quand j'étais si jeune, et si petite quand j'étais si petit. Je n'avais pas encore six ans accomplis, lorsqu'elle nous quitta à regret et regrettée de mes parents et de moi. Elle ne nous quitta pas pour mourir, mais je ne sais pourquoi, pour aller je ne sais où. Elle disparut ainsi de ma vie, comme on dit que les fées, dans les campagnes, après avoir pris l'apparence d'une bonne vieille pour converser avec les hommes, s'évanouissent dans l'air.

II

Le Marchand de Lunettes

En ce temps-là, le jour était doux à respirer; tous les souffles de l'air apportaient des frissons délicieux; le cycle des saisons s'accomplissait en surprises joyeuses et l'univers souriait dans sa nouveauté charmante. Il en était ainsi parce que j'avais six ans. J'étais déjà tourmenté de cette grande curiosité qui devait faire le trouble et la joie de ma vie, et me vouer à la recherche de ce qu'on ne trouve jamais.

Ma cosmographie — j'avais une cosmographie — était immense. Je tenais le quai Malaquais, où s'élevait ma chambre, pour le centre du monde. La chambre verte, dans laquelle ma mère mettait mon petit lit près du sien, je la considérais, dans sa douceur auguste et dans sa sainteté familière, comme le point sur lequel le ciel versait ses rayons avec ses grâces, ainsi que cela se voit dans les images de sainteté. Et ces quatre murs, si connus de moi, étaient pourtant pleins de mystère.

La nuit, dans ma couchette, j'y voyais des figures étranges, et, tout à coup, la chambre si bien close, tiède, où mouraient les dernières lueurs du foyer, s'ouvrait largement à l'invasion du monde surnaturel.

Des légions de diables cornus y dansaient des rondes; puis, lentement, une femme de marbre noir passait en

pleurant, et je n'ai su que plus tard que ces diablotins dansaient dans ma cervelle et que la femme lente, triste et noire était ma propre pensée.

Selon mon système, auquel il faut reconnaître cette candeur qui fait le charme des théogonies primitives, la terre formait un large cercle autour de ma maison. Tous les jours, je rencontrais, allant et venant par les rues, des gens qui me semblaient occupés à une sorte de jeu très compliqué et très amusant : le jeu de la vie. Je jugeais qu'il y en avait beaucoup, et peut-être plus de cent.

Sans douter le moins du monde que leurs travaux, leurs difformités et leurs souffrances ne fussent une manière de divertissement, je ne pensais pas qu'ils se trouvassent comme moi sous une influence absolument heureuse, à l'abri, comme je l'étais, de toute inquiétude. A vrai dire, je ne les croyais pas aussi réels que moi; je n'étais pas tout à fait persuadé qu'ils fussent des êtres véritables, et quand, de ma fenêtre, je les voyais passer tout petits sur le pont des Saints-Pères, ils me semblaient plutôt des joujoux que des personnes, de sorte que j'étais presque aussi heureux que l'enfant géant du conte qui, assis sur une montagne, joue avec les sapins et les chalets, les vaches et les moutons, les bergers et les bergères.

Enfin, je me représentais la création comme une grande boîte de Nuremberg, dont le couvercle se refermait tous les soirs, quand les petits bonshommes et les petites bonnes femmes avaient été soigneusement rangés.

En ce temps-là, les matins étaient doux et limpides, les feuilles vertes frissonnaient innocemment sous la brise légère. Sur le quai, sur mon beau quai Malaquais où madame Mathias, après Nanette, madame Mathias, aux yeux de braise, au cœur de cire, promenait ma petite enfance, des armes précieuses étincelaient aux étalages

des boutiques, de fines porcelaines de Saxe s'y étageaient, brillantes comme des fleurs. La Seine qui coulait devant moi me charmait par cette grâce naturelle aux eaux, principe des choses et source de la vie. J'admirais ingénûment ce miracle charmant du fleuve qui, le jour, porte les bateaux en reflétant le ciel, et, la nuit, se couvre de pierreries et de fleurs lumineuses. Et je voulais que cette belle eau fût toujours la même, parce que je l'aimais. Ma mère me disait que les fleuves vont à l'Océan et que l'eau de la Seine coule sans cesse; mais je repoussais cette idée comme excessivement triste. En cela, je manquais peut-être d'esprit scientifique, mais j'embrassais une chère illusion; car, au milieu des maux de la vie, rien n'est plus douloureux que l'écoulement universel des choses.

Le Louvre et les Tuileries, qui étendaient en face de moi leur ligne majestueuse, m'étaient un grand sujet de doute. Je ne pouvais croire que ces monuments fussent l'ouvrage de maçons ordinaires, et pourtant ma philosophie de la nature ne me permettait pas d'admettre que ces murs se fussent élevés par enchantement. Après de longues réflexions, je me persuadais que ces palais avaient été bâtis par de belles dames et de magnifiques cavaliers, vêtus de velours, de satin, de dentelles, couverts d'or et de pierreries et portant des plumes au chapeau.

On sera peut-être surpris qu'à six ans j'eusse une idée si peu exacte du monde. Mais il faut considérer que j'étais à peine sorti de Paris où le docteur Nozière, mon père, était retenu toute l'année.

J'avais fait, il est vrai, deux ou trois petits voyages en chemin de fer, mais je n'en avais tiré aucun profit au point de vue de la géographie. C'était une science très négligée en ce temps-là. On s'étonnera aussi que j'eusse du monde

moral une conception si peu conforme à la réalité des choses.

Mais songez que j'étais heureux et que les êtres heureux ne savent pas grand'chose de la vie. La douleur est la grande éducatrice des hommes. C'est elle qui leur a enseigné les arts, la poésie et la morale; c'est elle qui leur a inspiré l'héroïsme avec la pitié; c'est elle qui a donné du prix à la vie en permettant qu'elle fût offerte en sacrifice; c'est elle, c'est l'auguste et bonne douleur qui a mis l'infini dans l'amour.

En attendant ses leçons, je fus témoin d'un événement horrible qui bouleversa de fond en comble ma conception physique et morale de l'univers.

Mais il est indispensable de vous dire tout d'abord qu'en ce temps-là un marchand de lunettes étalait ses boîtes sur le quai Malaquais, le long du mur de ce bel hôtel de Chimay qui ouvre avec une grâce si noble, sur sa cour d'honneur, les deux battants sculptés d'une porte à fronton Louis XIV.

J'étais en grande familiarité avec ce marchand de lunettes. Tous les jours, madame Mathias, en me menant à la promenade, s'arrêtait devant l'étalage du lunettier. Elle lui demandait avec intérêt :

« Eh bien! monsieur Hamoche, comment va? »

Et ils faisaient un bout de causette.

Et moi, tout en écoutant, j'examinais les lunettes, les conserves, les pince-nez, la sébile des médailles et les échantillons minéralogiques qui étaient toute la fortune du lunettier, et qui me semblaient un grand trésor. J'étais étonné surtout de la quantité de verres bleutés que contenaient les petites vitrines de M. Hamoche et, aujourd'hui encore, je crois que M. Hamoche s'exagérait l'importance des lunettes bleues dans l'optique usuelle.

Au reste, incolores ou bleus, ses verres dormaient paisiblement dans leurs boîtes; personne ne les regardait, non plus que ses médailles et ses minéraux, et la rouille dévorait les montures d'acier des besicles.

« Eh bien! ça va-t-il mieux, les affaires? » demandait madame Mathias.

M. Hamoche, les bras croisés, morne, le regard à l'horizon, ne répondait pas.

C'était un petit homme tout à fait chauve, avec un crâne énorme, des yeux sombres et enflammés, des joues pâles et une longue barbe d'un noir bleu.

Son costume, comme son air, était étrange. Il portait une longue redingote de drap vert olive qui était devenue jaune sur les épaules et sur le dos, et dont les pans lui tombaient aux pieds. Et il était coiffé du plus haut chapeau de haute forme qu'on ait jamais vu, tout cassé, tout luisant, prodigieux monument de misère et de vanité. Non! les affaires n'allaient pas. M. Hamoche ne ressemblait pas assez à une personne qui vend des lunettes, et ses lunettes ne ressemblaient pas assez à des lunettes qu'on achète.

Aussi bien, il était devenu lunettier par l'injure du sort et, sous le mur de Chimay, il prenait les attitudes de Napoléon à Sainte-Hélène. Lui aussi, il était un Titan foudroyé.

A juger par le peu que j'en ai retenu, ses conversations avec ma vieille bonne roulaient sur d'étranges et lointaines aventures. Il y parlait d'une longue navigation sur l'Océan Pacifique, de campements sous les cèdres rouges, et de Chinois fumeurs d'opium.

Il disait comment il avait reçu un coup de couteau d'un Espagnol, dans une ruelle de Sacramento, et comment des Malais lui avaient volé son or. Ses mains tremblaient et il répétait sans cesse ce mot tragique : Or.

M. Hamoche était allé comme tant d'autres en Californie,



à la conquête de l'or. Il avait fait le rêve de ces placers à fleur de terre et de ce sol prodigieux qui, à peine gratté, découvrait des trésors.

Hélas! il n'avait rapporté de la Sierra-Nevada que la fièvre, la misère, la haine et le dégoût incurable du travail et de la pauvreté.

Madame Mathias l'écoutait, les mains jointes sur son tablier, et elle lui répondait en hochant la tête :

« Dieu n'est pas toujours juste! »

Et nous nous en allions, elle et moi, troublés et pensifs, vers les Champs-Élysées. L'Océan Pacifique, la Californie, les Espagnols, les Chinois, les Malais, les placers, les montagnes d'or et les rivières d'or, tout cela évidemment ne pouvait pas tenir dans le monde tel que je le concevais, et les discours du lunettier m'enseignaient que la terre ne finit point, comme je le croyais, à la place Saint-Sulpice et au pont d'Iéna.

M. Hamoche m'ouvrait l'esprit, et je ne pouvais voir sa mince figure, emphatique et fiévreuse, sans ressentir le frisson de l'inconnu. Il m'enseignait que la terre est grande, grande à s'y perdre, et couverte de choses vagues et terribles. Près de lui, je sentais aussi que la vie n'est pas un jeu et qu'on y souffre réellement. Et cela surtout me jetait dans des étonnements profonds. Car enfin, je voyais bien que M. Hamoche était malheureux.

« Il est malheureux! » disait madame Mathias. Et ma mère disait aussi :

« Ce pauvre homme! il est dans la misère! »

C'en était fait. J'avais perdu ma confiance première dans la bonté de la nature. Et, sans doute, je ne surprendrai personne si je dis que je ne l'ai jamais retrouvée depuis.

Tout en m'inquiétant, M. Hamoche m'intéressait beaucoup. Il m'arrivait quelquefois de le rencontrer, le soir, dans mon escalier. Ce n'était point extraordinaire, car il habitait une mansarde dans notre maison. A la tombée du jour, il grimpait les degrés, ayant sous chaque bras une boîte longue et noire, qui renfermait assurément, les lunettes et les minéraux. Mais ces deux boîtes ressemblaient à deux petits cercueils, et j'avais peur, comme si cet homme de malheur était un croque-mort...

N'emportait-il pas ma confiance et ma sécurité? Maintenant, je doutais de tout, puisque, reposant sous notre toit, dans la maison bénie, cet homme n'était pas heureux.

Sa mansarde donnait sur la cour, et ma bonne m'avait dit que, pour s'y tenir debout, il fallait passer la tête par la fenêtre à tabatière. Et, comme je n'étais pas toujours sérieux à cette époque, je riais de tout mon cœur à la pensée que M. Hamoche, dans sa chambre, ne quittait pas son chapeau, que ce chapeau, prodigieusement haut, s'élevait sur le toit au-dessus des tuyaux, et qu'il y manquait seulement une de ces flèches de zinc qui tournent au vent.

A six ans, on a l'esprit mobile. Depuis quelque temps, je ne songeais plus au lunettier, au chapeau, aux deux cercueils, quand un jour — il me souvient que c'était un jour de printemps, — il était six heures et demie, et nous étions à table... On dînait de bonne heure, sur le quai Malaquais, dans ce temps-là. Un jour, dis-je, madame Mathias, qui était très considérée dans la maison, vint dire à mon père :

« Le marchand de lunettes est très malade, là-haut, dans sa mansarde. Il a une fièvre de cheval.

— J'y vais, » dit mon père en se levant.

Au bout d'un quart d'heure, il revint.

« Eh bien? demanda ma mère.

— On ne peut rien dire encore, répondit mon père, en reprenant sa serviette avec la tranquillité d'un homme habitué à toutes les misères humaines. Je croirais à une fièvre cérébrale. L'excitation nerveuse est très intense. Naturellement, il ne veut pas entendre parler de l'hôpital. Il faudra pourtant bien l'y porter : on ne peut le soigner que là. »

Je demandai :

« Est-ce qu'il en mourra? »

Mon père, sans répondre, souleva légèrement les épaules.

Le lendemain, il faisait un beau soleil; j'étais seul dans la salle à manger. Par la fenêtre ouverte, et qui donnait sur la cour, les piaillements vigoureux des moineaux entraient avec des flots de lumière et les senteurs des lilas cultivés par notre concierge, grand amateur de jardins. J'avais une arche de Noé toute neuve, qui poissait les doigts et sentait cette bonne odeur de jouet neuf que j'aimais tant. Je rangeais sur la table les animaux par couples, et déjà le cheval, l'ours, l'éléphant, le cerf, le mouton et le renard, s'acheminaient deux à deux vers l'arche qui devait les sauver du déluge.

On ne sait pas ce que les joujoux font naître de rêves dans l'âme des enfants. Ce paisible et minuscule défilé de tous les animaux de la création m'inspirait vraiment une idée mystique et douce de la nature. J'étais pénétré de tendresse et d'amour. Je goûtais à vivre une joie inexprimable.

Tout à coup, un bruit sourd de chute retentit dans la cour; un bruit profond et comme lourd, inouï, qui me glaça d'épouvante.

Pourquoi, par quel instinct ai-je frissonné? Je n'avais jamais entendu ce bruit-là. Comment en avais-je, instantanément, senti toute l'horreur? Je m'élance à la fenêtre. Je vois, au milieu de la cour, quelque chose d'affreux! un paquet informe et pourtant humain, une loque sanglante. Toute la maison s'emplit de cris de femmes et d'appels lugubres. Ma vieille bonne entre, blême, dans la salle à manger :

« Mon Dieu! le marchand de lunettes qui s'est jeté par la fenêtre, dans un accès de fièvre chaude! »

De ce jour, je cessai définitivement de croire que la vie est un jeu, et le monde une boîte de Nuremberg. La cosmogonie du petit Pierre Nozière alla rejoindre, dans l'abîme des erreurs humaines, la carte du monde connu des anciens et le système de Ptolémée.

III

Madame Mathias

MADAME MATHIAS était une sorte de femme de charge et de bonne d'enfant qui, par son grand âge et son mauvais caractère, s'était attiré beaucoup de considération. Mon père et ma mère, qui l'avaient attachée à ma très petite personne, ne l'appelaient que madame Mathias, et ce fut pour moi une grande surprise d'apprendre un jour qu'elle avait un nom de baptême, un nom de jeune fille, un petit nom, et qu'elle se nommait Virginie. Madame Mathias avait eu des malheurs; elle en gardait la fierté. Les joues creuses, avec des yeux de braise sous les mèches grises de ses cheveux qui se tordaient hors de sa coiffe, noire, sèche, muette, sa bouche ruinée, son menton menaçant et son morne silence affligeaient mon père.

Maman, qui gouvernait la maison avec la vigilance d'une reine d'abeilles, avouait pourtant qu'elle n'osait pas faire d'observations à cette femme d'âge, qui la regardait en silence avec des yeux de louve traquée. Madame Mathias était généralement redoutée. Seul dans la maison, je n'avais pas peur d'elle. Je la connaissais, je l'avais devinée, je la savais faible.

A huit ans, j'avais mieux compris une âme que mon père à quarante, bien que mon père eût l'esprit méditatif,

assez d'observation pour un idéaliste, et quelques notions de physiognomonie puisées dans Lavater. Je me rappelle l'avoir entendu longuement disserter sur le masque de Napoléon rapporté de Sainte-Hélène par le docteur Antommarchi, et dont une épreuve en plâtre, pendue dans son cabinet, a terrifié mon enfance.

Mais il faut dire que j'avais sur lui un grand avantage : j'aimais madame Mathias, et madame Mathias m'aimait. J'étais inspiré par la sympathie; il n'était guidé que par la science. Encore ne s'appliquait-il pas beaucoup à pénétrer le caractère de madame Mathias. Ne prenant aucun plaisir à la voir, il ne la regardait guère, et peut-être ne l'avait-il point assez observée pour s'apercevoir qu'un petit nez mou, d'une innocente rondeur, s'était singulièrement planté au milieu du masque austère sous lequel elle figurait dans la vie.

Et ce nez, en effet, ne se faisait pas remarquer. Il passait presque inaperçu sur cette scène de désolation violente qu'était le visage de madame Mathias. Pourtant il était digne d'intérêt. Tel que je le retrouve au fond de ma mémoire, il m'émeut par je ne sais quelle expression de tendresse souffrante et d'humilité douloureuse. Je suis le seul être au monde qui y ait fait attention, et encore n'ai-je commencé à le bien comprendre que lorsqu'il n'était plus qu'un souvenir lointain, gardé par moi seul.

C'est maintenant surtout que j'y songe avec intérêt. Ah! madame Mathias, que ne donnerais-je pas pour vous revoir aujourd'hui telle que vous étiez dans votre vie terrestre, tricotant des bas, une aiguille fichée sur l'oreille, sous votre bonnet à tuyaux, et des besicles énormes chaussant le bout de votre nez trop faible pour les porter. Vos besicles glissaient toujours, et vous en éprouviez toujours une impatience nouvelle; car vous n'avez jamais

su vous soumettre en riant à la nécessité, et vous portiez au milieu des misères domestiques une âme indignée.

Ah! madame Mathias, madame Mathias, que ne donnerais-je point pour vous revoir telle que vous fûtes, ou du moins pour savoir ce que vous êtes devenue, depuis trente ans que vous avez quitté ce monde où vous aviez si peu de joie, où vous teniez si peu de place et que vous aimiez tant. Je l'ai senti, vous aimiez la vie, et vous vous attachiez aux affaires terrestres avec cette obstination désespérée des malheureux. Si j'avais de vos nouvelles, madame Mathias, j'en recevrais infiniment de contentement et de paix. Dans le cercueil des pauvres où vous vous en êtes allée par un beau jour de printemps, il m'en souvient, par un de ces beaux jours dont vous goûtiez si bien la douceur, chère dame, vous emportiez mille choses qui étaient autant à moi qu'à vous, mille choses touchantes, tout un monde d'idées créé par l'association de votre vieillesse et de mon enfance. Qu'en avez-vous fait, madame Mathias? Là où vous êtes, vous souvient-il encore de nos longues promenades?

Chaque jour, après le déjeuner, nous sortions ensemble; nous gagnions les avenues désertes, les quais désolés de Javel et de Billy, la morne plaine de Grenelle, où le vent soulevait tristement la poussière. Ma petite main serrée dans sa main rugueuse, qui me rassurait, je parcourais des yeux la rude immensité des choses. Entre cette vieille femme, ce petit garçon rêveur et ces paysages mélancoliques de banlieue, il y avait des harmonies profondes. Ces arbres poudreux, ces cabarets peints en rouge, l'invalide qui passait, la cocarde à la casquette; la marchande de gâteaux aux pommes, assise contre le parapet, à côté de ses carafes de coco bouchées avec des citrons, voilà le

monde dans lequel madame Mathias se sentait à l'aise. Madame Mathias était peuple.

Or, un jour d'été, comme nous longions le quai d'Orsay, je la priai de descendre sur la berge pour voir de plus près les grues décharger du sable, ce à quoi elle consentit tout de suite. Elle faisait toujours tout ce que je voulais, parce qu'elle m'aimait et que ce sentiment lui ôtait toute force. Au bord de l'eau et tenant ma bonne par un pan de sa jupe d'indienne à fleurs, je regardais curieusement la machine qui, d'un air patient d'oiseau-pêcheur, prenait sur le bateau les paniers pleins, puis, promenant en demi-cercle sa longue encolure, les allait verser sur la rive. A mesure que le sable s'amassait, des hommes en pantalon de toile bleue, nus jusqu'à la ceinture, la chair couleur de brique, le jetaient par pelletées contre un crible.

Je tirai la jupe d'indienne :

« M'ame Mathias, pourquoi ils font ça? dis, M'ame Mathias? »

Elle ne répondit point. Elle s'était baissée pour ramasser quelque chose à terre. Je croyais d'abord que c'était une épingle. Elle en trouvait chaque jour deux ou trois, qu'elle piquait à son corsage. Mais, cette fois, ce n'était pas une épingle. C'était un couteau de poche, dont le manche de cuivre représentait la colonne Vendôme.

« Montre, montre-moi ce couteau, m'ame Mathias. Donne-le-moi! Pourquoi tu ne me le donnes pas, dis? »

Immobile, muette, elle regardait le petit couteau avec une attention profonde et je ne sais quoi d'égaré qui me fit presque peur.

« M'ame Mathias, qu'est-ce que tu as, dis? »

Elle murmura, d'une voix faible que je ne lui connaissais pas :

« Il en avait un tout pareil.

— Qui donc ça? M'ame Mathias, qui donc qu'en avait un tout pareil? »

Et, tirée par la robe, elle me regarda, de ses yeux brûlés, où l'on ne voyait que du rouge et du noir, toute surprise, comme si elle ne me savait plus là, et elle me répondit :

« Mais c'était Mathias, donc; c'était Mathias!

— Qui, Mathias? »

Elle se passa la main sur les paupières, qui restèrent froissées et tirées, mit soigneusement le couteau dans sa poche, sous son mouchoir, et me répondit :

« Mathias, mon mari.

— Alors, tu l'avais épousé?

— Je l'avais épousé pour mon malheur! j'étais riche, j'avais un moulin à Aunot, près de Chartres. Il a mangé la farine, l'âne et le moulin, et tout! Il m'a mise sur la paille et, quand je n'ai plus rien eu, il m'a quittée. C'était un ancien militaire, un grenadier de l'Empereur, blessé à Waterloo. Il avait pris du vice à l'armée. »

Tout cela m'étonnait beaucoup; je réfléchis un instant et je dis :

« Ton mari, ce n'était pas un mari comme papa, n'est-ce pas, m'ame Mathias? »

Madame Mathias ne pleurait plus; c'est avec une sorte de fierté qu'elle me répondit :

« Des hommes comme Mathias, il n'y en a plus. Il avait tout pour lui, celui-là! Grand, fort, et beau, et malin, et jovial! Et toujours bien tenu, toujours une rose à la boutonnière. C'était un homme bien agréable! »

IV

L'Écrivain public

DANS l'humble maison que ma mère gouvernait avec sagesse, madame Mathias n'était précisément ni femme de charge ni bonne d'enfant, bien qu'elle s'occupât du ménage et me menât promener tous les jours. Son grand âge, son visage fier, son caractère ombrageux et farouche, donnaient à sa domesticité un air d'indépendance; elle gardait dans les soins les plus familiers l'expression tragique d'une personne qui a eu des malheurs; le souvenir lui en demeurait cher, et elle le conservait précieusement au-dedans d'elle. Les lèvres serrées par l'habitude du silence, elle n'aimait point à raconter les aventures de sa vie passée.

Elle apparaissait dans mon imagination d'enfant comme une maison dévorée par un antique incendie. Je savais seulement que, née, ainsi qu'elle le disait, l'année de la mort du roi, fille de riches fermiers beaucerons, de bonne heure orpheline, elle avait épousé en 1815, à l'âge de vingt-deux ans, le capitaine Mathias, un bien bel homme qui, mis à la demi-solde par les Bourbons, disait leur fait aux chevaliers du Lys, qu'il appelait poliment les compagnons d'Ulysse. Mes parents étaient un peu plus instruits. Ils n'ignoraient point que le capitaine Mathias avait mangé les écus de la fermière au Rocher de Cancale, et que, lais-

sant ensuite sa pauvre femme sur la paille, il s'en était allé courir les filles. Dans les premières années de la monarchie de Juillet, madame Mathias l'avait retrouvé, par grand hasard, tandis qu'il sortait d'un cabaret de la rue de Rambuteau, où, rasé de frais, le teint vermeil sous ses cheveux blancs, une rose à la boutonnière, il donnait chaque jour des consultations aux commerçants poursuivis par les huissiers.

Il rédigeait des actes devant une bouteille de vin blanc, en souvenir de son premier état; car il avait été saute-ruisseau avant d'entrer au régiment. Elle l'avait repris alors; elle l'avait ramené chez elle avec une joie triomphale. Mais il n'y était pas resté longtemps; il avait disparu un jour, emportant, disait-on, une douzaine d'écus cachés par madame Mathias sous sa paillasse. Depuis lors, on n'avait plus de ses nouvelles. On croyait qu'il s'était laissé mourir dans un lit d'hôpital, et on l'en approuvait.

« C'est pour vous une délivrance, » disait mon père à madame Mathias.

Alors des larmes brûlantes et comme enflammées montaient aux yeux de madame Mathias; ses lèvres tremblaient, et elle ne répondait pas.

Or, un jour de printemps, madame Mathias, ayant serré sur ses épaules son terrible châle noir, m'emmena promener à l'heure accoutumée. Mais elle ne me conduisit pas ce jour-là aux Tuileries, notre jardin royal et familier, où tant de fois, laissant ma balle et mes billes, j'avais collé mon oreille contre le piédestal de la statue du Tibre pour écouter des voix mystérieuses. Elle ne me conduisit pas vers ces boulevards calmes et tristes d'où l'on voit, au-dessus des lignes poudreuses des arbres, le dôme doré sous lequel est couché dans son tombeau rouge Napoléon, elle ne me conduisit pas vers les avenues monotones où elle se plaisait,

assise sur un banc, à causer avec quelque invalide, tandis que je faisais des jardins dans la terre humide.

En ce jour de printemps, elle prit un chemin inaccoutumé, suivit des rues encombrées de passants et de voitures, bordées de boutiques où s'étalaient des objets innombrables et divers, dont j'admirais les formes sans en concevoir l'usage. Les pharmacies surtout m'étonnaient par la grandeur et l'éclat de leurs bocaux. Quelques-unes de ces boutiques étaient peuplées de grandes statues peintes et dorées. Je demandai :

« Quoi c'est, m'ame Mathias? »

Et madame Mathias me répondit avec la fermeté d'une citoyenne nourrie dans les faubourgs de Paris :

« C'est rien, c'est des bons dieux. »

Ainsi, dans ma tendre enfance, tandis que ma mère m'inclinait doucement au culte des images, madame Mathias m'enseignait à mépriser la superstition. De la voie étroite où nous étions, une grande place plantée de petits arbres m'apparut soudain. Je la reconnus et il me souvint de ma bonne Nanette en revoyant ce pavillon étrange où des prêtres de pierre sont assis, les pieds dans la vasque d'une fontaine. C'est avec Nanette que, dans des temps vagues et d'incertaine mémoire, j'avais visité ces choses. En les revoyant, je fus saisi du regret de Nanette perdue. J'eus envie de courir en pleurant et en criant : « Nanette ! » Mais soit faiblesse d'âme, soit délicatesse obscure du cœur, soit débilité d'esprit, je ne parlai point de Nanette à madame Mathias.

Nous traversâmes la place et nous nous engageâmes dans des ruelles aux pavés pointus, qu'une grande église recouvrait de son ombre humide. Sur les portails ornés de pyramides et de boules moussues, çà et là une statue

faisait un grand geste en l'air et des couples de pigeons s'envolaient devant nous.

Ayant contourné la grande église, nous prîmes une rue bordée de porches sculptés et de vieux murs au-dessus desquels les acacias penchaient leurs branches fleuries. Il y avait, à gauche, dans une encoignure, une échoppe vitrée avec cette enseigne : Écrivain public. Des lettres et des enveloppes étaient collées sur tous les carreaux. Du toit de zinc sortait un tuyau de cheminée coiffé d'un grand chapeau. Madame Mathias tourna le bec de canne et, me poussant devant elle, entra dans l'échoppe. Un vieillard, courbé sur une table, leva la tête à notre vue. Des favoris en fer à cheval bordaient ses joues roses. Ses cheveux blancs s'enlevaient sur son front comme dans un coup de vent orageux. Sa redingote noire était par endroits blanchie et luisante. Il portait un bouquet de violettes à la boutonnière.

« Tiens ! c'est la vieille ! » dit-il sans se lever.

Puis, me regardant d'un air peu sympathique :

« C'est ton petit bourgeois, hein? demanda-t-il.

— Oh ! répondit madame Mathias, il est gentil enfant, quoiqu'il me fasse souvent endêver.

— Hum ! fit l'écrivain public. Il est maigrichon et pâlot. Ça ne fera pas un fameux soldat. »

Madame Mathias contemplait le vieil écrivain public avec des yeux ardents de tendresse; elle lui dit d'une voix souple, que je ne lui connaissais pas :

« Eh ! ben? comment vas-tu, Hippolyte?

— Oh ! dit-il, la santé n'est pas mauvaise. Le coffre est bon. Mais les affaires ne vont pas. Trois ou quatre lettres à cinq sous pièce, le matin. Et c'est tout... »

Puis il haussa les épaules, comme pour secouer les soucis, et, tirant de dessous la table une bouteille et des verres, il nous versa du vin blanc.

« A ta santé, la vieille!

— A ta santé, Hippolyte! »

Le vin était piquant. En y trempant mes lèvres, je fis la grimace.

« C'est une petite demoiselle, dit le vieillard. A son âge, j'étais déjà porté sur le vin et les amours. Mais on ne fait plus des hommes comme moi. Le moule en est brisé. »

Puis, me posant lourdement la main sur l'épaule :

« Tu ne sais pas, mon ami, que j'ai servi le petit caporal et fait toute la campagne de France. J'étais à Craonne et à Fère-Champenoise. Et, le matin d'Athis, Napoléon m'a demandé une prise de tabac.

« Je crois le voir encore, l'empereur. Il était petit, gros, le visage jaune, avec des yeux pleins de mitraille et un air de tranquillité. Ah! s'ils ne l'avaient pas trahi!... Mais les blancs sont tous des fripons. »

Il se versa à boire. Madame Mathias sortit de sa muette contemplation et, se levant :

« Il faut que je m'en aille, à cause du petit. »

Puis, tirant de sa poche deux pièces de vingt sous, elle les glissa dans la main de l'écrivain public qui les reçut avec un air de superbe indifférence.

Quand nous fûmes dehors, je demandai qui était ce monsieur. Madame Mathias me répondit avec un accent d'orgueil et d'amour :

« C'est Mathias, mon petit, c'est Mathias!

— Mais papa et maman disent qu'il est mort. »

Elle secoua la tête joyeusement.

« Oh! il m'enterrera et il en enterrera bien d'autres après moi, des vieux et des jeunes. »

Puis elle devint soucieuse :

« Pierre, ne va pas dire que tu as vu Mathias. »

V

Les Contes de Maman

Je n'ai pas d'imagination, disait maman.

Elle disait n'en pas avoir, parce qu'elle croyait qu'il n'y avait d'imagination qu'à faire des romans, et elle ne savait pas qu'elle avait une espèce d'imagination rare et charmante qui ne s'exprimait pas par des phrases. Maman était une dame ménagère tout occupée de soins domestiques. Elle avait une imagination qui animait et colorait son humble ménage. Elle avait le don de faire vivre et parler la poêle et la marmite, le couteau et la fourchette, le torchon et le fer à repasser; elle était au-dedans d'elle-même un fabuliste ingénu. Elle me faisait des contes pour m'amuser, et, comme elle se sentait incapable de rien imaginer, elle les faisait sur les images que j'avais.

Voici quelques-uns de ses récits. J'y ai gardé autant que j'ai pu sa manière, qui était excellente.

L'ÉCOLE

Je proclame l'école de Mademoiselle Genseigne la meilleure école de filles qu'il y ait au monde. Je déclare mécréants et médisants ceux qui croiront et diront le contraire. Toutes les élèves de Mademoiselle Genseigne sont sages et appliquées, et il n'y a rien de si plaisant à voir que leurs petites personnes immobiles. On dirait autant de petites bouteilles dans lesquelles Mademoiselle Genseigne verse de la science.

Mademoiselle Genseigne est assise toute droite dans sa haute chaire. Elle est grave et douce; ses bandeaux plats et sa pèlerine noire inspirent le respect et la sympathie.

Mademoiselle Genseigne, qui est très savante, apprend le calcul à ses petites élèves. Elle dit à Rose Benoist :

« Rose Benoist, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il?

— Quatre! » répond Rose Benoist.

Mademoiselle Genseigne n'est pas satisfaite de cette réponse :

« Et vous, Emmeline Capel, si de douze je retiens quatre, combien me reste-t-il?

— Huit! » répond Emmeline Capel.

Et Rose Benoist tombe dans une rêverie profonde. Elle entend qu'il reste huit à Mademoiselle Genseigne, mais elle

ne sait pas si ce sont huit chapeaux ou huit mouchoirs, ou bien encore huit pommes ou huit plumes. Il y a bien longtemps que ce doute la tourmente. Quand on lui dit que six fois six font trente-six, elle ne sait pas si ce sont trente-six chaises ou trente-six noix, et elle ne comprend rien à l'arithmétique.

Au contraire, elle est très savante en histoire sainte. Mademoiselle Genseigne n'a pas une autre élève capable de décrire le Paradis terrestre et l'Arche de Noé comme fait Rose Benoist. Rose Benoist connaît toutes les fleurs du Paradis et tous les animaux de l'Arche. Elle sait autant de fables que Mademoiselle Genseigne elle-même. Elle sait tous les discours du Corbeau et du Renard, de l'Ane et du petit Chien, du Coq et de la Poule. Elle n'est pas surprise quand on lui dit que les animaux parlaient autrefois. Elle serait plutôt surprise si on lui disait qu'ils ne parlent plus. Elle est bien sûre d'entendre le langage de son gros chien Tom et de son petit serin Cuip. Elle a raison : les animaux ont toujours parlé et ils parlent encore, mais ils ne parlent qu'à leurs amis. Rose Benoist les aime et ils l'aiment. C'est pour cela qu'elle les comprend. Pour s'entendre, il n'est tel que de s'aimer.

Aujourd'hui, Rose Benoist a récité sa leçon sans faute. Elle a un bon point. Emmeline Capel a reçu aussi un bon point pour avoir bien su sa leçon d'arithmétique.

Au sortir de la classe, elle a dit à sa maman qu'elle avait un bon point. Et elle a ajouté :

« Un bon point, à quoi ça sert, dis, maman?

— Un bon point ne sert à rien, a répondu la maman d'Emmeline. C'est justement pour cela qu'on doit être fier de le recevoir. Tu sauras un jour, mon enfant, que les récompenses les plus estimées sont celles qui donnent de l'honneur sans profit. »

MARIE

Les petites filles ont un désir naturel de cueillir des fleurs et des étoiles. Mais les étoiles ne se laissent point cueillir et elles enseignent aux petites filles qu'il y a en ce monde des désirs qui ne sont jamais contentés. Mademoiselle Marie s'en est allée dans le parc avec sa nourrice; elle a rencontré une corbeille d'hortensias et elle a connu que les fleurs d'hortensia étaient belles; c'est pourquoi elle en a cueilli une. C'était très difficile. Elle a tiré la plante à deux mains et elle a couru grand risque de tomber sur son derrière quand la tige s'est rompue. Aussi est-elle très fière de ce qu'elle a fait. Elle est très contente aussi, car la fleur est admirable à voir : c'est une boule d'un rose tendre trempée de bleu et c'est une fleur composée de beaucoup de petites fleurs. Mais la nourrice l'a vue : elle s'élance. Elle saisit mademoiselle Marie par le bras; elle gronde, elle s'écrie, elle est terrible. Mademoiselle Marie regarde étonnée, de son regard encore flottant, et songe dans sa petite âme confuse. Vous ne sauriez imaginer combien c'est difficile, à sept ans, d'interroger sa conscience. Elle reste candide entre la faute commise et le châtiment préparé. La nourrice la met en pénitence, non dans le cabinet noir, mais sous un grand marronnier, à l'ombre d'un vaste parasol chinois. Là, mademoiselle

Marie, pensive, surprise, étonnée, est assise et songe. Sa fleur à la main, elle a l'air, sous l'ombrelle qui rayonne autour d'elle, d'une petite idole étrange.

La nourrice a dit : « Maintenant, mademoiselle, donnez-moi cette fleur. » Mais mademoiselle Marie a serré dans son petit poing la tige fleurie et ses joues ont rougi et son front s'est gonflé comme si elle allait pleurer. Et la nourrice n'a pas voulu causer des larmes. Elle a dit : « Je vous défends de porter cette fleur à votre bouche. Si vous désobéissez, mademoiselle, votre petit chien Toto vous mangera les oreilles. »

Ayant ainsi parlé, elle s'éloigne. La jeune pénitente, immobile sous son dais éclatant, regarde autour d'elle, et voit le ciel et la terre. C'est grand, le ciel et la terre, et cela peut amuser quelque temps une petite fille. Mais sa fleur d'hortensia l'occupe plus que tout le reste. C'est une belle fleur et c'est une fleur défendue. Voilà deux raisons pour s'y plaire. Mademoiselle Marie songe : « Une fleur, cela doit sentir bon! » Et elle approche de son nez la boule fleurie. Elle essaie de sentir, mais elle ne sent rien. Elle n'est pas bien habile à respirer les parfums : il y a peu de temps encore, elle soufflait sur les roses au lieu de les respirer. Il ne faut pas se moquer d'elle pour cela : on ne peut tout apprendre à la fois. On apprend d'abord à boire du lait. On n'apprend que plus tard à respirer des fleurs : c'est moins utile. D'ailleurs, aurait-elle, comme sa maman, l'odorat subtil, elle ne sentirait rien. La fleur d'hortensia n'a pas d'odeur. C'est pourquoi elle lasse malgré sa beauté. Mais mademoiselle Marie est ingénieuse. Elle se prend à songer : « Cette fleur, elle est peut-être en sucre. » Alors elle ouvre la bouche toute grande et va porter la fleur à ses lèvres... Un cri retentit : Ouap!

C'est le petit chien Toto qui, s'élançant par-dessus une bordure de géraniums, vient se poser, les oreilles toutes droites, devant mademoiselle Marie, et darde sur elle le regard de ses yeux vifs et ronds. La nourrice, qui veille cachée derrière les arbres, l'a envoyé. Et mademoiselle Marie reste stupéfaite.

A TRAVERS CHAMPS

Après le déjeuner, Catherine s'en est allée dans les prés avec Jean, son petit frère. Quand ils sont partis, le jour semblait jeune et frais comme eux. Le ciel n'était pas tout à fait bleu ; il était plutôt gris, mais d'un gris plus doux que tous les bleus du monde. Justement les yeux de Catherine sont de ce gris-là et semblent faits d'un peu de ciel matinal.

Catherine et Jean s'en vont tout seuls par les prés. Leur mère est fermière et travaille dans la ferme. Ils n'ont point de servante pour les conduire, et ils n'en ont point besoin. Ils savent leur chemin; ils connaissent les bois, les champs et les collines. Catherine sait voir l'heure du jour en regardant le soleil, et elle a deviné toutes sortes de beaux secrets naturels que les enfants des villes ne soupçonnent pas. Le petit Jean lui-même comprend beaucoup de choses des bois, des étangs et des montagnes, car sa petite âme est une âme rustique.

Catherine et Jean s'en vont par les prés fleuris. Catherine, en cheminant, fait un bouquet. Elle aime les fleurs. Elle les aime parce qu'elles sont belles, et c'est une raison, cela! Les belles choses sont aimables; elles ornent la vie. Quelque chose de beau vaut quelque chose de bien, et c'est une bonne action que de faire un beau bouquet.

Catherine cueille des bleuets, des coquelicots, des coucous et des boutons d'or, qu'on appelle aussi cocottes. Elle cueille encore de ces jolies fleurs violettes qui croissent au bord des blés et qu'on nomme des miroirs de Vénus. Elle cueille les sombres épis de l'herbe à lait et des crêtes de coq, qui sont des crêtes jaunes, et des becs de grue roses et le lys des vallées, dont les blanches clochettes, agitées au moindre souffle, répandent une odeur délicieuse. Catherine aime les fleurs parce que les fleurs sont belles; elle les aime aussi parce qu'elles sont des parures. Elle est une petite fille toute simple, dont les beaux cheveux sont cachés sous un béguin brun; son tablier de cotonnade recouvre une robe unie; elle va en sabots. Elle n'a vu de riches toilettes qu'à la Vierge Marie et à la sainte Catherine de son église paroissiale. Mais il y a des choses que les petites filles savent en naissant. Catherine sait que les fleurs sont des parures séantes, et que les belles dames qui mettent des bouquets à leur corsage en paraissent plus jolies. Aussi songe-t-elle qu'elle doit être bien brave en ce moment, puisqu'elle porte un bouquet plus gros que sa tête. Elle est contente d'être brave et ses idées sont brillantes et parfumées comme ses fleurs. Ce sont des idées qui ne s'expriment point par la parole : la parole n'a rien d'assez joli pour exprimer les idées de bonheur d'une petite fille. Il y faut des airs de chansons, les airs les plus vifs et les plus doux, les chansons les plus gentilles, comme *Giroflé-Girofla* ou *les Compagnons de la Marjolaine*. Aussi Catherine chante, en cueillant son bouquet : « J'irai au bois seulette, » et elle chante aussi : « Mon cœur je lui donnerai, mon cœur je lui donnerai. »

Le petit Jean est d'un autre caractère. Il suit d'autres pensées. C'est un franc luron; il ne porte point encore la

culotte, mais son esprit a devancé son âge, et il n'y a point d'esprit plus gaillard que celui-là. Tandis qu'il s'attache d'une main au tablier de sa sœur, de peur de tomber, il agite son fouet de l'autre main avec la vigueur d'un robuste garçon. C'est à peine si le premier valet de son père fait mieux claquer le sien quand, en ramenant les chevaux de la rivière, il rencontre sa fiancée. Le petit Jean ne s'endort pas dans une molle rêverie. Il ne se soucie pas des fleurs des champs. Il songe, pour ses jeux, à de rudes travaux. Il rêve charrois embourbés et percherons tirant du collier à sa voix et sous ses coups. Il est plein de force et d'orgueil. C'est ainsi qu'il va par les prés, à petits pas, butant aux cailloux et se retenant au tablier de sa grande sœur.

Catherine et Jean sont montés au-dessus des prairies, le long du coteau, jusqu'à un endroit élevé d'où l'on découvre tous les feux du village épars dans la feuillée, et à l'horizon les clochers de six paroisses. C'est là qu'on voit que la terre est grande. Catherine y comprend mieux qu'ailleurs les histoires qu'on lui a apprises, la colombe de l'arche, les Israélites de la Terre promise et Jésus allant de ville en ville.

« Asseyons-nous là, » dit-elle.

Elle s'assied. En ouvrant les mains, elle répand sur elle sa moisson fleurie. Elle en est toute parfumée, et déjà les papillons voltigent autour d'elle. Elle choisit, elle assemble les fleurs; elle marie les tons pour le plaisir de ses yeux. Plus les couleurs sont vives, plus elle les trouve agréables. Elle a des yeux tout neufs que le rouge vif ne blesse point. C'est pour les regards usés des citadins que les peintres des villes éteignent les tons avec prudence. Les yeux de Catherine sont de bons petits yeux qui aiment les coquelicots. Les coquelicots, voilà ce que Catherine préfère.

Mais leur pourpre fragile s'est déjà fanée et la brise légère effeuille dans les mains de l'enfant leur corolle étincelante. Elle regarde, émerveillée, toutes ces tiges en fleur, et elle voit toutes sortes de petits insectes courir sur les feuilles et sur les fleurs. Ces plantes qu'elle a cueillies servaient d'habitation à des mouches et à de petits scarabées qui, voyant leur demeure en péril, s'inquiètent et s'agitent. Catherine ne se soucie pas des insectes. Elle trouve que ce sont de trop petites bêtes et elle n'a d'eux aucune pitié. Pourtant on peut être en même temps très petit et très malheureux. Mais c'est là une idée philosophique et, pour le malheur des scarabées, la philosophie n'entre point dans la tête de Catherine.

Elle se fait des guirlandes et des couronnes et se suspend des clochettes aux oreilles; elle est maintenant ornée comme l'image rustique d'une Vierge vénérée des bergers. Son petit frère Jean, occupé pendant ce temps à conduire des chevaux imaginaires, l'aperçoit ainsi parée. Aussitôt il est saisi d'admiration. Un sentiment religieux pénètre toute sa petite âme. Il s'arrête, le fouet lui tombe des mains. Il comprend qu'elle est belle. Il voudrait être beau aussi et tout chargé de fleurs. Il essaye en vain d'exprimer ce désir dans son langage obscur et doux. Mais elle l'a deviné. La petite Catherine est une grande sœur; une grande sœur est une petite mère; elle prévient, elle devine.

« Oui, chéri, s'écrie Catherine; je vais te faire une belle couronne et tu seras pareil à un petit roi. »

Et la voilà qui tresse les fleurs bleues, les fleurs jaunes et les fleurs rouges pour en faire un chapeau. Elle pose ce chapeau de fleurs sur la tête du petit Jean, qui en rougit de joie. Elle l'embrasse, elle le soulève de terre et le pose tout fleuri sur une grosse pierre. Puis elle l'admire parce

qu'il est beau et elle l'aime parce qu'il est beau par elle.

Et, debout sur son socle agreste, le petit Jean comprend qu'il est beau. Cette idée le pénètre d'un respect profond de lui-même. Il comprend qu'il est sacré. Droit, immobile, les yeux tout ronds, les lèvres serrées, les bras pendants, les mains ouvertes et les doigts écartés comme les rayons d'une roue, il goûte une joie pieuse à se sentir devenir une idole. Le ciel est sur sa tête, les bois et les champs sont à ses pieds. Il est au milieu du monde. Il est seul grand, il est seul beau.

Mais tout à coup Catherine éclate de rire. Elle s'écrie :

« Oh! que tu es drôle, mon petit Jean! que tu es drôle! »

Elle se jette sur lui, elle l'embrasse, le secoue; la lourde couronne lui glisse sur le nez. Et elle répète :

« Oh! qu'il est drôle! qu'il est drôle! »

Et elle rit de plus belle.

Mais le petit Jean ne rit pas. Il est triste et surpris que ce soit fini et qu'il ne soit plus beau. Il lui en coûte de redevenir ordinaire.

Maintenant la couronne dénouée s'est répandue à terre et le petit Jean est redevenu semblable à l'un de nous. Il n'est plus beau. Mais c'est encore un solide gaillard. Il a ressaisi son fouet, et le voilà qui tire de l'ornière les six chevaux de ses rêves. Les petits enfants imaginent avec facilité les choses qu'ils désirent et qu'ils n'ont pas. Quand ils gardent dans l'âge mûr cette faculté merveilleuse, on dit qu'ils sont des poètes ou des fous. Le petit Jean crie, frappe et se démène.

Catherine joue encore avec ses fleurs. Mais il y en a qui meurent. Il y en a d'autres qui s'endorment. Car les fleurs ont leur sommeil comme les animaux, et voici que les campanules, cueillies quelques heures auparavant, ferment leurs cloches violettes et s'endorment dans les

petites mains qui les ont séparées de la vie. Catherine en serait touchée si elle le savait. Mais Catherine ne sait pas que les plantes dorment ni qu'elles vivent. Elle ne sait rien. Nous ne savons rien non plus et, si nous avons appris que les plantes vivent, nous ne sommes guère plus avancés que Catherine, puisque nous ne savons pas ce que c'est que vivre. Peut-être ne faut-il pas trop nous plaindre de notre ignorance. Si nous savions tout, nous n'oserions plus rien faire et le monde finirait.

Un souffle léger passe dans l'air et Catherine frissonne. C'est le soir qui vient.

« J'ai faim, » dit le petit Jean.

Il est juste qu'un conducteur de chevaux mange quand il a faim. Mais Catherine n'a pas un morceau de pain pour donner à son petit frère.

Elle lui dit :

« Mon petit frère, retournons à la maison. » Et ils songent tous deux à la soupe aux choux qui fume dans la marmite pendue à la crémaillère, au milieu de la grande cheminée. Catherine amasse ses fleurs sur son bras et, prenant son petit frère par la main, le conduit vers la maison.

Le soleil descendait lentement à l'horizon rougi. Les hirondelles, dans leur vol, effleuraient les enfants de leur ailes immobiles. Le soir était venu. Catherine et Jean se pressèrent l'un contre l'autre.

Catherine laissait tomber une à une ses fleurs sur la route. Ils entendaient, dans le grand silence, la crécelle infatigable du grillon. Ils avaient peur tous deux et ils étaient tristes, parce que la tristesse du soir pénétrait leurs petites âmes. Ce qui les entourait leur était familier, mais ils ne reconnaissaient plus ce qu'ils connaissaient le mieux.

Il semblait tout à coup que la terre fût trop grande et trop vieille pour eux. Ils étaient las et ils craignaient de ne jamais arriver dans la maison où leur mère faisait la soupe pour toute la famille. Le petit Jean n'agitait plus son fouet. Catherine laissa glisser de sa main fatiguée sa dernière fleur. Elle tirait son petit frère par le bras et tous deux se taisaient.

Enfin, ils virent de loin le toit de leur maison qui fumait dans le ciel assombri. Alors, ils s'arrêtèrent, et tous deux, frappant des mains, poussèrent des cris de joie. Catherine embrassa son petit frère; puis, ils se mirent ensemble à courir de toute la force de leurs pieds fatigués. Quand ils entrèrent dans le village, des femmes qui revenaient des champs leur donnèrent le bonsoir. Ils respirèrent. La mère était sur le seuil, en bonnet blanc, l'écumoire à la main.

« Allons, les petits, allons donc! » cria-t-elle. Et ils se jetèrent dans ses bras. En entrant dans la salle où fumait la soupe aux choux, Catherine frissonna de nouveau. Elle avait vu la nuit descendre sur la terre. Jean, assis sur la bancelle, le menton à la hauteur de la table, mangeait déjà sa soupe.

LES FAUTES DES GRANDS

Les routes ressemblent à des rivières. Cela tient à ce que les rivières sont des routes; ce sont des routes naturelles sur lesquelles on voyage avec des bottes de sept lieues; quel autre nom conviendrait mieux à des barques? Et les routes sont comme des rivières que l'homme a faites pour l'homme.

Les routes, les belles routes aussi unies que la surface d'un fleuve et sur lesquelles la roue de la voiture et la semelle du soulier trouvent un appui à la fois solide et doux, ce sont les chefs-d'œuvre de nos pères qui sont morts sans laisser leur nom et que nous ne connaissons que par leurs bienfaits. Qu'elles soient bénies, ces routes par lesquelles les fruits de la terre nous viennent abondamment et qui rapprochent les amis.

C'est pour aller voir un ami, l'ami Jean, que Roger, Marcel, Bernard, Jacques et Étienne ont pris la route nationale qui déroule au soleil, le long des prés et des champs, son joli ruban jaune, traverse les bourgs et les hameaux et conduit, dit-on, jusqu'à la mer où sont les navires.

Les cinq compagnons ne vont pas si loin. Mais il leur faut faire une belle course d'un kilomètre pour atteindre la maison de l'ami Jean.

Les voilà partis. On les a laissés aller seuls, sur la foi de leurs promesses; ils se sont engagés à marcher sagement, à ne se point écarter du droit chemin, à éviter les chevaux et les voitures et à ne point quitter Étienne, le plus petit de la bande.

Les voilà partis. Ils s'avancent en ordre sur une seule ligne. On ne peut mieux partir. Pourtant, il y a un défaut à cette belle ordonnance. Étienne est trop petit.

Un grand courage s'allume en lui. Il s'efforce, il hâte le pas. Il ouvre toutes grandes ses courtes jambes. Il agite ses bras par surcroît. Mais il est trop petit, il ne peut pas suivre ses amis. Il reste en arrière. C'est fatal; les philosophes savent que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Mais Jacques, ni Bernard, ni Marcel, ni même Roger, ne sont des philosophes. Ils marchent selon leurs jambes, le pauvre Étienne marche avec les siennes : il n'y pas de concert possible. Étienne court, souffle, crie, mais il reste en arrière.

Les grands, ses aînés, devraient l'attendre, direz-vous, et régler leur pas sur le sien. Hélas! ce serait de leur part une haute vertu. Ils sont en cela comme les hommes. En avant! disent les forts de ce monde, et ils laissent les faibles en arrière. Mais attendez la fin de l'histoire.

Tout à coup, nos grands, nos forts, nos quatre gaillards s'arrêtent. Ils ont vu par terre une bête qui saute. La bête saute parce qu'elle est une grenouille, et qu'elle veut gagner le pré qui longe la route. Ce pré, c'est sa patrie : il lui est cher, elle y a son manoir auprès d'un ruisseau. Elle saute.

C'est une grande curiosité naturelle qu'une grenouille.

Celle-ci est verte; elle a l'air d'une feuille vivante, et cet air lui donne quelque chose de merveilleux. Bernard, Roger, Jacques et Marcel se jettent à sa poursuite. Adieu

Étienne, et la belle route toute jaune; adieu leur promesse. Les voilà dans le pré, bientôt ils sentent leurs pieds s'enfoncer dans la terre grasse qui nourrit une herbe épaisse. Quelques pas encore et ils s'embourbent jusqu'aux genoux. L'herbe cachait un marécage.

Ils s'en tirent à grand'peine. Leurs souliers, leurs chaussettes, leurs mollets sont noirs. C'est la nymphe du pré vert qui a mis les guêtres de fange aux quatre désobéissants.

Étienne les rejoint tout essoufflé. Il ne sait, en les voyant ainsi chaussés, s'il doit se réjouir ou s'attrister. Il médite en son âme innocente les catastrophes qui frappent les grands et les forts. Quant aux quatre guêtrés, ils retournent piteusement sur leurs pas, car le moyen, je vous prie, d'aller voir l'ami Jean en pareil équipage? Quand ils rentreront à la maison, leurs mères liront leur faute sur leurs jambes, tandis que la candeur du petit Étienne reluira sur ses mollets roses.

JACQUELINE ET MIRAUT

JACQUELINE et Miraut sont de vieux amis. Jacqueline est une petite fille et Miraut est un gros chien.

Ils sont du même monde, ils sont tous deux rustiques : de là leur intimité profonde. Depuis quand se connaissent-ils? ils ne savent plus; cela passe la mémoire d'un chien et celle d'une petite fille. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin de le savoir, ils n'ont ni envie, ni besoin de rien savoir. Ils ont seulement l'idée qu'ils se connaissent depuis très longtemps, depuis le commencement des choses, car ils n'imaginent ni l'un ni l'autre que l'univers ait existé avant eux. Le monde, tel qu'ils le conçoivent, est jeune, simple et naïf comme eux. Jacqueline y voit Miraut et Miraut y voit Jacqueline tout au beau milieu. Jacqueline se fait de Miraut une belle idée, mais c'est une idée inexprimable. Les mots ne peuvent rendre la pensée de Jacqueline, ils sont trop gros pour cela! Quant à la pensée de Miraut, c'est sans doute une bonne et juste pensée, mais, par malheur, on ne la connaît pas bien. Miraut ne parle pas, il ne dit pas ce qu'il pense et il ne le sait pas très bien lui-même.

Assurément, il a de l'intelligence, mais, pour toutes sortes de raisons, cette intelligence est obscure. Miraut a

toutes les nuits des rêves : il voit en dormant des chiens comme lui, des petites filles comme Jacqueline, des mendiants. Il voit des choses joyeuses et des choses tristes.

C'est pourquoi il aboie ou il grogne pendant son sommeil. Ce ne sont là que des songes et des illusions, mais Miraut ne les distingue pas de la réalité. Il brouille dans sa cervelle ce qu'il voit en rêve avec ce qu'il voit quand il est éveillé, et cette confusion l'empêche de comprendre beaucoup de choses que les hommes comprennent. Et puis, comme c'est un chien, il a des idées de chien. Et pourquoi voulez-vous que nous comprenions les idées des chiens mieux que les chiens ne comprennent les idées des hommes? Mais, d'homme à chien, on peut tout de même s'entendre, parce que les chiens ont quelques idées humaines et les hommes quelques idées canines. C'est assez pour lier amitié. Aussi Jacqueline et Miraut sont-ils très bons amis.

Miraut est beaucoup plus grand et plus fort que Jacqueline. En posant ses pattes de devant sur les épaules de l'enfant, il la domine de la tête et du poitrail. Il pourrait l'avaler en trois bouchées ; mais il sait, il sent qu'une force est en elle et que, pour petite qu'elle est, elle est précieuse. Il l'admire à sa manière. Il la trouve mignonne. Il admire comme elle sait jouer et parler. Il l'aime, il la lèche par sympathie.

Jacqueline, de son côté, trouve Miraut admirable. Elle voit qu'il est fort, et elle admire la force. Sans cela, elle ne serait point une petite fille. Elle voit qu'il est bon, et elle aime la bonté. Aussi bien la bonté est-elle une chose douce à rencontrer.

Elle a pour lui un sentiment de respect. Elle observe qu'il connaît beaucoup de secrets qu'elle ignore et que

l'obscur génie de la terre est en lui. Elle le voit énorme, grave et doux. Elle le vénère comme sous un autre ciel, dans les temps anciens, les hommes vénéraient des dieux agrestes et velus.

Mais voici que, tout à coup, elle est surprise, inquiète, étonnée. Elle a vu son vieux génie de la terre, son dieu velu, Miraut, attaché par une longue laisse à un arbre, au bord du puits. Elle contemple, elle hésite. Miraut la regarde de son bel œil honnête et patient. Il n'est ni surpris ni fâché d'être à la chaîne ; il aime ses maîtres, et, ne sachant pas qu'il est un génie de la terre et un dieu couvert de poil, il garde sans colère sa chaîne et son collier. Cependant Jacqueline n'ose avancer. Elle ne peut comprendre que son divin et mystérieux ami soit captif, et une vague tristesse emplit sa petite âme.

VI

Les deux Tailleurs

La tunique ne me paraît pas très convenable aux lycéens, parce que ce n'est point un vêtement civil, et qu'en la leur imposant on entreprend sans raison sur leur indépendance. Je l'ai portée, et j'en garde un mauvais souvenir.

Il faut vous dire qu'il y avait de mon temps, dans le collège où j'ai appris fort peu de choses, un tailleur habile nommé Grégoire. M. Grégoire n'avait pas son pareil pour donner à une tunique ce qu'il faut qu'ait cette tunique : des épaules, de la poitrine et des hanches.

M. Grégoire vous enjuponnait les pans avec une vénusté singulière. Il taillait des pantalons à l'avenant : bouffants de la hanche et faisant un peu guêtre sur la bottine.

Et, quand on était habillé par M. Grégoire, pour peu qu'on sût porter le képi, en relevant la visière selon la mode d'alors, on avait une très jolie tournure.

M. Grégoire était un artiste. Lorsque, le lundi, pendant la récréation de midi, il apparaissait dans la cour portant sur le bras sa toilette verte qui enveloppait deux ou trois chefs-d'œuvre de tuniques, les élèves à qui ces beaux ouvrages étaient destinés quittaient la partie de barres ou de cheval fondu et se rendaient avec M. Grégoire dans une des salles du rez-de-chaussée, pour essayer

l'uniforme nouveau. Attentif et méditatif, M. Grégoire faisait sur le drap toutes sortes de petits signes à la craie. Et, huit jours après, il rapportait, dans la même toilette verte, un costume irréprochable.

Par malheur, M. Grégoire faisait payer très cher ses tuniques. Il en avait le droit : il était sans rival. Le luxe est toujours coûteux : M. Grégoire était un tailleur de luxe. Je le vois encore, pâle, mélancolique, avec ses beaux cheveux blancs et ses yeux bleus, si fatigués sous des lunettes d'or; il était d'une distinction parfaite et, n'eût été sa toilette verte, on l'eût pris pour un magistrat. M. Grégoire était le Dusautoy des potaches. Il devait faire de longs crédits, car sa clientèle était composée de gens riches, c'est-à-dire de gens qui n'en finissent pas de régler leurs notes. Il n'y a que les pauvres gens qui payent comptant. Ce n'est pas par vertu; c'est parce qu'on ne leur fait pas crédit. M. Grégoire savait qu'on n'attendait de lui rien de petit ou de médiocre, et qu'il devait à ses clients et à lui-même de produire tardivement de très grosses notes.

M. Grégoire avait deux tarifs, selon la qualité des fournitures. Il distinguait, par exemple, dans ses factures, les palmes d'or fin brodées sur le collet même et les palmes faites d'avance, avec moins de délicatesse, sur un petit drap ovale qu'on cousait au collet. Il y avait donc le grand et le petit tarif. Mais le petit tarif était déjà ruineux. Les élèves habillés par M. Grégoire constituaient une aristocratie, une sorte de high-life à deux degrés, dans lequel on distinguait les collets brodés et les collets à appliques. L'état de mes parents ne me permettait pas d'espérer jamais entrer dans la clientèle de M. Grégoire.

Ma mère était très économe; elle était aussi très charitable. Sa charité la fit agir d'une manière qui montre la

bonté de son âme, — il n'y en eut jamais de plus belle au monde, — mais qui me causa d'assez vifs désagréments. Ayant appris, je ne sais comment, qu'un tailleur-concierge de la rue des Canettes, nommé Rabiou (c'était un petit homme roux et cagneux qui portait une tête d'apôtre sur un corps de gnome), languissait dans la misère et méritait un sort meilleur, elle songea tout de suite à lui être utile. Elle lui fit d'abord quelques dons. Mais Rabiou était chargé de famille, plein de fierté d'ailleurs, et je vous ai dit que ma mère n'était pas riche. Le peu qu'elle put lui donner ne le tira pas d'affaire. Elle s'ingénia ensuite à lui trouver de l'ouvrage, et elle commença par lui commander pour mon père autant de pantalons, de gilets, de redingotes et de pardessus qu'il était raisonnable d'en commander.

Mon père n'eut, pour sa part, rien à gagner à ces dispositions. Les habits du tailleur-concierge lui allaient mal. Comme il était d'une simplicité admirable, il ne s'en aperçut même pas.

Ma mère s'en aperçut pour lui; mais elle se dit avec raison que mon père était un fort bel homme, qu'il parait ses habits quand ses habits ne le paraient pas, et qu'on n'est jamais trop mal vêtu lorsqu'on porte un vêtement suffisamment chaud et cousu avec de bon fil par un homme de bien, craignant Dieu et père de douze enfants.

Le malheur fut qu'après avoir fourni à mon père plus de vêtements qu'il n'était nécessaire, Rabiou se trouva aussi mal en point que devant. Sa femme était poitrinaire et ses douze enfants anémiques. Une loge de la rue des Canettes n'est pas ce qu'il faut pour rendre les enfants aussi beaux que les jeunes Anglais entraînés par le canotage et par tous les sports. Comme le petit tailleur-concierge n'avait pas d'argent pour acheter des médicaments, ma

mère imagina de lui commander une tunique à mon usage. Elle lui eût aussi bien commandé une robe pour elle.

A l'idée d'une tunique, Rabiou hésita. Une sueur d'angoisse mouilla son front d'apôtre. Mais il était courageux et mystique. Il se mit à la besogne. Il pria, se donna une peine infinie, n'en dormit pas. Il était ému, grave, recueilli. Songez donc! une tunique, un vêtement de précision! Ajoutez à cela que j'étais long, maigre, sans corps, difficile à habiller. Enfin, le pauvre homme parvint à la confectionner, ma tunique, mais quelle tunique! Pas d'épaules, la poitrine creuse, elle allait s'évasant, tout en ventre. Encore eût-on passé sur la forme. Mais elle était d'un bleu clair et cru, pénible à voir, et le collet portait appliquées, non des palmes, mais des lyres. Des lyres! Rabiou n'avait pas prévu que je deviendrais un poète très distingué. Il ne savait pas que je cachais au fond de mon pupitre un cahier de vers intitulé : *Premières fleurs*. J'avais trouvé ce titre moi-même et j'en étais content. Le tailleur-concierge ne savait rien de cela, et c'est d'inspiration qu'il avait cousu deux lyres au collet de ma tunique. Pour comble de misère, ce collet, loin de s'appliquer à mon cou, tendait à s'en éloigner et bâillait de la façon la plus disgracieuse.

J'avais, comme la cigogne, un long cou, qui, sortant de ce col évasé, prenait un aspect piteux et lamentable. J'en conçus quelques soupçons à l'essayage, et j'en fis part au tailleur-concierge. Mais l'excellent homme qui, par l'effort de ses mains innocentes, avec l'aide du ciel, avait fait une tunique et n'avait pas espéré tant faire, n'y voulut point toucher, de peur de faire pis.

Et, après tout, il avait raison. Je demandai avec inquiétude à maman comment elle me trouvait. Je vous dis que c'était une sainte. Elle me répondit comme madame Primerose :

« Un enfant est assez beau quand il est assez bon. »

Et elle me conseilla de porter ma tunique avec simplicité.

Je la revêtis pour la première fois un dimanche, comme il convenait, puisque c'était un vêtement neuf. Oh! quand ce jour-là je parus dans la cour du collège pendant la récréation, quel accueil!

« Pain de sucre! pain de sucre! » s'écrièrent à la fois tous mes camarades.

Ce fut un moment difficile. Ils avaient tout vu d'un coup d'œil, le galbe disgracieux, le bleu trop clair, les lyres, le col béant à la nuque. Ils se mirent tous à me fourrer des cailloux dans le dos, par l'ouverture fatale du col de ma tunique. Ils en versaient des poignées et des poignées sans combler le gouffre.

Non, le petit tailleur-concierge de la rue des Canettes n'avait pas considéré ce que pouvait tenir de cailloux la poche dorsale qu'il m'avait établie.

Suffisamment caillouté, je donnai des coups de poing; on m'en rendit, que je ne gardai pas. Après quoi on me laissa tranquille. Mais, le dimanche suivant, la bataille recommença. Et, tant que je portai cette funeste tunique, je fus vexé de toutes sortes de façons et vécus perpétuellement avec du sable dans le cou.

C'était odieux. Pour achever ma disgrâce, notre surveillant, le jeune abbé Simler, loin de me soutenir dans cet orage, m'abandonna sans pitié. Jusque-là, distinguant la douceur de mon caractère et la gravité précoce de mes pensées, il m'avait admis, avec quelques bons élèves, à des conversations dont je goûtais le charme et sentais le prix. J'étais de ceux à qui l'abbé Simler, pendant les récréations plus longues du dimanche, vantait les grandeurs du sacerdoce et même exposait les cas difficiles où l'officiant pouvait se trouver dans la célébration des mystères.

L'abbé Simler traitait ces sujets avec une gravité qui me remplissait de joie. Un dimanche, tout en se promenant à pas lents dans la cour, il commença l'histoire du prêtre qui trouva une araignée dans le calice après la consécration.

« Quels ne furent pas son trouble et sa douleur! dit l'abbé Simler; mais il sut se montrer à la hauteur d'une circonstance si terrible. Il prit délicatement la bestiole entre deux doigts, et... »

A ce mot, la cloche sonna les vêpres. Et l'abbé Simler, observateur de la règle qu'il était chargé d'appliquer, se tut et fit former les rangs. J'étais bien curieux de savoir ce que le prêtre avait fait de l'araignée sacrilège. Mais ma tunique m'empêcha de l'apprendre jamais.

Le dimanche suivant, en me voyant affublé d'un habit si grotesque, l'abbé Simler sourit discrètement et me tint à distance. C'était un excellent homme, mais ce n'était qu'un homme; il ne se souciait pas de prendre sa part du ridicule que je portais avec moi et de compromettre sa soutane avec ma tunique. Il ne lui semblait pas décent que je fusse en sa compagnie, tandis qu'on me fourrait des cailloux dans le cou, ce qui était, je l'ai dit, le soin incessant de mes camarades. Il avait en quelque sorte raison. Et puis il craignait mon voisinage à cause des balles qu'on me jetait de toutes parts. Et cette crainte était raisonnable. Peut-être enfin ma tunique choquait-elle en lui un sentiment esthétique développé par les cérémonies du culte et dans les pompes de l'Église. Ce qui est certain, c'est qu'il m'écarta de ces entretiens dominicaux qui m'étaient chers.

Il s'y prit habilement et par d'heureux détours, sans me dire un seul mot désobligeant, car c'était une personne très polie.

Il avait soin, quand j'approchais, de se tourner du côté opposé et de parler bas de façon que je n'entendisse point ce qu'il disait. Et, quand je lui demandais avec timidité quelques éclaircissements, il feignait de ne point m'entendre, et peut-être en effet ne m'entendait-il point. Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour comprendre que j'étais importun et je ne me mêlai plus aux familiers de l'abbé Simler.

Cette disgrâce me causa quelque chagrin. Les plaisanteries de mes camarades m'agacèrent à la longue. J'appris à rendre, avec usure, les coups que je recevais. C'est un art utile. J'avoue à ma honte que je ne l'ai pas du tout exercé dans la suite de ma vie. Mais quelques camarades que j'avais bien rossés m'en témoignèrent une vive sympathie.

Ainsi, par la faute d'un tailleur inhabile, j'ignorerai toujours l'histoire du prêtre et de l'araignée. Cependant je fus en butte à des vexations sans nombre et je me fis des amis, tant il est vrai que, dans les choses humaines, le bien est toujours mêlé au mal. Mais, en ce cas, le mal pour moi l'emportait sur le bien. Et cette tunique était inusable. En vain j'essayai de la mettre hors d'usage. Ma mère avait raison : Rabiou était un honnête homme qui craignait Dieu et fournissait de bon drap.

VII

Monsieur Debas

I

Il était peut-être nécessaire au progrès de la vie moderne qu'une gare s'élevât sur les ruines regrettées de la Cour des Comptes, qu'on arrachât tous les arbres de nos quais, qu'on fît passer un chemin de fer souterrain et un tramway à vapeur sur cette rive longtemps paisible.

Je m'attends à voir bientôt, au bord du fleuve de gloire, sur les vieux quais augustes, des hôtels construits et décorés dans cet effroyable style américain qu'adoptent maintenant les Français, après avoir, durant une longue suite de siècles, déployé dans l'art de bâtir toutes les ressources de la grâce et de la raison. On m'assure que la prospérité de la ville y est intéressée et qu'il est temps que des bars et des cafés remplacent les boutiques des libraires et les étalages des bouquinistes.

Je n'en murmure point, sachant que le changement est la condition essentielle de la vie et que les villes, comme les hommes, ne durent qu'en se transformant sans cesse. Ne nous lamentons point devant la nécessité. Mais disons du moins combien était aimable ce paysage lapidaire dont nous ne reverrons plus les lignes anciennes.

Si j'ai jamais goûté l'éclatante douceur d'être né dans la ville des pensées généreuses, c'est en me promenant sur ces quais où, du Palais-Bourbon à Notre-Dame, on entend

les pierres conter une des plus belles aventures humaines, l'histoire de la France ancienne et de la France moderne. On y voit le Louvre ciselé comme un joyau, le Pont-Neuf qui porta sur son robuste dos, autrefois terriblement bossu, trois siècles et plus de Parisiens musant aux bateleurs en revenant de leur travail, criant : « Vive le roi ! » au passage des carrosses dorés, poussant des canons en acclamant la liberté aux jours révolutionnaires, ou s'engageant, en volontaires, à servir, sans souliers, sous le drapeau tricolore, la patrie en danger. Toute l'âme de la France a passé sur ces arches vénérables où des mascarons, les uns souriants, les autres grimaçants, semblent exprimer les misères et les gloires, les terreurs et les espérances, les haines et les amours dont ils ont été témoins durant des siècles. On y voit la place Dauphine avec ses maisons de brique telles qu'elles étaient quand Manon Phlipon y avait sa chambrette de jeune fille. On y voit le vieux Palais de Justice, la flèche rétablie de la Sainte-Chapelle, l'Hôtel de Ville et les tours de Notre-Dame. C'est là qu'on sent mieux qu'ailleurs les travaux des générations, le progrès des âges, la continuité d'un peuple, la sainteté du travail accompli par les aïeux à qui nous devons la liberté et les studieux loisirs. C'est là que je sens pour mon pays le plus tendre et le plus ingénieux amour. C'est là qu'il m'apparaît clairement que la mission de Paris est d'enseigner le monde. De ces pavés de Paris, qui se sont tant de fois soulevés pour la justice et la liberté, ont jailli les vérités qui consolent et délivrent. Et je retrouve ici, parmi ces pierres éloquentes, le sentiment que Paris ne manquera jamais à sa vocation.

Convenons que, sans doute, puisque la Seine est le vrai fleuve de gloire, les boîtes de livres étalées sur les quais lui faisaient une digne couronne.

Je viens de relire l'excellent livre que M. Octave Uzanne a consacré aux antiquités et illustrations des bouquinistes. On y voit que l'usage d'étaler des livres sur les parapets remonte pour le moins au XVIIe siècle, et qu'à l'époque de la Fronde les rebords du Pont-Neuf étaient meublés de romans. MM. les libraires-jurés, ayant boutique et enseigne peinte, ne purent souffrir ces humbles concurrents, qui furent chassés par édit, en même temps que le Mazarin, ce qui montre que les petits ont leurs tribulations comme les grands.

Du moins les bouquinistes furent-ils regrettés des doctes hommes, et l'on conserve le mémoire qu'un bibliophile rédigea en leur faveur, l'an 1697, c'est-à-dire plus de quarante ans après leur expulsion.

« Autrefois, dit ce savant, une bonne partye des boutiques du Pont-Neuf estoient occupées par les libraires, qui y portoient de très bons livres qu'ils donnoient à bon marché. Ce qui estoit d'un grand secours aux gens de lettres, lesquels sont ordinairement fort peu pécunieux.

« Aux estallages, on trouve des petits traitez singuliers, qu'on ne connoit pas bien souvent, d'autres qu'on connoit à la vérité, mais qu'on ne s'avisera pas d'aller demander chez les libraires, et qu'on n'achète que parce qu'ils sont à bon marché; et enfin de vieilles éditions d'anciens auteurs qu'on trouve à bon marché et qui sont achetez par les pauvres qui n'ont pas moyen d'acheter les nouvelles. »

Cette requête est d'Étienne Baluze, qui fut bon homme et vécut dans les livres sans y trouver le digne repos qu'il y cherchait. Voici comment il conclut :

« Ainsi il semble qu'on devroit tolérer, comme on a fait jusques à présent, les estallages tant en faveur de ces

pauvres gens qui sont dans une extrême misère, qu'en considération des gens de lettres, pour lesquels on a toujours eu beaucoup d'esgart en France, et qui, au moyen des défenses qu'on a faites, n'ont plus les occasions de trouver de bons livres à bon marché. »

Les bouquinistes au XVIII[e] siècle reconquirent le parapet pour la joie des curieux. M. Uzanne nous apprend qu'ils furent inquiétés de nouveau en 1721. A cette date, une ordonnance du roi défendit les étalages des livres à peine de confiscation, d'amende et de prison. On rédigea des requêtes rimées en faveur des malheureux bouquinistes. C'est l'un d'eux qui est censé parler sur le Parnasse, comme dit Nicolas :

Ces pauvres gens, chaque matin,
Sur l'espoir d'un petit butin,
Avecque toute leur famille :
Garçons, apprentis, femme et fille,
Chargeant leur col et plein leurs bras
D'un scientifique fatras,
Venoient dresser un étalage
Qui rendoit plus beau le passage,
Au grand bien de tout reposant,
Et honneur dudit exposant,
Qui, tous les jours dessus ses hanches,
Excepté fêtes et dimanches,
Temps de vacance à tout trafic,
Faisoit débiter au public
Denrée à produire doctrine
Dans la substance cérébrine.

Ce n'est pas là sans doute l'Élégie pleurant en longs habits de deuil, et je ne dis pas que ces plaintes soient éloquentes. Mais elles sont raisonnables. Elles furent entendues. Les bouquinistes ne tardèrent pas à reprendre possession des quais.

Nourri sur le quai Voltaire, je les ai connus dans mon enfance, heureux et tranquilles. M. de Fontaine de Resbecque les célébrait alors dans un petit livre dont j'ai oublié le titre, ce qui est pour moi un grand sujet de confusion. Le baron Haussmann, qui aimait excessivement la régularité des lignes, pensa les chasser pour rendre les pierres des quais plus nettes. Mais on lui fit entendre raison. Et les étalagistes n'eurent plus d'ennemis que le « chien du commissaire » qui venait parfois, inattendu, mesurer la longueur des étalages, et s'assurer qu'elle n'excédait pas celle du terrain concédé. On assure qu'ils étaient enclins à usurper. Je les ai pourtant tenus pour fort honnêtes gens. Il me fut donné de connaître assez particulièrement l'un d'eux, M. Debas, qui ne fut point des plus prospères, et dont je ne puis me rappeler le souvenir sans attendrissement.

II

Durant plus d'un demi-siècle, il posa ses boîtes sur le parapet du quai Malaquais, vis-à-vis de l'hôtel de Chimay. Au déclin de son humble vie, travaillé du vent, de la pluie et du soleil, il ressemblait à ces statues de pierre que le temps ronge sous les porches des églises. Il se tenait debout encore, mais il se faisait chaque jour plus menu et plus semblable à cette poussière en laquelle toutes formes terrestres se perdent. Il survivait à tout ce qui l'avait approché et connu. Son étalage, comme un verger désert, retournait à la nature. Les feuilles des arbres s'y mêlaient aux feuilles de papier, et les oiseaux du ciel y laissaient

tomber ce qui fit perdre la vue au vieillard Tobie, endormi dans son jardin.

L'on craignait que le vent d'automne, qui fait tourbillonner sur le quai les semences des platanes avec les grains d'avoine échappés aux musettes des chevaux, un jour, n'emportât dans la Seine les bouquins et le bouquiniste. Pourtant il ne mourut point dans l'air vif et riant du quai où il avait vécu. On le trouva mort, un matin, dans la soupente où chaque nuit il allait dormir.

Je le connus dans mon enfance, et je puis affirmer que le trafic était le moindre de ses soucis. Il ne faut pas croire que M. Debas fût alors l'être inerte et morne qu'il devint quand le temps le métamorphosa en bouquiniste de pierre. Il montrait, au contraire, dans son âge mûr, une agilité merveilleuse d'esprit et de corps et il abondait en travaux.

Il avait épousé une personne très douce et si simple d'esprit que les enfants, dans la rue, la poursuivaient de leurs moqueries, sans parvenir à troubler cette âme innocente. Laissant sa bonne femme garder ses boîtes de l'air et du cœur dont une fille de la campagne paît ses oies, M. Debas accomplissait des tâches nombreuses et très diverses qu'un même homme n'entreprend point d'ordinaire. Et toutes ses œuvres étaient inspirées par l'amour du prochain. Cette charité faisait l'unité de sa vie dispersée. Comme il avait une belle voix de ténor, il chantait le dimanche les Vêpres dans la chapelle des Petites Sœurs des pauvres; scribe et calligraphe, il écrivait des lettres pour les servantes et faisait des écriteaux pour les marchands ambulants. Habile à manier la scie et la varlope, il fabriqua des vitrines pour la mercière en plein vent, madame Petit, que son mari avait abandonnée, et qui avait quatre enfants à nourrir. Avec du papier, de la ficelle et

de l'osier, il faisait pour les petits garçons des cerfs-volants qu'il lançait lui-même dans l'air agité de septembre.

Chaque année, au retour de l'hiver, il montait les poêles dans les mansardes avec autant d'adresse que le meilleur compagnon fumiste. Il connaissait assez de médecine pour donner les premiers secours aux blessés, aux épileptiques et aux noyés. S'il voyait un ivrogne chanceler et choir, il le relevait et le réprimandait. Il se jetait à la tête des chevaux emportés et se mettait à la poursuite des chiens enragés. Sa providence s'étendait sur les riches et les heureux. Il mettait leur vin en bouteilles, sans recevoir de récompense. Et, lorsqu'une dame du quai Malaquais s'affligeait à cause de son perroquet ou de son serin envolé, il courait sur les toits, grimpait sur les cheminées et rattrapait l'oiseau, au regard de la foule attentive. Le catalogue de ses travaux ressemblerait au poème gnomique d'Hésiode. M. Debas pratiquait tous les arts pour l'amour des hommes.

Mais sa plus grande occupation était de veiller sur la chose publique. A cet égard, il vécut ainsi qu'un homme de Plutarque. D'âme généreuse, passant ses journées en plein air, déjeunant et soupant sur un banc, il s'était fait des mœurs dignes d'un Athénien. La grandeur et la félicité de sa patrie faisaient le souci de toutes ses heures. L'Empereur, en vingt ans de règne, ne put le contenter une fois. M. Debas déclamait contre le tyran avec une éloquence naturelle ornée de lambeaux de rhétorique, car il avait des lettres et lisait parfois ses livres qu'il ne vendait jamais. Bien qu'il eût le goût noble, il donnait souvent à ses indignations un tour familier. N'étant séparé que par la rivière du palais sur lequel le drapeau tricolore annonçait la présence du souverain, il se trouvait, par

le voisinage, sur un pied d'intimité avec celui qu'il appelait le locataire des Tuileries.

Badinguet passait quelquefois à pied devant l'étalage de M. Debas. M. Octave Uzanne nous a gardé le souvenir d'une promenade que Napoléon III, au début de son principat, fit, en compagnie d'un aide de camp, sur le quai Voltaire. C'était un jour gris et froid d'hiver. Le bouquiniste dont l'étalage s'étendait entre une des statues du quai des Saints-Pères et les boîtes de M. Debas était alors un vieux philosophe assez semblable par le caractère aux cyniques du déclin de la Grèce. Il avait en commun avec son voisin le mépris du gain et une sagesse supérieure. Mais la sienne était inerte et taciturne. Quand l'empereur passa devant lui, ce bonhomme brûlait un volume dans une marmite pour chauffer ses vieilles mains. Tel ce beau terme de marbre qu'on voit sous un marronnier des Tuileries, figure d'un vieillard tendant la main sur la flamme d'un réchaud qu'il presse contre sa poitrine. Curieux de connaître les livres dont le libraire se chauffait, Napoléon ordonna à son aide de camp de s'en informer.

Celui-ci obéit et revint dire à César :

« Ce sont les *Victoires et conquêtes.* »

Ce jour-là, Napoléon et M. Debas furent bien près l'un de l'autre. Mais ils ne se parlèrent pas. Si je n'aimais la vérité d'un amour filial et candide, j'imaginerais quelque aventure de l'Empereur, de son aide de camp et des deux bouquinistes digne, sans doute, d'être comparée aux merveilleuses histoires du kalife Aroun-al-Raschid et de son grand-vizir Giafar, errant la nuit dans les rues de Bagdad. Pour m'en tenir à l'exactitude d'une notice fidèle, je dirai que, du moins, des personnes d'une condition privée, mais d'un mérite reconnu, causaient volontiers avec M. Debas. J'en attesterais Amédée Hennequin, Louis

de Ronchaud, Édouard Fournier, Xavier Marmier, mais ils ne sont plus de ce monde. Les plus familiers de M. Debas étaient deux prêtres, hommes excellents, l'un et l'autre, pour la doctrine et les mœurs, mais très dissemblables d'humeur et de caractère. L'un, M. Trévoux, chanoine de Notre-Dame, était petit et gros; il portait sur ses joues ce vermillon pétri pour les chanoines par ces petits Génies que vit Nicolas Despréaux dans un songe poétique. Il mettait son étude et ses soins à découvrir de petits saints bretons et son âme était pleine d'une joie onctueuse. L'autre, M. l'abbé Le Blastier, aumônier d'un couvent de femmes, était de haute taille et de grande mine. Austère, grave, éloquent, il consolait par des promenades solitaires son gallicanisme attristé. Tous deux, passant sur le quai, leur douillette bourrée de bouquins, ils daignaient échanger des propos avec M. Debas.

C'est M. Le Blastier qui consacra d'un mot la noblesse morale du bouquiniste :

« Monsieur, vous n'avez de bas que le nom. »

Quand M. Le Blastier ou M. Trévoux lui demandait si les affaires allaient bien, M. Debas répondait :

« Elles vont doucement. C'est la sécurité qui manque. La faute en est au régime. »

Et il montrait d'un grand geste de son bras le Palais des Tuileries.

Voilà dix ans déjà que M. Debas s'en est allé sans bruit, dans le corbillard des pauvres, un jour d'hiver. Et nous sommes peut-être deux ou trois encore à garder le souvenir de ce petit homme en longue blouse d'un bleu effacé, qui nous vendait des classiques grecs et latins et nous disait en soupirant : « Il n'y a plus d'hommes d'État; c'est le malheur de la France. »

Peut-être que, chassés des quais, les bouquinistes n'y reviendront plus et que leurs étalages seront la rançon du progrès. Comme au temps d'Étienne Baluze, ils seront regrettés par les humbles curieux et les savants ingénus. Pour moi, je me rappellerai avec joie les longues heures que j'ai passées devant leurs boîtes, sous le ciel fin, égayé de mille teintes légères, enrichi de pourpre et d'or, ou seulement gris, mais d'un gris si doux qu'on en est ému jusqu'au fond du cœur.

III

Tout compte fait, je ne sais pas de plaisir plus paisible que celui de bouquiner sur les quais. On remue avec la poussière de la boîte à deux sous, mille ombres terribles ou charmantes. On fait dans ces humbles étalages des évocations magiques. On converse avec les morts qu'on y rencontre en foule. Les Champs Élysées tant vantés des anciens n'offraient rien aux sages après leur mort que le Parisien ne trouve en cette vie sur les quais, du Pont-Royal au Pont Notre-Dame. A mon gré, les myrtes de Virgile ne sont pas plus aimables que les petits platanes qui ombragent le repos des fiacres le long de la Monnaie, et qu'on va arracher.

Ils sont petits et grêles. Mais ils ont de la grâce. Sans eux, le bel hôtel de la Monnaie, de ce style Louis XVI, si sage, si raisonnable, si judicieux, plaira moins. La pierre la mieux sculptée semble dure quand aucun feuillage ne s'agite auprès d'elle. Puis il faut des arbres devant les palais pour rappeler l'homme à la nature.

Quelques bouquineurs vieillis et chagrins, que je rencontrais durant mes lentes promenades, me confiaient leurs

mécomptes : « On ne trouve plus rien, me disaient-ils, dans la boîte à deux sous. » Et ils louaient le temps passé, alors que M. de la Rochebilière découvrait chaque matin, entre le Pont-Neuf et le Pont-Royal, l'édition princeps de quelque chef-d'œuvre classique. Pour moi, je n'ai jamais trouvé sur les quais aucune édition originale de Molière ou de Racine, mais, ce qui vaut mieux encore que le *Tartufe* avant les cartons ou l'*Athalie* in-4°, j'y ai trouvé des leçons de sagesse. Tout ce papier barbouillé m'a enseigné la vanité du succès qui passe et des célébrités éphémères. Je ne peux fouiller la boîte à deux sous sans me sentir aussitôt envahi par une paisible et douce tristesse, et sans me dire : A quoi bon ajouter à tout ce papier noirci quelques pages encore? Il serait meilleur de ne point écrire.

VIII

Le Garde du Corps

Élevé sur le quai Voltaire, dans la poussière des livres et des bibelots, au milieu des bouquineurs et des fureteurs de toute sorte, j'ai connu tout enfant des amateurs de faïence, d'armes, d'estampes, de médailles. J'en ai connu qui ne cherchaient que des ouvrages en fer et j'en ai connu qui ne cherchaient que des ouvrages en bois; j'ai connu des bibliophiles et des bibliomanes; et je n'ai point vu qu'ils méritassent les railleries du vulgaire. Je puis vous assurer que tous ces gens singuliers ont le goût délicat, l'esprit orné, les mœurs douces; et mon amitié pour les bonnes gens qui mettent toutes sortes de choses dans leurs armoires date des premiers jours de ma vie.

Du temps que j'étais le plus maigre, le plus timide, le plus gauche et le plus rêveur des rhétoriciens, je passais avec délices mes jours de congé chez Leclerc jeune, qui vendait alors des armures anciennes dans une petite boutique basse du quai Voltaire. Leclerc jeune était vieux. C'était un petit homme hérissé, boiteux comme Vulcain, qui, ceint d'un tablier de serge, limait du matin au soir des armes serrées dans un étau, sur le bord de son établi.

Il polissait sans cesse d'antiques épées qui, désormais innocentes, devaient, au sortir de ses mains, achever

paisiblement leur destinée dans quelque panoplie de château. Sa boutique était pleine de hallebardes, de morions, de salades, de gorgerins, de cuirasses, de grèves et d'éperons, et il me souvient d'y avoir vu une targe du xve siècle, toute peinte de devises galantes et telle que ceux qui ne l'ont point vue ont manqué de respirer une merveilleuse fleur de chevalerie. Il y avait là des lames de Tolède et des armures sarrasines d'une grâce infinie; ces casques ovales d'où tombait un réseau de mailles d'acier fin comme la mousseline, ces boucliers damasquinés d'or m'ont donné dans mon jeune âge une vive admiration pour les émirs exquis et terribles qui combattaient contre les barons chrétiens à Ascalon et à Gaza; et, si maintenant encore je prends tant de plaisir à lire la tragédie de *Zaïre*, c'est sans doute parce que mon imagination se plaît à parer de ces belles armes l'aimable et malheureux Orosmane. A vrai dire, les casques et les boucliers de Leclerc jeune ne dataient pas des croisades; mais j'étais enclin à voir dans la boutique de mon vieil ami la cotte de Villehardouin et le cimeterre de Saladin.

C'était l'effet de mon enthousiasme rêveur, et je dois déclarer que l'armurier n'y aidait point. Il limait beaucoup et ne parlait guère. Jamais je ne l'entendis vanter ses armes, hors deux ou trois épées de bourreau qu'il tenait pour de bonnes pièces. Leclerc jeune était un honnête homme, ancien garde royal, très estimé de ses clients.

Il n'en avait pas de plus familier ni de plus assidu que M. de Gerboise, vieux royaliste, à qui il souvenait d'avoir fait la chouannerie en 1832, avec madame la duchesse de Berri, et qui amusait sa vieillesse à meubler d'épées historiques sa salle d'armes du château de Mauffeuges, aux Rosiers. Ce grand vieillard, qui avait été garde du corps

de Charles X, abondait en récits de cour et en généalogies qu'il débitait d'une voix de tonnerre, dans un langage qui me semblait ancien et qui était provincial. M. de Gerboise était bon gentilhomme, avec un air paysan et un parler rustique. La face rougeaude sous une abondante crinière blanche, grand, gros, fier encore de ses mollets, qui avaient été les plus beaux du royaume, vers 1827, jurant Dieu et tous les saints de l'Anjou, violent et finaud, pieux, bretteur et paillard, il m'amusait infiniment par la verdeur de ses propos et par l'abondance de ses anecdotes.

Il traitait avec quelque considération Leclerc jeune, qui avait été garde royal et qui, dans sa simplicité laborieuse, tenait plus de l'artisan que du brocanteur. Et, parvenu à l'âge où l'on a perdu tous les compagnons des jeunes années, le vieux chouan de 1832 se plaisait à rappeler devant l'ancien soldat de la Restauration les souvenirs de leur commune jeunesse.

Tandis qu'il parlait, je me faisais tout petit dans mon coin pour qu'on ne m'aperçût pas, et j'écoutais.

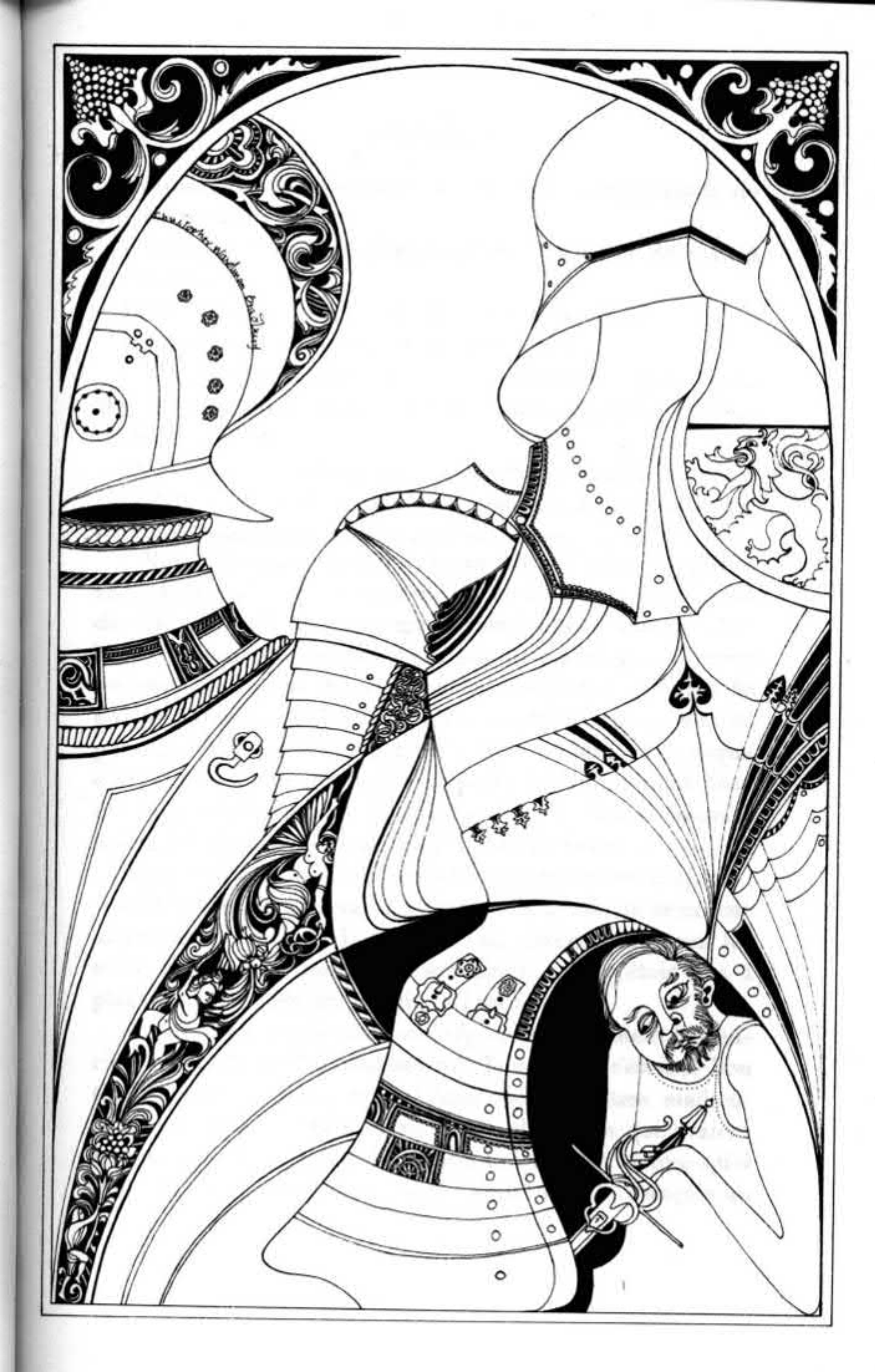
Que de fois je l'entendis conter les souvenirs de la Révolution de 1830 et le voyage royal de Cherbourg! C'est un récit qu'il terminait toujours en s'écriant :

« Le maréchal Maison, quel gueux! »

Leclerc ne manquait pas d'ajouter :

« Pendant trois jours, monsieur le marquis, nous n'eûmes à manger que les pommes de terre que nous prenions dans les champs. Et je reçus d'un paysan un coup de fourche dont je suis demeuré boiteux. »

C'est tout ce qu'il avait gagné au service du roi, et pourtant il était resté royaliste, et il gardait précieusement dans le tiroir de sa commode un morceau du drapeau blanc que le régiment s'était partagé dans la cour du château de Rambouillet.



Un jour, il m'en souvient, M. de Gerboise demanda de sa voix rude et chaude :

« Leclerc, où donc étiez-vous en garnison dans l'été de 1828? »

L'armurier, levant la tête de dessus son établi :

« A Courbevoie, monsieur le marquis.

— Parfaitement. J'ai connu votre colonel, le petit de la Morse, dont les fils ont aujourd'hui des emplois à la cour de Badinguet. »

Et, d'un geste dédaigneux, il montra le château dont on voyait confusément, à travers les vitres, l'aile aux longs frontons régner sur l'autre rive du fleuve.

« Moi, mon bon Leclerc, ajouta-t-il, au mois de juillet 1828, j'étais de service, comme garde du corps, au château de Saint-Cloud, 2e compagnie, bandoulière verte... Ah! bigre! nous n'étions pas déguisés en mardi-gras comme les cent-gardes de M. Bonaparte. C'est bien une idée de parvenu que d'habiller les soldats du trône en oiseaux de paradis. Nous portions, mon vieux Leclerc, le casque d'argent avec chenille noire et plumet blanc, l'habit bleu de roi à collet écarlate, épaulettes, aiguillettes et brandebourgs d'argent, le pantalon de casimir blanc. »

Puis, se frappant sur le mollet un coup sonore, il ajouta :

« Et bottes à l'écuyère... A vingt ans, garde de deuxième classe avec rang de lieutenant, un rendez-vous tous les soirs et un duel toutes les semaines... Je n'étais pas à plaindre. Ah! Leclerc, c'était le bon temps!

— Oui, monsieur le marquis, répondit doucement l'armurier, en continuant d'astiquer une lame, oui, c'était le bon temps dans un sens; mais j'étais tout de même malheureux par rapport aux camarades de chambrée qui avaient trouvé une grammaire dans mon fourniment. Parce qu'il faut vous dire que j'avais voulu apprendre le français au

régiment, et j'avais acheté une grammaire sur ma paye. Mais les hommes se sont fichus de moi, et ils m'ont berné dans mes draps. Et pendant six mois on chantait dans le quartier :

As-tu vu la grand'mère,
As-tu vu la grand'mère
A Leclerc ?

— Ils n'avaient pas tant tort, reprit gravement M. de Gerboise. Dans votre condition, mon ami, vous n'aviez pas besoin d'apprendre la grammaire. C'est comme si moi, dans mon état, j'avais voulu connaître l'hébreu. Mon lieutenant-commandant, le comte d'Andive, se serait fichu de moi, et il aurait eu bigrement raison. Je vous disais donc, Leclerc, que j'étais de service à Saint-Cloud, en habit bleu et pantalon blanc, parce que c'était l'été. Dans la tenue d'hiver, le pantalon était bleu de roi comme l'habit.

— C'est comme nous, dit l'armurier. Nous avions l'été des pantalons de coutil.

— Oui, dit le marquis, et ce n'était pas le plus beau de votre affaire. Mais vous étiez tout de même de braves gens, et ce que j'en dis, Leclerc, n'est pas pour vous affliger. Donc, pendant qu'on vous bernait gentiment dans vos couvertures au quartier de Courbevoie, je prenais mon service à Saint-Cloud. Une nuit, je fus mis de faction sous les fenêtres du roi, et ce que je vis cette nuit-là, je ne l'oublierai jamais.

« Tout était dans l'ordre; le drapeau flottait sur le château. Le capitaine de la compagnie, qui avait rang de lieutenant-général, dormait dans son lit, les clés sous son traversin. Le cri des grillons déchirait le grand silence de la nuit, et la lune levée au-dessus des arbres argentait les allées du parc désert. Le mousquet au bras, je rêvais, contre le perron, à mes affaires et à mes plaisirs. Tout à

coup, je vis la fenêtre de la chambre où couchait le roi s'ouvrir et Charles X paraître sur le balcon, en bonnet de nuit à rubans et en robe de chambre à ramages. La clarté blanche du ciel coulait sur ses grands traits aimables et nobles. La bouche entr'ouverte, à sa coutume, il avait un air triste que je ne lui connaissais pas. Il regarda tour à tour longuement la lune montée au zénith et quelque chose qu'il tenait dans le creux de la main gauche et qui me parut être un médaillon. Puis il se mit à baiser tendrement ce médaillon, le bras droit tendu vers l'astre qu'il semblait prendre à témoin. Des larmes coulaient sur ses joues. J'étais si troublé de ce que je voyais, que le canon de mon mousquet se mit à battre violemment contre ma bandoulière. Les regards et les baisers se prolongèrent durant quelques instants. Puis le roi rentra dans sa chambre et j'entendis qu'il fermait la fenêtre.

« Leclerc, n'auriez-vous pas été touché à ma place de voir ce vieux roi en bonnet de nuit baiser un portrait, des cheveux, une relique de femme (je n'ai pu distinguer ce qu'il y avait dans le médaillon) et attester la lune, par ses larmes, de la fidélité de ses tendresses et de ses douleurs? Pauvre roi! il n'y avait plus que la lune alors qui sût ses jeunes amours!

« J'ai l'idée, Leclerc, que cette nuit-là Charles X songeait à madame de Polastron, qui l'avait aimé lorsqu'il était le brillant comte d'Artois, qui l'alla rejoindre à l'armée de Condé où il traînait les misères de l'exil, et qui, lui apportant sous la tente, au milieu des soldats, ses diamants, ses bijoux, son or ramassé à la hâte, lui sacrifia sa fortune et son honneur. Qu'en pensez-vous, Leclerc? »

L'armurier hocha la tête; il était visible qu'il n'en pensait rien.

M. de Gerboise reprit vivement :

« Oui, j'aime à penser, Leclerc, que cette nuit-là, à Saint-Cloud, trente-cinq ans après la mort de madame de Polastron, Charles X pleurait sa meilleure amie. Et il avait bigrement raison.

« Leclerc, nous avons tort, tous les deux, de nous obstiner à vivre.

— Pourquoi donc, monsieur le marquis? demanda l'armurier.

— Parce que, mon ami, ce n'est pas la peine de rester en ce monde quand on n'y fait plus l'amour. Et puis nous ne reverrons plus nos rois. »

J'avais dès lors quelques raisons de croire que Charles X fut l'esprit le plus léger et la tête la plus faible du monde. J'ai, depuis ce temps, beaucoup lu son histoire sans y rien découvrir à son honneur. Je recueille cette anecdote du vieux roi en bonnet de nuit entretenant la lune, comme l'endroit le plus sympathique de sa vie.

IX

Madame Planchonnet

J'AVAIS cela d'heureux qu'au printemps j'entrais dans ma dix-septième année. Mon père m'avait envoyé passer les vacances de Pâques à Corbeil, chez ma tante Félicie, qui habitait une maisonnette au bord de la Seine et y vivait dans la dévotion et les médicaments. Elle m'embrassa avec un juste sentiment de ce qu'on doit à sa famille, me félicita d'avoir passé mon baccalauréat, me dit que je ressemblais à mon père, me recommanda de ne pas fumer la cigarette dans mon lit, et me donna ma liberté jusqu'au dîner.

J'entrai dans la chambre que la vieille servante Euphémie m'avait préparée, et je défis ma malle qui contenait, précieusement serré entre mes chemises, le manuscrit de mon premier ouvrage. C'était une nouvelle historique, *Clémence Isaure*, où j'avais mis tout ce que je concevais de l'amour et de l'art. J'en étais assez content. Après avoir fait un brin de toilette, j'allai me promener au hasard dans la ville. En suivant les boulevards plantés d'ormeaux, dont la paix un peu triste me charmait, je vis, sur la porte d'une maison basse, tapissée de glycine, un écriteau blanc où l'on lisait en lettres noires : *l'Indépendant, journal quotidien, politique, commercial, agricole et littéraire.* Cette inscription réveilla mes

pensées de gloire. J'étais tourmenté depuis quelques mois du désir de faire imprimer ma *Clémence Isaure*. Ambitieux et modeste, il me semblait que cette maison paisible, cachée dans le feuillage, offrirait un asile convenable à ma première œuvre, et dès lors l'idée germa dans ma tête de porter mon manuscrit à *l'Indépendant*.

La vie que je menais à Corbeil était douce et monotone. Ma tante me contait, à dîner, sa brouille avec le docteur Germond, laquelle, survenue dix ans en çà, l'occupait encore; elle gardait pour le café ses histoires de M. l'abbé Laclanche, homme excellent, mais fatigué par l'âge et l'embonpoint, qui dormait au confessionnal pendant que ma tante lui disait ses péchés. Après quoi, l'excellente femme m'envoyait coucher en me recommandant de ne pas fumer dans mon lit.

Un jour, étant seul au salon, je remuai par ennui les journaux qui se trouvaient sur le guéridon d'acajou. C'étaient des numéros de *l'Indépendant*, auquel ma tante était abonnée. De petit format, avec des caractères usés sur un papier trop mince, *l'Indépendant* avait un air de modestie qui m'encourageait.

J'en parcourus deux ou trois numéros; le seul article littéraire que j'y trouvai avait pour titre : *Une petite sœur de Fabiola*. Il était signé d'un nom de femme. Je reconnus avec plaisir qu'il était dans le genre de ma *Clémence Isaure*, mais plus faible. Et cette considération me détermina à porter mon manuscrit au rédacteur en chef du journal. Son nom était inscrit sous le titre : Planchonnet.

Je fis un rouleau de ma *Clémence Isaure*, et, sans instruire ma tante de la démarche que j'allais tenter, je me rendis, avec un peu de fièvre, à la maison tapissée

de glycine. M. Planchonnet me reçut tout de suite dans son cabinet. Il écrivait, ayant mis bas son habit et son gilet. C'était un géant, et le plus velu que j'eusse encore rencontré. Il était tout noir, faisait à chaque mouvement un bruit de crins froissés et sentait le fauve. Il ne s'arrêta point d'écrire à ma venue et, suant, soufflant, la poitrine à l'air, il acheva son article; puis, il posa sa plume et me fit signe de parler.

Je lui balbutiai mon nom, le nom de ma tante, l'objet de ma visite, et je lui tendis en tremblant mon manuscrit.

« Je le lirai, me dit-il. Revenez samedi... » Je sortis dans un trouble affreux et souhaitant que la fin du monde et la conflagration universelle survinssent avant ce samedi, tant une nouvelle rencontre avec le rédacteur en chef m'effrayait. Mais le monde ne finit pas, le samedi vint et je revis M. Planchonnet.

« A propos, me dit-il, j'ai lu votre petite chose; c'est très gentil. Je la mettrai dans le canard. Qu'est-ce que vous faites demain soir? Venez donc manger la soupe à la maison. Je demeure place Saint-Guenault, vis-à-vis de la Tour carrée. Ce sera en famille. Et sans cérémonie. »

J'acceptai avec beaucoup de reconnaissance.

Le lendemain, à six heures, je trouvai M. Planchonnet dans son salon, avec deux ou trois enfants sur les genoux et d'autres sur les épaules. Il en avait jusque dans ses poches. Ils l'appelaient papa et le tiraient par la barbe. Il portait une redingote neuve, du linge blanc, et sentait la lavande.

Une femme entra, blanche et frêle, un peu fanée, mais agréable avec ses cheveux d'or pâle et ses yeux de pervenche, gracieuse malgré sa taille défaite.

« C'est madame Planchonnet, » me dit-il.

Les enfants (je reconnus qu'il n'y en avait que six) étaient gros et rudes, chargés en couleur, beaux d'une certaine façon. Leurs jambes et leurs bras nus formaient autour de leur père colossal un emmêlement de chairs fraîches, et leurs yeux farouches me regardaient tous à la fois.

Madame Planchonnet s'excusa de leur impolitesse.

« Nous ne restons pas longtemps dans le même endroit; ils n'ont le temps de connaître personne; ce sont de petits sauvages; ils ignorent tout. Et comment voulez-vous qu'ils apprennent quelque chose en changeant de pension tous les six mois? Henri, l'aîné, a onze ans passés. Il ne sait pas encore un mot de catéchisme. Je ne sais vraiment pas comment nous lui ferons faire sa première communion... Votre bras, Monsieur. »

Le dîner était abondant. Une jeune paysanne, attentivement surveillée par madame Planchonnet, apportait des plats et des plats encore : tourtes, rôtis, pâtés, fricassées et d'énormes volailles que notre hôte, sa serviette sous le menton, la fourchette à trois dents d'une main, et de l'autre le couteau à manche en pied de biche, faisait placer devant lui, en montrant toutes ses dents et en roulant des yeux terribles au milieu des poils de son visage. Les coudes arrondis, il découpait avec facilité les chairs blanches ou noires, servait lui-même largement ses petits, sa femme et son convive, et disait, avec un rire affreux, des choses innocentes.

Mais c'était en versant à boire qu'il montrait toute sa magnificence d'ogre bon enfant. De ses énormes bras, il tirait par le goulot, sans se baisser, quelqu'une des bouteilles amassées à ses pieds et versait des rouges-bords à sa femme qui refusait en vain, aux enfants déjà endormis, une joue dans leur assiette, et à moi, malheureux, qui avalais, sans goûter, les vins rouges, roses, blancs, ambrés

ou dorés, dont il proclamait, d'une voix joyeuse, l'âge et le cru, sur la foi de l'épicier qui les lui avait vendus. Nous vidâmes ainsi un nombre que j'ignore de bouteilles diversement cachetées. Après quoi, j'exprimais à mon hôtesse des sentiments nobles et tendres. Tout ce que j'avais dans l'âme d'héroïque et d'amoureux se pressait à mes lèvres. Je poussais la conversation au sublime. Mais j'éprouvais une réelle difficulté à l'y maintenir, car, si M. Planchonnet approuvait de la tête mes spéculations les plus transcendantes, il n'y donnait aucune suite et me parlait incontinent du choix et de la préparation des champignons comestibles ou de quelque autre sujet culinaire. Il avait dans la tête un parfait cuisinier et une bonne géographie gastronomique de la France. Parfois aussi, il rapportait des traits d'esprit de ses enfants.

Je m'entendais mieux avec madame Planchonnet qui déclara à plusieurs reprises qu'elle avait le goût de l'idéal. Elle me confia qu'elle avait lu autrefois une poésie qui l'avait transportée, mais dont elle ne se rappelait plus l'auteur, parce qu'elle se trouvait dans un livre qui renfermait des morceaux de différents poètes.

Je récitai tout ce que je savais d'élégies. Mais les vers se perdirent pour la plupart dans les cris des enfants qui s'entre-griffaient horriblement sous la table.

Au dessert, je connus que j'aimais madame Planchonnet. Et cet amour était si généreux que, loin de l'étouffer dans mon cœur, je le répandais en longs regards et en paroles abondantes. Je m'expliquai sur la vie et la mort et j'ouvris mon âme tout entière à madame Planchonnet qui, laissant couler ses paupières sur ses beaux yeux bleus, et penchant son visage amaigri que plissait la fatigue, me disait d'une voix molle : « N'est-ce pas, Monsieur? » et tâchait de sourire.

J'avais encore beaucoup à lui dire quand elle nous quitta pour aller coucher les petits qui, les jambes en l'air, dormaient profondément sur leurs chaises. Ce départ me laissa pensif en face de Planchonnet, qui versait des liqueurs. Je lui trouvai l'air d'une brute. Sa tranquillité pesante m'irritait. Mais j'étais inspiré par les sentiments les plus nobles. Je souhaitai intérieurement qu'il eût une belle âme et que j'en eusse une plus belle encore, afin que madame Planchonnet fût aimée de deux hommes dignes d'elle.

C'est pourquoi je résolus de sonder le cœur de Planchonnet.

« Monsieur, lui dis-je, vous exercez une belle profession.

— Ah ! me répondit-il, en allumant sa pipe, vous trouvez ça beau de rédiger des canards dans les départements. Et des canards cléricaux. Je travaille pour la calotte. Mais on ne choisit pas son parti, n'est-il pas vrai ? »

Et il se mit à fumer tranquillement sa pipe en écume de mer, sur laquelle une femme nue était sculptée voluptueusement.

Je lui demandai :

« Monsieur Planchonnet, connaissez-vous ma tante ? »

Il me répondit :

« Je ne connais personne à Corbeil. Il y a six mois, j'étais à Gap... Un peu d'anisette, n'est-ce pas ? »

Un immense besoin de tendresse s'était développé en moi. Il me venait de l'amitié pour Planchonnet. Je lui témoignai de la familiarité, de l'intérêt et surtout de la confiance. Je lui contai ma vie ; je lui fis part de mes espérances et de mes rêves.

Il cessa de fumer. Je parlai encore. Enfin, m'étant aperçu qu'il sommeillait, je me levai, lui souhaitai le bonsoir et lui exprimai le désir de présenter mes hommages à

madame Planchonnet. Il me fit entendre que je ne pourrais le faire, parce qu'elle était couchée. J'en fus aux regrets et cherchai mon chapeau, que j'eus grand'peine à trouver. Planchonnet me reconduisit avec une lampe jusqu'au palier et me donna, sur la manière de tenir la rampe et de descendre les marches, des conseils qu'on ne donne pas d'ordinaire. Mais l'escalier était apparemment un difficile escalier, car j'y trébuchai dès les premiers degrés. Tandis que je descendais, Planchonnet, penché sur la rampe, me demanda si je retrouverais bien la maison de ma tante. Cette question m'offensa. Je promis de la trouver sans peine ; en quoi je m'engageais beaucoup trop, car je passai une partie de la nuit à la chercher. Pendant cette recherche, je m'impatientais de la maladresse avec laquelle on met parfois les deux pieds dans les ruisseaux. Cependant, je roulais vainement dans ma tête l'action d'éclat par laquelle je pourrais exciter l'admiration de madame Planchonnet. Je songeais à ses jolis yeux bleus, et j'étais vraiment désolé que sa taille ne fût pas aussi jolie que ses yeux.

Le lendemain, je me réveillai par un grand soleil, avec la langue sèche et la peau brûlante. Surtout je souffrais de ne pouvoir me rappeler ce que j'avais dit la veille à madame Planchonnet, et j'avais tout lieu de croire que c'étaient des sottises.

Ma tante ne me cacha pas qu'elle considérait ma rentrée tardive comme un manque d'égards pour sa maison. Quand je lui révélai fièrement que j'avais fait recevoir ma *Clémence Isaure* à *l'Indépendant*, elle se fâcha tout rouge, et m'envoya sur-le-champ retirer le manuscrit, afin de prévenir le malheur d'une insertion dont la seule idée la terrifiait. J'allai donc, la tête basse, redemander mon œuvre à Planchonnet, qui me la rendit d'une âme égale, comme il l'avait prise.

« Qu'est-ce que vous faites ce soir? me dit-il. Venez donc dîner à la maison. Nous mangerons les restes. »

Je refusai, en considération de ma tante. Quelques jours après, je fis une visite à madame Planchonnet, que je trouvai assise devant un bouquet de fleurs des champs, remettant un fond à la culotte de son fils aîné. Nous fûmes l'un envers l'autre d'une extrême réserve. Il pleuvait. Nous parlâmes de la pluie.

« C'est bien triste, lui dis-je.

— N'est-ce pas? me dit-elle.

— Vous aimez les fleurs? Madame.

— Je les adore. »

Et elle tourna vers moi ses jolis yeux fleuris sur un visage fané.

Je quittai Corbeil la semaine suivante. Et je ne vis jamais plus madame Planchonnet.

X

Les deux Copains

C'ÉTAIT dans les dernières années du second Empire. Jean Meusnier et Jacques Dubroquet occupaient par moitié un atelier au fond d'une cour, près du cimetière Montparnasse. Tout le rez-de-chaussée appartenait à des marbriers, qui encombraient la cour de tombes blanches, de croix et d'urnes funéraires.

Une poussière de marbre et de plâtre étendait sur le sol son linceul sali. L'atelier était posé comme une grande cage vitrée sur les magasins des tailleurs de pierres funéraires; à l'intérieur, un poêle de fonte, deux chevalets et des chaises de paille défoncées. La poudre des marbres, qui pénétrait par les fentes de la porte et des châssis, recouvrait seule la nudité livide des murs et du carrelage.

Jacques Dubroquet était peintre d'histoire, et Jean Meusnier paysagiste. Ce paysagiste ressemblait à un arbre; il en avait la rude écorce, la forte sève, la paix et le silence. Ses cheveux drus se dressaient sur son front rugueux, comme les rejetons d'un saule étêté.

Il parlait peu, sachant peu de mots. Mais il peignait beaucoup. Matinal, égayé d'un verre de vin blanc, il s'en allait par la banlieue faire des études d'après lesquelles il exécutait ensuite, dans l'atelier, des tableaux d'un sentiment brutal et d'un faire obstiné.

Paysan de race, prudent, défiant, rusé, le visage aussi muet que la langue, se souciant peu de son copain, il n'y avait pour lui au monde qu'Euphémie, la crémière du boulevard Montparnasse, une grosse femme tendre de cinquante ans, chez laquelle il prenait ses repas, et qu'il aimait d'un amour satisfait et narquois.

Jacques Dubroquet, peintre d'histoire, plus âgé que lui de quelques années, était d'un tout autre caractère.

C'était un homme de pensée. Il voulait ressembler à Rubens et, pour y parvenir, il portait de longs cheveux, la barbe en pointe, un feutre à larges bords, un pourpoint de velours et un grand manteau. La poussière inévitable des tombes attristait cette magnificence. Jean Meusnier aussi en était couvert; mais il en paraissait adouci et comme embelli. Elle déshonorait au contraire la beauté du peintre d'histoire, qui brossait sans cesse et vainement son velours, et souffrait.

D'un naturel aimable, riant et somptueux, il avait l'âme grande et, craignant que le nom de Jacques Dubroquet n'en donnât pas une suffisante idée, il changea ce nom en celui de Jacobus Dubroquens, qui était bien mieux dans son génie.

Dubroquens touchait, par son âge, aux derniers romantiques et aux républicains de sentiment. Il avait fait ses études de peinture dans l'atelier de Riesener, à la fin du règne de Louis-Philippe.

Grand liseur, il fréquentait assidûment ce cabinet de lecture de la bonne madame Cardinal, où les étudiants en médecine repassaient leur anatomie en déjeunant d'un petit pain, une main ou une jambe humaine posée sur la table à côté d'eux. Il dévorait tous les livres, et puis il allait en disputer avec des camarades, dans la pépinière du Luxembourg, devant la statue de Velléda.

Et il était éloquent! La Révolution de 1848 interrompit ses études de peinture. Il sentit son enthousiasme humanitaire grandir dans les clubs, il prit conscience de sa mission et conçut l'art nouveau.

Depuis lors, Jacobus Dubroquens eut beaucoup d'idées; mais il lui fallait généralement, pour les exprimer, une toile de soixante pieds carrés. Soixante pieds carrés de peinture ou rien, voilà l'alternative dans laquelle il se trouvait d'ordinaire. Aussi ne sera-t-on pas trop surpris que Jacobus Dubroquens, à l'âge où je le connus, c'est-à-dire déjà grisonnant, n'eût pas fait encore un seul tableau.

Il avait trop d'idées. Et puis l'Empire le gênait. Il en attendait la chute. Il était célèbre dans la crèmerie du boulevard Montparnasse, pour une copie d'une des sirènes de Rubens, qu'il avait faite au Louvre en 1847, et où il y avait des morceaux qui voulaient être bons, mais dont la couleur était froide et grise, en sorte que cette copie ne ressemblait pas à l'original. Quand on lui en faisait l'observation, Jacobus Dubroquens répondait en souriant :

« Mon Dieu! c'est bien simple! Rubens saute haut comme cela (et il mettait la main au niveau de son genou), et moi je saute haut comme cela, » (et il élevait le bras au-dessus de sa tête).

A *la Sirène* près, il n'était l'auteur d'aucun tableau. Cette particularité, assez remarquable dans la vie d'un peintre, ne l'inquiétait nullement.

« Mes tableaux, disait-il en se frappant le front, ils sont là! »

Il avait là, en effet, sous son feutre à la Rubens, deux ou trois conceptions peu communes d'apothéoses, dans lesquelles il mêlait toujours Anaxagore, le Bouddah, Zoroastre, Jésus-Christ, Giordano Bruno et Barbès.

Que de fois, tout jeune, en ce temps déjà lointain, je

préférai à l'École de droit et au cours de M. Demangeat l'atelier poudreux des deux amis et les théories esthétiques de Jacobus Dubroquens !

Sa belle voix chaude d'orateur de clubs dominait les grincements des scies des marbriers, les piaillements des moineaux et les cris des enfants qui se battaient dans la cour. Avec quelle éloquence il décrivait ses futurs tableaux, qui représenteraient la Marche de l'Humanité, le Génie des religions, le Progrès de la démocratie et la Paix universelle ! Avec quelle conviction il annonçait que son œuvre était de faire la synthèse de la philosophie par la peinture !

Cependant Jean Meusnier, à son chevalet devant sa petite toile, poussait avec l'obstination lente d'un paysan le dessin d'un arbre farouche, et gardait un silence végétal.

Puis, tout à coup, levant les yeux vers le châssis vitré d'où tombait une lumière crue, il grognait :

« Ce sacré bahut... qui me gêne... comment l'appelez-vous ? »

Nous cherchions et nous ne trouvions pas. Enfin Jean Meusnier faisait un grand effort de mémoire et s'écriait :

« Eh bien ! le soleil, quoi ! Vous comprenez, il tape trop dur pour l'instant. »

Parfois, nous dînions tous trois à la crèmerie, dans la petite salle ornée d'une grande toile de Jean Meusnier. C'était une composition féroce, qu'il avait peinte en riant intérieurement, et qui représentait des arbres odieux et ridicules. Ce puissant paysagiste ne sentait la beauté et la laideur que dans le monde végétal. Et le sauvage s'était amusé à faire des caricatures de chênes et d'ormeaux.

Quant au règne humain, il n'en connaissait qu'Euphémie, qui, décidément, lui semblait une personne bien agréable. Avant le dîner, il tournait autour d'elle dans la cuisine, à la clarté des fourneaux, tandis que Jacobus Dubroquens

m'expliquait la triade gauloise devant la salière et le moutardier de la petite table.

Comme il eût exprimé la triade en peinture ! Il ne lui manquait qu'une toile de vingt mètres carrés, et la République.

En attendant, il composait des modes pour poupées, dessinait les trois temps de l'extraction des cors d'après la méthode Édouard et peignait des rosiers de Marie sur moelle de sureau.

C'était un bien honnête homme. Il ne laissait rien deviner du mystère douloureux de sa vie et, en toute rencontre, dissertait sur l'art et la philosophie, d'un esprit paisible et content.

Mais nous allons où le destin nous mène, et les plus fidèles d'entre nous abandonnent l'un après l'autre leurs vieux compagnons sur le chemin, sur le dur chemin de la vie. Au long de ma dernière année de droit, je perdis de vue les deux copains. Dans la suite, le nom de Jean Meusnier, devenu célèbre, me fut rappelé tous les jours par les journaux qui le citaient avec des louanges. Les tableaux du maître, je les voyais au Salon, aux Mirlitons, au Volney, chez Georges Petit, chez les amateurs de peinture et chez les femmes à la mode. Les vitrines des papetiers me montraient à l'envi son visage connu de vieux dieu rustique.

Mais du pauvre Jacobus Dubroquens, point de nouvelles ! Je m'imaginais qu'il n'était plus de ce monde et que la mort clémente l'avait doucement emporté hors de cette terre, qu'il n'avait jamais vue que dans un rêve et à travers un nuage.

Mais, un beau jour de l'automne 1896, comme je prenais à la station des Tuileries le bateau qui descend la rivière, je remarquai, sur le pont, un vieillard assis à l'avant, qui,

drapé dans un vieux manteau rapiécé et portant sur l'oreille un feutre romantique, posait complaisamment sur un carton à dessin une main encore belle et gardait l'attitude du génie méditatif.

Je reconnus, sous ses soixante-dix ans, le bon Jacobus Dubroquens. On lui eût donné plus que son âge, à voir les rides de ses joues, mais ses deux yeux bleus gardaient une jeunesse invincible.

Il répondit à mon salut sans savoir qui j'étais et sans se soucier de le savoir, ayant pris l'habitude, dans les crèmeries, d'une sorte de fraternité anonyme qui s'étendait à tous ses interlocuteurs.

« Vous savez, mon tableau, me dit-il, mon grand tableau! Ils veulent que je l'exécute réduit et corrigé.

— Et qui veut cela, maître Jacobus?

— Eux! la boutique, le gouvernement, les ministres, le Conseil municipal, quoi! Est-ce que je sais donc? Est-ce que je connais ces épiciers-là, moi? Je néglige les êtres contingents et je méprise tout ce qui n'est pas réalisé dans l'absolu. Oui, ils veulent dénaturer ma grande idée. Mais soyez tranquille, je ne transigerai pas. »

Ainsi donc l'Empire était tombé. La République durait depuis vingt-cinq ans, et Jacobus Dubroquens n'avait pas encore pu faire son grand tableau.

Au reste, son contentement était parfait. Il dessinait, pour vivre, des modèles de pipes, commandés par un concurrent de Gambier, et des vignettes destinées à orner des boîtes de sardines. A le voir ainsi souriant, on doutait si c'était un vieux fou ou si c'était un sage, et je n'oserais pas en décider.

En me quittant, il me montra d'un grand geste le ciel rose, la rivière argentée et les bords couverts d'une poudre de lumière blonde.

« Hein? me dit-il, voilà un joli fond pour mon apothéose de la femme libre... en donnant plus de valeur aux tons, nécessairement. Je ferai, cette fois, du Véronèse, mais plus fort... Véronèse saute haut comme cela; moi... »

Et je lui vis faire le geste d'autrefois.

De la passerelle du débarcadère, il me cria :

« Venez me voir dans mon atelier, au Point-du-Jour. La rue là..., à droite, n° 6. Sonnez fort. »

J'y allai seulement deux mois plus tard. Devant la maison que Jacobus m'avait indiquée, je rencontrai Jean Meusnier, robuste et noueux comme un chêne, et portant sur sa redingote correcte la rosette de commandeur. On eût dit un antique satyre devenu très homme du monde. Il me serra la main.

« C'est vous!... Il y a longtemps... Ce pauvre Dubroquet, hein? Une fluxion de poitrine... fichu! »

Et il s'engagea devant moi dans un petit escalier de bois qu'il faisait trembler de son poids.

En montant, il soufflait et grognait :

« Sacré bahut, va! »

Sur le plus haut palier, une femme en camisole, la concierge, secoua tristement la tête et nous dit tout bas :

« Il ne passera pas la journée. Entrez, mes bons messieurs. »

Dans une soupente, sur un mauvais lit de sangle, devant *la Sirène* de 1847, Jacobus râlait.

Il nous fit signe d'approcher et, d'une voix sifflante, très faible, mais encore distincte :

« C'est fini! J'emporte avec moi la peinture philosophique... Ils sont tous là, dans ma tête, mes tableaux... Après tout, c'est peut-être un bien, qu'on ne les ait pas vus... Ça aurait fait trop de peine aux camarades. »

L'agonie, assez douce, dura cinq heures et se termina vers minuit.

Jean Meusnier ferma les yeux de son vieux copain et, pensif, revoyant toute sa vie, songeant au mystère des choses, comme effleuré d'un grand coup d'aile invisible, il porta la main à son front et murmura dans un étonnement douloureux :

« Sacré bahut! »

XI

Onésime Dupont

J'AI connu Onésime Dupont dans sa vieillesse. Par lui, j'ai touché à la génération d'Armand Carrel et des rédacteurs du *Globe*, dont il gardait la doctrine et les mœurs. Son nom, jadis fameux, est maintenant oublié. C'était un homme de 48, un rouge. Il aimait la musique et les fleurs. Je le voyais quelquefois chez mon père. Il était vêtu tout de noir, avec une extrême recherche. Ses façons trahissaient un perpétuel et minutieux respect de soi-même. Il gardait à quatre-vingts ans l'allure d'un homme d'épée. La seule peur qu'il eût jamais connue, la peur de se salir, le tenait si fort qu'il ne quittait presque jamais ses gants clairs et ne donnait la main qu'à très peu de personnes. Il avait d'incroyables scrupules de conscience et d'hygiène, un besoin constant de propreté morale et physique. Je n'ai jamais connu un homme si poli ni d'une politesse si glaciale. La lueur de ses yeux allumés sur une longue face jaune et les replis de ses lèvres minces auraient déplu sans un air de générosité, d'héroïsme, de folie, qu'exprimait toute cette antique figure. Onésime Dupont n'était pas pauvre. Il passait pour riche, parce qu'à l'occasion il interrompait la stricte économie de son bien par des actes d'une magnificence bizarre et singulière.

Conspirateur durant la monarchie de Juillet, représentant du peuple en 1848, proscrit en 1852, député en 1871, il était républicain et travaillait à l'avènement de la liberté sur la terre et de la fraternité universelle. Sa doctrine était celle des républicains de son âge; mais ce qu'il avait d'original, c'est qu'il était en même temps l'ami le plus généreux du genre humain et le plus sombre des misanthropes. Les hommes qu'il chérissait en masse jusqu'à sacrifier à leur bonheur ses biens, sa liberté, sa vie, il les méprisait en particulier et évitait leur contact comme une souillure. Ce n'était pas la seule contradiction de cet esprit qui proclamait sans cesse l'indépendance de l'idée, condamnait l'emploi du glaive et qui, soutenant ses doctrines l'épée à la main, se battait pour des questions de principes. Il fut jusqu'à la vieillesse le plus fier duelliste de son parti.

Sa hauteur, sa froideur et le sentiment inflexible qu'il avait de l'honneur faisaient de lui une sorte de gentilhomme rouge. Il était fils d'un marchand de porcelaines du faubourg Poissonnière. Il fut destiné lui-même au négoce. Ses débuts dans le commerce des porcelaines furent marqués par un incident assez extraordinaire. Je veux vous le conter comme me l'ont conté des vieillards qui sont morts depuis longtemps.

Le père Dupont, honnête homme et habile homme, se faisait vieux vers 1835. Ayant acquis dans son commerce une fortune assez ronde pour le temps, il résolut de se retirer à la campagne avec sa femme Héloïse, née Riboul, qui venait de recueillir enfin l'héritage de son père, Riboul, ancien maçon, acquéreur de biens nationaux. Un jour donc de cette année 1835, le bonhomme appela son fils Onésime dans la petite cage grillée qui, depuis trente ans, lui servait de bureau et d'où l'on pouvait surveiller

les commis du magasin en faisant des écritures. Et, là, il lui tint ce langage :

« Je ne suis plus jeune, et j'ai envie de finir ma vie dans le jardinage. J'ai toujours eu envie de greffer des poiriers. La vie est courte, mais on revit dans ses enfants. L'auteur de la nature nous a accordé cette immortalité sur la terre. Tu as vingt ans. A cet âge, je vendais de la vaisselle dans les foires. J'ai conduit ma charrette à travers tous les départements de la République, et il m'est arrivé plus d'une fois de dormir sous la bâche, au bord d'un chemin, dans la pluie, dans la neige. L'existence, qui m'a été dure, te sera facile. Je m'en réjouis, puisque ta vie est la suite de la mienne. J'ai marié ta sœur à un avocat. Il est temps que je donne à ta vertueuse mère et à moi le repos que nous avons mérité tous les deux. Je me suis haussé dans la société par mon travail; j'ai fait mon instruction dans les almanachs et dans les papiers répandus par toute la France à l'époque où le pays établissait sa constitution au milieu des troubles. Toi, tu as été enseigné dans un collège. Tu sais le latin et le droit. Ce sont des ornements de l'esprit. Mais l'essentiel est d'être honnête homme et de gagner de l'argent. J'ai fait une bonne maison. A toi de la soutenir et de l'agrandir. La porcelaine est une excellente marchandise, qui répond à tous les besoins de la vie. Prends ma place, Onésime. Tu n'es pas encore capable de la tenir seul. Mais je t'aiderai dans les premiers temps. Il faut que les clients s'accoutument à ta figure. Dès aujourd'hui, reçois les commandes qu'on apportera. Le registre des tarifs, qui est dans ce casier, te sera d'un grand secours. Mes conseils et le temps feront le reste. Tu n'es ni sot ni méchant. Je ne te reproche pas de porter des gilets à la Marat et de faire le bousingot. C'est un travers de ton âge. J'ai été jeune aussi. Assieds-toi là, mon garçon, devant cette table. »

Et le bonhomme Dupont indiqua du bras à son fils un vieux bureau qui n'était pas à la mode et qu'il gardait par économie, n'étant point fastueux. C'était un bureau de marqueterie, garni de cuivres, qu'il avait acheté à l'encan, une trentaine d'années auparavant, et qui avait servi à M. de Choiseul durant son ministère.

Onésime Dupont obéit en silence et prit la place qui lui était assignée. Son père alla se promener, confiant dans son fils, car il estimait que bon sang ne saurait mentir, et satisfait d'avoir changé un bousingot en marchand de porcelaines. Onésime, demeuré seul, étudia les tarifs. Il était enclin à faire son devoir et à donner de l'attention à toutes les affaires dont il s'occupait. Il se livrait à cette étude depuis une demi-heure, quand survint M. Joseph Peignot, marchand de porcelaines à Dijon. C'était un homme jovial et le meilleur client de la maison Dupont.

« Vous ici, monsieur Onésime! Quoi! vous n'êtes point sur le boulevard à faire le gandin, avec votre bel habit bleu à boutons d'or! Les jolies filles des Bains chinois doivent être bien tristes de votre absence. Mais vous avez raison, il y a temps pour le plaisir et temps pour les affaires sérieuses... Je venais voir votre père.

— Je le remplace.

— J'en suis heureux. C'est un ami à moi. Voilà dix ans que je fais des affaires avec lui. J'espère en faire dix ans et plus avec vous. Vous lui ressemblez. Mais vous ressemblez beaucoup plus à votre mère. Ce n'est pas un mauvais compliment que je vous fais. Madame Dupont est fort bien de sa personne. Comment va votre père? Je compte bien dîner avec lui un jour de cette semaine au Rocher de Cancale, comme nous faisons tous les ans depuis dix ans. Dites-moi bien qu'il n'est pas malade.

— Il est en bonne santé. Je vous remercie, monsieur. Que désirez-vous?

— Eh! mais, c'est l'époque du rassortiment. Je viens vous faire mes commandes annuelles. Je suis arrivé ce matin par la diligence, et je loge, comme de coutume, à l'hôtel de la Victoire, rue du Coq-Héron. »

Et M. Joseph Peignot, tirant un papier de sa poche, énuméra les objets dont il avait besoin, services de table par douzaines, assiettes par centaines, cuvettes, pots. Une commande superbe.

« Je m'efforcerai de vous satisfaire, monsieur, » dit Onésime.

Les yeux sur le tarif, il indiqua soigneusement le prix des pièces que le marchand énumérait... Vingt-quatre services à la Charte, blanc et or... douze services Lamartine, soixante garnitures de toilette...

« Vous voyez, dit M. Joseph Peignot, je ne crains pas de me charger de marchandises. Il faut beaucoup acheter si l'on veut beaucoup vendre. Je suis hardi, tel que vous me voyez, et je ne crains pas les risques du commerce... Vous n'avez pas meilleur client que moi, » ajouta-t-il avec un bon rire.

Et, tout aussitôt, il prit un air attristé et soupira d'un ton plaintif :

« Vous me ferez bien une petite réduction. Vous tenez vos prix trop haut. Les temps sont durs. Il y a de l'argent en France, mais il se cache. La sécurité manque. Faites-moi ma petite réduction.

— J'ai le regret de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez, monsieur, répondit Onésime avec une politesse glaciale.

— Vous ne pouvez me faire cinq du cent en sus de la remise ordinaire? Vous plaisantez!

— Non, monsieur, je ne plaisante pas.

— Votre papa, lui, me la ferait tout de suite, ma petite réduction. Il m'accorde toutes les remises que je lui demande. Il ne refuse rien à son vieil ami Peignot. Voilà un brave homme, le papa Dupont!

— Brisons-là, monsieur, dit Onésime en se levant. Après ce que vous venez de me dire, je ne puis plus communiquer avec vous que par l'intermédiaire de deux de mes amis.

— Qu'est-ce que vous dites? demanda le Dijonnais, dont l'âme innocente se remplissait de surprise.

— Je dis, monsieur, que j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins, qui se feront un devoir de se mettre à la disposition des vôtres.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est donc, monsieur, que je n'ai pas parlé avec assez de clarté. Veuillez m'en excuser. Je vous envoie mes témoins parce que vous avez insulté mon père.

— Moi, insulter votre père, un ami de dix ans, un confrère que j'estime, que j'honore! Vous n'êtes pas dans votre bon sens, jeune homme!

— Vous l'avez insulté, monsieur, en déclarant qu'il pouvait vous faire une réduction sur le tarif de ses marchandises, ce qui était insinuer que ses bénéfices sont excessifs et par conséquent iniques, puisqu'il peut, selon vous, les réduire sur votre demande. C'était enfin lui reprocher de vous faire tort de la différence, dans le cas où vous ne la réclameriez pas, et l'accuser d'indélicatesse à votre préjudice. Vous l'avez donc insulté. Je crois m'être, cette fois, suffisamment expliqué. »

En entendant ces paroles, le Dijonnais ouvrait une bouche et des yeux tout ronds. L'impossibilité où il se trouvait de rien comprendre à ces raisons l'accablait, et

ce qui l'effrayait le plus, c'était le calme et la douceur avec lesquels elles étaient déduites. Onésime Dupont lui parlait, en effet, de cette voix lente et mélodieuse avec laquelle il devait plus tard soutenir dans les clubs et à l'Assemblée nationale les motions les plus terrifiantes.

« Jeune homme, dit en pâlissant le marchand de Dijon, l'un de nous deux est fou, cela est certain et nécessaire. Mais je crois fermement — et je jurerais au besoin — que c'est vous. Je ne quitterai point Paris avant d'avoir vu votre père et de m'être expliqué avec lui. Ce qui m'arrive à cette heure est tellement étrange, que je ne croyais pas qu'il dût jamais arriver rien de semblable, ni à moi ni, d'ailleurs, à personne autre. »

Et il sortit, accablé d'une sorte d'étonnement et sentant qu'il allait être malade. Il le fut, en effet, et se mit au lit dans l'hôtel de la Victoire, rue du Coq-Héron.

Cependant Onésime Dupont écrivit à deux sous-officiers de la caserne du Château-d'Eau qu'il avait un service à leur demander. C'étaient deux sergents bousingots qui servaient couramment de témoins aux rédacteurs du *National* et aux membres du club Espérance.

Mais dès le lendemain le père Dupont reprit sa place à son bureau. Il acheva de vieillir derrière son grillage, ne cultiva point le jardin, qui était dans ses vœux, et ne greffa pas de poiriers.

Onésime, relevé de ses fonctions commerciales, s'attacha uniquement aux intérêts publics et fonda la société secrète *Truelle et Niveau*, qui inquiéta par d'incessantes attaques et mit trois fois en péril le gouvernement de Juillet.

LIVRE DEUXIÈME

Notes écrites par Pierre Nozière

en marge de son gros Plutarque

Notes écrites par Pierre Nozière

en marge de son gros *Plutarque*

Je feuilletais dernièrement *le Mérite des Femmes*, dans un joli exemplaire relié en maroquin cerise et doré sur tranches, qu'on a trouvé, après la mort de ma grand'mère, dans le secrétaire où cette excellente femme gardait ses plus chers souvenirs.

La tranche est usée aux beaux endroits, et il y a des fleurs séchées entre des feuillets. Il est certain que ma grand'mère, du temps qu'elle était jeune, lisait ce poème avec attendrissement. Elle y voyait ce que je n'y vois pas. C'était pour elle la source vive et l'haleine embaumée. Il serait absurde de lui donner tort. La gracieuse créature savait ce qu'elle lisait. Elle était jeune, et le livre était frais.

Bien qu'il écrivît l'œil fixé sur la postérité (il l'a dit lui-même, et c'est l'attitude qu'il garde en son portrait), Gabriel Legouvé avait sans doute composé son poème pour ma grand'mère, qui était en 1801 une belle enfant vêtue d'un fourreau de mousseline blanche, plutôt que pour vous et moi qui n'étions pas nés. C'est pourquoi je suis tenté de croire que *le Mérite des Femmes* était un poème excellent et qui s'est gâté depuis. Autrement, je ne m'expliquerais pas que ma grand'mère y eût fait sécher des fleurs.

Il est vrai que je ne sais pas au juste à quoi elle pensait en lisant *le Mérite des Femmes*. Elle ne pensait peut-être pas à ce qu'elle lisait. Elle avait peut-être plus à dire à son petit livre que son petit livre n'avait à lui dire. Mais les poètes sont coutumiers de pareilles confidences; nous ne les aimerions pas tant s'ils n'étaient pas faits pour nous écouter plus encore que pour nous parler. Ils sont des confidents quand ils ne sont pas des entremetteurs.

Ce qu'il y a de vraiment aimable dans *le Mérite des Femmes*, ce sont les fleurs qu'y mit ma grand'mère.

⁂

La raison, la superbe raison est capricieuse et cruelle. La sainte ingénuité de l'instinct ne trompe jamais. Dans l'instinct est la seule vérité, l'unique certitude que l'humanité puisse jamais saisir en cette vie illusoire, où les trois quarts de nos maux viennent de la pensée.

Mon vieux Condillac dit que les êtres les plus intelligents sont les plus capables de se tromper.

⁂

La morale et le savoir ne sont pas nécessairement liés l'un à l'autre. Ceux qui croient rendre les hommes meilleurs en les instruisant ne sont pas de très bons observateurs de la nature. Ils ne voient pas que les connaissances détruisent les préjugés, fondements des mœurs. C'est une affaire très chanceuse que de démontrer scientifiquement la vérité morale la plus universellement reçue.

⁂

Ceux-là furent des cuistres qui prétendirent donner des règles pour écrire, comme s'il y avait d'autres règles pour cela que l'usage, le goût et les passions, nos vertus et nos vices, toutes nos faiblesses, toutes nos forces.

Je tiens pour un malheur public qu'il y ait des grammaires françaises. Apprendre dans un livre aux écoliers leur langue natale est quelque chose de monstrueux, quand on y pense. Étudier comme une langue morte la langue vivante, quel contresens! Notre langue, c'est notre mère et notre nourrice : il faut boire à même. Les grammaires sont des biberons. Et Virgile a dit que les enfants nourris au biberon ne sont dignes ni de la table des dieux ni du lit des déesses.

⁂

Je viens d'apprendre la mort de mon vieux camarade Champdevaux. C'était, de son vivant, un petit homme gras et rond qui promenait par le monde son indestructible contentement. Il avait sur un large visage des traits si petits qu'on les distinguait à peine, et l'on ne voyait guère sur sa face que l'abondant sourire qui la couvrait tout entière. Son visage ressemblait à un fruit mûr. Heureux de naissance, la vie n'avait pas trop contrarié son inclination naturelle au bonheur. Il approuvait l'univers, il admirait ce monde dont il faisait notablement partie. Ce n'est pas qu'il n'eût ses misères, car enfin il était homme, et même bon homme. Mais chez lui le chagrin tenait de la surprise : la surprise est passagère. Le simple Champdevaux ne restait affligé que le temps de frotter avec ses

poings ses petits yeux écarquillés. Il avait épousé une jeune personne bien élevée, encore plus petite que lui, courte, toute en joues, et qui lui ressemblait comme une sœur. Il l'aimait. Elle mourut. Il en fut étonné. Et, cette fois, l'étonnement dura. Il pleurait comme un enfant; les larmes faisaient peine à voir sur cette face heureuse. Un bon prêtre, ami de la famille, essaya de le consoler.

« Dieu vous l'avait donnée, Dieu vous l'a reprise, disait-il.

— Je n'aurais jamais cru ça de lui, » répondit Champdevaux.

Trois mois plus tard, passant par Tours où il habitait, j'allai le voir. C'était le printemps. Je le trouvai qui, coiffé d'un large chapeau de paille, arrosait les plates-bandes dans son jardin où il semblait avoir lui-même poussé. Il posa son arrosoir, me serra la main en tournant vers moi, sans rien dire, son bon visage placide; il me suppliait du regard d'écarter les pensées affligeantes.

Puis il me dit, en levant au ciel ses deux petits bras :

« Vois-tu, mon cher, ma nature est de reverdir! »

Je vous le dis sincèrement : Champdevaux était, dans sa simplicité, plus près de la nature que les orgueilleux qui l'offensent par les longs souvenirs et les révoltes superbes.

Cet homme heureux trouva l'année suivante, presque sans sortir de son potager, une femme qui ressemblait d'une merveilleuse manière à celle qu'il avait perdue; seulement, elle était encore plus petite et plus en joues. Il l'épousa et en fut parfaitement heureux jusqu'à sa mort qui survint subitement après quatre ans de mariage. Il taillait ses arbres quand l'apoplexie le frappa. Ce fut sa dernière surprise.

*
* *

Si nous comprenions les figures des âmes comme les figures de la géométrie, nous n'aurions pas plus d'animosité à l'endroit d'un esprit trop étroit qu'un mathématicien n'en montre contre un angle qui, faute de cinq ou six degrés d'ouverture, n'a pas les propriétés de l'angle droit.

*
* *

Je ne crois pas que rien au monde soit comparable à l'agilité avec laquelle les femmes oublient ce qui fut tout pour elles. Par cette effrayante puissance d'oubli autant que par la faculté d'aimer, elles sont vraiment des forces de la nature.

*
* *

J'ai déjeuné ce matin chez N***, ancien ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, dont la maison est fréquentée par une foule brillante de peintres, de sculpteurs, de littérateurs, de savants, d'hommes politiques et d'hommes du monde. Je m'y rencontrai avec le peintre Jarras, le sculpteur Lataille, N***, le grand comédien, le député B***, et deux ou trois membres de l'Institut, personnes fort diverses d'esprit et de mœurs, se ressemblant toutes par cet air apaisé que donne l'habitude de la célébrité. Ils étaient au régime pour la plupart, et des bouteilles d'eaux minérales couvraient la table. Chacun avoua quelque misère de l'estomac, du foie ou des reins. Ils s'intéressaient tous à l'état d'un seul, qu'ils com-

paraient au leur. On attaqua tous les sujets, théâtre, littérature, politique, art, affaires, scandales, nouvelles du jour, mais de biais et légèrement. Ces hommes avaient pris avec l'âge des façons assez douces. Le temps les avait polis à la surface. Une pratique savante des idées et aussi l'indifférence qu'inspirait à chacun toute pensée étrangère à la sienne, leur communiquaient les dehors aimables de la tolérance. Mais on s'apercevait bien vite qu'ils étaient au fond divisés sur toutes les questions importantes, religion, État, société, art, qu'il ne subsistait entre eux d'autre lien moral que la prudence et l'indifférence et que si, par hasard, ils se trouvaient une fois d'accord, c'était sur quelque lieu commun que, faute d'attention, d'intelligence ou de courage, ils n'avaient jamais examiné. Je fis encore cette observation que, s'ils découvraient chez un contradicteur, fût-ce dans la théorie la plus abstraite ou dans l'utopie la moins réalisable, une menace à leur quiétude ou à leurs intérêts, ils dépouillaient aussitôt leur bienveillance habituelle et devenaient féroces. C'est ainsi que Jarras, qui avait une clientèle aristocratique, pâlissait d'horreur et rougissait de colère aux seuls mots de socialisme et de collectivisme. A cela près, l'âme du monde la plus facile.

J'avais pour voisin de table le doyen du déjeuner, un vieillard fameux par sa science et ses galanteries, l'orientaliste Antonin Furnes, membre de l'Académie des Inscriptions. Après m'avoir observé durant quelques instants avec une gravité narquoise, il me dit à l'oreille :

« Faites comme moi : suivez mon exemple! Voyez, je prends grand soin de casser mon œuf par le gros bout.

— Pourquoi?

— Pour être honnête homme. J'ai beaucoup voyagé dans ma vie. J'ai vécu dans tous les mondes. J'ai remarqué

que l'honnêteté consistait à se conformer à l'usage. J'en ai conclu qu'en s'y conformant dans les moindres choses on était un parfait honnête homme. C'est pourquoi je vous conseille, monsieur Nozière, de casser votre œuf par le gros bout.

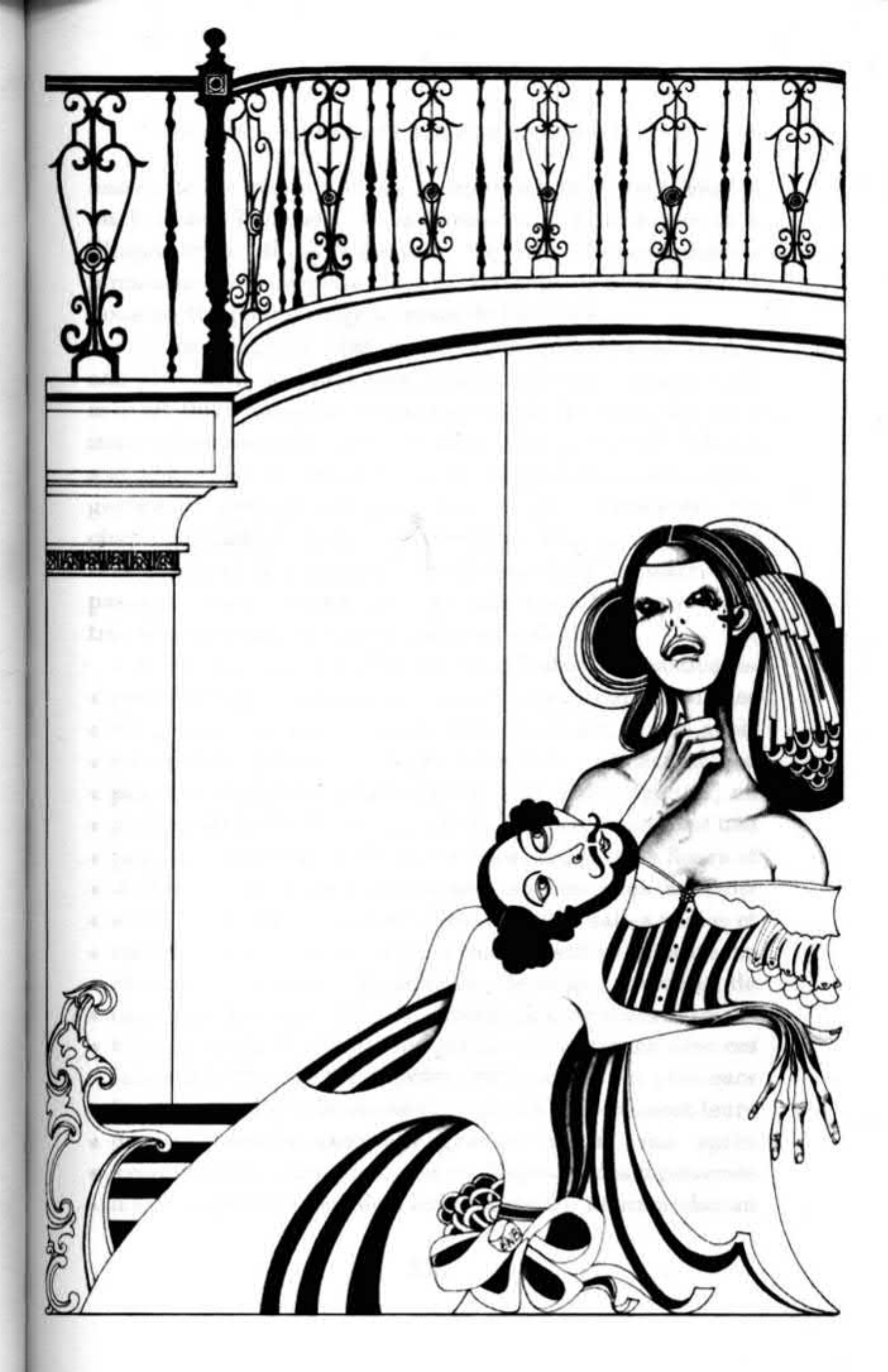
— Je vous suis reconnaissant d'un si bon avis, répondis-je. Vous me voyez prêt à le suivre. Je crois comme vous en effet qu'avec de la civilité et en observant les règles on se tire d'affaire en ce monde et dans l'autre, s'il y en a un autre. Mais excusez-moi, je suis distrait.

— En ce cas, me dit le vieil orientaliste, ne fréquentez pas les puissants de ce monde et tâchez de n'avoir besoin de personne. »

A mesure que le repas avançait, la conversation devenait plus vive et plus confuse, et je n'y recueillis rien de considérable. Mais, après le déjeuner, M. Antonin Furnes me fit, en prenant son café, un récit intéressant dont voici les termes mêmes :

« Il y a trente ans, étant à Paris, je reçus la visite d'un Arabe que j'avais connu l'année précédente à Mascate où j'avais été envoyé en mission par le gouvernement. C'était un fort bel homme et un lettré. Il avait une intelligence assez vive, mais entièrement fermée à tout ce qui n'était point le génie de sa race. Il n'y a dans tout l'Orient que les Arméniens qui soient aptes à comprendre les idées européennes. Les Turcs n'en sont pas capables; les Arabes, encore moins. Celui-ci, qui m'avait reçu magnifiquement dans sa maison de Mascate, était l'homme le plus poli, le plus discret, le plus cérémonieux qu'il fût possible de rencontrer. Je vous ai dit que c'était un lettré. Il s'occupait surtout d'histoire. Je crois que c'était l'esprit le plus cultivé de Mascate. Il avait à peu près autant de philosophie que notre Froissart. Je le compare volontiers à

Froissart parce que l'Arabe actuel ressemble assez par la puérilité chevaleresque à nos seigneurs du XIV[e] siècle. Il se nommait Djeber-ben-Hamsa. Il m'expliqua avec une politesse parfaite ce qu'il attendait de moi. Il venait en Europe étudier les mœurs des Occidentaux, et commençait par la France, qui l'intéressait plus que toute autre nation, comme ayant manifesté avec un éclat incomparable sa puissance et sa justice en Orient. Il comptait visiter ensuite l'Angleterre et l'Allemagne. C'est la meilleure société qu'il désirait voir. Et il venait me demander que je lui fisse la faveur de le présenter dans les salons les mieux fréquentés de Paris. Je le lui promis bien volontiers. Il y avait alors à Paris une société charmante. Le souvenir d'y avoir été mêlé fait encore aujourd'hui la douceur de ma vie. Vous ne pouvez imaginer ce qu'était l'art de la conversation à cette époque lointaine. Il est vrai que Djeber-ben-Hamsa ne pouvait jouir en aucune manière du plaisir d'entendre M. Guizot ou M. de Rémusat, madame *** et madame ***. Il comprenait bien l'anglais. C'est une langue assez familière aux Arabes de l'Oman, depuis l'établissement des Anglais à Aden. Mais il ne savait pas vingt mots de français. Aussi pris-je soin de le conduire de préférence dans les bals et dans les concerts. On dansait beaucoup alors et l'on voyait un grand nombre de femmes admirablement belles. Je le menai dans les bals les plus brillants de la saison, chez madame X..., chez madame Y..., chez madame Z... La beauté de ses traits, la gravité de son maintien, le geste gracieux par lequel il portait sa main à sa tête et à ses lèvres en signe de dévouement, le langage imagé par lequel il exprimait dans sa langue sa profonde gratitude, et que je traduisais de mon mieux à la maîtresse de la maison, toutes ses manières enfin, étranges et belles, inspiraient de la curiosité, de l'intérêt,



une sorte de respect et de sympathie. Je le fis inviter à un bal des Tuileries. Il fut présenté à l'Empereur et à l'Impératrice. Il ne s'étonnait de rien. Il ne témoigna jamais aucune surprise. Après six semaines de fêtes, il nous quitta pour visiter le reste de l'Europe.

« Je ne songeais plus guère à lui quand, cinq ou six ans plus tard, je reçus une relation de son voyage qu'il m'avait fait l'honneur de m'envoyer de Mascate. Le livre imprimé en caractères arabes sortait des presses de Wilson and Son, imprimeurs à Aden. Je le feuilletai assez négligemment, pensant n'y rien trouver de substantiel. Un chapitre pourtant attira mon attention. Il avait pour titre : « Des bals et des danses ». Je le lus et j'y découvris un passage assez curieux dont je vais vous rendre le sens très exactement. Djeber-ben-Hamsa y disait :

« C'est une coutume chez les Occidentaux et particuliè- « rement chez les Francs de donner ce qu'ils appellent des « *bals*. Voici en quoi consiste cette coutume. Après avoir « rendu leurs femmes et leurs filles aussi désirables que « possible en leur découvrant les bras et les épaules, en « parfumant leurs cheveux, leurs habits, en répandant une « poudre fine sur leur chair, en les chargeant de fleurs et « de joyaux et en les instruisant à sourire sans en avoir « envie, ils se rendent avec elles dans des salles vastes et « chaudes, éclairées de bougies qui égalent en nombre les « étoiles, et garnies de tapis épais, de sièges profonds, de « coussins moelleux. Là, ils boivent des liqueurs fermen- « tées, échangent des propos joyeux et se livrent avec ces « femmes à des danses rapides, auxquelles j'ai plusieurs « fois assisté. Puis, le moment venu, ils assouvissent leurs « désirs charnels avec une grande fureur, soit après « avoir éteint les lumières, soit en disposant des tapisseries « d'une manière favorable à leurs desseins. Et ainsi chacun

« jouit de celle qu'il préfère ou qui lui est assignée.
« J'affirme qu'il en est ainsi. Non que je l'aie vu de mes « yeux, mon guide m'ayant toujours fait sortir des salons « avant l'orgie, mais parce qu'il serait absurde et contraire « à toute possibilité que les choses préparées comme « j'ai dit eussent une autre issue. »

« Cette réflexion de Djeber-ben-Hamsa me parut assez intéressante. Je la communiquai à la femme d'un de mes confrères de l'Institut, la belle madame ***. Comme elle ne paraissait pas s'en émouvoir beaucoup, je la pressai d'y répondre et crus l'embarrasser en lui disant : « Enfin, « Madame, pourquoi, comme le remarque mon Arabe, « parfumez-vous vos épaules nues, pourquoi vous chargez- « vous d'or et de pierreries et pourquoi dansez-vous? » Elle me regarda avec pitié : « Pourquoi? Parce que j'ai « deux filles à marier. »

***

Si l'homme dépend de la nature, elle dépend de lui. Elle l'a fait; il la refait. Incessamment il pétrit à nouveau son antique créatrice et lui donne une figure qu'elle n'avait pas avant lui.

***

ARISTE, POLYPHILE ET DRYAS

POLYPHILE

Comment pouvez-vous dire, Ariste, que l'intelligence est essentielle à l'homme? Elle ne l'est point. L'intelligence, au degré supérieur de son développement actuel, c'est-à-

dire la faculté de concevoir quelques rapports fixes dans la diversité des phénomènes, est rare et précaire chez les animaux de notre espèce. Ce n'est point par elle que l'homme subsiste. Elle ne règle pas les fonctions de la vie organique; elle ne satisfait point la faim ni l'amour; elle n'intervient point dans la circulation du sang. Étrangère à la nature, elle est indifférente à la morale quand elle ne lui est pas hostile. Elle n'a point déterminé les instincts profonds des êtres, les sentiments unanimes des peuples, les mœurs, les usages. Elle n'a point institué la religion sainte ni les lois augustes, qui se formèrent, dans une antiquité solennelle, sur l'exercice en commun des fonctions de la vie élémentaire. Ce que j'en dis n'est point pour rabaisser la majesté des institutions divines et humaines : vous m'entendez bien. La splendeur touchante des cultes est composée du débris informe des pharmacies primitives; les théologies ont pour origine l'inintelligence vénérable et l'effarement sacré de nos ancêtres sauvages devant le spectacle de l'univers. Les lois ne sont que l'administration des instincts. Elles se trouvent soumises aux habitudes qu'elles prétendent soumettre; c'est ce qui les rend supportables à la communauté. On les appelait autrefois des coutumes. Le fonds en est extrêmement ancien. L'intelligence a commencé de poindre dans les esprits quand l'homme avait déjà construit sa foi, ses mœurs, ses amours et ses haines, son impérieuse idée du bien et du mal. Elle est d'hier. Elle date des Grecs, des Égyptiens, si vous voulez, ou des Acadiens, ou des Atlantes. Elle vint après la morale, que dis-je? après la flûte et l'essence de rose. Elle est dans ce vieil animal une nouveauté charmante et méprisable. Elle a jeté çà et là d'assez jolies lueurs, je n'en disconviens pas. Elle rayonne agréablement dans un Empédocle et dans un Galilée, qui auraient vécu plus

heureux s'ils avaient eu moins d'aptitude à saisir quelques rapports fixes dans l'infinie diversité des phénomènes. L'intelligence a quelque grâce, un charme, je l'avoue. Elle plaît en quelques personnes. Rare comme elle est aujourd'hui et retirée dans un petit nombre d'hommes méprisés, elle demeure innocente. Mais il ne faut pas s'y tromper : elle est contraire au génie de l'espèce. Si, par un malheur qui n'est point à craindre, elle pénétrait tout à coup dans la masse humaine, elle y ferait l'effet d'une solution d'ammoniaque dans une fourmilière. La vie s'arrêterait subitement. Les hommes ne subsistent qu'à la condition de comprendre mal le peu qu'ils comprennent. L'ignorance et l'erreur sont nécessaires à la vie comme le pain et l'eau. L'intelligence doit être, dans les sociétés, excessivement rare et faible pour rester inoffensive.

C'est ce qui se produit, en effet. Non que tout soit réglé dans le monde pour la conservation des êtres, mais parce que les êtres ne se conservent que dans des circonstances favorables. Il faut reconnaître que l'humanité, dans son ensemble, éprouve, d'instinct, la haine de l'intelligence. Le sentiment obscur et profond de son intérêt l'y pousse.

ARISTE

L'intelligence, telle que vous l'avez définie, est évidemment l'intelligence spéculative, l'aptitude à la philosophie des sciences. Et il semble bien que cette faculté n'est pas aussi nouvelle que vous dites et qu'elle est au contraire vieille comme l'humanité. L'homme qui le premier fit griller, dans sa caverne, sur la pierre du foyer, une cuisse d'ours, n'était pas seulement cuisinier : il était chimiste, et la philosophie des sciences ne lui était pas du tout étrangère. Ce qui est vrai, c'est que les hommes tirent des

principes les plus justes les conséquences les plus fausses. Ce n'est point l'intelligence qui est funeste à l'humanité, ce sont les erreurs de l'intelligence. La faculté de comprendre d'une certaine façon l'univers est attachée aux organes mêmes de l'animal que nous sommes, et l'homme est né savant. Je me flatte de rester dans la bonne nature, en poursuivant mes travaux de chimie agricole et d'archéologie. Après cela, je vous accorderai, Polyphile, que l'aptitude de nos semblables à la divagation est grande et que la faculté d'errer est celle que l'homme exerce avec le plus de puissance.

DRYAS

Cela tient à ce que nous ne faisons que d'entrer dans la période positive.

POLYPHILE

A tout le moins, vous reconnaissez avec moi que les croyances, la morale et les lois ne dérivent point d'une interprétation rationnelle des phénomènes de la nature, qu'une libre intelligence de ces phénomènes affaiblit les préjugés nécessaires, et que la faculté de beaucoup connaître est une monstruosité funeste.

DRYAS

Cela n'est pas bien vrai.

POLYPHILE

Cela est si vrai, que les théologiens qui conçoivent Dieu comme un être souverainement intelligent ne peuvent

admettre qu'il soit moral. Aussi bien l'idée d'un Dieu moral est-elle ridicule.

DRYAS

La morale a été jusqu'ici constituée sur les idées théologiques. Nous avons eu une morale fétichiste, une morale polythéiste et une morale monothéiste. Cette dernière fut dure. Le temps est venu de constituer la morale sur la science.

POLYPHILE

Je ne vous reprocherai point d'opposer les sciences aux religions. Mais, s'il y faut regarder de près, Dryas, que sont les religions, je vous prie, que sont-elles, sinon de très vieilles sciences, des astrologies, des arithmétiques, des météorologies, des médecines usées, déformées, obscurcies, des ordonnances de très antique et très lointaine police, des recettes brouillées de cuisine et d'hygiène, des maximes d'agriculture primitive et de civilité sauvage? Les notions positives et les pratiques rationnelles deviennent, avec l'âge qui les rend étranges et mystérieuses, les dogmes de la foi et les cérémonies du culte.

Notre science produira aussi des superstitions. On n'en sortira pas. L'intelligence est en horreur à la nature humaine. Des religions naissent sous nos yeux. Le spiritisme élabore en ce moment ses dogmes et sa morale. Il a ses pratiques, ses conciles, ses pères et des millions d'adhérents. Or les spirites fondent leur croyance sur la chimie telle qu'elle a été créée par Lavoisier; ils se flattent d'avoir les idées les plus neuves sur la constitution de la matière. Ils prétendent posséder une bonne, une excel-

lente physique. « C'est nous les savants! » s'écrient-ils. Comme le disait Ariste : « On tire les conséquences les plus fausses des principes les plus vrais. »

ARISTE

Je m'aperçois, Polyphile, que vous faites à l'intelligence une querelle d'amoureux. Vous l'accablez de reproches parce qu'elle n'est pas la reine du monde. Son empire n'est point absolu. Mais c'est une dame de bien qui n'est pas sans crédit dans plusieurs honnêtes maisons, et dont la puissante douceur agit même en cette ville, située au bord d'un large fleuve, dans une fertile vallée.

LIVRE TROISIÈME

Promenades de Pierre Nozière en France

PROMENADES DE PIERRE NOZIÈRE EN FRANCE

I

Pierrefonds

C'EST un pays de grande douceur que ce Valois que je parcours en ce moment et dont je baiserais volontiers la terre; car c'est par excellence la terre nourricière de notre peuple.

Toutes les générations y ont laissé leur empreinte, et c'est enfin, dans un cadre jeune et charmant, le reliquaire de la patrie. Je le sens à moi, ce sol que mes pères ont semé. Sans doute, toutes les provinces de la France sont également françaises, et l'union indissoluble est faite entre celles qui formèrent le domaine des premiers rois moines de la troisième dynastie et celles qui entrèrent les dernières dans cette réunion sacrée. Mais il est permis à un vieux Parisien archéologue d'aimer d'un amour spécial l'Ile-de-France et les régions voisines, centre vénérable de notre France à tous. C'est là que se forma la langue délectable, la langue d'oïl, la langue d'Amyot et de La Fontaine, la langue française. C'est là enfin ma patrie dans la patrie.

Je suis à Pierrefonds, dans une chambre louée par des paysans, une chambre meublée d'une armoire en noyer et d'un lit à rideaux de cotonnade blanche avec grelots. L'étroite tablette de la cheminée porte une couronne de mariée sous un globe. Sur les murs blanchis à la chaux, dans de petits cadres noirs, des images coloriées qui datent

du gouvernement de Juillet, *la Clémence de Napoléon envers M. de Saint-Simon*, avec cette légende : « Le duc de Saint-Simon, émigré français, prit (*sic*) les armes à la main et condamné à mort, allait subir sa sentence, lorsque sa fille vint demander grâce à Napoléon qui lui dit : « J'accorde la vie à votre père et ne lui donne pour punition « que le remords d'avoir porté les armes contre sa « patrie. » *Le Marié* et *la Mariée* se faisant pendant des deux côtés de la glace; *la Bergère Estelle*, avec sa houlette enroulée d'une faveur rose; *Joséphine*, une ferronnière au front. Un distique révèle le secret de Joséphine :

L'attente du plaisir fait palpiter ton cœur,
Et dans l'espoir du bal tu mets tout ton bonheur.

Cette imagerie est morte. La photographie l'a tuée. J'ai ici autour de moi, dans de petits cadres, une vingtaine de portraits-cartes; des gens à cheveux lisses avec des yeux qui leur sortent de la tête, des cousins et des cousines (cela se voit); des enfants, les plus petits tout en bouche, l'œil presque fermé, faisant la moue. Les paysans n'achètent plus d'Estelle, ils se font tirer leur portrait. Les seules gravures nouvelles qui pendent au mur de cette chambre sont les attestations de première communion, signées du curé, et représentant une rangée de petits garçons et de petites filles agenouillés à la sainte table, tandis que le Père Éternel les bénit par le ciel entr'ouvert.

Je vois de ma fenêtre l'étang, les bois et le château. Il y a, à cent pas de moi, un joli bouquet de hêtres qui chantent au moindre vent. Le soleil qui les baigne répand sur le sentier des gouttes de lumière. On trouve des framboises dans ces bois, mais il faut savoir les chercher; le framboisier sauvage, aux feuilles vertes d'un côté et blanches de l'autre, se cache au bord des chaudes clairières.

Il est aux bois des fleurs sauvages que je préfère aux fleurs cultivées; elles ont des formes plus fines et des senteurs plus douces; et leurs noms sont jolis. Elles ne portent point, comme les roses de nos jardiniers, des noms de généraux. Elles se nomment : bouton-d'argent, ciste, coronille, germandrée, jacinthe des champs, miroir-de-Vénus, cheveux-d'évêque, gants-de-Notre-Dame, sceau-de-Salomon, peigne-de-Vénus, oreille-d'ours, pied-d'alouette.

A ma gauche se dresse la grande figure de pierre du château de Pierrefonds. A vrai dire, le château de Pierrefonds n'est aujourd'hui qu'un énorme joujou. Il était en sa nouveauté « moult fort deffensable et bien garny et remply de toutes choses appartenant à la guerre. » Pour son malheur, l'odieuse poudre à canon fut trouvée avant qu'il fût achevé dans toutes ses parties. Il essuya dédaigneusement l'averse des premiers boulets de fer et de pierre; mais, au commencement du XVIIe siècle, le feu de trente pièces de canon fit rapidement brèche dans ses murs; ses tours furent éventrées. Pour nous, que les progrès de la civilisation ont familiarisés avec le canon Krupp, les tours de Pierrefonds ont un air de naïveté.

Elles portent chacune sur le flanc la figure d'un preux. Il y a huit tours qui sont celles de Charlemagne, de César, d'Artus, d'Alexandre, de Godefroy de Bouillon, de Josué, d'Hector et de Judas Machabée. Ces huit preux, d'âges et de pays divers, mais tous de bonne maison et bons chevaliers, portent le même costume, qui est le costume des hommes d'armes du commencement du XVe siècle.

Ils ressemblent, dans leur encadrement de feuilles de

houx, aux figures d'un vieux jeu de cartes. Le maître imagier qui les tailla n'avait pas le moindre souci de la couleur locale. Il ne fit point difficulté d'habiller Hector de Troie comme Godefroy de Bouillon, et Godefroy de Bouillon comme le duc Louis d'Orléans. En ce temps-là, M. le docteur Schliemann ne recherchait point dans la plaine où fut Troie les armes des cinquante fils de Priam. On n'était point archéologue et on ne se cassait point la tête à découvrir comment vivaient les hommes d'autrefois. Ce souci est propre à notre siècle. Nous voulons montrer Hector en knémides et donner à tous les personnages de la légende et de l'histoire leur vrai caractère.

L'ambition, sans doute, est grande et généreuse. Je l'ai moi-même ressentie après les maîtres. Et aujourd'hui encore j'admire infiniment les talents puissants qui s'efforcent de ressusciter le passé dans la poésie et dans l'art. On pourrait se demander, toutefois, s'il est possible de réussir complètement dans une telle tentative et si notre connaissance du passé est suffisante à le faire renaître avec ses formes, sa couleur, sa vie propres. J'en doute. On dit que nous avons, au XIXe siècle, un sens historique très développé. Je le veux bien. Mais enfin, c'est notre sens à nous. Les hommes qui nous suivront n'auront pas ce sens-là; ils en auront un meilleur ou un pire, je ne sais, et ce n'est pas là la question. Ce qui est certain, c'est qu'ils en auront un autre. Ils verront le passé autrement, et ils croiront infailliblement le voir mieux que nous. Aussi nos restitutions en poésie et en peinture leur causeront très probablement plus de surprise que d'admiration. Le genre vieillit vite.

Un jour, un grand philologue, passant avec moi devant l'église Notre-Dame de Paris, me montra les figures des rois qui ornent la façade principale :

« Ces vieux imagiers, me dit-il, ont voulu faire les rois de Juda : ils ont fait des rois du XIIIe siècle, et c'est par là qu'ils nous intéressent. On ne peint bien que soi et les siens. »

Ainsi les imagiers de Pierrefonds. Artus, que voici, était un loyal chevalier. Se sentant mourir, il ne voulut pas que son invincible épée pût tomber en des mains indignes de la porter. Il ordonna à son écuyer de l'aller jeter dans la mer. Or, cet écuyer félon, considérant qu'elle était bonne et de grand prix, la cacha dans le creux d'un rocher. Puis il revint dire au bon Artus que son épée gisait au fond de la mer. Mais, souriant avec dédain, Artus lui montra du doigt la fidèle épée qui était revenue à son côté pour n'être point complice d'une trahison.

La tour placée sous le vocable de ce preux, dont l'épée était si loyale, est une tour déloyale et félonne. Elle renferme des oubliettes. Viollet-le-Duc les décrit en ces termes : « Au-dessous du rez-de-chaussée est un étage voûté en arcs-ogives, et, au-dessous de cet étage, une cave d'une profondeur de sept mètres, voûtée en calotte elliptique.

« On ne peut descendre dans cette cave que par un œil percé à la partie supérieure de la voûte, c'est-à-dire au moyen d'une échelle ou d'une corde à nœuds; au centre de l'aire de cette cave circulaire, est creusé un puits qui a quatorze mètres de profondeur, puits dont l'ouverture de un mètre trente de diamètre correspond à l'œil pratiqué au centre de la voûte elliptique de la cave. Cette cave, qui ne reçoit de jour et d'air extérieur que par une étroite meurtrière, est accompagnée d'un siège d'aisances pratiqué dans l'épaisseur du mur. Elle était donc destinée à recevoir un être humain, et le puits creusé au centre de son aire était probablement une tombe toujours ouverte... »

Les huit preux sont placés sous les mâchicoulis, dans des niches encadrées de feuillage. Le feuillage est la merveille de l'architecture gothique du XIIe siècle au XVe. Le sculpteur, en ces âges, ne connaissait que la flore de ses bois et de ses champs; il ignorait l'acanthe des Grecs et la noble élégance des volutes corinthiennes. Mais il savait attacher avec grâce le houx, le lierre, l'ortie et le chardon au chapiteau des colonnes; il savait mettre des bouquets de fraisiers en fleurs et suspendre des guirlandes de chêne sur les murailles.

Les niches de ces preux, bien qu'un peu haut placées, nous apparaissent ainsi fleuries. Il ne faut que les regarder avec une lorgnette pour voir que chacune est ornée d'un feuillage différent.

La variété régnait, avec une souveraineté charmante, dans la sculpture décorative des âges qu'on a nommés gothiques. Aussi Viollet-le-Duc, qui a dû restituer tous les motifs ornementaux du château de Pierrefonds, s'est-il attaché à les diversifier infiniment. Pas deux frises, pas deux rosaces pareilles. Cette diversité donne un extrême agrément aux constructions antérieures à la Renaissance; et la Renaissance en sa fleur ne rompit point avec cette jolie habitude de varier les motifs.

Vraiment il y a trop de pierres neuves à Pierrefonds. Je suis persuadé que la restauration entreprise en 1858 par Viollet-le-Duc, et terminée sur ses plans, est suffisamment étudiée. Je suis persuadé que le donjon, le château et toutes les défenses extérieures ont repris leur aspect primitif. Mais enfin les vieilles pierres, les vieux témoins, ne sont plus là, et ce n'est plus le château de Louis d'Orléans : c'est la représentation en relief et de grandeur naturelle de ce manoir. Et l'on a détruit des ruines, ce qui est une manière de vandalisme.

II

La Petite Ville

DESROCHES, *examinant la campagne avec ses lunettes.* — Eh! mais, autant que j'en puis juger avec ma vue courte, voilà un assez joli endroit.

DELILLE. — Ne te l'avais-je pas dit! Voilà cette petite ville située à mi-côte.

DESROCHES. — On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE. — Et cette rivière qui baigne ses murs!

DESROCHES. — Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE. — Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids et de l'aquilon...

PICARD. *La Petite Ville*, acte I, scène III.

C'EST une petite ville située aux confins du Beauvaisis et de la Normandie, dans l'ancien pays du Vexin. La Seine, bordée de saules et de peupliers, coule à ses pieds; des bois la couronnent. C'est une petite ville dont les toits d'ardoise bleuissent au soleil, dominés par une tour ronde et par les trois clochers de la vieille collégiale. La petite ville fut longtemps guerrière et forte. Mais elle a dénoué sa ceinture de pierre, et voici qu'aujourd'hui, silencieuse et tranquille, elle se repose en paix de ses antiques travaux. C'est une petite ville de France; les ombres de nos pères hantent encore ses murailles grises et ses avenues de tilleuls taillés en arceaux; elle est pleine de souvenirs. Elle est vénérable et douce.

Si vous voulez savoir son nom, regardez ses armoiries sculptées sur la façade de la Maison-Dieu, fondée par saint Louis. Le chef est d'azur, chargé de trois fleurs de lis d'or, car c'était une ville royale; et elle porte d'argent à trois bottes de cresson de sinople.

Les bonnes gens n'étaient pas embarrassés, au temps jadis, pour éclaircir l'origine de ces trois bottes de cresson. Un jour Louis IX, disaient-ils, étant venu dans nos murs par un temps très chaud, avait grand'soif. On lui servit

une salade de cresson qu'il trouva bien fraîche et qu'il mangea avec plaisir. Pour prix de cette salade, le roi mit trois bouquets de cresson sur l'écu de sa bonne ville.

Je ne vous surprendrai point si je vous dis que les savants d'aujourd'hui ne donnent aucune créance à cette tradition.

Ils ont vu des sceaux du XIIIe siècle, et ils savent qu'alors les armes de la ville et châtellenie n'étaient pas les armes qu'on voit maintenant. Celles-ci datent du XIVe siècle. Lors de la guerre de Cent Ans, la petite ville eut beaucoup à souffrir et fit vaillamment son devoir. Il advint qu'un jour, elle fut près de tomber par surprise aux mains des Anglais. Mais un homme de la contrée s'introduisit dans la place, déguisé en paysan, et portant sur son dos une charge de légumes. Il avertit les défenseurs, qui se tinrent sur leurs gardes et repoussèrent l'ennemi. Les érudits du pays croient que c'est de ce jour que trois bottes de cresson prirent place sur l'écu de la ville. J'y consens, pour leur faire plaisir, et parce que l'historiette est honorable. Mais elle est aussi fort incertaine. Au reste, l'emblème du cresson convient à la modeste ville, qui ne s'enorgueillit que de ses jardins et de ses fontaines. Son écu est accompagné d'une devise latine qui fait entendre, par une ingénieuse équivoque, que le printemps n'est pas toujours vert, mais que la petite ville est toujours florissante. *Ver non semper viret, Vernon semper viret.*

Car la petite ville où je vous ai menés est Vernon. J'espère que vous ne regretterez point d'y avoir fait une courte promenade. Chaque ville de France, même la plus humble, est un joyau sur la robe verte de la patrie. Il me semble qu'on ne peut voir un de ces clochers, dont le temps a noirci et déchiré la dentelle de pierre, sans songer à

des milliers de parents inconnus et sans en aimer la France d'un amour plus filial.

Ceux qui ont lu *Rob-Roy* (je ne sais s'ils sont encore nombreux) se rappellent la scène où la romanesque héroïne de Walter Scott, la belle et fière Diana, montre à son cousin les portraits de famille sur lesquels la devise des lords écossais de Vernon s'étale en lettres gothiques.

« Vous voyez, dit Diana, que nous savons réunir deux sens en un seul mot. »

En effet, cette devise est exactement celle de notre petite ville. Il se peut que les vieux barons qui suivirent le duc Guillaume en Angleterre l'aient emportée avec eux. C'est une belle question à étudier pour un archéologue. Je la tiens douteuse. En histoire, il faut se résoudre à beaucoup ignorer.

Quoi qu'il en soit, comme disent les antiquaires après chaque dissertation, la ville de Vernon est nommée pour la première fois dans l'histoire à l'occasion de la mort de sainte Onoflette, ou Noflette, qui y passa de vie à trépas vers le milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne. L'histoire de cette sainte est intéressante; elle a été rapportée par un vieux légendaire avec une naïveté que je m'efforcerai d'imiter, autant du moins que la différence des temps me le permettra.

HISTOIRE DU BIENHEUREUX LONGIS ET DE LA BIENHEUREUSE ONOFLETTE

Sous le règne de Clotaire II vivait dans le Maine un prêtre du nom de Longis, qui fonda une abbaye proche Mamers. Or, il advint qu'ayant vu une fille du pays, jeune

et de condition libre, nommée Onoflette, il se sentit plein d'admiration pour les vertus et la grande piété qu'il découvrait en elle. Jaloux de ravir à la malice du siècle et aux périls du monde une créature si précieuse, il la conduisit dans son abbaye, et là il lui fit prendre le voile des vierges chrétiennes. Comme beaucoup d'autres saints de cet âge, Longis avait la volonté soudaine et forte. Dans l'ardeur de son zèle, il n'avait songé ni à consulter ni même à avertir les parents d'Onoflette.

Ceux-ci s'en montrèrent fort irrités, et ils accusèrent Longis d'avoir séduit leur fille, demeurée pure et honnête jusque-là, et d'entretenir avec elle, dans son abbaye, des relations coupables. Ils jugeaient la conduite du saint selon les apparences et avec les seules lumières de la raison. Et, sous ce jour, il faut reconnaître que la manière d'agir de Longis pouvait sembler suspecte. Aussi l'accusation portée par eux fut-elle soutenue par leurs voisins et par leurs amis. Une vive indignation s'éleva dans tout le pays contre l'abbé. Longis était à deux doigts de sa perte. Mais il ne désespéra pas; d'ailleurs, il avait pour lui le témoignage d'Onoflette elle-même, qui, loin de lui rien reprocher, se portait garante de l'innocence de son pieux maître et lui rendait grâces de l'avoir conduite dans les voies du salut. Il alla avec elle à Paris pour se disculper. « Dieu, dit le légendaire, rendit leur justification manifeste par les miracles qu'ils firent en présence du roi et des seigneurs. » Ils furent renvoyés absous, et les parents d'Onoflette, couverts de confusion, reconnurent eux-mêmes la noirceur de leurs calomnies.

De retour au monastère, Longis et Onoflette vécurent encore quelque temps ensemble dans une parfaite quiétude et s'exhortant mutuellement à la piété. Mais, comme cette vie est transitoire, Onoflette mourut à Vernon-sur-

Seine, pendant un voyage qu'elle fit dans cette ville. Longis, averti de la mort de sa pieuse compagne, vint chercher le corps et l'inhuma près de son monastère, dans un lieu où l'on bâtit depuis une église paroissiale.

L'Église plaça au nombre de ses saints le bienheureux Longis et la bienheureuse Onoflette.

Du temps où ils firent leur salut ensemble dans la solitude des bois, il y avait encore des nymphes dans les sources sacrées; des tableaux votifs étaient suspendus avec des images aux branches des chênes sacrés. Les humbles dieux des paysans ne s'étaient pas tous enfuis devant le signe de la croix et l'eau bénite. Il est bien probable que de petits faunes ignorants et rustiques, ne sachant rien de la bonne nouvelle, épièrent entre les branches Onoflette et Longis, et, les prenant pour un chevrier et pour une bergère, jouèrent innocemment du pipeau sur leur passage.

Il fallut beaucoup d'exorcismes pour chasser ces menues divinités. Il subsiste encore aujourd'hui, aux environs de Vernon, quelques vestiges des cérémonies païennes. La veille du dimanche des brandons, les habitants des campagnes se rendent le soir dans les champs et se promènent sous les arbres avec des falots en chantant quelque vieille invocation. Fidèles sans le savoir à Cérès, leur mère, ces bonnes gens reproduisent ainsi d'antiques mystères et figurent d'une manière encore reconnaissable la déesse qui cherchait sa fille Proserpine à la lueur des feux de l'Etna. Je rapporte le fait sur la foi de M. Adolphe Meyer, le savant historien de la ville de Vernon.

Les plus magnifiques monuments ne sont pas toujours ceux qui parlent le plus à l'esprit; parfois les yeux et la pensée ont peine à se détacher d'une humble pierre taillée

par un ciseau barbare. Il est dans le vieux Vernon, proche la collégiale, devenue aujourd'hui l'église paroissiale, une petite rue déserte qui conduit à la Seine. Elle est bordée de pauvres maisonnettes penchantes qui se soutiennent à grand'peine les unes les autres. Au milieu de ces masures s'élève une maison de pierre qu'on dit avoir été jadis habitée par le contrôleur clerc d'eau.

Elle a deux fenêtres et une porte. Au-dessus de la porte, un humble sculpteur, qui vivait au temps du roi Henri IV ou du roi Louis XIII, a figuré, sous une sorte de dais, une barque montée par deux personnages. L'un a pour insignes la crosse et la mitre. Je n'hésite pas à reconnaître en lui Hugues, archevêque de Rouen en 1130. L'autre, dont les cheveux flottent sur les épaules, est saint Adjutor lui-même. Une troisième figure a péri par l'injure du temps : c'était celle d'un pauvre batelier qui conduisait l'évêque et le saint. Tous les mariniers du pays vous expliqueront couramment le sujet de ce bas-relief. Ils n'ont point oublié en effet que saint Adjutor, accompagné de l'évêque Hugues, s'en alla combler un gouffre creusé dans le lit de la rivière, devant le prieuré de la Madeleine. Au-dessus de ce gouffre, les eaux formaient un tourbillon où s'abîmaient les barques. Déjà de nombreux équipages avaient péri à la Madeleine, et les berges du fleuve commençaient à se couvrir la nuit d'âmes en peine. Saint Adjutor combla le gouffre en y jetant les chaînes dont naguère il avait été chargé injustement par les infidèles. C'était peu de quelques anneaux de fer pour combler un abîme. Mais il jetait dans le fleuve, avec ses chaînes, les souffrances du juste et la patience du saint. Maintenant, la charité ne fait plus de miracles de ce genre; il faut employer les dragues.

Ce miracle a été mis en vers au XVIIe siècle, dans un lamentable style de complainte.

Un gouffre en la Seine voisine
Par ses flots tortueux ruine
Et les hommes et les bateaux,
Les coulant jusqu'au fond des eaux.
Mais Adjutor longtemps ne souffre
L'incommodité de ce gouffre.
Se sentant touché de douleur,
Hugues, son prélat, il appelle;
Ils y vont en même nacelle
Pour mettre fin à ce malheur.

Le grand saint Adjutor jette, comme nous l'avons dit, ses chaînes « en les ondes inhumaines » qui deviennent aussitôt lisses et paisibles.

Oyez, lecteur, une merveille
Qui rarement a sa pareille :
Le péril dès lors a cessé,
Le bruit des flots s'est apaisé.
Il n'est point de fleuve où l'on voie
La course de l'onde plus coie.
Le nocher peut mener sa nef
Assurément par cette place
Dans une tranquille bonace
Sans redouter aucun méchef.

Saint Adjutor est vénéré sous les noms d'Ajoutre et d'Astre. Ce saint Adjutor, Ajoutre ou Astre devait être un homme bien extraordinaire. Il est impossible de se représenter aujourd'hui sa physionomie véritable. Mais, à juger par l'empreinte profonde qu'il a laissée dans l'imagination populaire, Adjutor de Vernon eut l'âme ardente et forte.

HISTOIRE DE SAINT ADJUTOR

Descendant des compagnons de Rollon, fils du duc Jean et de la duchesse Rosamonde de Blaru, il fut élevé par saint

Bernard, abbé de Tiron, dans les pratiques les plus exactes de la religion chrétienne. Il semble avoir porté dans cette nouvelle foi l'esprit aventureux et rêveur qui inspirait ses aïeux au temps où ils manœuvraient, en chantant, leurs barques sur la mer.

On raconte qu'il passa son adolescence dans les bois, chassant avec fureur, puis tout à coup ravi par des visions extatiques. En ce temps-là, Pierre l'Ermite prêchait la croisade contre les infidèles. Adjutor de Vernon prit la croix en 1095. Suivi de deux cents hommes d'armes, il partit pour les lieux saints et parcourut la Palestine, priant et combattant. Deux ans plus tard, il parvint à Nicée et guerroya après la conquête de Jérusalem. Tombé dans une embuscade aux environs de Tambire, il parvint à se faire jour au milieu des Sarrasins qui laissèrent mille des leurs sur la place.

Cependant les infidèles reprirent le tombeau de Jésus-Christ. Après dix-sept ans de travaux et de combats, Adjutor de Vernon fut pris par les Turcs, et enfermé dans Jérusalem. Il était lié bien étroitement, mais l'on croit qu'il se consolait en songeant que son corps était captif dans le même lieu que le tombeau du Fils de Dieu. Et, dans sa prison, il ne cessait de prier.

Or, une nuit qu'il dormait, il vit apparaître à sa droite sainte Madeleine et à sa gauche le bienheureux Bernard de Tiron, qu'il avait invoqués. Ils l'enlevèrent et le transportèrent, en une nuit, de Jérusalem dans la campagne proche la ville de Vernon. De tels voyages n'étaient pas rares à cette époque.

Parvenus à la forêt de Vernon, Madeleine et saint Bernard de Tiron laissèrent Adjutor en lui disant :

« C'est ici le lieu de ton repos que nous avons choisi. »

Le chevalier reconnut avec une surprise joyeuse les bois

où il avait passé sa jeunesse. Apercevant un jeune pâtre qui, non loin de là, gardait un troupeau de moutons au penchant d'une colline, il l'appela et lui commanda de se rendre au château de Blaru afin d'annoncer à la duchesse Rosamonde le retour de son fils.

Le pâtre fit ce qui lui était ordonné. Mais Rosamonde ne crut point que le message apporté par l'enfant fût véritable. Elle répondit :

« Mon fils est mort à Jérusalem, et il ne me sera pas donné de voir le jour de son retour. »

Et elle demeura dans la maison.

Le pâtre revint vers celui qui l'avait envoyé et lui rapporta les paroles de la duchesse.

« Retourne à Blaru, lui dit Adjutor, et annonce que les trois cloches de l'église vont sonner d'elles-mêmes pour annoncer mon retour. »

En effet, le pâtre n'avait pas plus tôt porté cet avis à la duchesse que les cloches se mirent en branle. Mais Rosamonde secoua la tête et dit :

« Ces cloches ne sonnent point pour le retour de mon fils. »

Le pâtre retourna vers Adjutor qui le renvoya une troisième fois à Blaru.

« Tu annonceras encore mon retour, dit-il; et, si ma mère n'y veut pas croire, le coq qui est à la broche dans la cuisine du château chantera trois fois. »

Le pâtre ayant rapporté ce discours, le coq qui était à la broche se mit à chanter.

En l'entendant, Rosamonde fut persuadée enfin de la venue de son fils. Elle se rendit dans la forêt pour embrasser l'enfant qui lui était merveilleusement rendu. Mais elle avait trop tardé. Dieu n'aime pas qu'on doute de sa puissance et de sa miséricorde. Il avait rappelé à lui son serviteur.

Quand Rosamonde fut dans l'endroit du bois désigné par le pâtre, Adjutor venait de rendre le dernier soupir, selon la promesse que sainte Madeleine et saint Bernard lui avaient donnée, disant :

« C'est ici le lieu de ton repos que nous avons choisi. »

Le renom de sa sainteté se répandit comme un parfum dans toute la contrée. Rosamonde de Blaru prit le voile; elle partagea après sa mort la sépulture de son fils.

Le tombeau de saint Adjutor existe encore. On y voit gravées deux flûtes en sautoir. Ces emblèmes sont aussi ceux des lords de Vernon. La belle Diana, dont nous rappelions tout à l'heure le souvenir, ne dit-elle pas à son cousin :

« Vous reconnaissez nos armoiries, ces deux flûtes? »

Faut-il en conclure que non seulement la devise, mais encore les armoiries des nobles seigneurs de Vernon furent emportées de France par quelque compagnon du duc Guillaume? Je ne sais quel lien de parenté unit le grand saint Adjutor et la belle Diana. Je n'ai point à le rechercher ici. Il ne me reste qu'à expliquer comment saint Adjutor, qui passa de ce monde à l'autre le jour même de son retour à Vernon, put jeter ses chaînes dans le fleuve pour combler le gouffre. Cette difficulté n'est qu'apparente. Le saint revint sur la terre pour opérer ce miracle.

Voulez-vous à la fois de plus fraîches promenades et de moins vieux souvenirs? Traversons la petite ville, ce sera fait en cinq minutes, et allons nous asseoir sous les grands arbres taillés en muraille du parc de Bizi. C'est un héros qui les planta. Le maréchal de Belle-Isle, qui avait hérité la magnificence de Fouquet, son grand-père, créa dans ses courts loisirs le parc de Bizi. « Quand il n'était pas à

Metz, dit Barbier, il était dans sa terre, près de Vernon, dirigeant une armée de terrassiers, de maçons, de jardiniers et de décorateurs. » On ne lui enviera pas son fastueux repos si l'on songe à ses fatigues. Qu'on relise cette retraite de Prague, quand le maréchal, investi par l'ennemi, sortit de la place avec quinze mille hommes qu'il réussit à rendre, pour ainsi dire, invisibles, et qu'il conduisit à Egra, en sept journées de l'hiver le plus rigoureux. Officiers et soldats, roulés dans leur manteau, couchaient sur la neige. Le vieux maréchal, qui souffrait de la goutte, dormait dans un carrosse qu'on abritait derrière un mur de neige. L'opération était des plus délicates et exigeait, paraît-il, une habileté consommée. Mais le mérite d'une retraite n'est guère reconnu que par les gens de l'art. Le public n'en est jamais touché. La retraite de Prague accrut en même temps la gloire et l'impopularité du maréchal de Belle-Isle. Ce grand homme de guerre fut alors beaucoup chansonné. Parmi les chansons dont on le tympanisa, il en est du moins d'assez jolies. Il y a de l'esprit dans le couplet que voici :

Quand Belle-Isle est parti,
Une nuit,
De Prague à petit bruit,
Il dit,
Voyant la lune :
Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

L'excellent duc de Penthièvre habita Bizi. Les fraisiers des bois portent témoignage de sa candeur et de sa bonté. Car le duc écrivait en 1777 à son intendant :

« J'ai appris... que l'on désolait les habitants de Vernon en les empêchant de prendre des fraises dans les bois...

On trouvera le secret de me faire haïr, et cela me procurera un des plus vifs chagrins que je puisse avoir en ce monde. »

Je cite cette lettre d'après le texte qu'en donne M. Adolphe Meyer dans son histoire de Vernon. Elle est vraiment d'un bon homme.

Par une singularité merveilleuse, le duc de Penthièvre unissait la foi chrétienne aux vertus philosophiques. Il tenait à l'ancien régime par sa naissance, mais par ses mœurs il contentait l'esprit nouveau. Comme, d'ailleurs, il était étranger aux affaires publiques, sa bienfaisance lui assura, par un rare privilège, au milieu de la Révolution, l'amour et le respect de ses anciens vassaux. En échange des titres qu'un décret de l'Assemblée Nationale lui avait ôtés, il reçut celui de commandant de la garde nationale de Vernon. Trois ans plus tard, le 20 septembre 1792, la municipalité de la petite ville se rendit à Bizi et y planta un arbre de la Liberté auquel cette inscription fut suspendue : « Hommage à la vertu. »

Cependant le pauvre homme se mourait de chagrin. Il survécut peu de jours à la mort affreuse de sa belle-fille, la princesse de Lamballe.

Près du parc, à l'extrémité d'une avenue plantée, que bordent d'un côté les dernières maisons de la ville et qui longe de l'autre des vignes et des pommiers, s'élève une pyramide de granit, sorte de menhir géométrique, d'un aspect à la fois héroïque et funèbre. C'est, en effet, un tombeau glorieux. Sur ce monument sont gravées les armes de Vernon et de Privas avec cette inscription :

AUX GARDES MOBILES DE L'ARDÈCHE

VERNON, 22-26 NOVEMBRE 1870

L'invasion s'étendait. Évreux venait de tomber au pouvoir des Allemands. Quatre compagnies du 2[e] bataillon de l'Ardèche et le 3[e] bataillon, formant ensemble un effectif de quinze cents hommes, partirent de Saint-Pierre-de-Louviers le 21 novembre, à onze heures du soir, avec ordre de couvrir Vernon, qui devait être attaqué le lendemain. Le train qui les portait marchait à petite vitesse, tous ses feux de signaux éteints. Il s'arrêta vers trois heures du matin, par une nuit noire et pluvieuse, à une lieue en avant de la ville. Aussitôt les troupes descendirent et se portèrent sur les hauteurs de la forêt de Bizi, qui couvrent Vernon du côté de Pacy, où l'ennemi était arrivé en force depuis la veille.

Le lieutenant-colonel Thomas se fit guider dans la forêt par des habitants. Il borda toutes les avenues de tirailleurs placés dans les fourrés avec défense d'ouvrir le feu sans ordre. Son intention était de laisser les Prussiens franchir le bois, afin de les dominer ensuite et de les cerner dans Vernon. Toutes les mesures étaient prises quand, au point du jour, un grand roulement de voitures et des sonneries de trompettes annoncèrent l'arrivée des ennemis. Leur passage dura près d'une heure. Quand leur tête de colonne arriva dans la ville, elle fut reçue à coups de fusil par des gardes nationaux. Cet accueil leur donna de l'inquiétude ; un détachement seul fit son entrée, la plus grande partie de leurs forces resta formée en dehors.

Ayant pris des renseignements, ils surent bientôt, par des espions, que les Français occupaient la forêt. Alors, comprenant ce que leur position avait de critique, ils ne songèrent plus qu'à assurer leur retraite. Leur cavalerie se porta immédiatement en avant pour explorer les passages et reconnaître ceux qui pourraient être libres. A force de recherches, elle parvint à découvrir de petits

chemins de service qui n'étaient pas gardés. Ils se hâtèrent de faire filer leur artillerie par ces chemins, pendant que l'infanterie, se portant sur la grande route, tentait d'enlever le passage de vive force. Après une heure d'une fusillade très nourrie, ils se débandèrent et, se jetant dans tous les sens à travers bois, ils poussèrent dans la direction de Pacy. Ils perdirent, tant dans le combat que dans leur retraite désordonnée, cent cinquante soldats et plusieurs officiers, et ils abandonnèrent douze fourgons chargés de vivres et de munitions.

Pendant trois jours, l'ennemi ne donna pas signe de vie. Ceux des mobiles de l'Ardèche qui étaient restés à Bernay arrivèrent à Vernon, où les trois bataillons se trouvèrent réunis. Dans la matinée du 26, la 6e compagnie du 3e bataillon, de grand'garde à deux cents mètres en avant de la forêt, sur la route d'Ivry, au hameau de Cantemarche, fut subitement assaillie par une colonne de huit cents hommes. Malgré la soudaineté de l'attaque et le nombre des ennemis, les mobiles firent bonne contenance. Mais, s'apercevant que la position allait être tournée, ils battirent en retraite jusqu'à la lisière du bois. Là, s'abritant derrière les terrassements de la voie ferrée, ils tiraillèrent jusqu'à l'épuisement complet de leurs munitions. Alors le capitaine Rouveure s'écrie : « A la baïonnette, mes enfants! » Et il s'élance en avant. Aussitôt il tombe mortellement frappé. La petite troupe se jette sur l'ennemi, qui recule. A ce moment, deux bataillons de renfort arrivent et, masqués par les bois, font sur les Allemands de vigoureuses décharges. Ceux-ci mettent en batterie plusieurs pièces de campagne. Mais, vers quatre heures, ils battent en retraite, laissant deux cents morts sur le terrain. Les mobiles avaient eu huit hommes tués et vingt blessés. Le corps du capitaine Rouveure était

resté aux mains des Allemands, qui lui rendirent les derniers honneurs. Un détachement de cavalerie, commandé par un officier supérieur, rapporta ces restes dans un cercueil couronné de lauriers.

A la nouvelle de la capitulation de Rouen, les mobiles de l'Ardèche reçurent l'ordre de quitter la ville de Vernon qu'ils avaient si généreusement défendue. Voilà les souvenirs que rappelle le monument de Bizi.

J'ai voulu, feuilletant la petite ville comme un livre, résumer deux ou trois de ses pages de pierre. Les villes, ne sont-ce point des livres, de beaux livres d'images où l'on voit les aïeux?

III

Saint-Valery-sur-Somme

Saint-Valery-sur-Somme, vendredi 13 août

De la chambre où j'écris, on découvre toute la baie de la Somme, dont le sable s'étend à l'horizon jusqu'aux lignes bleuâtres du Crotoy et du Hourdel. Le soleil, en s'inclinant, enflamme le bord des grands nuages sombres. La mer monte et déjà, du côté du large, les bateaux de pêche s'avancent avec le flot. Sous ma fenêtre, des barques amarrées au bord du chenal portent à leur mât, au lieu de voilure, des filets qui sèchent. Cinq ou six pêcheurs, plongés à mi-corps dans la maigre rivière, épient le poisson qu'autour d'eux des rabatteurs effrayent en frappant l'eau à grands coups de gaule. Ces pêcheurs sont armés d'une baguette pointue dont ils piquent adroitement leur proie. Chaque fois qu'ils lèvent hors de l'eau leur arme flexible, on voit briller à la pointe une sole transpercée.

Un vent salé fait voltiger les papiers sur ma table et m'apporte une âcre odeur de marée. Des troupes innombrables de canards nagent sur le bord du chenal et jettent à plein bec dans l'air leur *coin coin* satisfait. Leurs battements d'ailes, leurs plongeons dans la vase, leur dandinement quand ils vont de compagnie sur le sable, tout dit qu'ils sont contents. Un d'eux repose à l'écart, la tête sous l'aile. Il est heureux. A la vérité, on le mangera

un de ces jours. Mais il faut bien finir; la vie est enfermée dans le temps. Et puis le malheur n'est pas d'être mangé. Le malheur, c'est de savoir qu'on sera mangé; et il ne s'en doute pas. Nous serons tous dévorés; nous le savons, nous; la sagesse est de l'oublier.

Suivons la digue, pendant que la mer, qui a déjà couvert les bancs de Cayeux et du Hourdel, entre dans la baie par de rapides courants et ramène la flottille des pêcheurs de crevettes. Nous avons à notre gauche les remparts, que la Somme et la mer baignaient naguère, et dont les vieux grès ont été couverts par l'embrun d'une rouille dorée. L'église élève sur ces remparts ses cinq pignons aigus, percés, au XV[e] siècle, de grandes baies à ogives, son toit d'ardoise en forme de carène renversée, et le coq de son clocher. Au XI[e] siècle, il y avait là une autre église qui avait aussi sa girouette. Au mois de septembre 1066, Guillaume le Bâtard venait ici chaque matin consulter avec inquiétude le coq du clocher. Son host, composé de soixante-sept mille combattants, sans compter les valets, les ouvriers et les pourvoyeurs, attendait proche la ville; sa flotte, échappée à un premier naufrage, mouillait dans la baie. Quinze jours durant, le vent, soufflant du Nord, retint au port cette multitude d'hommes et de barques. Le Bâtard, impatient de conquérir l'Angleterre sur Harold et les Saxons, s'affligeait d'un retard pendant lequel ses navires pouvaient s'avarier et son armée se disperser. Pour obtenir un vent favorable, il ordonna des prières publiques et fit promener dans le camp la châsse de saint Valery. Ce bienheureux, sans doute, n'aimait pas les Saxons, car aussitôt le vent tourna et la flotte put appareiller.

Quatre cents navires à grandes voiles et plus d'un millier de bateaux de transport s'éloignèrent de la rive au même signal. Le vaisseau du duc marchait en tête, portant

en haut de son mât la bannière envoyée par le pape et une croix sur son pavillon.

Ses voiles étaient de diverses couleurs, et l'on y avait peint en plusieurs endroits trois lions, enseigne de Normandie. A la proue était sculptée une tête d'enfant tenant un arc tendu avec la flèche prête à partir.

Ce départ eut lieu le 29 septembre. Huit jours après, Guillaume avait conquis l'Angleterre.

Une rampe monte en serpentant à une vieille porte de la ville qui reste debout, flanquée de ses deux tours décrénelées que fleurissent de petits œillets roses. Une de ces tours garde encore, sous les herbes folles et les fleurs sauvages, sa couronne de mâchicoulis. Une bonne femme plante des choux au pied de cette ruine. L'hiver, il pleut de grosses pierres dans son jardin. Sa maisonnette, assise sur d'antiques souterrains, se fend et fait mine de s'abattre à chaque éboulement. Pourtant, la bonne créature admire la porte Guillaume ; elle l'aime. « Sûrement, elle me tuera un jour, me dit-elle, mais tout de même, elle est fière ! »

Après avoir traversé une rue de village, dont les maisons basses, couvertes de chaume, sont gaiement peintes en bleu clair, nous touchons à la pointe du cap Cornu. Là s'élève une chapelle à demi cachée par un bouquet d'ormes centenaires. C'est une construction toute moderne, d'un roman bâtard. Mais les murs de pierre et de galet présentent l'aspect d'un damier et rappellent ainsi les vieux édifices normands. Cette chapelle, dite de Saint-Valery ou des Marins, remplace un édicule plus ancien et abrite le tombeau de l'apôtre du Vimeu.

C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté des marins. Quatre ou cinq petits navires ont déjà été suspendus à la voûte de la chapelle neuve par des pêcheurs échappés d'un naufrage. Ces braves gens se font l'idée d'un Dieu violent

et puéril comme ils sont eux-mêmes. Ils savent qu'il est terrible dans sa colère, mais qu'il ne faut pas lui en vouloir. Ils entretiennent son amitié par de petits cadeaux. Ils lui apportent des joujoux pour l'amuser. Il est vrai que ces joujoux sont des joujoux symboliques et que ces bateaux d'enfant représentent la barque que le Seigneur a miraculeusement préservée. Je pense bien que le bon saint Valery a sa part de ces humbles présents ; les petits bateaux sont faits pour lui plaire, car il fut, en ses jours terrestres, l'ami des bateliers de la Somme.

Le cap Cornu est magnifique et sauvage, et il est plein de souvenirs. C'est là qu'il faut nous arrêter. Là, sous ces grands ormes qui frissonnent au vent du large, au pied de la chapelle des Marins, à quelques pas de cette pointe avancée d'où l'on découvre à gauche les falaises du pays de Caux, à droite la baie de la Somme, puis les côtes basses de Picardie, et, tout en face, la haute mer, je voudrais rappeler en quelques mots l'homme fort des anciens jours, qui laissa dans ces contrées une trace si profonde de son passage.

HISTOIRE DE SAINT GUALARIC OU VALERY

Gualaric ou Walaric, appelé depuis Valery, n'est point originaire de la contrée maritime où son nom fut donné à deux villes et à d'innombrables églises. Il naquit de pauvres paysans, dans la province d'Auvergne. Il fut berger dans son enfance et n'eut qu'une houlette pour tout bien. Mais il était riche de sens, d'esprit et de piété.

Il quitta de bonne heure son pays pour se mettre au service du saint évêque d'Auxerre, Germain. Puis il se fit moine dans l'abbaye de Luxeuil, que saint Colomban

d'Irlande gouvernait alors avec sagesse. Pourtant les religieux secouèrent le joug de leur pasteur, et saint Colomban, chassé par ses ouailles, prit le chemin de l'exil. La piété, la modestie et la tempérance quittèrent Luxeuil avec lui. Valery, profondément affligé, sortit à son tour de ce port salutaire devenu un pernicieux écueil, et il résolut de vivre dans la solitude, loin des méchants.

« J'irai, dit-il, où Dieu voudra me conduire. »

Au bout de quelques jours, il se trouva sur les rives du fleuve de Somme et il en suivit les bords jusqu'au rivage de la mer. Là, il s'arrêta, épuisé de fatigue, au bord d'une fontaine, et il secoua la poussière de ses chaussures. C'est sur cette poussière que s'éleva depuis la ville de Saint-Valery.

Une épaisse forêt descendait alors jusque sur les grèves de la mer. Les lièvres l'habitaient. Elle recouvrait des marais peuplés de vanneaux, de bécasses, de canards et de sarcelles. Les mouettes déposaient leurs œufs sur la roche nue des falaises. Le cri aigu du héron et la plainte du courlis s'élevaient des grèves pâles où le cygne, l'oie sauvage et le grèbe, chassés par les glaces, venaient passer l'hiver dans les sables marins. Des hommes en petit nombre habitaient ces contrées sauvages. C'étaient de pauvres bateliers qui pêchaient dans l'embouchure poissonneuse de la Somme. Ils étaient païens. Ils adoraient des arbres et des fontaines. En vain les saints Quentin, Mellon, Firmin, Loup, Leu, et, plus récemment, saint Berchund, évêque d'Amiens, étaient venus les évangéliser. Ils croyaient encore ce qu'avaient cru leurs pères. Ils croyaient aux génies de la terre et aux âmes des choses.

Ces simples pêcheurs étaient saisis d'une horreur sacrée quand ils pénétraient dans les forêts profondes qui couvraient alors tout le rivage. Ils voyaient partout des dieux

agrestes. Au bord des sources, où tremblaient les rayons de la lune, ils apercevaient des nymphes, des fées, des dames merveilleuses; ils les adoraient et leur apportaient en tremblant des guirlandes de fleurs. Ils croyaient bien faire en les aimant, puisqu'elles étaient belles.

Sans doute, la source qui descendait le coteau feuillu où le pieux Valery s'arrêta était une des sources sacrées auxquelles ces hommes faisaient des offrandes. Elle coule encore au pied de la chapelle, du côté de la baie. Comme aux anciens jours, l'eau en est fraîche et toute claire. Mais, maintenant elle ne chante plus. Elle n'est plus libre comme au temps de sa rustique divinité. On l'a emprisonnée dans une cuve de pierre à laquelle on accède par plusieurs degrés. Du temps de saint Valery, c'était une nymphe. Nulle main n'avait osé la retenir, elle fuyait sous les saules. Semblable à ces ruisseaux qu'on voit encore en grand nombre dans les vallées du pays, elle formait, de distance en distance, de petits lacs où sommeillait, sur un lit flottant de feuilles vertes, la pâle fleur du nénuphar. C'est là, c'est dans ces fontaines des bois que se réfugièrent les dernières nymphes chassées par les évêques. Ces agrestes déesses étaient poursuivies sans pitié. Un article des ordonnances du roi Childebert porte que : « Celui qui sacrifie aux fontaines, aux arbres et aux pierres sera anathématisé. »

Valery jugea ce lieu convenable à ses desseins. Il avait obtenu du roi des Francs la permission d'établir sa demeure en tout endroit du royaume où il lui plairait d'habiter. Il bâtit de ses mains une cellule, et il s'y consacra à la prière et à la contemplation. Quelques disciples vinrent près de lui pour vivre de sa vie et se nourrir de ses pieux exemples. Ils construisirent leur cellule près de la sienne, à l'extrémité de la forêt, sur le bord d'un précipice dont le pied baignait dans la mer.

L'évêque Berchund venait, dit-on, passer chaque année le saint temps du carême dans cette solitude.

Valery, autant qu'on peut ressaisir les traits de son âme sous le pinceau timide et maladroit de ses pieux historiens, était à la fois plein de force et de douceur. On rapporte de lui des traits de bonté qui sont rares dans la vie des rudes apôtres de l'Occident barbare. On dit que, comme plus tard saint François d'Assise, il répandait jusque sur les pauvres animaux la pitié qui remplissait son cœur. Les petits oiseaux venaient manger dans sa main.

« Mes enfants, disait-il à ses compagnons, ne leur faisons pas de mal et laissons-les se rassasier des miettes de notre pain. »

C'est contre les nymphes des bois et des fontaines que le saint homme tournait toute sa colère. Pourtant ces nymphes étaient des innocentes. Je crois bien que les pêcheuses et les villageoises venaient leur demander en secret d'avoir de beaux enfants. Mais il n'y avait pas de mal à cela. Ces nymphes, ces fées, ces dames étaient jolies et mettaient un peu de grâce au fond des cœurs rustiques. C'étaient des divinités toutes petites, qui convenaient aux petites gens. Saint Valery les tenait pour des démons pernicieux, et il résolut de les détruire. Pour y réussir, il abandonna la vie contemplative si douce à son cœur blessé, et il parcourut la contrée, prêchant les païens et portant l'Évangile de village en village.

Un jour, passant dans un lieu proche de la ville d'Eu, il vit un arbre aux branches duquel des images d'argile étaient suspendues par des bandelettes de laine rouge. Ces images représentaient l'Amour, le dieu Hercule et les Mères. Ces Mères étaient très vénérées dans toute la Gaule occidentale. Les potiers de terre ne cessaient point de

modeler les figures de ces dieux qui se trouvent encore en grand nombre dans la terre sur le rivage de l'Océan, de la Somme à la Loire. Elles sont parfois géminées, et deux mères sont assises côte à côte, tenant chacune un enfant. Parfois, il n'y a qu'une Mère, et les paysans qui la découvrent en labourant leur champ la prennent pour la Vierge Marie. Mais c'est une idole des païens.

Saint Valery fut irrité à cette vue et pensa en son cœur :

« Des démons pendent comme des fruits pernicieux aux rameaux de cet arbre. »

Puis il leva la cognée qu'il portait à sa ceinture et, avec l'aide du moine Valdolène, son compagnon, il renversa l'arbre avec les images saintes qu'il abritait sous son feuillage. Quand les gens du pays virent couché sur le sol l'arbre-dieu avec la multitude des offrandes et la sève saignant sur le tronc mutilé, ils furent saisis de douleur et d'effroi. Et lorsque saint Valery leur cria : « C'est moi qui ai renversé l'arbre que vous adoriez faussement, » ils se jetèrent sur lui et le menacèrent de l'abattre comme il avait abattu le dôme verdoyant.

Alors l'apôtre étendit les deux bras et dit :

« Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite. »

Et soit que ces hommes sentissent en lui quelque chose de divin, soit pour toute autre raison, ils le laissèrent aller.

Mais il voulut rester avec eux pour les instruire dans l'Évangile. Il était juste aussi qu'il leur donnât un Dieu en échange de ceux qu'il leur avait ôtés, car ceux qui détruisent l'espérance dans les âmes sont cruels. Puis, sa pieuse conquête étant achevée, Valery retourna à la solitude qu'il avait choisie.

Les travaux de son apostolat étaient souvent pénibles.

Un jour, dit son biographe, que cet ami de Dieu revenait à pied d'un lieu dit Cayeux à son monastère dans la saison d'hiver, il arriva qu'à cause de l'excessive rigueur du froid il s'arrêta pour se chauffer dans la maison d'un certain prêtre. Celui-ci et ses compagnons, qui auraient dû traiter avec un grand respect un tel hôte, commencèrent au contraire à tenir audacieusement, avec le juge du lieu, des propos inconvenants et déshonnêtes. Fidèle à sa coutume de poser toujours sur les plaies corrompues et hideuses le salutaire remède de la parole divine, il essaya de les réprimer, disant :

« Mes fils, n'avez-vous pas vu dans l'Évangile qu'au jour du jugement vous aurez à répondre de toute parole vaine? »

Mais eux, méprisant son avertissement, s'abandonnèrent de plus en plus à des propos grossiers et impudiques. Pour lors, secouant la poussière de ses souliers, il dit :

« J'ai voulu, à cause du froid, chauffer un peu à votre feu mon corps fatigué. Mais vos coupables discours me forcent à m'éloigner tout glacé encore. »

Et il sortit de la maison.

Ce récit semblera peut-être insipide à distance. Ici, dans la terre où il est né, et dont il a gardé le goût, je le trouve plein de saveur et j'en goûte avec plaisir le parfum sauvage.

En l'an 622, un jour du mois de décembre, Gualaric, appelé aussi Valery, plein d'œuvres et de jours, se leva avant matines de dessus son lit de feuilles sèches et conduisit ses disciples jusqu'à l'orme entouré de ronces au pied duquel il avait coutume de faire ses prières; là, plantant deux bâtons dans la terre, il marqua une place de la longueur de son corps, et dit :

« Lorsque, par la volonté de Dieu, je sortirai de l'exil de ce monde, c'est là qu'il faudra m'ensevelir. »

Les saints des Gaules avaient ainsi coutume de choisir eux-mêmes le lieu de leur sépulture. Dans le pays de Tréguier, saint Renan ne s'étant pas expliqué à cet égard avant sa mort, ses disciples déposèrent son corps sur un chariot attelé de bœufs qu'ils laissèrent aller librement, et ils le mirent en terre à l'endroit où les bœufs s'étaient arrêtés d'eux-mêmes.

Saint Valery mourut le dimanche qui suivit le jour où il avait marqué lui-même le lit de son repos. Il fut fait selon sa volonté, et l'évêque Berchund vint inhumer le corps du bienheureux.

L'histoire d'un saint ne finit point à la mort et à la sépulture. Elle se continue d'ordinaire par la relation des miracles opérés sur la tombe du bienheureux. Nous avons vu que Guillaume-le-Bâtard fit promener la châsse de saint Valery pour obtenir un vent favorable. Quatre-vingts ans après vivait un comte de Flandre nommé Arnould et surnommé le Pieux. Il avait une grande foi en la vertu des saints et professait une vénération particulière pour le corps du bienheureux Valery. Il le fit bien voir, car il vint avec son ost assiéger la ville de Saint-Valery, massacra les habitants et pilla l'abbaye afin de s'emparer des reliques du bienheureux. Il les emporta dans son comté avec les os de saint Riquier, qu'il avait pris en même temps, et il croyait s'être assuré ainsi la protection divine, tant sa foi était forte.

En ce temps-là, Hugues Capet était comte de France. Un jour qu'il s'était endormi dans une grotte, deux personnages vêtus de robes blanches lui apparurent dans son sommeil.

« Je suis l'abbé de Saint-Valery, dit l'un d'eux. Avant de mourir, je demeurais sur le rivage de la mer. Mes os, et ceux de saint Riquier, ici présent avec moi, ont été ravis à leur tombe, et maintenant ils sont captifs sur une terre étrangère, mais le temps est venu où ils doivent être replacés dans les lieux où nous avons vécu. Quand Dieu m'aura déposé dans mon ancienne tombe, je te prédis que tu deviendras roi, et que ta race portera la couronne pendant plus de sept siècles. »

Il dit et s'évanouit avec son compagnon. Le comte Hugues redemanda les précieuses reliques à Arnould le Pieux afin de les rendre à l'abbaye de Saint-Valery et de devenir roi.

La promesse du bienheureux s'accomplit. Mais certains auteurs croient que cette prophétie a été inventée après l'événement.

Pour achever de peindre ce tableau gothique, j'aurais encore beaucoup d'autres merveilles à rapporter. Mais il est temps de me rappeler que je ne suis point un hagiographe. Si j'ai, sous les vieux ormes du cap Cornu, dessiné de mon mieux la figure du grand apôtre du Vimeu, c'est que cette figure ressemble, dans ses traits essentiels, à celle de tous les vieux évangélisateurs des Gaules. Par là, elle mérite d'être considérée avec attention par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de notre pays.

Religieux et colons, ils ont pétri de leurs rudes mains et la terre où nous vivons, et les âmes de ses anciens habitants; ils ont creusé dans le sol de la France une indestructible empreinte. Il n'est pas indifférent pour nous que ces hommes apostoliques aient existé. Nous leur devons quelque chose. Il reste dans le patrimoine de chacun de nous quelques parcelles des biens qu'ils ont légués à nos pères. Ils ont lutté contre la barbarie avec une énergie féroce. Ils ont

défriché la terre; ils ont apporté à nos aïeux sauvages les premiers arts de la vie et de hautes espérances.

« Mais, hélas! direz-vous, ils ont tué les petits génies des bois et des montagnes. Le bon saint Valery a fait mourir la nymphe de la fontaine. C'est pitié.

— Oui, ce serait une grande pitié. Mais cessez de vous attrister. Je vous le dis tout bas : ces pieux personnages n'ont pas fait périr le moindre petit dieu. Saint Valery n'a pas tué de nymphe, et les doux démons qu'il chassait d'un arbre entraient dans un autre. Les génies, les nymphes et les fées se cachent quelquefois, mais ils ne meurent jamais. Ils défient le goupillon des saints. »

Je lis dans un gros livre que, après la mort de saint Valery, les habitants de la baie de la Somme retombèrent dans l'idolâtrie. Ils avaient revu les dames mystérieuses des sources, et ils étaient revenus à leurs premières amours. Tant qu'il y aura des bois, des prés, des montagnes, des lacs et des rivières, tant que les blanches vapeurs du matin s'élèveront au-dessus des ruisseaux, il y aura des nymphes, des dryades; il y aura des fées. Elles sont la beauté du monde : c'est pourquoi elles ne périront jamais.

Voyez, la nuit tombe sur les toits. Un charme paisible, triste et délicieux, enveloppe les choses et les âmes. Des formes pâles flottent dans la clarté de la lune. Ce sont les nymphes qui viennent danser en chœur et chanter des chansons d'amour autour de la tombe du bon saint Valery.

Saint-Valery-sur-Somme, 14 août

Nous sommes ici dans un pays rude. La mer y est jaunâtre; c'est à peine si parfois elle bleuit au loin, vers

le large. La côte, toute boisée, est d'un vert sombre. Le ciel est gris et pluvieux. L'eau n'a pas de sourires et le vent n'a pas de caresses. Cette baie où le vent du nord entre avec les goëlettes norvégiennes chargées de planches et de fers bruts, Saint-Valery, ne plaît point aux étrangers. Et c'est aussi pour cela qu'on l'aime. On y a la mer et les marins; on y voit tout le mouvement d'un petit port de commerce et d'une baie poissonneuse. On y vit au milieu des pêcheurs. Ce sont de braves gens, des cœurs simples. Ils habitent le quartier de Courgain. C'est le bien nommé, disent les gens du pays, car ceux qui y vivent gagnent peu. Le Courgain s'étend derrière la rue de la Ferté, sur une rampe assez rude. Des maisonnettes, qui auraient l'air de joujoux si elles étaient plus fraîches, se pressent les unes contre les autres, sans doute pour n'être point emportées par le vent. Là, on voit à toutes les portes de jolies têtes barbouillées d'enfants, et çà et là, au soleil, un vieillard qui raccommode un chalut, ou une femme qui coud à la fenêtre derrière un pot de géranium. Cette population, me dit-on, souffre beaucoup en ce moment.

Elle est ruinée par les pêcheries étrangères, qui jettent en abondance le poisson sur nos marchés. Ces simples n'ont pas, pour le combat de la vie, d'autres armes que leur barque et leur filet. Ce sont de grands enfants qui connaissent les ruses des poissons et ne connaissent point celles des hommes. En les voyant, on est pris de sympathie et d'amitié pour eux. La vie les use comme le temps use les pierres, sans toucher au cœur. La vieillesse même ne les rend point avares. Ils s'aident les uns les autres. Ce sont les seuls pauvres qui ne s'évitent point entre eux. Justement je vois passer sous ma fenêtre un ancien du pays. Il ressemble au père Corot. Il est propre;

il porte un petit anneau d'or à l'oreille. Le sel de la mer a tanné sa peau; le poids du chalut a courbé son échine.

A sa vue, je ne puis me défendre d'un souvenir. Je me répète à moi-même l'épitaphe qu'une poétesse grecque fit, au temps des Muses, pour un pauvre pêcheur de Lesbos. Elle est composée de peu de mots. Le style austère et pur des vers en atteste l'antique origine. Je traduis littéralement ce distique funéraire :

« Ici est la tombe du pêcheur Pelagon. On y a gravé une nasse et un filet, monuments d'une dure vie. »

Ainsi parle dans sa pitié sereine cette Muse grecque, qui ne pleure pas, parce que les larmes souilleraient sa beauté. Le vieux Pelagon jetait ses filets au pied des blancs promontoires. Il avait vu, dans ses rudes travaux, le vieillard des mers, le terrible Protée s'élever comme un nuage du sein des vagues. Il avait peut-être entendu les sirènes chanter dans la mer bleue. La Manche n'a point de sirènes sur ses sables dangereux. Le blanc Protée n'erre point au pied des falaises à pic. Mais le vieux loup de mer, qui passe en ce moment sur le quai, a vu les âmes des naufragés voler comme des mouettes à la pointe des lames; il a vu sur la terre des feux célestes, et peut-être que Notre-Dame de Bon-Secours s'est montrée à lui dans la brume de l'Océan. Hélas! à travers combien de fatigues le ciel lui a souri! Aujourd'hui, comme au temps de Sapho, la barque et le chalut sont les monuments d'une dure vie.

Hier, un enfant de onze ans s'est noyé dans la baie. Il était originaire de Cayeux. Cayeux est un port de pêche à trois lieues de Saint-Valery. Ce port est sans abri contre les vents de l'Ouest et du Nord-Ouest, qui amenaient autrefois dans les rues tant de sable qu'on y enfonçait jusqu'aux

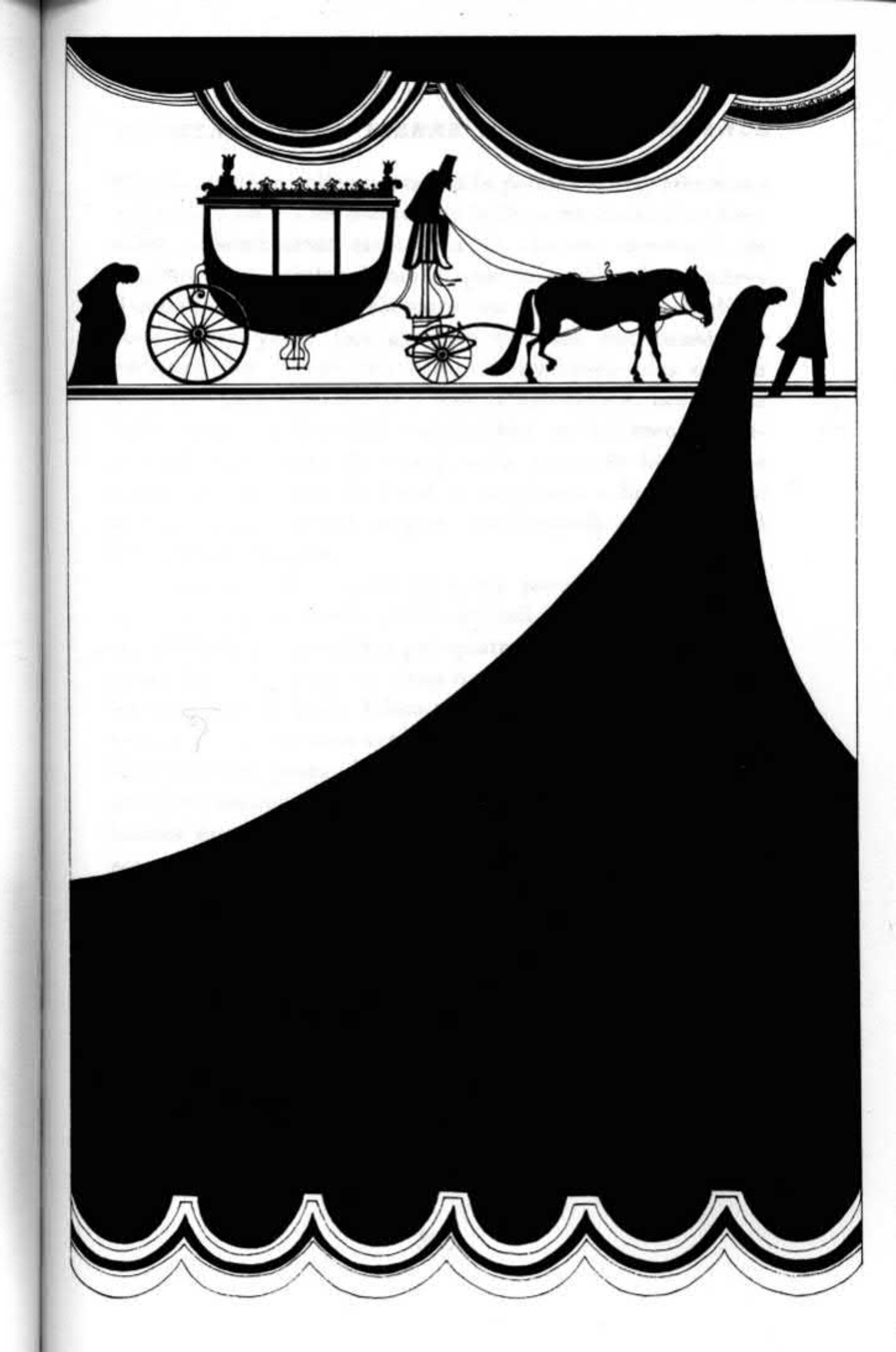
genoux. Aujourd'hui les galets que la mer a amoncelés forment une digue naturelle et protègent les maisons, ainsi qu'une partie des champs. C'est là que le bon saint Valery faillit mourir de fatigue et de froid quand il frappa à la porte de la maison où un prêtre se chauffait en compagnie d'un juge. La vie n'y est aisée pour personne. La pauvre famille dont je parle y souffrit cruellement. Plusieurs enfants moururent. Un d'eux, par un hasard inconcevable, se noya dans un baquet. Quand le père et la mère vinrent s'établir à Saint-Valery, de neuf enfants qu'ils avaient eus il ne leur restait que le fils qui est mort hier et un aîné appelé sous les drapeaux. La mère, entêtée dans le malheur et donnant à l'avenir la figure sombre du passé, répétait tous les jours avec épouvante :

« Je sais que celui-ci se noiera comme les autres. »

De tels accidents sont rares à Saint-Valery. La baie et les bancs de sable prennent par an à peine une ou deux victimes. Pourtant la pauvre mère pleurait tous les jours son fils par avance.

Vendredi, à quatre heures, il partit seul en barque, bien que ses parents le lui eussent défendu. Il se noya par un clair soleil, dans une mer calme, en vue de la maison où il avait été nourri et où l'attendait sa mère. La marée ramena à la côte sa barque et ses vêtements. Pendant huit heures, ses parents restèrent les yeux fixés sur cette eau tranquille qui recouvrait le cadavre de leur fils. Enfin, au milieu de la nuit, la mer s'étant retirée, quinze ou vingt pêcheurs s'en allèrent avec des lanternes, par les sables, chercher le corps. Ils le trouvèrent dans un trou. Les crabes avaient déjà dévoré une oreille et attaqué la joue.

On a porté aujourd'hui le petit cercueil sous un drap blanc, dans la vieille église qui domine la mer. Les femmes de Cayeux, avec les parents de l'enfant défunt, tenaient la



tête du cortège; elles portaient la pelisse noire, commune autrefois à toutes les femmes de la Picardie et des Flandres. Elles ressemblaient ainsi, sur le chemin montueux de l'église, aux saintes femmes que peignaient les maîtres flamands, au pied du Calvaire, en prenant leurs modèles sous leurs yeux. Les grandes pelisses ont passé par héritage des mères aux filles, et quelques-unes ont vu peut-être plus d'un siècle d'humbles douleurs. Les jeunes Valéricaines dédaignent aujourd'hui ce vêtement traditionnel. Elles portent, aux grands jours de la vie, des chapeaux à la mode de Paris et se croient « braves » avec des mantelets garnis de jais, sur lesquels elles croisent leurs mains rouges.

Le cortège entra sous le vieux porche et l'office des morts commença. Derrière le cercueil au poêle blanc, dont les cordons étaient tenus par quatre petits garçons, raidement habillés de gros drap noir, le père et la mère se tenaient par le bras. L'homme ne pleurait plus. Mais on voyait que les larmes avaient coulé longtemps sur le cuir fauve de ses joues. La tête renversée, il sanglotait. Les sanglots secouaient son long collier de barbe grise et ses hautes épaules. Ils donnaient à sa bouche un faux air de sourire, horrible à voir. Cependant il se balançait ainsi qu'un homme ivre, et il mêlait aux chants des psaumes et aux prières de l'officiant une plainte lente, régulière et douce, comme l'air d'une de ces chansons avec lesquelles on endort les petits enfants. Ce n'était qu'un murmure, et l'église en était pleine! Mais elle, la mère! debout, immobile, muette dans sa pelisse antique, elle tenait son capuchon baissé au-dessous de sa bouche, et sous ce voile elle amassait sa douleur.

Quand l'absoute fut donnée, le cortège s'achemina vers Cayeux. C'est là, sous le vent de mer, qu'ils veulent que

leur enfant repose. Croient-ils que cette terre, si dure aux vivants, sera douce aux morts? Ou plutôt n'est-ce pas qu'ils gardent un tendre amour pour le rude pays où ils sont nés et auquel ils portent aujourd'hui ce qu'ils avaient de plus cher? Nous vîmes la petite troupe disparaître lentement sur le chemin pierreux. Jamais, pour ma part, je n'avais contemplé un si grand spectacle. C'est qu'il n'y a rien de plus grand au monde que la douleur. Dans les villes, elle se cache. Aujourd'hui, je l'ai vue au soleil, sur une colline qui ressemblait au Calvaire.

Ce dimanche, les rues sont pavoisées. C'est la fête de la ville. De grandes affiches jaunes annoncent que des régates seront données sous le patronage du Yacht-Club de France. Les bateaux de Saint-Valery, de Cayeux courront. Des tribunes ornées des écussons des villes rivales s'élèvent sur le quai. Les habitants de la ville, de noir vêtus, s'y groupent autour de leurs officiers municipaux. A onze heures et demie, un coup de canon annonce que la fête nautique commence. Au-dessus de la pièce, un blanc flocon de fumée s'élève tout droit dans l'air tranquille. On craint que les voiles manquent de vent. Mais, peu à peu, tandis que manœuvrent les yachts et les clippers, une jolie brise « nord-oua » s'élève et les bateaux de pêche de Saint-Valery et du Crotoy se mettent en ligne par un temps favorable. Ce sont de bons marcheurs. Tous les jours ils sortent à la mer descendante. Ils vont traîner leur chalut sur les bancs qu'on voit émerger au loin à mesure que l'eau baisse et qui forment alors des îlots jaunes dans la mer verte ou bleue. Ils pêchent la crevette grise qu'on trouve en abondance sur ces bancs entre la pointe du Hourdel et les dunes de Saint-Quentin. Ces petits bateaux animent la baie; ils en sont la vie, partant

la joie. Le flot les ramène. C'est plaisir d'épier de loin leurs voiles grises, blanches ou noires, quand ils reviennent ensemble comme une compagnie d'oiseaux.

16-18 août

On a distribué aujourd'hui les prix aux filles de l'école. A la sortie, nous essuyons un grain. Les couronnes de lauriers et de chênes déteignent, à la pluie, sur le front et sur les joues des fillettes, qui deviennent horriblement livides. Elles communiquent par des baisers ce teint à leurs parents attendris. Tout le monde est vert.

Il y a pour les filles, à Saint-Valery, deux écoles communales dirigées par les sœurs de la Providence. Les Augustines tiennent, dans la ville, un pensionnat libre. Il n'y a point d'école laïque de filles.

Par contre, il n'y a pas d'école religieuse de garçons. Les deux écoles communales de garçons ont été laïcisées dernièrement. Les frères n'ont point ouvert d'école libre. Ils se sont retirés de la ville, décevant ainsi, dans ses secrètes espérances, la municipalité qui se flattait, en appelant un instituteur laïque, de faire naître une féconde émulation entre l'enseignement municipal et l'enseignement libre.

Quant à l'obligation légale, elle n'a pas eu ici de résultats pratiques. La misère est une grande force. Que peut la loi contre elle? Comment empêcher des gamins qui meurent de faim de voler des pommes de terre au lieu d'apprendre à lire? J'ai vu discuter au Sénat la loi d'obligation. Le débat était solennel. Il en sortit une grande loi. Mais je vois ici combien il est difficile de soumettre à

cette loi de petits malheureux qui n'ont pas une culotte à mettre pour aller à l'école.

Le soin généreux que nous prenons aujourd'hui d'instruire l'enfance n'était pas aussi étranger à l'esprit de nos pères qu'on le croit communément. Je viens d'en trouver une nouvelle preuve dans le registre manuscrit des lettres et ordonnances concernant la ville de Saint-Valery, qui est conservé aujourd'hui à la mairie et que M. Vanier, conseiller municipal, m'a communiqué. On lit dans ce registre une lettre que le cardinal de Bourbon, gouverneur du Vimeu, écrivit vers 1536, à ses « chers et bien amés » le maire et les échevins de Saint-Valery, touchant les « escolles » de la ville. Il leur rappelle qu'il entend garder « le droit de l'escollatre » qui lui appartient. Il veut que les écoles soient pourvues « d'ung homme de bien et bonnes lettres ». Et il n'a pas d'autre exigence. Si le personnage que l'échevinage lui propose « est suffisant », il l'agrée. « Car, ajoute-t-il, je désire merveilleusement que vos enfants soient bien instruictz, car c'est le bien de vostre chose publique. »

Ce registre que j'ai sous les yeux, et qui embrasse la première moitié du XVIe siècle, contient aussi, à la date de 1533, une bien curieuse ordonnance relative « au péché d'adultère ». Je vais la transcrire tout au long. Mais il faut d'abord rappeler que Saint-Valery était au XVIe siècle un port de cabotage très important. Si la ville avait été vingt fois ruinée par les guerres, la baie était une source de bien. A cette époque où la navigation naissante, déjà hardie, grâce à la découverte de la boussole, et le commerce dans son premier essor, faisaient affluer la richesse sur nos côtes, on pouvait dire que la mer était d'or. Devenus riches, les habitants de Saint-Valery eurent hâte de jouir, et ils étalèrent un luxe inconnu aux braves gens qui

avaient défendu jadis leur forteresse contre les Anglais. Les dames portèrent des étoffes et des fourrures venues des Indes ou de l'Amérique, des soies, des laines magnifiques. Ainsi parées, on les trouva plus jolies. On les aima beaucoup; elles se laissèrent aimer. Aussi les mœurs devinrent très relâchées dans cette ville aujourd'hui simple, rude et modeste. C'est pourquoi la municipalité rendit en 1533 l'ordonnance suivante dont le lecteur entendra sans trop de peine, je le crois, le vieux français, encore qu'un peu picard.

Je reproduis fidèlement le texte original, tel que je le lis sur le registre qui m'a été gracieusement communiqué :

« Considérant la justice tant ecclésiastique que temporelle, que Nostre Seigneur Jesucrist est journellement offensé en ceste paroisse de plusieurs crimes et énormes vices qui se y perpètrent et principallement au péché d'adultère par plusieurs personnes hommes et femmes mariés qui sont tous publicques et manifestes. Pour lesquelz crimes et villains péchés sommes appertement menachés de l'ire de Dieu, a esté advisé et conclud tant de monseigneur l'official que par les bailly et maïeur de ceste ville quil sera faicte deffense générale tant en l'église que es lieux publicquez que nulz hommes ne femmes mariés ne aient plus à commettre adultère à paine de estre mis en une brincqueballe qui sera faicte et mise sur ung des flos de ceste ville et illec tombez et plongés testes et corps. Assavoir pour la première fois que il sera trouvé et sceu que ilz auront adultéré ou pourront estre trouvez en lieu suspect de tel vice, par trois fois dedens ledit flos et de soixante sols parisis d'amende pour estre donnée pour Dieu aux povres et aux dénuntiateurs et accusateurs de telz crimez. Et pour la seconde fois de estre fustiguez par

les carfours de ceste ville par la main du bourreau et banys de ladicte ville et paroisse è leurs biens confisqués, espérant que moiennant telles pugnitions l'ire de Dieu Notre Seigneur sera apaisée. »

Il est peut-être utile de dire ce que c'est que cette *brincqueballe* sur laquelle on mettait les victimes des passions de l'amour. Une brincqueballe est, en langage picard, le levier qui sert sur les navires à faire jouer le piston de la pompe. Quant aux « flots » de la ville, ce sont de grandes citernes. Les magistrats valéricains punissaient par l'eau ces mêmes « pechés » que Dante vit châtiés dans l'enfer par le souffle du vent. Le flot dans lequel on trempait les pécheurs charnels se voit encore proche la porte Guillaume. Il vient d'être mis à sec. La municipalité a décidé que ce flot serait conservé comme monument historique.

La fête communale du 15 août a amené ici quelques forains qui campent sur la petite place des Pilotes. Des somnambules et des tireuses de cartes ont dételé leur voiture garnie d'un lit blanc. La femme sauvage est venue aussi. Une peinture déployée le long de la baraque la représente dévorant la chair palpitante d'un homme blanc. En réalité la femme sauvage est une pauvre fille qu'on a cirée comme une botte et qui garde, sous le cirage, un air de candeur et d'innocence. Elle a des yeux bleus d'une inaltérable douceur. Elle est la vivante image de la faiblesse, de la souffrance paisible et de la résignation, et c'est elle qui fait la femme anthropophage! Voilà un grand exemple du désordre qui règne sur cette terre.

L'orgue des chevaux de bois ronfle toute la soirée sur la place des Pilotes, et mêle au bruit des lames qui brisent des airs de bals de barrière. Les chevaux, assiégés par de

jolies demoiselles de Paris, et par des petits pêcheurs déguenillés, tournent sans répit.

J'ai longtemps médité sur les chevaux de bois. Je voudrais les étudier méthodiquement. Mais la grandeur du sujet m'effraie. Et j'y découvre d'abord une grande difficulté. Si l'on s'efforce de définir les diverses sensations qui affectent douloureusement l'organisme humain, on peut espérer d'y réussir. Quand nous disons par exemple qu'une douleur est aiguë ou qu'elle est sourde, qu'elle est lancinante ou fulgurante, nous nous faisons entendre assez bien. On éprouve au contraire un insurmontable embarras à représenter par des mots les sensations agréables; celles mêmes qui, résultant du jeu régulier des organes, sont usuelles et fréquentes, échappent aux approximations du langage articulé. Dire que ces sensations sont vives ou qu'elles sont douces, c'est ne rien dire; les termes, fort usités, de délices et de transports, sont vagues. Il paraît donc qu'au physique le plaisir est plus indistinct que la douleur. Pour cette raison sans doute, je désespère de rendre très sensible, par le seul moyen du discours, le plaisir que procurent les chevaux de bois. Il est certain, toutefois, que ce plaisir est grand. De leur cercle mouvant jaillissent des cris de volupté qui percent le bruit de l'orgue et des trombones. Et après quelques tours de la machine ce ne sont que regards noyés, lèvres humides, têtes pâmées. Les jeunes femmes y prennent l'expression que la statuaire antique donne aux Bacchantes. Et, moins habiles à la volupté, les petits enfants, roides et la joue empourprée, restent graves, en proie à un dieu inconnu. Je ne parle point de ceux qui ont mal au cœur. Il s'en trouve. Mais c'est un cas particulier. Je m'en tiens au général. Grands et petits, ce qu'ils éprouvent est vaguement délicieux.

Sur le cheval de bois, sur la montagne russe, sur l'escarpolette, ils sont remués, secoués, agités; tout leur être résonne, la circulation est activée; ils se sentent mieux vivre. Ils jouissent du jeu facile de leurs organes, ils soupirent, ils expirent; des caresses invisibles, des caresses intérieures, les font tressaillir : ils sont heureux.

Le cheval de bois durera autant que l'humanité, parce qu'il répond à un instinct profond de l'enfance et de la jeunesse, ce désir de mouvement, ce besoin de vertige, cette secrète envie d'être emporté, bercé, ravi, qu'on éprouve aux heures enfantines, aux heures virginales. Plus tard, nous redoutons ces machines à mouvement; nous craignons que le moindre choc ne ranime en nous des souffrances engourdies. Mais, dans l'âge divin des chevaux de bois, toute secousse éveille une volupté.

Saint-Valery, 22 août

Aujourd'hui, j'ai vu célébrer de ma fenêtre, sur le quai, l'humble fête de la bénédiction d'un bateau. C'était un petit canot de pêche. Le pavillon français flottait à son mât. A bord, une table, couverte d'une nappe blanche, portait un gâteau, une bouteille de vin et des verres. Un prêtre, précédé d'un bedeau, entra dans l'embarcation pour la bénir. Un chantre et un enfant de chœur y prirent place après lui, ainsi que le patron de la barque et sa femme. Ces deux bonnes gens gardaient, dans leurs pauvres vêtements de fête, une raideur simple et une gravité naïve. Ils n'étaient plus jeunes ni l'un ni l'autre. Brunis et durcis dans le travail, ils rappelaient, par la rude simplicité de leur attitude, les statues des vieux âges. Le prêtre prit, sur un plateau que lui présenta l'enfant de chœur, une poignée de sel et de blé, et il la sema dans la barque afin

d'y semer en même temps la force et l'abondance. Puis il trempa dans l'eau bénite un rameau de buis, image du rameau que la colombe apporta dans l'arche, aspergea la barque, et, la nommant par son nom, la bénit.

Le chantre entonna alors le *Te Deum*. Il chanta ensuite le psaume cent six et l'*Ave maris stella*. Quand il eut fini, la femme du pêcheur coupa le gâteau qui avait été bénit en même temps que la barque; elle versa du vin dans les verres et offrit à boire et à manger au prêtre ainsi qu'à tous les assistants.

Il est d'usage, lors de la bénédiction des grands bateaux, de casser sur l'étrave une bouteille pleine. Cet usage n'est pas suivi par les pauvres patrons des petits canots de pêche. Ils disent qu'il vaut mieux boire le vin que de le perdre. J'ai demandé à un vieux marin ce que signifiait cette bouteille cassée. Il m'a répondu en riant que l'étrave glisse mieux dans la mer quand elle a été d'abord bien arrosée. Puis, reprenant sa gravité ordinaire, il a ajouté :

« C'est mauvais signe quand la bouteille ne se brise pas. Il y a dix ans, j'ai vu bénir un grand bateau. La bouteille glissa sur l'étrave et ne se cassa pas. Le bateau se perdit à son premier voyage. »

Et pourquoi casse-t-on une bouteille avant de lancer un bateau à la mer? Pourquoi? Pour la raison qui fit que Polycrate jeta son anneau à la mer : pour faire la part du malheur. On dit au malheur : « Je te donne ceci. Il faut t'en contenter. Prends mon vin et ne me prends plus rien. » C'est ainsi que les Juifs fidèles aux coutumes antiques brisent une tasse quand ils se marient. La bouteille cassée, c'est une ruse d'enfant et de sauvage, c'est la malice du pauvre homme qui veut jouer au plus fin avec la destinée.

Eu, 23 août

Du haut de la colline de Saint-Laurent, nous découvrons la ville d'Eu, paisiblement couchée dans le creux d'un vallon. Elle est charmante ainsi avec ses toits pointus, ses rues tortueuses et le clocher en charpente de son élégante église. Nous la contemplons dans une sorte de ravissement. C'est qu'aussi la vue à vol d'oiseau d'une jolie ville est un spectacle aimable et touchant, où l'âme se plaît. Des pensées humaines montent avec la fumée des toits. Il y en a de tristes, il y en a de gaies; elles se mêlent pour inspirer toutes ensemble une tristesse souriante, plus douce que la gaieté. On songe :

« Ces maisons, si petites au soleil que je puis les cacher toutes en étendant seulement la main, ont pourtant abrité des siècles d'amour et de haine, de plaisir et de souffrances. Elles gardent des secrets terribles, elles en savent long sur la vie et la mort. Elles nous diraient des choses à pleurer et à rire, si les pierres parlaient. Mais les pierres parlent à ceux qui savent les entendre. La petite ville dit aux voyageurs qui la contemplent du haut de la colline :

« Voyez; je suis vieille, mais je suis belle; mes enfants pieux ont brodé sur ma robe des tours, des clochers, des pignons dentelés et des beffrois. Je suis une bonne mère; j'enseigne le travail et tous les arts de la paix. Je nourris mes enfants dans mes bras. Puis, leur tâche faite, ils vont, les uns après les autres, dormir à mes pieds, sous cette herbe où paissent les moutons. Ils passent; mais je reste pour garder leur souvenir. Je suis leur mémoire. C'est pourquoi ils me doivent tout, car l'homme n'est l'homme que parce qu'il se souvient. Mon manteau a été déchiré et mon sein percé dans les guerres. J'ai reçu

des blessures qu'on disait mortelles. Mais j'ai vécu parce que j'ai espéré. Apprenez de moi cette sainte espérance qui sauve la patrie. Pensez en moi pour penser au delà de vous-mêmes. Regardez cette fontaine, cet hôpital, ce marché que les pères ont légués à leurs fils. Travaillez pour vos enfants comme vos aïeux ont travaillé pour vous. Chacune de mes pierres vous apporte un bienfait et vous enseigne un devoir. Voyez ma cathédrale, voyez ma maison commune, voyez mon Hôtel-Dieu et vénérez le passé. Mais songez à l'avenir. Vos fils sauront quels joyaux vous aurez enchâssés à votre tour dans ma robe de pierre. »

Mais, pendant que j'écoute parler la ville, nos chevaux descendent la rampe de la colline, et voici que notre break traverse la grande rue au milieu du silence et de la solitude. On dirait que la ville d'Eu dort depuis cent ans. L'hôtel où nous descendons a éteint ses fourneaux. En demandant à déjeuner au malheureux aubergiste, nous l'embarrassons visiblement.

Aussi bien la ville d'Eu a-t-elle peu d'attraits pour retenir les visiteurs, aujourd'hui que le château et le parc sont fermés. On ne se promène plus sous les hêtres plantés pour les Guises. Le parc, autrefois ouvert au public les jeudis et les dimanches, est interdit à tous les promeneurs. On ne visite plus le château. Il faut se contenter d'en voir la façade, à travers la grille de la cour. Cette façade, de brique et de pierre, ne doit qu'à la hauteur de ses toits son aspect monumental. Elle est plate, lourde et vulgaire. Ainsi la conçut Fontaine, qui restaura le château pour le duc d'Orléans en 1821.

Fontaine avait d'ordinaire peu de respect pour les œuvres des vieux maîtres maçons. Il jugea que les façades du château d'Eu étaient faites sans méthode et, comme il

le dit lui-même, il les rectifia. Il les rectifia si bien que le château a maintenant l'air d'une caserne.

Nos goûts sont bien changés depuis le temps de Percier et de Fontaine. Un château n'est jamais assez vieux pour nous, mais l'architecte n'a pas moins d'occasions que jadis de pratiquer son art funeste. Autrefois, il démolissait pour rajeunir; maintenant, il démolit pour vieillir. On remet le monument dans l'état où il était à son origine. On fait mieux : on le remet dans l'état où il aurait dû être.

C'est une question de savoir si Viollet-le-Duc et ses disciples n'ont point accumulé plus de ruines en un petit nombre d'années, par art et méthode, que n'avaient fait, par haine ou mépris, durant plusieurs siècles, les princes et les peuples, dégoûtés à l'envi des vestiges d'un passé qui leur semblait barbare. C'est une question de savoir si nos églises du moyen âge n'eurent pas à souffrir aussi cruellement du zèle indiscret des nouveaux architectes que de cette longue indifférence qui les laissait vieillir tranquilles. Viollet-le-Duc obéissait à une idée vraiment inhumaine quand il se proposait de ramener un château ou une cathédrale à un plan primitif qui avait été modifié dans le cours des âges ou qui, le plus souvent, n'avait jamais été suivi. L'effort en était cruel. Il allait jusqu'à sacrifier des œuvres vénérables et charmantes et à transformer, comme à Notre-Dame de Paris, la cathédrale vivante en cathédrale abstraite. Une telle entreprise est en horreur à quiconque sent avec amour la nature et la vie. Un monument ancien est rarement d'un même style dans toutes ses parties. Il a vécu, et tant qu'il a vécu il s'est transformé. Car le changement est la condition essentielle de la vie. Chaque âge l'a marqué de son empreinte. C'est un livre sur lequel chaque génération a écrit une page. Il ne faut altérer aucune de ces pages. Elles ne sont pas de

la même écriture parce qu'elles ne sont pas de la même main. Il est d'une fausse science et d'un mauvais goût de vouloir les ramener à un même type. Ce sont des témoignages divers, mais également véridiques.

Il y a plus d'harmonies dans l'art que n'en conçoit la philosophie des architectes restaurateurs. Sur la façade latérale d'une église, entre les grands bonnets d'évêque de deux vieux arcs en tiers-point, un portique de la Renaissance dresse élégamment les ordres de Vitruve et s'accompagne d'anges graciles, aux tuniques légères. Cela fait une belle harmonie. Sous une corniche de fraisiers et d'orties, taillés au temps de saint Louis, une petite porte Louis XV étale ses rocailles frivoles et ses coquilles, devenues austères avec l'âge. Cela encore fait une belle harmonie. Une nef magnifique du XIVe siècle est lestement enjambée par un jubé charmant de l'époque des Valois; à une branche du transept, sous la pluie de pierreries d'une verrière du premier âge, un autel de la décadence hausse ses colonnes torses de marbre rouge où courent des pampres d'or; ce sont là des harmonies. Et quoi de plus harmonieux que ces tombeaux de tous les styles et de toutes les époques, multipliant les images et les symboles sous une de ces voûtes qui tiennent de la géométrie, dont elles procèdent, une beauté absolue.

Je me rappelle avoir vu sur un des bas-côtés de Notre-Dame de Bordeaux un contrefort qui, par la masse et les dispositions générales, ne diffère pas beaucoup des contreforts plus anciens qui l'environnent. Mais, pour le style et l'ornementation, il est tout à fait singulier. Il n'a ni ces pinacles, ni ces clochetons, ni ces longues et étroites arcades aveugles qui amincissent et allègent les contreforts voisins. Il est décoré, celui-là, de deux ordres renouvelés de l'antique, de médaillons, de vases. Ainsi l'a conçu un

contemporain de Pierre Chambiges et de Jean Goujon, qui se trouvait conducteur des travaux de Notre-Dame au moment où un des arcs primitifs se rompit. Cet ouvrier, qui avait plus de simplicité que nos architectes, ne songea pas, comme ils l'eussent fait, à travailler dans le vieux style perdu; il ne tenta point un pastiche savant. Il suivit son génie et son temps. En quoi il fut bien avisé. Il n'était guère capable de travailler dans le goût des maçons du XIVe siècle. Plus instruit, il n'aurait produit qu'une insignifiante et douteuse copie. Son heureuse ignorance l'obligea à avoir de l'invention. Il conçut une sorte d'édicule, temple ou tombeau, un petit chef-d'œuvre tout empreint de l'esprit de la Renaissance française. Il ajouta ainsi à la vieille cathédrale un détail exquis, sans nuire à l'ensemble.

Ce maçon inconnu était mieux dans la vérité que Viollet-le-Duc et son école. C'est miracle que, de nos jours, un architecte très instruit n'ait pas jeté bas ce contrefort de la Renaissance pour le remplacer par un contrefort du XIVe siècle.

L'amour de la régularité a poussé nos architectes à des actes de vandalisme furieux. J'ai trouvé à Bordeaux même, sous une porte cochère, deux chapiteaux à figures qui y servaient de bornes. On m'expliqua qu'ils venaient du cloître de *** et que l'architecte chargé de restaurer ce cloître les avait fait sauter pour cette raison que l'un était du XIe siècle et l'autre du XIIIe, ce qui n'était point tolérable, le cloître datant du XIIe, et devant y être sévèrement ramené. En raison de quoi l'architecte les remplaça par deux chapiteaux du XIIe siècle, et de sa façon. Je n'aime pas beaucoup qu'une œuvre du XIIe siècle soit exécutée au XIXe. Cela s'appelle un faux. Tout faux est haïssable.

Ingénieux à détruire, les disciples de Viollet-le-Duc ne se contentent pas de détruire ce qui n'est pas de l'époque adoptée par eux. Ils remplacent les vieilles pierres noires par des blanches, sans raison, sans prétexte. Ils substituent des copies neuves aux motifs originaux. Cela encore, je ne le leur pardonne pas; c'est pour moi une douleur de voir périr la plus humble pierre d'un vieux monument. Si même c'est un pauvre maçon très rude et malhabile qui l'a dégrossie, cette pierre fut achevée par le plus puissant des sculpteurs, le temps. Il n'a ni ciseau, ni maillet : il a pour outils la pluie, le clair de lune et le vent du Nord. Il termine merveilleusement le travail des praticiens. Ce qu'il ajoute ne se peut définir et vaut infiniment.

Didron, qui aima les vieilles pierres, inscrivit peu de temps avant sa mort, sur l'album d'un ami, ce précepte sage et méprisé : « En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer qu'embellir; en aucun cas, il ne faut ajouter ni retrancher. »

Cela est bien dit. Et si les architectes se bornaient à consolider les vieux monuments et ne les refaisaient pas, ils mériteraient la reconnaissance de tous les esprits respectueux des souvenirs du passé et des monuments de l'histoire.

Le Tréport, 23 août

Nous sommes émerveillés de la beauté du spectacle. Nous avons devant nous Mers et sa blanche falaise; à notre droite, des prairies aux pentes desquelles paissent les bœufs et les moutons; à gauche, la mer, où glissent des barques dont les voiles sont nouées en festons. A nos pieds, la jetée. Elle est couverte de la foule diversement

colorée des baigneurs et des baigneuses. Les bérets rouges, blancs ou bleus, les robes claires, les chapeaux de paille brillent au soleil. Tout cela a des papillotements joyeux. Soudain, une exclamation bruyante s'élève, les chapeaux volent en l'air. C'est un torpilleur qui quitte le port, franchit l'écluse et gagne le large pour aller à Boulogne. Il en passe trois, et c'est trois fois le même enthousiasme. Trois fois on crie, on salue; trois fois, les chapeaux, les mouchoirs, les ombrelles s'agitent.

Les torpilleurs sont populaires. Ils sont aimés sans doute parce qu'ils ont l'air terrible, et qu'ils flattent cette douce espérance de carnage qui sourit mollement au fond du cœur paisible des bourgeois. En vérité, ils ne sont pas jolis; ils ressemblent à une baleine, mais à une baleine comme il n'y en a pas, à une baleine cuirassée, jetant une fumée noire au lieu d'eau par les évents.

Naguère, en voyant un torpilleur qui mouillait dans les eaux de la Seine, à la hauteur du quai d'Orsay, M. Renan souhaitait qu'on donnât le commandement des torpilleurs non à des marins, mais à des savants et à des philosophes, qui pussent y méditer les vérités éternelles en attendant le moment de sauter en l'air. L'existence de ces hommes extraordinaires eût concilié l'inconciliable. Soldats contemplatifs, ils eussent satisfait l'idéal par leur vie et le réel par leur mort. C'est une excellente idée, mais qui n'entrera pas facilement dans la tête d'un ministre de la marine. Et je crains aussi que les philosophes ne soient pas tentés excessivement d'entrer, comme Jonas, dans ces vaisseaux-poissons.

IV

Notre-Dame de Liesse

Saint-Thomas, 11 août

Ce coin du Laonnais n'a pas de larges horizons. Mais le sol y fait des plis gracieux et il est semé de bouquets d'arbres. Le petit chemin blanc qui passe devant ma porte et se parfume de menthe en se creusant vers la prairie humide s'en va, par les champs de trèfle, d'avoine et de betteraves, au bois où le Petit Chaperon Rouge cueille encore la noisette. On a plaisir à suivre chaque matin ce sentier étroit et sinueux, si l'on pense que c'est assez de joie et de gloire en une promenade que de visiter la reine des prés dans son humble majesté, et de respirer le chèvrefeuille qui suspend aux buissons ses guirlandes parfumées.

Hier, j'ai trouvé au milieu de ce sentier un petit hérisson immobile et tout en boule. Il était blessé. Je le pris dans ma poche et le portai à la maison, où une goutte de lait le ranima. Il montra son groin noir, qui a l'air d'être taillé dans une truffe. Il ouvrit les yeux, et j'eus la faiblesse de me croire le bon Samaritain. Ce matin, mon ami courait dans le jardin, flairant la terre humide, et toutes les piques de son dos reluisaient. La rencontre d'un hérisson, moins encore, un brin de serpolet à l'orée d'un bois, une vieille épitaphe dans un cimetière de village, suffit à l'amusement de la journée d'un solitaire.

Nous avons ici un camp de César et une petite montagne qu'un jour Gargantua laissa tomber de sa hotte. Mais ce

qu'il y a de plus admirable, c'est un fau (*fagus*) très grand et parfaitement rond, qui donne des faînes d'un goût délicieux, si j'en crois les paysans. Le hêtre de Domremy, que hantaient les fées et où les filles du village suspendaient des guirlandes et des chapeaux de fleurs, n'était ni plus beau ni plus vénérable. Je regrette le temps où l'on rendait un culte aux arbres et aux fontaines. J'aurais, en ce temps-là, noué pieusement aux branches de ce beau *fau* des statuettes de terre cuite avec des bandelettes de laine, et peut-être même aurais-je su attacher au tronc un tableau portant une épigramme votive en vers imités d'Ausone. Ce hêtre, illustre dans le pays, s'élève sur la hauteur entre Saint-Thomas et Saint-Erme, dont l'église est misérable et charmante avec son mince clocher d'ardoises, son toit rustique, son porche Renaissance, qui s'émiette à la pluie, et sa girouette où l'on voit le grand saint Antoine et son cochon finement découpés. A l intérieur, dans la nef tronquée et nue, sur un chapiteau roman, un oiseau becquetant une grappe de raisin est resté comme l'unique témoin des jours où l'église de Saint-Erme s'élevait dans sa robe blanche au-dessus d'un peuple fidèle. Du XIe siècle au XVe, les églises de Soissons, de Reims et de Laon florissaient splendidement dans la Gaule chétienne, et si l'on aime à vivre dans le passé, ce pays de Laon plaît par d'antiques souvenirs. Les pierres y parlent sous la mousse et sous la giroflée. A une lieue d'ici, vers Soissons, est Corbeny, où les rois de France, au retour du sacre, venaient toucher les écrouelles. A trois lieues au nord, en terre de Picardie, on trouve Notre-Dame de Liesse, qui fut dans l'ancienne France un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Belleforest dit au premier tome de sa *Cosmographie*, publiée en 1575 :

« Non loin de Laon est cette place tant renommée de

Lyance ou Lyesse pour le temple sacré de la glorieuse mère de notre Dieu, la Vierge Marie, le pèlerinage ancien de nos rois, et où Dieu fait de grands miracles pour l'amour et par les mérites de celle qu'il a choisie pour sa mère. »

On suit, pour aller d'ici à Liesse, une route crayeuse qui traverse une plaine sèche, semée de vieux moulins à vent aux ailes décharnées, et coupée çà et là par des bouquets de bouleaux. Le vent courbe l'avoine naine. Tandis que le cocher me montre du bout de son fouet l'horizon plat et triste, et me conte l'histoire du meunier qui s'est pendu dans son moulin et du percepteur assassiné sur la route, nous voyons à notre gauche, à travers un rideau d'arbres, le château de Marchais, bâti sous Charles IX par le cardinal de Lorraine. Encore deux kilomètres à peine, et nous rencontrons, sur notre droite, les trois ormes qui ombragent une petite chapelle grillée et qu'on nomme les Trois-Chevaliers. Et tout de suite les roues de la carriole résonnent sur le pavé désert d'une rue de village aux maisons basses à grands pignons. Nous sommes à Notre-Dame de Liesse, autrefois si fréquentée et maintenant délaissée et tombée dans un morne abandon. Notre-Dame de Lourdes a fait grand tort à la dame de Liesse comme à toutes les saintes Vierges de l'ancienne France. Cette belle dame de Lourdes, avec son écharpe bleue, attire dans sa ville d'eaux tous les pèlerins, et il n'est bruit que d'elle. Une dame pieuse, qui regrette les vieux sanctuaires, me disait : « On ne peut le nier : cette Vierge de Lourdes est obligeante, serviable, entendue, empressée, je dirai même obséquieuse. Elle se multiplie pour se rendre utile. Elle guérit les malades, recommande les jeunes gens à leurs examens, fait des mariages et vend du chocolat. Entre nous, je la trouve un peu intrigante. »

La Vierge de Liesse ne sait pas si bien faire ses affaires. Elle est oubliée; cela s'aperçoit tout de suite quand on entre dans la petite ville endormie. On me dit qu'elle se réveillera le mois prochain, lors des grands pèlerinages; mais je vois bien qu'autrefois visitée par les rois, elle n'attire plus, même en ses grandes féeries, que quelques bonnes dames de Reims, de Laon et de Saint-Quentin.

Elle eut ses beaux jours. Tout passe; la Notre-Dame de Lourdes passera comme elle. C'est une réflexion propre à consoler la Notre-Dame de Liesse de son irrémédiable déclin. La poussière, une lente poussière, recouvre les petites boutiques voisines de l'église où s'étalent, sous des vitres ternes, des médailles, des images, des chapelets et des scapulaires. Au XV[e] siècle, on vendait sous l'auvent de ces maisonnettes de belles médailles de plomb ou d'étain à bordure ajourée, que les bonnes gens cousaient à leur chapeau clabaud. Louis XI faisait comme eux, et, parmi les médailles qu'il portait à son bonnet, soyez sûr qu'il se trouvait celle de Notre-Dame de Liesse, à qui le pieux roi avait une dévotion singulière.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus étrange dans ces boutiques, ce sont des bouteilles fermées au chalumeau où flottent dans de l'eau, suspendus à des boules creuses par un fil de verre, les attributs de la Passion : la croix, les clous, l'éponge de fiel, la lance, le sceptre de roseau, la couronne d'épines, la sainte face, et le soleil qui se voila, et la lune qui parut quand le mystère fut consommé. Ces petites pièces de verre coloré ont la naïveté des jouets d'enfant. Ils amusent par l'idée qu'il est des âmes assez ingénues pour admirer une merveille si barbare. L'église, dont il subsiste quelques parties du XV[e] siècle, est petite. Le portail, surmonté d'une large fenêtre cintrée et d'un pignon flanqué de deux clochetons, a l'air assez avenant,

et il suffit d'aimer les vieilles pierres pour admirer sur les contreforts, des deux côtés de la fenêtre, deux heaumes sculptés, expressifs comme des visages avec leur petit crâne pointu, leur nez en bec d'oiseau, leur lippe narquoise et leur énorme encolure. Mais ce ne sont là que des bagatelles, et l'on voit bien que nous sommes en vacances.

En entrant dans l'église, le regard s'arrête sur un beau jubé de la Renaissance qui tend, dans la nef, son arche élégante de pierre blanche et de marbre noir. Sur la balustrade de ce jubé s'élèvent quatre statues peintes. Elles sont dans le goût affreux de la Restauration et représentent trois chevaliers, avec de superbes panaches, et une belle demoiselle habillée à la turque. Ils sont tous quatre très ridicules et semblent jouer *Zaïre* devant la duchesse d'Angoulême. Je vous dirai tout à l'heure qui sont ces trois chevaliers et cette jeune musulmane. Qu'il vous suffise de savoir pour le moment qu'ils rapportèrent d'Égypte l'image miraculeuse qu'on vénère depuis lors dans l'église où nous sommes,

Il faut passer sous le jubé pour voir la petite Vierge de Liesse assise dans le chœur, au-dessus de l'autel. C'est une Vierge noire. J'ai toujours eu beaucoup de goût et de curiosité pour les Vierges noires, qui sont toutes fort anciennes. Elles ont des manteaux en forme d'abat-jour. Elles sont évasées et courtes. Cela tient à ce qu'elles sont assises et qu'on les habille comme si elles étaient debout, et il y a là un mépris touchant de la forme humaine. Les Grecs avaient aussi leurs idoles noires. C'était, comme les nôtres, des statues de bois informes et prodigieuses. Ils en attribuaient l'origine à Dédale, et ils vénéraient ces rudes images noircies par le temps. Ils les couvraient aussi de voiles précieux. Les cultes se ressemblent plus qu'on ne croit. Si, par une opération magique, la vieille paysanne,

que je vois ici mâchant des prières sous son capuchon de laine, était transportée subitement à Pessinonte, dans le sanctuaire relevé et rendu aux mystères antiques, elle achèverait sans trop de surprise, au pied de la Bonne Déesse, l'oraison commencée devant la Sainte Vierge. Il faut tout dire : la véritable Vierge noire de Liesse fut brûlée en 1793, et celle qui la remplace n'est, à mon gré, ni assez naïve ni assez antique. On assure qu'un peu du bois de l'ancienne, tiré du feu, a été retrouvé et mis dans la nouvelle, et les dévots peuvent en recevoir quelque consolation, car ils estiment ce bois plus excellent que celui de l'arche de Noé. Mais qui rendra la petite idole vêtue d'un abat-jour à ceux qui estiment, avec l'évêque Synésius, que toutes les antiquités sont vénérables?

C'est au fond de l'église, à gauche, dans la sacristie bâtie sous Louis XIII, qu'est le trésor, aujourd'hui bien appauvri, de Notre-Dame de Liesse : des cœurs en vermeil, des montres avec la chaîne, de ces grosses montres d'argent qu'on appelle oignons, une pendule à sujet, des bâtons et des béquilles, quelques vieilles croix d'honneur, un hausse-col de capitaine, deux paires d'épaulettes.

J'ai découvert dans un coin de la sacristie, avec attendrissement, une de ces bouteilles dont nous parlions tout à l'heure, qui ont le goulot soudé et dans lesquelles nagent des emblèmes en verroterie. Sans doute, la bonne femme qui fit ce présent à la Vierge noire, lui dit : « Pour votre petit, madame! » Et, en effet, Notre-Dame de Liesse tient sur ses genoux un enfant Jésus debout et les bras ouverts. Mais on chercherait en vain dans ce pauvre trésor, où l'araignée tend sa toile, le cœur d'or apporté par l'abbesse de Jouarre, les villes d'argent offertes par les cités de Bourges, de Reims, de Mézières, d'Amiens, de Laon et de Saint-Quentin, le navire de la municipalité de Dieppe, le

bras d'argent du capitaine de Hale, le navire d'Henriette de France, reine d'Angleterre, et la mamelle d'or de la reine de Pologne. Ces dons précieux ont disparu. Louis XIV fit fondre et envoyer à la Monnaie ce qui restait, en 1690, du trésor de Notre-Dame de Liesse. Il fallait sauver la patrie. Il fallait aussi la sauver en 1792. Les mêmes nécessités commandent les mêmes actes.

C'est en faisant des guérisons que la petite Notre-Dame noire du pays de Laon s'était surtout enrichie. Elle délivrait aussi les possédés. On raconte qu'une femme de Vervins, nommée Nicole, qui donnait tous les signes de la possession, fut conduite à Liesse et y éprouva un grand soulagement. Mais son entière délivrance, assure le chanoine Villette, qui florissait à la fin du XVIIe siècle, ne fut achevée que plus tard, dans l'église cathédrale de Laon, par les soins de l'évêque. Belzébuth parut aux yeux de Monseigneur et lui fit un aveu qui dut lui coûter :

« La Vierge Marie, lui dit-il en confidence, vient de m'enlever le secours de vingt-six de mes compagnons en les faisant sortir du corps de cette femme. »

Notre-Dame de Liesse rendit au sire de Couci ses deux enfants qui étaient perdus. C'est elle qui, invoquée par un larron qu'on pendait, vint, de ses bras qui avaient porté Jésus, soutenir le malheureux pendant les trois jours qu'il demeura attaché à la potence. Mais je crois bien me rappeler que ce miracle, mis en rimes par les trouvères, est également attribué à Notre-Dame de Chartres. La Vierge de Liesse faisait évader les prisonniers et mettait volontiers son pouvoir à s'opposer à l'exécution des arrêts de justice. Je ne l'en blâme pas; je l'en loue, tout au contraire, tenant la grâce meilleure que la justice. Durant quatre ou cinq siècles, elle fut assiégée de solliciteurs. Les pèlerins, venus de toutes les parties du royaume,

suppliaient, les mains jointes, la belle dame de Liesse de ne point dormir tandis qu'ils lui parlaient. Maintenant elle sommeille en paix dans son sanctuaire déserté. Ne troublons point son repos et vénérons en elle la foi, l'espérance et la charité de tant d'âmes qui passèrent avant nous sur cette terre où nous passons.

Si l'on vient du château de Marchais, avons-nous dit, on rencontre, à droite sur la route en entrant à Liesse, trois ormes autour d'une chapelle grillée. On les appelle les Trois-Chevaliers, en mémoire des trois fils de la dame d'Eppes, qui rapportèrent d'Égypte en Picardie l'image miraculeuse qui fut ensuite vénérée sur la terre de Liance, dite depuis terre de Liesse.

Voici l'histoire des trois chevaliers d'Eppes et de la belle Ismérie :

HISTOIRE DES TROIS CHEVALIERS D'EPPES ET DE LA BELLE ISMÉRIE

En ce temps-là, Foulques, comte d'Anjou, de Touraine et de Mayenne, roi de Jérusalem, prit d'assaut Césarée de Philippes, qui était l'ancienne ville de Dan, située à l'une des extrémités de son royaume. Il rebâtit le château de Bersabée, qui était à l'autre extrémité, et rétablit ainsi dans son entier le royaume de David et de Salomon, qui s'étendait, dit l'Écriture, de Dan à Bersabée.

La garde du château de Bersabée fut confiée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, érigés en ordre militaire environ trente ans auparavant, sous le règne de Baudouin Ier. Or, au nombre de ces chevaliers étaient trois frères de l'illustre maison d'Eppes, en Picardie, dont l'aîné se nommait le chevalier d'Eppes, le second le chevalier de Marchais, et le plus jeune le chevalier aux armes

blanches. Madame d'Eppes, leur mère, possédait de grandes et belles terres dans le pays de Laon. Mais ils avaient pris la croix du pèlerin et porté dans la terre sanctifiée par le sang de Jésus la bannière d'Eppes aux alérions d'or. Et parce que leur prudence et leur courage étaient connus, Foulques d'Anjou leur avait désigné pour poste le château de Bersabée qui, situé à seize milles d'Ascalon, était sans cesse menacé par les Sarrasins.

En effet, Ascalon, ancienne ville des Philistins, était au pouvoir du calife d'Égypte, qui y envoyait quatre fois l'an, par terre ou par mer, des armes, des vivres et des troupes fraîches. La population de cette ville était nombreuse et toute guerrière. Chaque enfant mâle recevait dès sa naissance, sur le trésor du calife, la paye d'un soldat en campagne. La garnison, composée de soldats très farouches, faisait des sorties fréquentes.

Un jour, les trois fils de madame d'Eppes, tandis qu'ils chevauchaient à quelque distance du château de Bersabée, furent surpris par une troupe de cavaliers sarrasins, et, malgré leur résistance opiniâtre, ils furent pris et conduits au Caire.

Le calife s'y trouvait alors. Ayant appris que les trois prisonniers chrétiens étaient d'une extraordinaire beauté, il fut curieux de les voir et il les fit amener dans le jardin où il prenait le frais, sous des buissons de roses, au murmure des fontaines. Les fils de madame d'Eppes passaient de toute la tête les turbans de leurs gardiens; leurs épaules étaient très larges, et le calife reconnut qu'on lui avait fait un rapport fidèle. Voulant s'assurer s'ils avaient autant d'esprit que de beauté, il leur posa plusieurs questions auxquelles ils répondirent avec une sagesse et une modestie dont il fut charmé. Mais il n'en laissa rien paraître; il affecta au contraire de renvoyer les prison-

niers avec dédain et il ordonna qu'ils fussent enchaînés dans un cachot obscur.

Son dessein était de les réduire, par de mauvais traitements, à abjurer la religion du Christ et à embrasser le culte de l'idole Mahom, auquel il était attaché comme sont tous les Sarrasins. C'est pourquoi il fit enchaîner les trois chevaliers dans un cachot sur lequel passait le fleuve Nil.

Puis il leur fit dire par un de ses vizirs qu'il leur donnerait un palais avec des jardins, des armes précieuses, un cheval syrien tout sellé et des esclaves très belles, jouant de la guitare, s'ils consentaient à adorer l'idole Mahom.

Certains des voyageurs, qui ont été interrogés, affirment que les mécréants sarrasins n'élèvent point de figures à la ressemblance de Mahom. S'ils disent vrai, il faut entendre que le calife fit des promesses aux chevaliers à condition d'obéir à la loi de Mahom, et cela ne change rien à la vérité du récit.

Quand le vizir eut dit ce que le calife offrait et à quelles conditions, le chevalier d'Eppes songea aux jardins pleins d'eaux vives et soupira; le chevalier de Marchais songea aux belles esclaves et demeura rêveur; le chevalier aux armes blanches songea au cheval syrien et aux lames de Damas, et un grand cri jaillit comme une flamme de sa poitrine. Mais tous trois repoussèrent les présents du calife.

En vain le gardien de la prison, qui était un vieillard abondant en discours, leur conta les plus beaux apologues arabes pour leur persuader de quitter la foi chrétienne; ils ne se laissèrent pas séduire par des contes ingénieux, non plus que par l'exemple d'un baron normand qui, s'étant fait adorateur de Mahom, vivait à Smyrne de fruits

confits, avec une douzaine de femmes qu'il vendait quand elles ne lui plaisaient plus.

Par tout ce qu'on lui rapportait de leur constance, le calife vit bien que les trois fils de madame d'Eppes ne viendraient à la religion sarrasine ni par la peur des supplices ni par l'appât des richesses et des voluptés. Il se flatta de les y amener par la dialectique. Il leur envoya dans leur cachot les plus savants docteurs arabes qui leur tenaient chaque jour les raisonnements les plus subtils. Ces docteurs connaissaient Aristote; ils excellaient dans la mathématique, dans la médecine et dans l'astronomie. Les trois fils de madame d'Eppes ignoraient l'astronomie, la médecine, la mathématique et les ouvrages d'Aristote, mais ils savaient par cœur le Pater et plusieurs belles prières. C'est pourquoi les savants arabes ne purent les convaincre et se retirèrent pleins de confusion.

Le calife, qui était d'un caractère obstiné, ne se tint pas pour vaincu avec Aristote et les docteurs. Il eut recours à un artifice dont il se promettait le meilleur succès. Sachez que ce calife avait une fille jeune, belle et bien faite, musicienne et raisonnant plus subtilement que les docteurs. Elle se nommait Ismérie. Son père lui donna l'ordre de revêtir ses plus riches vêtements, de s'oindre d'huiles balsamiques et de visiter les trois chevaliers dans leur prison.

« Allez, ma fille, lui dit-il. Déployez toutes vos grâces, employez tous vos charmes pour gagner ces chrétiens. »

Le zèle de la religion l'échauffait à ce point qu'il recommanda à sa fille d'immoler même ce qu'elle avait de plus cher, si ce sacrifice devait tourner à l'avantage de Mahom.

Les recommandations du calife ont paru outrées à quelques auteurs qui ont rapporté cette histoire. Mais le

chanoine Villette fait observer qu'elles sont naturelles chez un idolâtre. Ainsi, dit-il, les filles de Madian et de Moab, par le détestable conseil du faux prophète Balaam, furent envoyées aux enfants d'Israël pour les pervertir et les faire tomber dans l'idolâtrie; ainsi les filles d'Ammon troublèrent le cœur du roi Salomon jusqu'à lui faire adorer les dieux de leur race.

Donc, la princesse Ismérie se montra aux trois fils de madame d'Eppes. Ils furent éblouis à sa vue. Elle parla. Sa bouche était plus redoutable que ses discours. Ils admiraient une si belle personne; ils la redoutaient bien plus qu'ils n'avaient redouté le vizir et les docteurs, et, pour qu'elle ne changeât point leurs cœurs, ils résolurent de changer le sien.

« Enseignons-lui la vérité, qu'elle est digne d'entendre, dit le chevalier d'Eppes à ses frères. Bien que moins habiles à discourir qu'à manier la lance, nous trouverons peut-être des raisons convenables, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a dit à ses apôtres : « Si vous avez à rendre témoignage de moi, ne vous préoccupez point de ce que vous aurez à dire. Je mettrai moi-même sur vos lèvres des paroles pleines de sagesse. »

Les deux frères approuvèrent la parole de l'aîné, et aussitôt ils travaillèrent tous trois à instruire la fille du calife dans la religion chrétienne.

Ils lui exposèrent la doctrine avec les miracles et les prophéties. Ils lui parlèrent notamment de la très sainte Vierge Marie, à qui ils avaient une dévotion particulière, et ils contèrent les miracles qu'elle avait accomplis dans toute la chrétienté et spécialement dans le pays de Laon. Ce qu'ils dirent de la reine des cieux parut si remarquable à la jeune Ismérie qu'elle demanda si elle ne pourrait pas voir cette Vierge en image, telle qu'elle est représentée

dans les temples des chrétiens. Les trois chevaliers répondirent qu'ils n'avaient dans leur prison aucune image de cette sorte, mais que, si on leur apportait du bois, ils s'efforceraient d'y tailler une figure à l'exemple des bons imagiers de leur pays.

Ils parlaient de la sorte emportés par le zèle du cœur. Mais, lorsque la princesse Ismérie leur eut fait apporter une bille de bois, avec un ciseau et un maillet, ils se trouvèrent fort empêchés : l'art de tailler une image qui semble vivre et respirer ne s'acquiert que par de longues études. Le bois ne se laissait même pas entamer. Il faut dire que c'était le tronc d'un de ces arbres qui viennent du paradis terrestre et que le Nil apporte dans ses eaux jusqu'aux rives d'Égypte.

Les trois fils de madame d'Eppes s'endormirent devant le bloc sans avoir pu seulement le dégrossir.

A leur réveil, ils furent bien surpris de voir que leur tâche était achevée, et que l'image de la Vierge brillait dans le cachot d'un éclat suave et merveilleux. Devant eux, Notre-Dame était assise sur un trône, tenant son enfant divin dans ses bras. Les trois fils de madame d'Eppes n'avaient jamais vu, de Laon à Soissons, un si bel ouvrage de sculpture. Cette Vierge était taillée dans le bois apporté par la princesse Ismérie, et ce bois était noir pour exprimer les ténèbres épaisses qui enveloppaient encore l'âme de la fille du calife. Mais il était environné d'une lumière céleste, en signe que la lumière dissiperait ces ombres funestes. Et ceci est à méditer que ce bois, venant du séjour d'Ève, était noirci par le péché de la première femme, mais que la figure de la Sainte Vierge y paraissait resplendissante, parce que la faute d'Ève a été rachetée par celle à qui l'Ange a dit *Ave*. De telles idées, peu accessibles aux hommes d'aujourd'hui, étaient aisément sen-

sibles aux religieux qui méditaient dans les cloîtres et dans les déserts.

A la vue de cette image merveilleuse, les trois frères se récrièrent à la fois, et chacun demanda aux deux autres comment ils avaient pu accomplir en une nuit un si prodigieux travail. Mais tous trois jurèrent avec un grand serment qu'ils n'y avaient point de part. Et il n'était pas vraisemblable, en effet, qu'aucun d'eux eût été assez habile pour achever si rapidement une tâche si difficile.

Il est donc croyable que cette image fut taillée par les anges ou, plus vraisemblablement, par la bienheureuse Vierge Marie elle-même, à qui les trois fils de madame d'Eppes avaient une dévotion spéciale et qu'ils avaient invoquée en cette occasion. Quand la princesse Ismérie revint à la prison, voyant la Vierge radieuse et noire, elle pleura et elle adora. Tout soudain, elle fut désabusée de la fausse religion de Mahomet et convertie à la foi de Jésus-Christ. Et les trois fils de madame d'Eppes, augurant alors que de cette image viendrait leur délivrance, l'appelèrent leur Dame de Liesse, c'est-à-dire de joie.

Cependant, le calife demandait chaque jour à sa fille si la conversion des trois chevaliers s'achevait heureusement, et la princesse Ismérie répondait avec prudence qu'il restait encore de ce côté quelques progrès à faire. Elle parlait de la sorte pour qu'il lui fût permis de retourner à la prison des chevaliers. Mais elle était déjà résolue à assurer leur évasion et à fuir avec eux.

Quand tout fut préparé pour l'exécution de ce dessein, la fille du calife prit les pierreries et les joyaux qu'elle put trouver dans le palais, et sortit de nuit, par une porte dérobée du jardin.

Pour juger favorablement la conduite de la princesse, il faut considérer que son père était Sarrasin et mécréant,

et ne point ignorer que les joyaux qu'elle emportait devaient plus tard servir à élever le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse. Chargée de ces joyaux, Ismérie alla délivrer les prisonniers et les conduisit au bord du Nil, où il se trouva un batelier pour les passer tous quatre sur l'autre rive. Ils s'y endormirent. A leur réveil, les trois chevaliers virent la cathédrale de Laon sur la montagne et tout le pays laonnais. Ils y avaient été transportés miraculeusement pendant la nuit avec la princesse Ismérie.

La Vierge Noire était avec eux : c'est elle qui les avait conduits. Au lieu où elle toucha la terre jaillit une source qui guérit de la fièvre.

Les chevaliers furent contents de revoir la fumée de leur toit et madame leur mère toute chenue qui pleurait de joie à leur vue. Instruite de ce qu'était la belle Sarrasine qu'ils amenaient, la dame d'Eppes voulut lui servir de mère et la tenir sur les fonts du baptême. Mais, quand la princesse Ismérie chercha sa Vierge Noire au bord de la source, elle ne l'y trouva plus. La statue s'en était allée toute seule à deux cents pas de là. Ismérie l'y découvrit et voulut la prendre dans ses bras, mais elle ne put pas même la soulever. La Vierge Noire marquait, en se faisant si lourde, qu'elle voulait qu'on bâtît son église sur cet emplacement. C'est à quoi servirent les joyaux du calife. Ismérie reçut le baptême.

Les trois chevaliers prirent femme et vécurent pieusement le reste de leurs jours. La princesse Ismérie se retira dans un couvent où elle donna l'exemple de toutes les vertus. On montre encore aujourd'hui, dans l'église de Notre-Dame de Liesse, comme nous l'avons dit, son image sculptée et peinte au-dessus du jubé. Quant à la Vierge Noire, après avoir accompli de nombreux miracles, elle fut brûlée par les patriotes en 1793, à

l'exception d'un seul morceau, qui fut miraculeusement préservé.

Il ne se peut rien voir de plus misérable que la fontaine miraculeuse, aujourd'hui maçonnée. Tout proche a été construite une maisonnette à l'imitation de la Santa-Casa de Lorette. Une allée y aboutit, plantée de pins alternant avec de hauts peupliers. Là s'agitent vaguement des mendiants et des infirmes, tandis qu'un vieil homme, devant la source, attend tout couché qu'une dévote vienne de loin en loin lui tendre une bouteille en forme de madone qu'il remplit, pour un sou, d'eau miraculeuse. L'agonie des dieux est d'une tristesse infinie.

V

En Bretagne

De la pointe du Raz (Finistère), 23 juillet

Nous avons laissé derrière nous, sur la route d'Audierne, le bourg de Plogoff et ses pêcheurs de sardines. Au lieu de haies vives et d'arbres ébranchés, ce sont maintenant des murs bas de granit qui bordent les champs maigres et sauvages. Dans une de ces clôtures se dresse la table d'un dolmen écroulé, vieux témoin muet des âges immémoriaux. Il y a longtemps sans doute qu'il a fait gémir la terre de sa chute pesante. Les nains noirs, poulpiquets et korrigans, qui, le soir, dès que la corne du berger a rappelé le troupeau aux étables, dansent au clair de lune et forcent le voyageur à entrer dans leur ronde, habitent ce palais farouche. Tous les paysans bretons savent que les dolmens sont les maisons des nains. Ils savent aussi que les menhirs de Carnac sont des géants païens changés en pierre par saint Cornély.

A notre gauche, la chapelle de Saint-Collédoc élève son clocher de pierre ajourée. Saint Collédoc vécut au temps du roi Arthur. Son nom, sans doute, n'a pas échappé au chanoine Trévoux, qui occupa son innocente vie à cataloguer les saints de Bretagne.

J'ai connu dans mon enfance ce chanoine Trévoux, et il y a quelque chance qu'aujourd'hui je reste seul au monde à

l'avoir connu. Son image subsiste encore en moi avant de s'abîmer à jamais dans le néant. Le souvenir de ce vieux prêtre m'est revenu assez étrangement sur cette route désolée d'Audierne. Ce n'est point de ma faute. Il y a des gens qui sont maîtres de leurs impressions et de leurs souvenirs. Je les admire et je les envie. Mais je ne puis les imiter. A tout moment, des hôtes, que je n'avais point priés et que je ne saurais congédier, viennent s'asseoir, ou souriants ou moroses, à la table de ma pensée. Et voici que le chanoine Trévoux, trente ans après sa belle mort, entre, coiffé de son tricorne, sa tabatière à la main, dans mon âme surprise. Qu'il y soit le bienvenu! il était d'humeur heureuse et douce, ses joues brillaient d'un vermillon si pur qu'on le croyait pétri par un de ces petits anges joufflus qui flottaient dans le chœur de l'église, au-dessus de sa stalle canonicale. Il avait les goûts les plus paisibles, et, comme les longs voyages dans la lande et sur la grève ne convenaient point à sa vaste corpulence, c'est sur le quai Voltaire, dans les boîtes des bouquinistes, qu'il cherchait ses saints bretons. Il allait du pont Notre-Dame au pont Royal tous les jours que Dieu faisait, pourvu que Dieu les fît assez beaux. Car le bon chanoine n'aimait ni le brouillard ni la pluie, et, de toutes les œuvres divines, il était enclin à préférer celles où Dieu a montré le plus manifestement sa bonté. Pourtant, un jour qu'il allait, cherchant, selon sa coutume, quelque saint breton oublié du siècle ingrat, il fut assailli par un soudain orage, près de la Samaritaine, et secoué, selon ses propres expressions, par une rafale effroyable; même il y perdit son riflard que le vent emporta dans la Seine. Ce fut une des plus terribles épreuves de sa vie terrestre. Chaque fois qu'il y songeait, on voyait s'éteindre le sourire de ses lèvres et le vermillon de ses joues.

Le chanoine Trévoux quitta ce monde à quelque temps de là, laissant une histoire des saints de Bretagne qui atteste la pureté de son âme et la simplicité de son esprit. C'est un livre que je m'accuse de n'avoir pas assez lu. Dès mon retour à Paris, je me promets bien, si je parviens à mettre la main sur un bon exemplaire de cet ouvrage, d'y chercher l'histoire de saint Collédoc dont la chapelle, déjà loin derrière nous, ne laisse plus voir à l'horizon que son clocher de dentelle, plein de ciel bleu. Saint Collidor ou Collédoc était évêque de Cambrie, quand il vint du pays de Galles en Armorique. Probablement il traversa l'Océan dans une auge de pierre, car tel était alors l'usage des saints de la Grande-Bretagne. Ayant abordé à Plogoff, il se fit ermite dans la lande, et, là, parmi les œillets sauvages, les rosiers nains et les petites immortelles qui fleurissent au ras du sol, sous le ciel chargé de nuages pareils aux visions des Écritures et sillonné par le vol des oiseaux de mer dont quelques-uns sont les âmes des trépassés, il louait le Seigneur, se livrait à la contemplation et parfois, entrant en extase, pénétrait profondément dans la connaissance des choses tant visibles qu'invisibles. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il reçût, par une voie mystérieuse, des nouvelles de ce monde dont il vivait séparé. Il est certain qu'il apprit avant tous les habitants d'Audierne et de Plogoff la sanglante bataille de Camlan, et la mort d'Arthur que son épée enchantée n'avait pu défendre des coups d'un chevalier félon. Saint Collidor apprit par une voie non moins mystérieuse que Lancelot du Lac aimait l'épouse d'Arthur, la belle reine Genièvre. Et (ce que Collédoc n'ignorait pas non plus) Lancelot était la fleur des chevaliers. Nourri sur les genoux d'une fée, il en gardait un charme. Et parce qu'il était aimable, Genièvre l'aimait.

Mais saint Collédoc, qui avait beaucoup médité dans la solitude, savait ce qu'ignorent les gens qui vivent dans le siècle. Il savait que l'amour humain est périssable et que ceux qui mettent leur espérance dans la créature sont bientôt déçus. Par ces raisons, et considérant que Geniêvre et Lancelot offenseraient Dieu d'une manière effroyable s'ils en venaient à la satisfaction de leur désir, il résolut d'empêcher, avec l'aide du ciel, un si grand malheur. Il prit son bâton et alla trouver dans son palais la reine Geniêvre. Et, lui ayant parlé quelque temps en secret, il la détermina tout aussitôt à renoncer à l'amour de Lancelot du Lac. Il lui inspira une pressante envie d'embrasser la vie religieuse. Enfin, il la donna jeune, belle, heureuse, parée, toute chaude encore d'un amour profane, à Jésus-Christ, qui n'a pas coutume de voir venir à lui les amoureuses en si bon état. Que lui avait-il dit? Le petit livre que je viens d'acheter sur la route à un barde aveugle comme Homère et profondément ivre de tafia, un petit livre de *gwerz* et de *sonn*, où je trouve beaucoup d'histoires de saints, ne rapporte pas les propos que tint l'ermite Collédoc pour changer ainsi le cœur de Geniêvre. Ah! monsieur Trévoux, que lui avait-il dit? Vous qui connaissiez si bien dans leurs moindres détails les vies des saints bretons, le saviez-vous, de votre vivant, quand vous passiez au soleil sur le beau quai Voltaire, tranquille, avec deux ou trois bouquins dans chaque poche de votre douillette? Le saviez-vous et l'avez-vous mis dans votre grande compilation hagiographique?

Hélas! comment l'auriez-vous appris, puisque l'entrevue de la reine et du saint fut secrète? Vous me direz que Collédoc lui représenta la laideur et la difformité des péchés charnels. Mais cela ne suffit pas, monsieur Trévoux. Vous n'imaginez pas quelle situation c'est que de se mettre

entre une femme et son amour! On est renversé, foulé aux pieds, broyé. Je vous entends : vous ajoutez que saint Collédoc a sûrement menacé Geniêvre de la colère divine et de la damnation éternelle, qu'il lui a montré l'enfer béant. Cela ne suffit pas encore, monsieur Trévoux. Une femme amoureuse ne craint pas l'enfer; le paradis ne lui fait point envie, monsieur Trévoux. En vérité, je voudrais bien savoir ce que saint Collédoc de Plogoff a dit à la reine Geniêvre pour la séparer de Lancelot du Lac qu'elle aimait et qui l'aimait. Songez que, pour produire un tel effet, il fallait des paroles plus puissantes que ces runes, connues seulement des vieux Scandinaves, par lesquelles on pouvait soulever l'Océan et réduire la terre en poudre; car l'amour, monsieur Trévoux, est plus fort que la mort. Il est pourtant vrai que la douce reine écouta l'ermite et qu'elle entra dans un monastère. Et l'on en a fait des complaintes en vers bretons.

Mais nous approchons du bout de la terre. Nous avons passé la région des genêts et des ajoncs et nous sentons le vent d'ouest raser les champs stériles. Voici Lescoff, son clocher et ses menhirs. Encore quelques pas, et nous touchons à la pointe du Raz. Déjà nous découvrons à notre droite une plage pâle, que creuse une mer blanche d'écueils. C'est la baie des Trépassés.

Ici, sur le promontoire qui s'avance entre deux côtes semées d'écueils, finit la terre. Au bout de l'étroit sentier dans lequel nous nous engageons, la mer déferle, et déjà l'embrun nous enveloppe. Devant nous, l'Océan, où le soleil se couche dans un lit de flammes, étend au loin la nappe magnifique de ses eaux, que déchirent çà et là les rochers noirs, fleuris d'écume, et sur laquelle l'île de Sein, sombre et basse, dort au ras des lames.

C'est l'île sainte des Sept-Sommeils où l'on dit que vivaient

les vierges prophétiques. Mais ces créatures extraordinaires ont-elles jamais existé ailleurs que dans l'imagination des hommes de mer? Les matelots n'ont-ils pas pris, de loin, pour les robes blanches des prêtresses les mouettes posées au soleil sur les rochers? Le souvenir de ces vierges est vague comme un rêve. On a fouillé le peu de terre contenu dans les creux du granit, où croissent aujourd'hui, pour la nourriture des pêcheurs, de rares et maigres épis d'orge. On n'a trouvé dans ce sol aucune pierre taillée. On y a recueilli seulement quelques médailles en forme de petites coupes, portant sur leur face bombée une effigie de héros ou de dieu, à la chevelure bouclée, nouée de perles, et, sur la face creuse, un cheval à tête d'homme. Comment imaginer un collège de prêtresses sur cet écueil ras, stérile, nu, noyé de brumes, et que, par les tempêtes, la mer recouvre quelquefois tout entier? Mais peut-être l'île de Sein était-elle autrefois plus vaste et plus ombreuse qu'elle n'est aujourd'hui, et l'Océan, qui sans cesse ronge ses bords, a-t-il englouti une partie de l'île avec le temple et le bois sacré des vierges.

C'est ici que l'Océan est terrible; c'est ici qu'il est puissant. Les rochers innombrables qu'il couvre d'écume apparaissent comme les restes du rivage qu'il a submergé avec ses villes antiques et tous leurs habitants. En ce moment, il est calme, il pousse dans son sommeil un immense et tranquille mugissement. Les traînées d'huile qui moirent sa face glauque révèlent seules les courants perfides. Le vieux dieu, couché sur les cadavres des belles Atlantides, content, s'égaie sous l'or du soleil; son sourire est large et pacifique. Pourtant dans son repos il laisse deviner sa force. Les lames qui brisent à quarante pieds au-dessous de nous couvrent d'écume la falaise et nous jettent au visage leur rosée amère. Après chaque

coup de la vague, le rocher, de nouveau découvert, répand avec un bruit clair, par toutes ses pentes, des cascades argentées.

A notre gauche fuit la ligne désolée de la baie d'Audierne jusqu'aux rochers funestes de Penmarch. A droite, la côte hérissée de falaises et d'écueils se courbe pour former la baie des Trépassés. Plus loin, nous voyons luire comme un feu rouge le cap de la Chèvre. Plus loin encore, la côte de Brest et les îles d'Ouessant, bleuissant à l'horizon, se confondent avec le bleu léger du ciel.

L'Océan et les falaises changent à tout moment d'aspect. Ses lames sont tour à tour blanches, vertes, violettes, et les rochers, qui tout à l'heure faisaient briller leurs veines de mica, sont maintenant d'un noir d'encre. L'ombre vient à grands coups d'ailes. Les dernières gouttes de flamme tombées dans la mer s'éteignent. Une grande lueur orangée marque seule l'endroit où le soleil s'est couché. C'est à peine si nous voyons encore les murs de granit qui, debout ou ruinés, ferment la baie des Trépassés. On entend distinctement, dans le silence du soir, le bruit sourd des lames que traverse le cri mélancolique du cormoran.

Cette heure est d'une tristesse mortelle, et tout ici, le rocher, la lande et la mer, et le sable livide de la baie, tout nous dit la désolation de vivre. Seul, le ciel, où s'allument les premières étoiles, a sur nos têtes une douceur charmante. Ce ciel de Bretagne est léger et profond. Souvent voilé par les bancs de brume qui viennent et qui passent en un moment, presque toujours couvert de nuées épaisses qui ressemblent à des montagnes et qui lui donnent l'air d'une terre d'en haut, il laisse voir, par de soudaines échappées, un bleu qui attire comme l'abîme. Je sens en ce moment pourquoi les Bretons aiment la mort. Ils l'aiment, et l'âme celtique est souvent tentée

par elle. Ils la craignent aussi, car elle est en horreur à tous les êtres.

La mort plane sur ces parages; c'est elle qui, passant sur nos têtes avec le vent de mer, effleure nos cheveux. Tout ce golfe informe qui s'étend de l'île d'Ouessant à l'île de Sein, et qu'on nomme l'Iroise, est la terreur des gens de mer. Les naufrages y sont ordinaires. Le Bec-du-Raz, fréquenté par tout le cabotage qui va de la Manche à l'Océan, est particulièrement dangereux à cause des brises changeantes qui viennent du large, des écueils invisibles, des courants qui tourbillonnent autour des rochers et des formidables ras de marée qui frappent la falaise. Les pêcheurs bretons chantent en traversant le chenal du Raz :

« Mon Dieu! secourez-moi : ma barque est si petite et la mer est si grande! »

Les cadavres des naufragés qui ont péri dans l'Iroise sont amenés par le courant dans la baie des Trépassés. Est-ce pour sa fidélité à déposer les restes humains sur son sable blanc comme une poussière d'os que la baie hospitalière aux morts a reçu son nom funèbre? Suivant une tradition, ces prêtres gaulois qui furent plutôt des moines, les druides, étaient embarqués après leur mort sur cette côte pour être ensevelis dans l'île de Sein. Et d'autres traditions, recueillies par le poète Brizeux, font de ce golfe lugubre le rendez-vous des morts pieux qui voulaient dormir dans l'île des Sept-Sommeils :

Autrefois, un esprit venait, d'une voix forte,
Appeler, chaque nuit, un pêcheur sur sa porte.
Arrivé dans la baie, on trouvait un bateau
Si lourd et si chargé de morts qu'il faisait eau.
Et pourtant il fallait, malgré vent et marée,
Le mener jusqu'à Sein, jusqu'à l'île sacrée...

Ici l'on conte encore que, sur ce rivage, les âmes en peine se promènent en pleurant, tandis que les ossements des naufragés frappent aux portes des pêcheurs pour demander la sépulture. Et c'est une vive croyance chez les paysans que, pendant la nuit du deux novembre, au jour fixé par l'Église pour la commémoration des fidèles défunts, les âmes des naufragés s'amassent en nuées épaisses sur le rivage de la baie, d'où s'élève une clameur lamentable. Alors les morts, dit-on, reviennent sur la terre, « plus nombreux que les feuilles qui tombent des arbres, plus serrés que les brins de l'herbe qui pousse dans les champs. »

Tandis que nous marchions le long des rochers mornes, le vent s'étant élevé, un grain nous couvrit d'ombre et de pluie. Nous allâmes nous sécher dans une auberge du hameau de Kerherneau. Là, dans la salle basse où des hommes chevelus, chaussés de braies antiques, boivent le cidre blond et le rude tafia, assis au coin de la cheminée dans laquelle brûle une poignée de genêts et de bruyères, je songe à ce rivage dont les voix plaintives emplissent encore mon oreille et à cette île sainte des Sept-Sommeils que l'Océan recouvre d'une écume plus blanche et plus froide que la robe des vierges prophétiques et que les âmes des morts. Le hibou miaule sur le toit. Près de moi, les buveurs à la longue chevelure se tiennent graves et silencieux devant l'écuelle de cidre ou le verre d'eau-de-vie.

En attendant le souper que l'hôtesse apprête, je tire de ma poche le seul livre que j'aie emporté sur ce bord brumeux de la terre. C'est une chanson, ou plutôt une suite de contes mis en langage rythmé, avec une gravité enfantine, par des chanteurs qui ne savaient pas écrire, pour des auditeurs qui ne savaient pas lire : c'est l'*Odyssée*. Je l'ouvre à l'onzième livre qui est le livre des morts, et que l'antiquité nommait la *Nékyia*.

La *Nékyia* nous est parvenue fort surchargée, par les aèdes qui la chantaient aux banquets, de morceaux qui ne sont ni du même âge ni du même caractère. Ces vieux joueurs de phorminx y ont intercalé notamment un dénombrement des amantes des dieux, qui semble pris à quelque catalogue formé dans l'âge religieux d'Hésiode et de sa postérité poétique. Ils y ont ajouté encore un tableau des tourments que souffrent, dans les enfers, les ennemis des dieux et rien n'est plus contraire à l'idée que les premiers homérides, dans leur ingénuité, se faisaient de la mort. Aucun helléniste ne m'accompagne ici pour me débrouiller parmi ces interpolations, et les seuls scoliastes qui m'entourent dans cette auberge de pêcheurs bretons, au bord de la sombre baie, sont les hiboux qui miaulent sur ma tête et les goélands endormis là-bas sur les rochers. Ils me suffiront, car ils disent les tristesses de la nuit et l'horreur de la mort.

Quand commence la *Nékyia*, le subtil Ulysse a franchi sur son vaisseau l'océan qui sépare le monde des vivants de la demeure des ombres; il a abordé dans l'île des Cimmériens, que jamais le soleil ne regarde, de son lever à son coucher; il a mis le pied sur la terre molle de ce rivage plongé dans la nuit éternelle et il s'en est allé sous les hauts peupliers et les saules stériles de Perséphone, jusqu'à l'humide demeure de Hadès. Là, près du rocher où se rencontrent les deux fleuves funèbres, dans la prairie d'asphodèles, il a creusé avec son épée une fosse où il a versé ensuite des libations de miel et de vin aux ombres descendues sous la terre. Ce n'est pas une curiosité vaine qui l'a conduit dans ce monde muet où nul homme vivant n'est entré avant lui. Il va évoquer dans l'île ténébreuse des Cimmériens les ombres errantes des morts. Il y est venu sur le conseil de la magicienne Circé,

pour demander à l'ombre du devin Tirésias par quel moyen il lui sera donné enfin de retourner dans Ithaque. Car le vieux chef, qui a vu les Cicones, les Lotophages, les Cyclopes, les Lestrygons, les Sirènes, et qui a partagé la couche des déesses et des magiciennes, est dévoré du désir de revoir enfin son île, sa femme et son fils.

Tirésias, qui errait parmi les morts, son bâton augural à la main, était un personnage extraordinaire; et l'on comprend qu'Ulysse soit allé le consulter jusque dans l'île des Cimmériens. Tirésias n'a point, il est vrai, dans l'*Odyssée*, une physionomie bien distincte. Il ressemble, dans ce poème, aux magiciens des *Mille et une Nuits* et à tous les sorciers de nos contes populaires. Mais il était fameux parmi les vieux Hellènes comme Merlin l'Enchanteur chez les Bretons, et, dès que l'imagination des Grecs se délia au sortir de l'enfance, les poètes contèrent mille merveilles de l'antique devin. A les en croire, devenu femme pour avoir séparé de sa baguette deux serpents unis, il reprit ensuite sa première forme; mais le souvenir de sa métamorphose lui donnait une expérience singulière sur des points délicats. Aveugle, il comprenait le langage des oiseaux et voyait les choses futures. Il vécut, plein de sagesse, sept âges d'homme, malheureux infiniment de vivre et de savoir. Sa tristesse s'exhala un jour en une plainte sublime :

« O Zeus, père et roi, s'écria le vieux devin, pourquoi ne m'as-tu pas donné une vie plus courte et ma part de l'ignorance humaine? Ce n'est pas par bienveillance que tu as prolongé ma vie jusqu'au terme de sept générations mortelles. »

Afin de le rendre plus tragique, les poètes nous montrent Tirésias gardant chez les morts sa science qui lui était amère. Il va sans dire qu'on ne trouve pas trace dans la

Nékyia d'une mélancolie si profonde. Le très vieil aède qui a inventé la plus grande partie du Livre XI ne s'inquiétait pas plus que ma Mère l'Oie des tristesses qui accompagnent la méditation et la connaissance.

Il avait cette idée que les morts sont bien morts. « Hélas! dit Achille, il est dans la demeure de Hadès des âmes et des fantômes, mais ils sont privés de sentiment. » Telle était la croyance très simple de ces temps héroïques. Pour notre chanteur errant, Tirésias, tout devin qu'il était sur la terre, partage sous la terre l'insensibilité commune à tous les morts. Il ne voit ni n'entend.

Mais Ulysse, instruit par la magicienne Circé dans l'art de la nécromancie, connaît le moyen de rendre aux ombres, du moins pour un moment, la force de penser et de parler. Il sait que les morts se raniment en buvant du sang chaud.

C'est pourquoi il égorge des brebis au bord de la fosse qu'il a creusée. Aussitôt les âmes montent en essaim de l'Érèbe. Jeunes femmes, adolescents, vieillards ayant beaucoup enduré et tendres vierges au cœur plein d'un deuil récent, et ceux-là, en grand nombre, que perça la lance d'airain, guerriers tués dans les combats, portant leurs armes ensanglantées, ils se pressaient autour de la fosse avec une immense clameur.

Et Ulysse, qui avait vu par les mers tant de spectacles à faire dresser les cheveux sur la tête, eut peur. Il écartait avec son épée ces ombres qui, comme une nuée de mouches, volaient autour des brebis égorgées et du sang des victimes. Reconnaissant sa mère dans l'essaim des âmes, il la chassa comme les autres. Car il voulait que le devin Tirésias bût le premier. Il aimait sa mère, mais il était pressé de se faire dire la bonne aventure. Au reste, si l'on songe que l'homéride suivait de très près quelque

conte populaire, on ne sera surpris, pour peu qu'on ait l'habitude du *folk-lore*, ni de la gaucherie naïve du conteur ni de la dureté du héros. Pourtant, ce n'est pas Tirésias qui parle le premier. C'est Elpénor. Il parle sans avoir bu de sang. Et l'on peut croire qu'il a été introduit dans cette scène d'évocation par quelque nouvel aède peu soucieux d'observer les rites de la vieille nécromancie.

Mais il faut considérer aussi que la situation d'Elpénor est particulière. Il n'a pas encore sa place dans les demeures de Hadès. Il est de ces morts qui, n'ayant point été ensevelis, errent misérablement autour des habitations et reviennent demander, la nuit, à ceux qu'ils ont laissés en ce monde, un peu de terre pour couvrir leur malheureux corps. C'est une âme en peine. Il avait accompagné Ulysse dans ses voyages, et il était encore auprès de lui dans l'île d'Ea. Se trouvant la nuit sur le toit plat de la maison de Circé, il en tomba par mégarde, et il se rompit le cou dans sa chute. On ne le regretta point parce que c'était un maladroit et un ivrogne. Ulysse, qui avait laissé son compagnon sur la place où il était tombé, fut très étonné de le voir chez les Cimmériens; il lui en témoigna sa surprise.

« Comment, lui dit-il, cheminant à pied sous terre, es-tu arrivé plus vite que moi avec mon vaisseau? »

Aristarque tenait cette question pour inepte. M. Alexis Pierron, éditeur d'Homère, affirme qu'elle est naïve, mais non point inepte. Elle était peut-être embarrassante, car Elpénor n'y répondit point. Il supplia en gémissant Ulysse de lui accorder les honneurs de la sépulture :

« Quand tu retourneras à l'île d'Ea, ne me laisse point non pleuré et non enseveli, mais brûle-moi avec mes armes, et élève-moi un tertre au bord de la blanche mer, et plante sur ce tertre la rame avec laquelle, vivant, je ramais parmi mes compagnons. »

Telle est la plainte qu'exhale aux pieds d'Ulysse l'ombre d'Elpénor. Tant qu'il n'est point enseveli, Elpénor, qui n'a plus de place sur la terre, n'a pas encore de place chez Hadès. Il erre lamentablement entre les vivants et les morts. C'est peut-être pourquoi il parle sans avoir bu le sang. Mais je crois plutôt à une interpolation. Cette *Nékyia* est rapiécée comme une tapisserie de l'histoire d'Alexandre, pendue sur le pignon d'une maison de Bruges, aux jours de fête, pendant quatre cents ans. Elle est ainsi très plaisante et très vénérable.

La première ombre que le héros laisse approcher de la fosse, pour qu'elle boive le sang et y retrouve la force de sentir et de parler, est le devin Tirésias qui, aussitôt qu'il a bu, récite une prédiction dont le commencement a trait aux voyages du héros, mais dont la dernière partie, sans doute tirée de quelque chanson très antique, se rapporte à des traditions bizarres et puériles, tout à fait étrangères à l'*Odyssée* et de tout point contraires à l'esprit même du poème. Car l'ingénieux Ulysse, cher à la vierge Athéné, y est voué à la destinée des impies et des maudits, promis au châtiment des Caïn et des Ahasverus. Et si le devin laisse entrevoir la rémission finale, les menaces qu'il profère, s'accordant d'ailleurs avec des légendes qui nous ont été conservées, donnent le caractère d'un réprouvé au héros dont les contes homériques ont fait le type du parfait Hellène. Ici l'on a cousu à la vieille tapisserie un lambeau d'une tapisserie plus vieille encore et plus sombre.

Après avoir entendu cette prophétie, Ulysse veut interroger, sans tarder davantage, l'ombre de sa mère, et il semble, d'après une question qu'il fait à Tirésias, que, s'il n'a pas appelé encore la morte bien-aimée, c'est qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Dans ce cas, nous avons accusé faussement d'insensibilité le rude roi pirate, si

admiré des matelots et des pêcheurs hellènes, qui erra longtemps sur la mer stérile. Mais nous avons vu qu'instruit en nécromancie par la magicienne Circé, il avait évoqué sa mère sans même le vouloir, et nous croirons plutôt qu'il trompa Tirésias. Il était menteur et la déesse qui l'aimait lui dit un jour : « Je t'aime parce que tu mens bien. » Son ignorance en effet semble inconcevable après les leçons de Circé qui lui avait révélé l'art des évocations. Et nous venons de voir qu'il avait très bien retenu les préceptes de la magicienne. Ou simplement y a-t-il encore à cet endroit une reprise à la tapisserie.

Tout est obscur dans cette merveilleuse poésie d'enfants peureux. Mais l'obscurité même y est un charme et un sujet d'émerveillement. Et, quand la mère vénérable d'Ulysse, la vieille Anticlée, boit le sang noir et parle à son fils, nous sommes saisis d'une émotion large et profonde, et pénétrés d'un tel sentiment de beauté qu'il nous faut reconnaître que le génie hellénique eut, dès l'enfance, l'instinct de l'harmonie et connut cette sorte de vérité qui passe la vérité scientifique et dont, seuls au monde, les poètes et les artistes sont les révélateurs.

« Mon enfant, comment es-tu venu vivant dans la nuit
« sans lumière? car il est difficile aux vivants de voir ces
« choses.

« ... Celle qui est habile à l'arc ne m'a pas tuée de ses
« flèches ni une de ces maladies ne m'est survenue, qui
« enlève la vie aux membres par une triste langueur. Mais
« le regret, le souci de toi et le souvenir de ta tendresse
« m'ont ôté la douce vie. »

« Elle dit. Son fils voulut la presser dans ses bras. Trois fois il s'élança, le cœur ardent à la saisir; trois fois, elle s'évanouit dans ses mains, semblable à une ombre et à un songe.

« Alors, le cœur déchiré par une douleur aiguë, il lui dit :
« Ma mère, pourquoi ne m'attends-tu pas, quand je
« veux t'embrasser, afin que chez Hadès, dans les chers
« bras l'un de l'autre, nous puissions nous rassasier de nos
« tristes pleurs? »

« Et la vénérable mère répondit :

« Hélas! mon enfant, tel est l'état des hommes quand ils
« sont morts : les nerfs sont privés de chair et d'os, la force
« du feu les consume aussitôt que l'esprit abandonne les
« os blancs, et l'âme, comme un songe, flotte, envolée... »

Paroles infiniment douces et toutes trempées du lait de la tendresse humaine! Elles ont été trouvées par un très vieux chanteur qui vivait au bord de la mer « violette », dans un temps où les hommes n'avaient pas encore appris à monter à cheval ni à faire bouillir les viandes. Ce chanteur n'avait jamais vu de figures peintes ni sculptées; les seuls autels des dieux qu'il connût étaient des stèles grossières dans un bois sacré. Il était sans cesse occupé du soin de pourvoir à sa subsistance. Parmi des hommes qui ne pensaient qu'à manger et à faire la guerre pour voler des femmes et des trépieds d'airain, il menait une vie plus misérable que celle d'un ménétrier de quelque village d'Auvergne. Pourtant, il trouva en son âme rude et neuve des accents qui retentiront à tout jamais dans les cœurs généreux :

« Mon enfant, celle qui est habile à l'arc ne m'a pas tuée de ses flèches, ni une de ces maladies ne m'est survenue, qui enlève la vie aux membres par une triste langueur. Mais le regret, le souci de toi et le souvenir de ta tendresse m'ont ôté la douce vie. »

Ainsi le vieux joueur de phorminx exprima la douleur harmonieuse et se montra déjà Hellène par le sentiment

de la beauté, qui est la seule chose humaine qui ne trompe pas, car elle seule est de l'homme et toute de l'homme.

Je ferme le vieux recueil des aèdes ioniens et j'ouvre la fenêtre de la chambre rustique. Je revois dans la nuit la baie des Trépassés. Tout à l'heure, j'étais avec l'antique Ulysse, et j'avais à peine changé de monde. Il n'y a pas loin, pour le sentiment, de la *Nékyia* de l'homéride aux *gwerz* des bardes de Breiz-Izel. Toutes les vieilles croyances se ressemblent par leur simplicité. Ces légendes immémoriales des trépassés sont restées peu chrétiennes dans la chrétienne Bretagne. La croyance à la vie future y est aussi obscure et flottante que dans l'épopée homérique. Pour l'Armoricain comme pour l'Hellène primitif, les morts traînent languissamment un reste d'existence. Les deux races croient également que, si les corps ne sont pas rendus à la terre maternelle, les ombres de ces corps errent en se lamentant et supplient qu'on leur donne la sépulture. L'ombre d'Elpénor demande un tombeau à Ulysse; les naufragés de l'Iroise viennent frapper avec leurs ossements les portes des pêcheurs. Dans le monde celtique comme dans le monde hellénique, les morts ont une terre à eux, séparée de la nôtre par l'Océan, une île brumeuse qu'ils habitent en foule. Là, l'île des Cimmériens; ici, plus rapprochée du rivage, l'île sainte des Sept-Sommeils. Les tombes revêtent la même forme dans la Grèce héroïque et chez les Celtes[1].

[1] Dans son livre si méthodique et si profond sur «*La Religion des Gaulois*», M. Alexandre Bertrand a solidement établi, ce semble, que les peuples à dolmens n'étaient point des Celtes. Mais il ne saurait être question ici d'ethnographie. On s'y contente d'une vue très générale du culte des morts sur la terre de Bretagne, où plusieurs races humaines se sont superposées. Et c'est encore M. Alexandre Bertrand qui fait à ce sujet une remarque judicieuse: «Les religions recueillent, dans le cours de leur développement, des éléments nouveaux qui les rajeunissent et les transforment, mais sans qu'elles se débarrassent jamais complètement de leur passé...

Que dis-je? j'ai vu à Carnac le tombeau d'Elpénor. Seulement la rame y manquait, et les archéologues, en le fouillant, ont enlevé les armes et les os qui y dormaient : c'est le tertre Saint-Michel, qui s'élève sur le rivage, « au bord de la blanche mer. »

Mais l'hôtesse vient m'annoncer que le souper est servi. L'omelette dorée brille sur la table, et l'odeur du mouton parfumé de thym emplit la chambre. Je laisse là mon Homère et mes rêveries. N'allez pas croire au moins que les Celtes étaient des Pélasges et qu'on parlait grec à Quimper comme à Mycènes.

De Carnac (Morbihan), le 4 août

Du haut du tertre funéraire, consacré à saint Michel, on découvre deux plaines mornes, dont l'une est la terre et l'autre la mer. Au couchant, l'Océan s'étend jusqu'à l'arc azuré de l'horizon. A gauche, fuient les noirs rivages de Locmariaker, où dort, depuis des siècles innombrables, un chef barbare sous une chambre informe faite de quartiers de roche, et plus loin s'efface dans la brume la pointe de Saint-Gildas, où Abélard fut menacé de mort par des moines ignorants, qui haïssaient la musique et la philosophie. A droite, la lugubre presqu'île de Quiberon s'avance dans la mer que, vers le large, Belle-Ile barre comme un grand brise-lames.

Mais, en tournant sur vous-même de manière à mettre Quiberon à votre gauche, vous voyez la lande s'étendre

»Ces observations trouvent particulièrement leur application dans les pays dont la population, comme en Gaule, se compose de plusieurs couches successives et diverses de conquérants et d'immigrants, de complexion religieuse différente, ayant eu chacun leurs divinités particulières qu'ils ont dû tenter d'introduire dans le culte national, ou à ce défaut, qu'ils ont dû conserver à titre de culte familial ou de tribu.» (*Loc. cit.*, p. 215.)

jusqu'aux bois de pins qui tracent au bord du ciel leu lignes d'un bleu sombre; sur cette plaine, que la bruyère colore d'un rose triste, passe la grande ombre des nuages. C'est Carnac, le Lieu-des-Pierres.

Une armée de menhirs s'y tient en ordre régulier. Devant vous se dressent les alignements du Menec; vous apercevez plus à droite ceux de Kermario. Un pli de terrain vous cache de ce côté les pierres de Kerlescan. Deux mille de ces géants informes sont encore ou debout ou couchés à leur rang. On croit qu'il y en avait autrefois plus de dix mille.

Quels bras les ont plantés dans la lande? On ne sait. On ignore leur âge et leur destination. Ils semblent, dans leur majesté grossière, garder le muet souvenir de races depuis longtemps éteintes, et ils ont je ne sais quoi de funèbre, qui fait songer à des hommes très rudes, à des chefs de tribus sauvages qui dorment sous leur poids énorme. Pourtant, en fouillant la terre sous ces menhirs, on n'y a rien trouvé qui révélât des sépultures.

M. de Mortillet croit que ces alignements sont les archives d'un peuple qui vivait sur cette terre avant la venue des tribus celtiques et qui plantait une pierre en commémoration de chaque fait dont il voulait garder le souvenir; en sorte que la lande de Carnac serait un livre où ces hommes écrivaient en quartiers de rocs les guerres, les alliances, les grandes chasses, les navigations sur des troncs d'arbres creusés, et les généalogies des chefs.

Les habitants de Carnac attribuent à ces pierres une origine très différente et beaucoup plus merveilleuse. Ils content qu'un jour saint Cornély fut poursuivi dans la lande par une armée de païens. Les païens, comme on sait, étaient des géants. Le serviteur de Dieu courut jusqu'au rivage, dans l'espoir de s'embarquer pour fuir un

si grand péril. Mais, ne trouvant point de bateau, il se tourna vers les mécréants et, étendant les mains vers eux, il les changea en pierres. Aujourd'hui encore, on appelle ces pierres « les soldats de saint Cornély ».

Depuis qu'il n'est plus de géants idolâtres, saint Cornély s'adonne spécialement à la protection des bêtes à cornes.

Ce saint Cornély est très original, et je regrette bien de n'avoir pas consulté, à son sujet, ce bon chanoine Trévoux qui étudiait avec tant de candeur les saints de Bretagne : il m'en aurait conté des merveilles. Que ce saint Cornély ne soit autre que le pape saint Corneille, qui reçut l'anneau du pêcheur en l'an 251 et fut assailli dans la chaise de saint Pierre par de nombreuses tribulations, les hagiographes le disent, et je suis sûr que M. Trévoux le croyait. M. Trévoux croyait tout, et cette heureuse disposition se lisait sur son visage. C'était un homme de bonne volonté; c'est pourquoi il eut la paix sur la terre. J'espère qu'il l'a présentement dans le ciel. Il est doux de croire que saint Cornély est précisément le pape Corneille; mais il faut reconnaître qu'en Bretagne il est devenu très Breton. Il a pris l'esprit et les mœurs des paysans de Carnac, qui l'ont choisi pour leur patron et leur intercesseur auprès de Dieu. Il a oublié le farouche Novatien qui troubla si cruellement son pontificat. Je l'ai vu tantôt sur une des portes de son église paroissiale. Il y est sculpté et peint, dans ses habits pontificaux, entre deux bœufs qui tournent vers lui leur mufle obéissant. C'est un saint tout à fait approprié à un pays de pâturages. Sa fête tombe le 13 septembre, et, ce que n'eût point dit M. Trévoux, cette date coïncidant avec l'équinoxe d'automne, la fête du saint a dû se substituer à quelque féerie agricole des païens. Il n'est pas douteux que le nom même de saint Cornély n'ait prédestiné le saint de Carnac à remplacer l'antique

divinité tutélaire des bêtes à cornes. Je regrette de ne pouvoir rester à Carnac jusqu'à ce jour-là. Car c'est un beau pardon. Des pèlerins y viennent de toute la Bretagne pour baiser dévotement les os du saint renfermés dans un chef d'or tout brillant de pierreries. Puis, le chapeau sous le bras et le chapelet à la main, ils se rendent en procession à la fontaine qui élève près de l'église, sur quatre arches, son pyramidion surmonté d'une boule et d'une croix. Là, s'étant agenouillés, ils goûtent l'eau que des mendiants leur présentent dans une cruche, en mouillent leur visage et leurs mains, qu'ils élèvent ensuite au-dessus de leur tête, et, ayant accompli ces rites antiques, ils retournent à l'église pour déposer leur offrande devant le protecteur des bestiaux.

On répand aussi l'eau de cette fontaine sur la tête des bœufs qui ont été guéris par l'intercession de saint Cornély. Ce saint est à ce point favorable aux troupeaux, qu'on lui amène parfois, la nuit, des bœufs en procession. Comme le dieu rustique dont il a pris la place, il reçoit des victimes; on lui offre des vaches, mais on ne les immole pas. Elles sont vendues au profit de l'église. La fabrique vend aussi les attaches qui ont servi à conduire les victimes à l'autel; et c'est une croyance que les bestiaux mis à l'attache avec ces cordes ne périssent point de maladie. Aussi bien fallait-il à ces bouviers avares et pauvres un vétérinaire céleste.

Le tumulus sur lequel vous êtes monté offre un autre témoignage de la piété bretonne. Les apôtres d'Armorique ont sanctifié ce tertre en élevant sur le faîte une chapelle à saint Michel-Archange, qui lance et retient la foudre et se plaît sur les hauts lieux. Les femmes des marins viennent dans cette chapelle prier l'archange de préserver leur mari du péril de la mer. Chaque année, dans la nuit

du 23 juin, les gars du pays y allument, en poussant des cris de joie, le feu de la Saint-Jean, auquel d'autres feux répondent de toutes les hauteurs voisines. Et il est croyable que cette coutume remonte à une fabuleuse antiquité.

Ces petites buttes, visibles à vos pieds maintenant que le soleil, déjà bas, en prolonge les ombres, ce sont les Bossenno, bosses semées entre les pierres et l'Océan. On raconte qu'elles recouvrent un monastère de moines rouges. Il s'y commit, dit-on, de telles abominations que le ciel et la terre ne purent les souffrir. Le moustier périt en une nuit, dévoré par les flammes.

Encore aujourd'hui, le lieu où sont ensevelis les moines rouges est mal famé. Dans l'ombre du soir, des flammes s'allument sur les buttes, et l'on entend des voix qui parlent une langue inconnue aux chrétiens. On a fouillé les Bossenno. Un archéologue anglais, M. Miln, y a porté la pioche, et il a découvert, en effet, des murs portant encore des traces d'incendie. Mais ce ne sont pas les murs d'un monastère. Les Bossenno recouvrent une villa gallo-romaine qui était établie là, au bout du monde connu, avec ses murs de pierre et de brique, ses chambres peintes de vives couleurs, sa métairie, ses bains et son temple, telle enfin que Columelle décrit une villa romaine. L'art de Pompéi se retrouve sur ces enduits de stuc, où sont tracées des grecques et des guirlandes, et sur ces caissons incrustés de coquillages.

Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, les Latins, comme aujourd'hui les Anglais, transportaient leur civilisation sur tous les points du monde connu. Ils portaient avec eux leurs lares et leurs pénates. On a trouvé dans le *sacellum* de la villa les figurines de terre cuite qui y avaient été mises par des mains pieuses. Ce sont des Vénus Anadyomènes et des Déesses Mères. Celles-ci, vêtues

d'une longue tunique, assises dans un grand fauteuil d'osier et tenant un petit enfant entre leurs bras, ressemblent beaucoup aux saintes Vierges de l'art chrétien. Celles de Carnac ont été portées, non loin du village, dans une cabane qui sert de musée. D'autres, de même style, ont eu ailleurs une tout autre fortune. Elles ont été prises pour des images de Marie, et, tenues pour miraculeuses, ont attiré des pèlerins dans le sanctuaire où on les avait déposées au sortir de terre.

Voilà tout ce que, du haut du tertre Saint-Michel, nous pouvons découvrir de choses dans l'espace et le temps. Ce tertre a été fait de main d'homme, il est formé de pierres amoncelées et de vase marine. M. René Galles, en le creusant, a découvert le dolmen sous lequel un chef avait sa sépulture. On a vu ses os à demi dévorés par la flamme du bûcher, ses armes de jade et de fibriolite et ses colliers de jaspe rouge. On croit, d'après certains indices, qu'il a, sous cette montagne, un compagnon de mort dont la poussière demeure encore inviolée. Ainsi Achille voulut que ses cendres fussent mêlées à celles de Patrocle sous le même tertre funéraire. L'ombre de Patrocle était venue elle-même l'en prier, la nuit, pendant son sommeil. Elle lui avait dit : « Je te demanderai, ne l'oublie pas, que mes os ne soient pas séparés des tiens, Achille. Nous avons été nourris ensemble dans ta maison... Que nos os soient renfermés dans la même urne d'or. » C'est pourquoi Achille ordonna de ne faire d'abord pour son ami qu'un tertre bas.

« Quand je serai mort, ajouta-t-il, élevez à lui et à moi une haute et large tombe, vous qui me survivrez. »

La tombe, dont nous foulons les herbes salées par l'embrun, est large et haute comme celle d'Achille et de Patrocle. Les guerriers qui y reposent étendus, avec

leurs armes, furent sans doute des chefs illustres parmi les peuples. Mais un Homère n'a pas dit leur nom.

A la place où nous sommes, sans doute, une vierge barbare, plus blanche que Polyxène, fut égorgée comme la fille de Priam. Et son âme indignée s'enfuit sous le ciel bas, entre la lande et l'Océan.

Sainte-Anne-d'Auray, 28 juillet

C'était le jour du Pardon. On sait qu'on appelle pardon, en Bretagne, la fête patronale d'une église ou d'une chapelle. Les pèlerins qui s'y rendent y gagnent des indulgences, moyennant certaines pratiques pieuses et quelques dons au saint ou à la sainte. Dans leur seigneurie, les saints de Bretagne ont gardé la simplicité rustique. Ils acceptent des dons en nature. Encore faut-il leur payer la redevance selon l'usage et la coutume. Notre-Dame de Relec ne veut que des poules blanches. Sainte Anne, sa mère, n'a point cette délicatesse : elle reçoit tous les présents, et sa couronne est faite des joyaux des dames de Lorient et de Quimper.

Il y a une petite lieue de la gare à Sainte-Anne. Le chemin qui, à travers la lande, conduit au village, était, quand nous le prîmes, couvert de pèlerins. Les coiffes blanches des paysannes brillaient au soleil, comme des ailes d'oiseaux de mer. Les hommes en veste brune, et coiffés du large chapeau d'où pend un ruban noir, allaient en silence, appuyés sur leur bâton de cornouiller. Et tout le long du chemin s'étendait une double haie de mendiants.

Les uns, vieillards aveugles, blancs et chevelus, la main posée sur la tête d'un enfant, semblaient, dans leur majesté lamentable, les derniers bardes. Plus avant, une

femme élevait en gémissant, sur le ciel bleu qui couvrait la lande, un bras si mutilé, si dépouillé de chair, si déchiqueté et si étrangement terminé par une main où ne restaient plus que deux doigts, qu'on eût dit un bois de cerf trempé dans le sang des chiens décousus. Ailleurs se dressait une grande forme humaine terminée par une masse de chair sanguinolente et tuméfiée qu'on ne reconnaissait pour un visage que parce qu'elle en occupait la place. Puis c'était côte à côte, et appuyés les uns sur les autres, des innocents qui se ressemblaient par le vide du regard, par l'immobilité du sourire, par un perpétuel tremblement de tout le corps, et aussi par un air de famille; car ils étaient frères et sœurs, et peut-être, appuyés les uns aux autres, le sentaient-ils confusément. L'un d'eux, grand jeune homme à la barbe bouclée, vêtu d'une robe de femme, ouvrait tout grands des yeux bleus qui faisaient peur; on sentait que toutes les images de l'univers n'y entraient que pour s'y perdre. Et là, debout dans sa robe grise, de forme antique, plus étrange que ridicule, il avait l'air d'une statue taillée par un vieil imagier et qu'une puissance ténébreuse animait, comme cela est conté dans les vieux contes. Ces mendiants sont une des beautés de la Bretagne, une des harmonies de la lande et du rocher.

Le chemin, sillonné de pèlerins et bordé de pauvres, aboutit à la grande place sur laquelle s'élève l'église de Sainte-Anne. Une foule rustique l'emplit. Toutes les paroisses du Morbihan sont là, et celles des îles patriarcales d'Houat et d'Hœdic. Des pèlerins sont venus en grand nombre du pays de Tréguier, du Léonnois et de la Cornouaille. Les hommes ont attaché au chapeau des brins d'ajonc et de bruyère. Mais c'en est fait du vieux costume celtique, et le paysan ne porte plus les braies séculaires, le bragon-bras bouffant. Ils ont tous, même ceux du Finistère, un

pantalon noir comme le sénateur Soubigou. Les femmes, heureusement, ont gardé la coiffure nationale. Leurs coiffes blanches, tantôt relevées en coquille sur le haut de la tête, tantôt pendantes sur les épaules, mettent dans les assemblées une grâce très douce, profonde et triste. La grande cornette des Vannetaises, le béguin empesé des femmes d'Auray, le serre-tête austère qui cache les cheveux des filles de Quimperlé, le bonnet aux ailes soulevées de celles du Pont-Aven, la coiffe de dentelle de Rosporden, le diadème de drap d'or et de pourpre de Pont-l'Abbé, les barbes, tendues comme des voiles, de Saint-Thegonec, le bavolet de Landerneau, toutes ces coiffures portées depuis tant de siècles chargent ces têtes nouvelles de toute la mélancolie du passé. Sur ces visages flétris en quelques années, et courbés sur cette dure terre qui les recouvrira bientôt, la coiffe des aïeules garde sa forme immuable. Passant des mères aux filles, elle enseigne que les générations succèdent aux générations et qu'en la race seule est la suite et la durée. Ainsi le pli d'un morceau de toile nous donne l'idée d'un temps beaucoup plus long que celui de l'existence humaine.

Vêtues de noir, les joues, le cou voilés, les femmes du Morbihan ont l'air de religieuses. Leur plus grande beauté est dans leur douceur. Assises sur leurs talons, dans l'attitude qui leur est habituelle, elles ont une grâce paisible et lourde assez touchante. Coiffées et vêtues comme elles, leurs fillettes sont charmantes, sans doute parce que l'austérité du costume rend plus sensible la fraîcheur riante de l'enfance. Il n'y a rien de joli comme ces petites béguines de sept ou huit ans. Entre elles, volontiers, elles s'amusent à lutter sur l'herbe. C'est l'instinct de la race qui les pousse; car on sait qu'elles sont filles de vaillants lutteurs.

L'église de Sainte-Anne est toute neuve et d'une richesse que le temps n'a pas encore éteinte. M. de Perthes, l'architecte, est peut-être un habile homme. Mais le temps a seul le secret des profondes harmonies. La place sur laquelle elle s'élève est bordée de petites boutiques où les femmes vont acheter des médailles, des chapelets, des cierges, des livres de cantiques en breton et en français, et des images d'Épinal.

Je n'ai pas vu passer la procession. Je ne sais si elle a gardé le caractère de foi naïve qu'elle avait jadis. J'ai aperçu les bannières; elles m'ont paru trop neuves et trop belles.

Autrefois, on voyait, dans cette procession, des marins portant les débris du navire sur lequel ils avaient été sauvés du naufrage, des convalescents traînant le linceul préparé pour eux et maintenant inutile, des hommes échappés à l'incendie et tenant à la main la corde ou l'échelle de leur salut. On y remarquait surtout les matelots d'Arzon. C'étaient les descendants des quarante-deux marins qui, dans la guerre de Hollande, en 1673, se vouèrent à sainte Anne et furent préservés des canons de Ruyter. Précédés de la croix d'argent de leur paroisse, ils marchaient, soutenant de leurs épaules le modèle d'un vaisseau de soixante-quatorze, pavoisé de tous ses pavillons, et ils chantaient une complainte dont voici quelques couplets :

Nous avons été de bande
Quarante et deux Arzonnois
A la guerre de Hollande,
Pour le plus grand de nos rois.

. . . .

Ce fut de juin le septième
Mil six cent septante et trois

Que le combat fut extrême
De nous et des Hollandois.

Les boulets, comme la grêle,
Passaient parmi nos vaisseaux,
Brisant mâts, cordages, voile
Et mettant tout en lambeaux.

La merveille est toute sûre
Que pas un homme d'Arzon
Ne reçut la moindre injure
Du mousquet ni du canon.

Un d'Arzon changeant de place,
Un boulet vint à passer,
Brisant de celui la face
Qui venait de s'y placer.

L'Arzonnois, la sauvant belle,
Eut l'épaule et les deux yeux
Tout couverts de la cervelle
De ce pauvre malheureux.

De Jésus la sainte aïeule,
Par un bienfait singulier,
Nous connaissons que vous seule
Nous gardiez en ce danger.

Ce n'est pas là proprement une poésie populaire; ces vers sont l'œuvre de quelque bon recteur qui savait le français dans les règles. Ils se chantent sur un vieil air triste à pleurer.

Il y a en face de l'église un double escalier d'un assez beau style. C'est une imitation de la *Scala santa* de Rome dont les degrés sont toute l'année recouverts d'un tablier de bois. L'escalier d'Auray, comme l'autre, ne se monte qu'à genoux. On gagne neuf années d'indulgences pour chacune des marches ainsi gravies. Je vis une centaine de

femmes occupées à cet exercice salutaire. Mais je dois dire que, pour la plupart, elles trichaient. Je les voyais fort bien poser le pied sur les degrés. La chair est faible. D'ailleurs, l'idée de tromper saint Pierre doit venir très naturellement à l'esprit d'une femme.

Cet escalier est de style Louis XIII, ainsi que le cloître adossé à l'église. Le culte de sainte Anne d'Auray ne remonte pas plus haut que le XVII[e] siècle. L'origine en est due aux visions d'un pauvre fermier de Keranna, nommé Yves Nicolazic.

Ce brave homme avait des hallucinations de l'œil et de l'ouïe. Parfois, il voyait un cierge allumé et, quand il revenait la nuit à la maison, le flambeau marchait à son côté, sans que le vent agitât la flamme. Par un soir d'été, comme il menait ses bœufs boire à la fontaine, il vit une belle dame, vêtue d'une robe d'une éclatante blancheur. Cette dame revint plusieurs fois le visiter dans sa maison et dans sa grange.

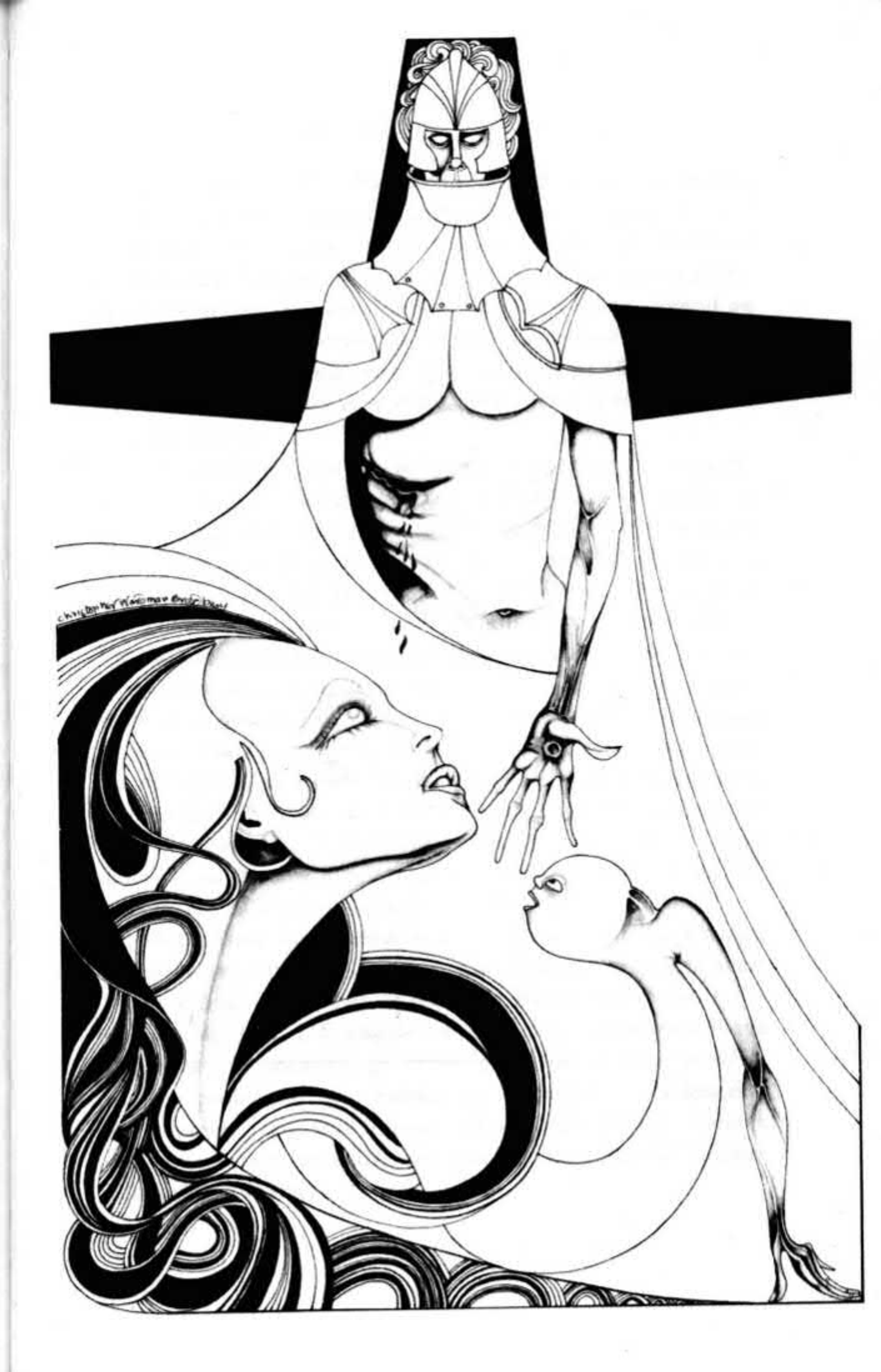
Un jour, elle lui dit :

« Yves Nicolazic, ne craignez point : je suis Anne, mère de Marie. Dites à votre recteur que, dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays, et il y a neuf cent vingt-quatre ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée. »

Les visions du fermier Nicolazic n'ont rien de singulier. Avant lui Jeanne d'Arc, après lui le maréchal ferrant de Salon, qui fut conduit à Louis XIV, et plus récemment le laboureur Martin de Gallardon eurent des hallucinations semblables et reçurent d'un personnage céleste une mission particulière. Comme Jeanne, comme le maréchal

ferrant, comme Martin, le fermier de Keranna résista d'abord à la voix du ciel, alléguant sa faiblesse, son ignorance, la grandeur de la tâche. Mais la dame de la fontaine insista; sa parole devint plus impérieuse. Les prodiges se multiplièrent. Il y eut des lueurs soudaines, des pluies d'étoiles. Quand on étudie d'un peu plus près les hallucinés qui crurent avoir une mission, on est frappé de la similitude, je dirais même de l'identité de leur état psychique et des actes qui en résultèrent. Nicolazic, obsédé par une idée fixe, alla trouver le recteur de Pluneret, qui le reçut fort mal et le renvoya rudement à son seigle et à ses bêtes. Le visionnaire ne se laissa pas décourager et il finit par triompher de tous les obstacles. Ce Nicolazic était un homme simple, ne sachant ni lire ni écrire et ne parlant que le breton.

Il est aussi impossible de douter de sa sincérité que de celle de Jeanne d'Arc, du maréchal de Salon et de Martin de Gallardon. Mais il est probable qu'il fut aidé dans son entreprise par des gens habiles et avisés. Je n'ai pas eu le loisir d'étudier son histoire d'après les textes originaux, et je ne la connais que par des hagiographes modernes, dont la manière édifiante et béate exclut toute critique. Mais il me semble bien voir que le pauvre homme était conduit à son insu par M. de Kerlogen. Ce seigneur avait déjà donné le terrain sur lequel devait s'élever la chapelle. On devine l'intérêt qui poussait alors les catholiques bretons à susciter des voyants et à faire éclater des prodiges. Les progrès de la réforme les avaient effrayés et leurs craintes étaient vives encore. On était en 1625. En ce moment même, Soubise, qui avait reçu de l'armée calviniste de la Rochelle le commandement du Poitou, de la Bretagne et de l'Anjou, reprenait les armes et capturait une escadre royale à l'embouchure du Blavet. Il fallait



ranimer la vieille foi, frapper un grand coup. Les visions du bon Nicolazic avaient éclaté à propos. On en profita.

Nous disions tout à l'heure que les voyants qui reçoivent mission d'un ange ou d'un saint procèdent tous exactement de même. Tous donnent *un signe*. Jeanne, quand on l'arma, envoya chercher à Notre-Dame-de-Fierbois une épée marquée de cinq croix qui s'y trouvait effectivement. Et l'on conta depuis que cette arme était scellée dans le mur de l'église.

Yves Nicolazic apporta, lui aussi, un signe de ce genre. Conduit par un cierge que tenait une main invisible, le bonhomme descendit dans un fossé, gratta la terre et en tira une statue de bois représentant sainte Anne. Le lieu où cette image fut trouvée se nommait Ker-Anna, et il est possible, comme le nom semble l'indiquer, que ce fût l'emplacement d'une chapelle consacrée à la mère de la Vierge. Mais que cette chapelle eût été ruinée depuis neuf cent-quatre-vingts ans et six mois, comme le disait la Dame blanche, c'est ce qu'il n'est pas possible de croire. Au VI[e] siècle, ni sainte Anne ni sa fille n'avaient de sanctuaires ni d'images. Et, si cette Dame blanche était sainte Anne elle-même, il faut bien admettre que sainte Anne ignorait sa propre iconographie. Cette difficulté n'embarrasse pas les Bretons que je vois au Pardon.

Sainte Anne tant glorifiée dans Auray et dont l'image porte cette couronne fermée que l'art religieux n'avait posée jusqu'ici que sur le front de Marie, sainte Anne n'a pas de légende. L'Évangile ne la nomme même pas. Saint Épiphane, le premier, je crois, parle de sa longue stérilité qui pesait sur elle comme un opprobre. A la fête des Tabernacles, le prêtre rejeta son offrande. Elle se cachait dans sa maison de Nazareth quand, déjà sur le retour, elle enfanta Marie.

Les pèlerins d'Auray chantent, sur l'air d'*Amaryllis, vous êtes blanche*, un cantique dans lequel Anne demande en ces termes un enfant au ciel :

— Mon Dieu, mon tout, que j'aime et que j'adore,
Ayez pitié de ma stérilité!
Depuis vingt ans elle me déshonore,
Couronnez-la par la fécondité.
Je vous promets, grand Dieu, plus de cœur que de bouche,
De vous offrir le fruit de notre couche.

Je n'ose plus hanter aucune amie.
Je ne reçois que mépris et qu'affront.
Otez, Seigneur, la tache d'infamie
Qui fait monter la honte sur mon front.
Jetez un seul regard sur votre humble servante
Qui, soumise à vos lois, et pleure et se lamente.

Qu'importe, après tout, si cette assemblée d'Auray, qui réunit tant d'hommes dans une foi commune, a pour origine les hallucinations d'un malade ignorant! Le Breton n'a pas l'esprit d'examen; il est incapable de critique, et vraiment on ne peut lui en faire un reproche. L'esprit critique se développe dans des conditions trop particulières et trop rares pour exercer une action efficace sur les croyances de l'humanité. Ces croyances échappent absolument au contrôle de l'intelligence. Elles peuvent se montrer ineptes et absurdes sans compromettre l'autorité qu'elles exercent sur les âmes. C'est un lieu commun que de penser qu'elles sont consolantes. A la réflexion, on s'apercevrait peut-être que, le plus souvent, les hommes en reçoivent moins de plaisir que de peur. La foi des Bretons me semble particulièrement morne. Tout au moins, ils ne paraissent pas en tirer plus de joie que de leur petite pipe courte et de leur litre d'eau-de-vie. Ces

hommes entêtés, sauvages et silencieux ressemblent aux Peaux-Rouges; et l'on ne peut se défendre, en les regardant, de prévoir le jour où, murmurant un cantique, buvant et fumant, ils se laisseront mourir en regardant la lande ou la mer.

Bibliographie

LE PUITS DE SAINTE CLAIRE

A. *Edition originale*

LE PUITS DE SAINTE CLAIRE, Paris, Calmann-Lévy, 1895. In-18. Couverture jaune. 2 ff. non ch. (faux titre et titre) et 304 pages (texte et table). Achevé d'imprimer en novembre 1894. Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 30 exemplaires sur japon et 55 sur hollande. Paru le 27 février 1895.

B. *Publications antérieures*

Les contes composant LE PUITS DE SAINTE CLAIRE ont paru d'abord (sauf le *Prologue* et les deux derniers chapitres de *L'Humaine Tragédie*) dans le journal L'ECHO DE PARIS, au cours des années 1893 et 1894.

Prologue. Le R. P. Adone Doni. Publié pour la première fois, sous le titre : *Le Puits de Sainte Claire*, dans LA REVUE HEBDOMADAIRE du 5 janvier 1895.

a) Saint Satyre a paru en quatre parties portant chacune un titre différent dans L'ECHO DE PARIS :

13 septembre 1893. *Fra Mino* [p. 21 de la présente édition].
20 septembre 1893. *Saint Satyre* [p. 27 : « A compter de cette nuit... » à p. 34].
27 septembre 1893. *Les Nymphes* [p. 34 : « En ce temps-là, mon fils... » à p. 38].
4 octobre 1893. *Les Sorcières* [p. 38 : « Assis sur la pierre moussue... » à la fin].

b) Messer Guido Cavalcanti a paru en deux fois dans L'ECHO DE PARIS :

26 juillet 1893, sous le titre : *Messer Guido Cavalcanti* [p. 45 de la présente édition].

2 août 1893, sous le titre : *La Vraie Dame de Messer Guido Cavalcanti* [p. 51 : « Messer Guido Cavalcanti savait bien... » à la fin].

c) Lucifer. ECHO DE PARIS du 16 août 1893.

d) Les Pains noirs. ECHO DE PARIS du 8 mars 1893.

e) Le Joyeux Buffalmacco :

1. *Les Blattes* — ECHO DE PARIS du 9 août 1893.
2. *L'Ascension du Tafi* — ECHO DE PARIS du 4 septembre 1894, sous le titre : *Pas encore*.
3. *Le Maître* — ECHO DE PARIS du 23 août 1893, sous le titre : *Buffalmacco*.
4. *Le Peintre* — ECHO DE PARIS du 30 août 1893, sous le titre : *Le Singe*.

f) La Dame de Vérone. Un premier état de ce conte a paru dans L'ECHO DE PARIS du 6 septembre 1893 *(Les Contes piteux de Frère Olivier Maillard)*.

g) L'Humaine Tragédie :

I. *Fra Giovanni*	ECHO DE PARIS du 11 octobre 1893, sous le titre : *L'Evangile du Petit Pauvre de Notre-Seigneur*.
II. *La Lampe* III. *Le Docteur séraphique* IV. *Le Pain sur la Pierre*	ECHO DE PARIS du 18 octobre 1893, sous le titre : *Les Actes du Pauvre de Notre-Seigneur*.
V. *La Table sous le Figuier* VI. *La Tentation*	ECHO DE PARIS du 25 octobre 1893, précédés du titre collectif : *Pages retrouvées de l'Evangile des Petits Pauvres*.
VII. *Le Docteur Subtil*	ECHO DE PARIS du 1er novembre 1893.
VIII. *Le Charbon ardent*	ECHO DE PARIS du 15 novembre 1893, sous le titre : *Les Amis du Bien*, chap. 1.

IX. *La Maison d'Innocence*	ECHO DE PARIS du 8 novembre 1893.
X. *Les Amis du Bien*	ECHO DE PARIS du 15 novembre 1893.
XI. *La Douce Révolte*	ECHO DE PARIS du 23 novembre 1893, sous le titre : *Le Doux Anarchiste*.
XII. *Paroles d'Amour*	ECHO DE PARIS du 14 décembre 1893.
XIII. *La Vérité*	ECHO DE PARIS du 31 juillet 1894.
XIV. *Le Songe*	ECHO DE PARIS du 13 août 1894.

Les chapitres XV *(Le Jugement)* et XVI *(Le Prince du Monde)* ont paru, sous le titre collectif : *Le Puits de Sainte Claire*, dans LA REVUE HEBDOMADAIRE du 5 janvier 1895.

h) Le Mystère du Sang. ECHO DE PARIS du 8 février 1893.

i) La Caution. ECHO DE PARIS du 18 septembre 1893.

j) Histoire de doña Maria d'Avalos et du duc d'Andria. ECHO DE PARIS du 9 octobre 1894.

k) Bonaparte à San Miniato. ECHO DE PARIS du 30 novembre 1893.

C. *Manuscrits*

a) Le manuscrit ayant servi à l'impression du PUITS DE SAINTE CLAIRE a été vendu au début d'octobre 1925 par le libraire Georges Jeanne, qui l'a décrit dans son catalogue du même mois (nouvelle série, catal. nº 20, art. 777). Il se compose de 163 feuillets in-4º, numérotés au crayon bleu, les uns manuscrits, les autres portant collées les découpures de L'ECHO DE PARIS.

Les feuillets autographes, au nombre de 64, se répartissent de la façon suivante : *Prologue*, 10 feuillets ; *La Dame de Vérone*, 5 ff. ; *Le Pauvre de Notre-Seigneur* (chapitres XV et XVI), 29 ff. Onze pages d'un brouillon autographe du conte : *La Caution*, se lisent au verso des feuillets qui présentent le texte du *Pauvre de Notre-Seigneur*. Le reste des feuillets manuscrits est occupé par les épigraphes et par la table.

Ce même manuscrit a été adjugé en vente publique, à Paris, le 22 octobre 1963 (n° 93 du catalogue. Pierre Chrétien, libraire-expert).

b) et *c)* Le manuscrit du conte intitulé *L'Ascension d'Andrea Tafi* et celui du conte intitulé *La Caution* appartiennent à la Bibliothèque Nationale à laquelle ils ont été légués par Mme Arman de Caillavet. Ils y figurent sous les nos 10796 et 10797 (Fonds français, nouvelles acquisitions) et se composent chacun de 26 feuillets.

PIERRE NOZIÈRE

A. *Edition originale*

PIERRE NOZIÈRE, Paris, Alphonse Lemerre, 1899. In-18 jésus. Couverture jaune imprimée. 2 ff. non ch. (faux titre et titre), 326 pages (texte et table) et 1 f. non ch. Le tirage de luxe comprend, sous couverture vert pâle, 100 exemplaires sur hollande, 25 ex. sur japon, 10 ex. sur whatman et 5 ex. sur chine. Achevé d'imprimer le 30 juin 1899.

(Le volume a été réédité par Calmann-Lévy en 1909.)

B. *Publications antérieures*

I. Livre premier. — ENFANCE.

a) L'Histoire sainte et le Jardin des Plantes. ECHO DE PARIS du 10 mai 1898. Cette rédaction utilise un fragment d'une chronique publiée dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 5 février 1887.

b) Madame Mathias. UNIVERS ILLUSTRÉ du 6 février 1892.

c) Les Contes de Maman avaient été une fois déjà recueillis en volume (NOS ENFANTS). En les reprenant dans PIERRE NOZIÈRE, France leur a fait subir un certain nombre de retouches.

I.	*L'Ecole*	3e conte de NOS ENFANTS. [Repris sous le titre : *Rose et Marie* dans L'ECHO DE PARIS du 21 janvier 1896.]
II.	*Marie*	4e conte de NOS ENFANTS.
III.	*A travers Champs*	11e conte de —
IV.	*Les Fautes des Grands*	16e conte de —

V. *Jacqueline et Miraut* — 19e et dernier conte de NOS ENFANTS. [Repris sous le titre : *Jeanne et Bob* dans L'ECHO DE PARIS du 21 janvier 1896.]

d) Les Deux Tailleurs. UNIVERS ILLUSTRÉ du 17 mai 1890, puis LE TEMPS des 2-3 janvier 1892.

e) Le chapitre intitulé *Monsieur Debas* a paru, sous sa forme définitive, dans L'ECHO DE PARIS des 15 septembre 1896 et 18 août 1896. France a utilisé des passages déjà publiés dans LE TEMPS des 3 avril 1887 et 4 mars 1888 et L'UNIVERS ILLUSTRÉ des 3 octobre 1891, 2 septembre 1893, 18 août 1894 et 14 septembre 1895.

f) Le Garde du Corps a paru dans L'ECHO DE PARIS du 15 février 1893. Le début de ce récit est tiré d'une chronique publiée dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 7 mars 1885.

g) Madame Planchonnet a paru dans LE TEMPS du 17 avril 1892.

h) Les Deux Copains. Un premier état de cette nouvelle se rencontre dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 7 juin 1884. Réutilisé dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 25 avril 1896. Publié, entre temps, dans LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du 6 décembre 1891, sous le titre : *Les Deux Copains, histoire véritable*.

i) Onésime Dupont. ECHO DE PARIS du 3 janvier 1899.

II. Livre deuxième. — NOTES ÉCRITES PAR PIERRE NOZIÈRE EN MARGE DE SON GROS PLUTARQUE.

a) Je feuilletais...	ECHO DE PARIS du 19 mars 1895, sous le titre : *Le Verger*.
b) La Raison...	— d° —
c) La Morale...	— d° —
d) Ceux-là furent...	— d° —
e) Je viens d'apprendre...	LE TEMPS du 5 juillet 1891.
f) Je ne crois pas...	— d° —
g) J'ai déjeuné...	ECHO DE PARIS du 17 janvier 1899

sous le titre : *Histoire contemporaine. — Propos de table.*

h) Le dialogue intitulé *Ariste, Polyphile et Dryas* est tiré d'une chronique publiée, sous le titre : *Propos en l'air*, dans L'ECHO DE PARIS du 29 mars 1898. Cette chronique constitue un chapitre de *L'Histoire contemporaine*, et les rôles de Polyphile, d'Ariste et de Dryas y sont tenus respectivement par MM. Bergeret, Carlo Aspertini et Mazure.

III. Livre troisième. — PROMENADES DE PIERRE NOZIÈRE EN FRANCE.

a) Pierrefonds. ECHO DE PARIS du 11 août 1896. Un fragment de ce chapitre est repris d'une chronique de L'UNIVERS ILLUSTRÉ, datée du 15 septembre 1883.

b) La Petite Ville, TEMPS du 14 août 1887.

c) Saint-Valéry-sur-Somme.

1. *Vendredi 13 août*	TEMPS	du 15 août 1886.	
2. *Saint-Valéry, 14 août*	—	du 22 août 1886.	
3. *16-18 août*	—	— d°	—
4. *Saint-Valéry, 22 août*	—	du 29 août 1886.	
5. *Eu, 23 août*	—	— d°	—
6. *Le Tréport, 23 août*	—	— d°	—

d) Notre-Dame-de-Liesse. TEMPS des 14 et 21 août 1892. L'histoire de *La Belle Ismérie* a été reprise dans L'ECHO DE PARIS du 21 mai 1895.

e) En Bretagne.

1. *De la Pointe du Raz (Finistère), 23 juillet* : TEMPS des 26 juillet et 2 août 1891. Repris dans L'UNIVERS ILLUSTRÉ du 16 septembre 1893 et dans L'ECHO DE PARIS du 30 juillet 1895.

2. *De Carnac (Morbihan), le 4 août* : TEMPS du 9 août 1891. Repris dans L'ECHO DE PARIS du 23 juillet 1895.

3. *Sainte-Anne d'Auray, 28 juillet* : TEMPS du 3 août 1890. Repris dans L'ECHO DE PARIS du 16 juillet 1895.

C. *Manuscrit*

Le manuscrit de l'article paru dans L'ECHO DE PARIS du 17 janvier 1899, sous le titre : *Propos de table* (voir ci-dessus, section B, II, § *g*) faisait partie de la bibliothèque de M. Georges-Emmanuel Lang, vendue à Paris en décembre 1925. Le catalogue de cette vente (Première partie, Paris, Giraud-Badin, 1925) le décrit sous le n° 252 et en reproduit en fac-similé le dernier feuillet.

TABLE DES MATIÈRES

LE PUITS DE SAINTE CLAIRE

PIERRE NOZIÈRE

LIVRE PREMIER

ENFANCE

LIVRE DEUXIÈME

NOTES ÉCRITES PAR PIERRE NOZIÈRE EN MARGE DE SON GROS PLUTARQUE

LIVRE TROISIÈME

PROMENADES DE PIERRE NOZIÈRE EN FRANCE

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en Suisse